7.5.53

L 13 l.

ÉLOGES

LUS

DANS LES SÉANCES PUBLIQUES

DE

L'ACADÉMIE FRANÇOISE.

7.5.55

II

ÉLOGES

LUS

DANS LES SÉANCES PUBLIQUES

DE

L'ACADÉMIE FRANÇOISE,

PAR M. D'ALEMBERT,

Secrétaire Perpétuel de cette Académie.

A PARIS,

Chez { PANCKOUCKE, Libraire, rue des Poitevins; Hôtel de Thou.
MOUTARD, Imprimeur-Libraire de la REINE rue des Mathurins, Hôtel de Cluny.

M. DCC. LXXIX.

Avec Approbation & Privilége du Roi.

PRÉFACE (1).

L'HISTOIRE de l'Académie Françoiſe, publiée par MM. Peliſſon & d'Olivet, ſe termine au commencement du ſiecle où nous vivons. Feu M. Duclos, que j'ai l'honneur de remplacer dans le Secrétariat de la Compagnie, avoit entrepris de continuer cette Hiſtoire. Il regardoit ce travail comme attaché à la place qu'il occupoit : moins ſcrupuleux ou moins zélés que lui, ſes prédéceſſeurs s'en étoient crus diſpenſés ; mais M. Duclos, entre autres excellentes qualités, avoit celle de chercher bien plutôt à

(1) Lue à la Séance publique du 25 Août 1772.

étendre qu'à abréger la liſte de ſes devoirs. Je m'en fais un de ſuccéder à ſon zele, & d'ambitionner au moins ce mérite, le ſeul qui ſoit en mon pouvoir. L'Académie ne ſentira que trop d'ailleurs toute la perte qu'elle a faite en lui. Cette perte eſt trop grande pour me permettre de m'occuper ici de celle que j'ai faite moi-même ; je ne pourrois parler qu'avec douleur de l'amitié qui nous uniſſoit l'un à l'autre ; mais en n'écoutant même que l'intérêt des Lettres & de cette Compagnie, je puis dire avec vérité que perſonne ne le regrette plus que moi, parce que perſonne n'a mieux ſu que moi combien cet intérêt lui étoit cher.

L'Ouvrage que je me propoſe de continuer, doit avoir deux objets ; le récit des faits généraux qui concernent l'Académie, &

l'Eloge des Membres qu'elle a perdus. Le premier objet offre juſqu'ici peu d'événemens. Bien loin de nous plaindre de cette ſtérilité hiſtorique, regardons-la comme le bien le plus deſirable pour une Compagnie Littéraire: la ſéchereſſe de ſes Annales eſt le témoignage précieux de ſa tranquillité intérieure; heureux les Corps dont l'Hiſtoire eſt courte, ainſi que les Peuples dont l'Hiſtoire ennuie! Le ſecond objet, l'Eloge des Académiciens, offre plus de champ, de variété & d'intérêt, mais n'eſt pas ſans écueil pour l'Hiſtorien. Ceux dont il doit parler ſont déjà jugés ſans retour par ce Public redoutable, qui commence quelquefois par être ſéduit, mais qui finit toujours par être juſte: tous les noms de nos prédéceſſeurs ſont inſcrits dans le grand livre

de la Poſtérité, à la place qu'ils méritent ; & cette place n'eſt pas toujours également favorable à leur mémoire. Pourquoi l'Académie le diſſimuleroit-elle ? Pourquoi même en craindroit-elle le reproche, comme ſi chaque place vacante pouvoit toujours trouver à point nommé un mérite éminent pour la remplir, & comme ſi les circonſtances, qui ſe trouvent quelquefois contraires aux intentions les plus louables, nous avoient toujours permis de ſuivre dans nos élections la voix publique & le vœu des Gens de Lettres ? L'Hiſtorien de la Compagnie, obligé de parler de quelques Membres, qu'elle a plutôt reçus qu'adoptés, ſe trouve preſſé, pour ainſi dire, entre les Manes de ſon Confrere, dont il doit ménager la cendre, & la vérité, plus reſpectable que toutes les Académies.

D'ailleurs, il a ſouvent à diſtinguer le Public vraiment éclairé, qui doit guider ſa plume, d'avec cette multitude aveugle & bruyante, qui croit fixer les rangs parce qu'elle ſe mêle de les donner, très-jalouſe néanmoins qu'on ſe ſoumette aux arrêts ſans appel qu'elle prétend avoir rendus, & toujours prête à accabler les réfractaires, ſinon par la force de ſes raiſons, au moins par celle de ſes clameurs. Il faut ſavoir la contredire ſans trop paroître la combattre, & ménager ſa vanité en déclinant ſa juriſdiction.

M. Duclos a rendu compte dans une Séance publique, des principaux faits qui appartiennent à l'Hiſtoire de l'Académie, depuis l'année 1700 juſqu'à nos jours. Ce récit, ſemé de traits philoſophiques & piquans, tels qu'il ſavoit les répandre ſur tout

ce qu'il écrivoit, a été écouté avec le plaiſir que nous avions toujours à l'entendre ; & que nous n'aurons plus. Quant à l'Eloge des Académiciens morts depuis cette époque, mon illuſtre Prédéceſſeur n'avoit fait encore que celui de M. de Fontenelle, qui après avoir ſi bien loué les autres, méritoit de trouver dans M. Duclos un Panégyriſte plus éloquent que moi. Que ne m'a-t-il diſpenſé de même d'avoir à louer un Deſpréaux, un Fénelon, un Boſſuet, un Maſſillon, un Monteſquieu, & tant d'autres Académiciens célebres, que ce ſiecle a vus diſparoître ? Puiſſe au moins la Compagnie n'avoir de long-temps à pleurer d'autres pertes, qui ſeroient un nouveau malheur pour elle, & un nouvel écueil pour moi (1) !

(1) Ce malheur eſt arrivé le 30 Mai 1778, par la mort de M. de Voltaire.

Pour eſſayer l'indulgence du Public, je me borne aujourd'hui à ſoumettre au jugement de cette Aſſemblée quelques réflexions générales, qui doivent, ce me ſemble, précéder l'Hiſtoire particuliere des Académiciens. Elles auront pour objet cette Compagnie, que peut-être on a cherché juſqu'à préſent à juger ſans la bien connoître.

Il n'y a pas encore vingt ans que dans toutes les Aſſemblées publiques de ces Sociétés Littéraires, ſi répandues dans nos Provinces, le Directeur ouvroit réguliérement la Séance par un Diſcours ſur l'*utilité des Académies.* Ce ſujet, auſſi rebattu que les déclamations faſtidieuſes contre la Philoſophie moderne, eſt aujourd'hui uſé juſqu'au dégoût, & l'on ne peut s'expoſer à y revenir, ſans riſque d'ennuyer le

Public. Ce n'eſt pourtant pas que le Public ſoit unanimement convaincu de cette utilité des Académies, dont il ne veut plus qu'on lui parle. Elle trouve encore des contradicteurs en aſſez grand nombre, ſur-tout dans cette claſſe d'hommes, qui pour le moins inutiles à l'Etat, n'y pardonnent d'inutilité que la leur. Ils ſavent néanmoins, à force de diſcernement, mettre une diſtinction entre les Académies. Ils font à l'Académie des Sciences la grace de croire qu'elle peut être utile; ils veulent bien même étendre cette grace juſqu'à l'Académie des Belles-Lettres, en conſidération des Recherches hiſtoriques dont elle s'occupe; mais ils ſe dédommagent de cette indulgence ſur l'Académie Françoiſe. A quoi eſt-elle bonne, diſent-ils, avec cette fine ſatisfaction

que la ſottiſe laiſſe échapper, quand elle croit avoir fait une queſtion inſidieuſe ? Nous conviendrons ſans peine qu'il eſt plus néceſſaire à l'Etat d'avoir des Laboureurs & des Soldats qu'une Académie Françoiſe. Mais nous demanderons d'abord, ſi dans une Nation floriſſante, dont toute l'Europe étudie le goût & apprend la Langue, il n'eſt pas utile qu'il y ait un Corps deſtiné à maintenir la pureté de la Langue & du goût ? Nous demanderons, ſi la perfection de ces deux objets n'eſt pas eſſentielle aux agrémens de la ſociété, dans une Nation dont la *ſociabilité* fait le principal caractere, & qui a porté plus loin que toutes les autres le talent de jouir & l'art de vivre ? Quand l'Académie Françoiſe ſe borneroit à cet objet, quand elle ne ſeroit qu'une eſpece de luxe

littéraire, ce ſeroit au moins un luxe bien modeſte, & ſur-tout qui ne coûte rien à l'Etat; puiſſions-nous en dire autant de tous les genres de luxe qu'on y tolere, ou même qui s'y croient protégés!

Mais portons nos vues plus loin, & voyons ſi cette Compagnie ne pourroit pas être dans l'Etat quelque choſe de plus qu'un ſimple ornement.

L'Académie Françoiſe eſt l'objet de l'ambition, ſecrete ou avouée, de preſque tous les Gens de Lettres, de ceux même qui ont fait contre elle des Epigrammes bonnes ou mauvaiſes, Epigrammes dont elle ſeroit privée pour ſon malheur, ſi elle étoit moins recherchée. Quelques Ecrivains, il eſt vrai, affectent de mépriſer cette diſtinction, avec autant de ſupériorité

que s'ils avoient droit d'y prétendre ; on ne devineroit pas en les liſant, ſur quoi ce mépris eſt fondé : auſſi perſonne n'eſt-il la dupe de cette morgue d'emprunt, & ſi j'oſe m'exprimer ainſi, de cette vanité *rentrée*, qui pour ſe conſoler de l'indifférence qu'on lui montre, feint de repouſſer ce qu'on ne penſe point à lui offrir. Malgré ce faux dédain & cet orgueil de commande, l'empreſſement général des Gens de Lettres pour l'Académie n'en eſt ni moins réel, ni moins eſtimable : & quel bien cette ambition ne peut-elle pas produire, entre les mains d'un Gouvernement éclairé ? Plus il attachera de prix aux honneurs Littéraires, & de conſidération à la Compagnie qui les diſpenſe, plus la Couronne Académique deviendra une récompenſe flatteuſe pour les Ecri-

vains diſtingués, qui joindront au mérite des Ouvrages l'honnêteté dans les mœurs & dans les écrits. Celui qui ſe marie, dit Bacon, donne des ôtages à la fortune; l'Homme de Lettres qui tient ou qui aſpire à l'Académie, donne des ôtages à la décence. Cette chaîne, d'autant plus puiſſante qu'elle eſt volontaire, le retiendra ſans effort dans les bornes qu'il ſeroit peut-être tenté de franchir. L'Ecrivain iſolé, & qui veut toujours l'être, eſt une eſpece de célibataire, qui ayant moins à ménager, eſt par-là plus ſujet ou plus expoſé aux écarts. L'autorité, il eſt vrai, peut l'obliger à être ſur ſes gardes; mais n'eſt-il pas plus doux & plus sûr d'y intéreſſer l'amour-propre? S'il y avoit eu une Académie à Rome, & qu'elle y eût été floriſſante & honorée, Horace eût été flatté

d'y être assis à côté du sage Virgile son ami : que lui en eût-il coûté pour y parvenir ? D'effacer de ses Vers quelques obscénités qui les déparent ; le Poëte n'auroit rien perdu, & le Citoyen auroit fait son devoir. Par la même raison, Lucrece, jaloux de l'honneur d'appeler Ciceron son confrere, n'eût conservé de son Poëme que les morceaux sublimes où il est si grand Peintre, & n'auroit supprimé que ceux où il donne en Vers prosaïques des leçons d'athéisme, c'est-à-dire, où il fait des efforts, aussi coupables que foibles, pour ôter un frein à la méchanceté puissante, & une consolation à la vertu malheureuse.

Ce point de vue si intéressant, n'est pas le seul sous lequel l'Académie puisse être envisagée. Non-seulement tout Gouvernement sage a intérêt que sa Nation ait

des mœurs; il a de plus intérêt qu'elle ſoit éclairée, parce que l'ignorance & l'erreur ſont également funeſtes aux Souverains & aux Sujets, & ne peuvent être utiles qu'aux Tyrans. Mais parmi les vérités importantes, que les Gouvernemens ont beſoin d'accréditer, il en eſt qu'il leur importe de ne répandre que peu à peu, & comme par tranſpiration inſenſible; parce que le préjugé de la Nation, ſouvent plus fort que l'autorité même, ſe révolteroit contre ces vérités, ſi elles ſe montroient d'abord trop à découvert. Qui auroit oſé, par exemple, au douzieme ſiecle, heurter de front, même avec l'appui des Souverains, les ſuperſtitions enracinées ſur les épreuves judiciaires, ſur les Croiſades, ſur la crainte d'obéir aux Monarques excommuniés? Chaque ſiecle a de

même ſes erreurs chéries, toujours contraires aux vrais intérêts des Peuples, ſouvent même à ceux de l'autorité légitime ; & c'eſt à la deſtruction lente & paiſible de ces erreurs, que le Gouvernement peut employer avec ſuccès les Sociétés Littéraires, ſur-tout une Compagnie ſemblable à celle-ci, dont les productions, faites pour être plus répandues, doivent être plus propres à fléchir & à diriger les opinions vers le bien général de la Nation & du Souverain. Un pareil Corps, également inſtruit & ſage, organe de la raiſon par devoir, & de la prudence par état, ne fera entrer de lumiere dans les yeux des Peuples que ce qu'il en faudra pour les éclairer peu à peu ſans les bleſſer ; il ſe gardera bien de jeter bruſquement la vérité au milieu de la multitude, qui la repouſſeroit avec

violence ; il levera doucement & par degrés le voile qui la couvre. Réconciliée ainſi de jour en jour avec ceux qui auroient pu la craindre, elle ſe verra inſenſiblement conduite & établie ſur ſon trône, ſans qu'il en ait coûté de trouble & d'efforts pour l'y placer ; & la Nation, inſtruite, pour ainſi dire, à petit bruit, & preſque avant de s'en être apperçue, ſera également ſurpriſe & flattée de ſes progrès. Si Louis le Gros, prince éclairé pour ſon temps, eût inſtitué une Académie telle que la nôtre, ſi l'Abbé Suger ſon Miniſtre eût ſenti, comme Richelieu, combien un ſemblable établiſſement pouvoit influer ſur l'eſprit national, les ſuperſtitions dont nous venons d'accuſer & de plaindre leur malheureux ſiecle auroient été, ſinon tout-à-coup anéanties, au moins minées ſuc-

ceſſivement & ſans relâche, & par conſéquent, au grand avantage de la raiſon, du Monarque & du Royaume, auroient diſparu un ou deux ſiecles plutôt.

J'en ſuis fâché pour les détracteurs de l'eſprit philoſophique; mais quand il ſera dirigé vers des objets ſi utiles, tant pis pour ceux qu'il épouvanteroit encore. Il ne pourroit, au contraire, trop dominer dans l'Académie Françoiſe, pour ſeconder les vues ſages & indubitables du Gouvernement en faveur du progrès des lumieres. Ce ſeroit donc une grande illuſion de croire, comme l'ont prononcé des Littérateurs très-peu Académiques, que cette Compagnie doive être excluſivement compoſée de Poëtes & d'Orateurs; & d'ailleurs, où trouver à la fois quarante grands Ecrivains contemporains, tant Orateurs que

Poëtes ? C'eſt à-peu-près ce que toutes les Nations enſemble en ont produit depuis deux mille ans. Ces deux claſſes d'hommes dont la Nature eſt ſi avare, devenues tout-à-coup aſſez nombreuſes pour peupler à elles ſeules une Académie, reſſembleroient à ces deux Chœurs d'Opera, dont l'un avoit pour titre, *Troupe de Héros*, & l'autre, *Troupe d'Amans contens*. L'Académie Françoiſe eſt d'ailleurs journellement occupée d'un Dictionnaire, dont la perfection exige la connoiſſance approfondie d'un grand nombre d'objets, & beaucoup de préciſion dans la maniere de les préſenter. Cette Compagnie a donc beſoin d'ouvrir ſes portes, non-ſeulement aux Orateurs & aux Poëtes, mais aux bons Ecrivains dans tous les genres, Grammaire, Métaphyſique, Hiſtoire, Beaux-

Arts, Erudition même & Sciences exactes. Je vais ſans doute proférer un eſpece de blaſphême Littéraire ; mais j'oſerai dire que Malebranche eût peut-être été mieux placé à l'Académie Françoiſe, qu'à celle des Sciences. Il n'eſt pas bien sûr que Malebranche fût un grand Philoſophe ; mais il eſt certain que ſon ſtyle offre le meilleur modele de la maniere dont les Ouvrages philoſophiques doivent être écrits. Si l'on ne cherche en le liſant qu'à s'inſtruire, on apprendra que nous voyons tout en Dieu ; qu'il y a des *petits-tourbillons* ; que nous ne ſommes aſſûrés de l'exiſtence des corps que par la foi, ce qui ſignifie, comme l'a dit un de ſes Critiques, que ſi nous ne liſions pas la Bible, nous ne pourrions affirmer qu'il y a des Livres. Mais ce qu'on apprendra réellement dans les

Ouvrages de Malebranche, c'eſt à faire parler à la Philoſophie le langage qui lui convient, le ſeul même qui ſoit digne d'elle, à être méthodique ſans ſéchereſſe, développé ſans verbiage, intéreſſant & ſenſible ſans fauſſe chaleur, grand ſans effort, & noble ſans enflure. Cependant, ſi au lieu d'un Poëte ou d'un Orateur médiocre, l'Académie Françoiſe eût adopté Malebranche, vingt Auteurs de Tragédies ſifflées, d'Hiſtoires ennuyeuſes, & de Romans inſipides, auroient crié à l'injuſtice, & déploré ſur-tout, avec une éloquence vraiment touchante, le malheur de la Littérature, deſſéchée & perdue par la Philoſophie. De nos jours l'Académie entend de même murmurer contre elle une horde de frondeurs Littéraires qui ſe croient deſtinés à réparer les maux ſans nombre que l'eſprit

prit, ſelon eux, ne ceſſe de faire au bon goût ; fermement perſuadés que cette Compagnie devroit au moins payer leur zele, en les adoptant pour Membres, ils ſont d'autant plus étonnés de ſon peu d'empreſſement à leur égard, que pour éviter plus sûrement l'abus de l'eſprit, ils ont grand ſoin de n'en point mettre dans leurs Ouvrages.

Non-ſeulement l'Académie a beſoin d'Ecrivains diſtingués dans tous les genres de Littérature ; elle a beſoin de plus, & toujours d'après les mêmes principes, de Membres diſtingués par la naiſſance & par le rang, & dont la Cour ſoit le ſéjour ordinaire & naturel. La Compagnie doit renfermer des Académiciens de cette claſſe, non à ſimple titre d'*honoraires*, mais à titre vraiment *honorable* d'Académiciens utiles,

néceſſaires mêmes à l'objet principal de l'Académie. En effet, quel eſt cet objet principal ? C'eſt, comme nous l'avons déjà dit, la perfection du goût & de la Langue. Qu'eſt-ce que le goût ? C'eſt en tout genre le ſentiment délicat des convenances. Et qui doit mieux avoir ce ſentiment en partage, que les habitans de la Cour, de ce pays ſi décrié & ſi envié tout-à-la-fois, où les convenances ſont tout & le reſte ſi peu de choſe, où le tact eſt ſi fin & ſi exercé ſur les deux travers les plus oppoſés au bon goût, l'exagération & le ridicule ? Qui doit en même temps mieux connoître les fineſſes de la Langue, que des hommes qui obligés de vivre continuellement les uns avec les autres, & d'y vivre dans la réſerve, & ſouvent dans la défiance, ſont forcés de ſubſtituer

à l'énergie des ſentimens la nobleſſe des expreſſions ; qui ayant beſoin de plaire ſans ſe livrer, & par conſéquent de parler ſans rien dire, doivent mettre dans leur converſation un agrément qui ſupplée au défaut d'intérêt, & couvrir par l'élégance de la forme la frivolité du fond ? Frivolité dont on ne doit pas plus leur faire un reproche, qu'on n'en feroit à quelqu'un de parler la Langue du pays qu'il habite, & d'en obſerver les uſages.

Ce ſeroit donc un préjugé également offenſant pour tous les Membres de cette Compagnie, de croire non-ſeulement qu'il y ait, mais qu'il puiſſe y avoir ici deux claſſes d'Académiciens diſtinctes & ſéparées, celle des Gens de Lettres, & celle des Grands Seigneurs. Ces derniers ſur-tout (c'eſt une juſtice qu'ils deſirent

depuis long-temps qu'on leur rende) ſe tiendroient fort bleſſés de cette diſtinction prétendue; ils regarderoient comme une eſpece de ridicule dans l'Académie Françoiſe la qualité d'*honoraires*, qui dans les autres Académies peut avoir un ſens raiſonnable. En effet, qu'eſt-ce qu'un Honoraire dans une Académie ? C'eſt un ſimple amateur, qui ne ſe pique pas d'avoir approfondi l'objet dont cette Académie s'occupe. On conçoit donc que dans l'Académie des Scienees, par exemple, & dans celle des Belles-Lettres, il peut y avoir des Honoraires, c'eſt-à-dire, de ſimples Amateurs de la Géométrie, de la Phyſique, ou des matieres d'érudition, qui ne ſe piquent d'ailleurs d'être ni Géometres, ni Phyſiciens, ni Erudits, & qui ne doivent pas même ſe piquer de l'être, parce que les

places importantes qu'ils rempliſſent, les objets intéreſſans dont ils ſont occupés, ne leur permettent pas de donner à l'étude de ces Sciences profondes le temps & l'application qu'elle exige. Mais dans une Académie dont l'objet eſt le bon goût, qui ne s'apprend point, & la pureté du langage, qu'il ſeroit honteux à un Courtiſan d'ignorer, que ſignifieroit une claſſe de ſimples Honoraires, c'eſt-à-dire, de ſimples Amateurs de la Langue & du bon goût, qui ne ſe piqueroient d'ailleurs ni d'avoir du goût, ni de bien parler leur Langue ? Dans les autres Académies, des Honoraires peuvent n'être pas indiſpenſables, mais peuvent au moins n'être pas déplacés ; dans l'Académie Françoiſe, ils ne pourroient jouer qu'un rôle très-embarraſſant pour leur amour-propre. Si l'on eût propoſé

à Scipion & à Céſar, à ces hommes qui joignoient les talens de l'eſprit au génie de la guerre, d'être *Honoraires* dans une Académie de la Langue Latine, dont Térence & Cicéron euſſent été *Membres ;* Scipion & Céſar auroient cru qu'on ſe moquoit d'eux.

L'égalité Académique, dont tous nos Confreres, ſans exception, ſe montrent ſi jaloux, n'eſt donc pas une ſimple prérogative de l'Académie Françoiſe, mais un des fondemens eſſentiels de ſa conſtitution, & qu'on ne pourroit ébranler ſans anéantir l'Académie. Auſſi avons-nous vu dans la derniere Aſſemblée publique, le reſpectable Chef qui nous préſide encore aujourd'hui (1), cé-

(1) M. le Prince de Beauvau. Voyez le Diſcours qu'il a prononcé à la réception de M. de Bréquigny, le 6 Juillet 1772.

lébrer les avantages de cette égalité précieuſe, avec une nobleſſe vraiment digne de ſa naiſſance, & avec un zele plus digne encore, s'il eſt poſſible, de ſon amour éclairé pour les Lettres, de l'intérêt dont il a donné tant de preuves à cette Compagnie, & ſur-tout de ſes talens Académiques, ſi juſtement couronnés, Meſſieurs, par vos applaudiſſemens. Quiconque ſe ſentira auſſi digne que lui de porter ici le titre ſi flatteur & ſi noble de ſimple Académicien, n'aura point l'humiliante vanité d'en vouloir un autre.

Croira-t-on pourtant qu'une égalité ſi peu dangereuſe, ſi métaphyſique pour ainſi dire, & dont les Lettres tirent une gloire ſi modeſte, ſerve de prétexte à la calomnie pour décrier ceux qui les cultivent? ou plutôt en ſera-t-on ſurpris

dans un temps, où l'imbécille envie, & la baſſe intrigue digne de s'y joindre, font armes de tout pour nuire aux vrais talens? Aurons-nous le courage de rappeler ici, même pour la tourner en ridicule, cette imputation ſi faſtidieuſement rebattue contre les Gens de Lettres, qu'ils prêchent l'*égalité des conditions?* Faut-il donc un grand effort de philoſophie pour ſentir, que dans la ſociété, & ſur-tout dans un grand Etat, il eſt indiſpenſable qu'il y ait entre les rangs une diſtinction marquée; que ſi la vertu & les talens ont ſeuls droit à nos vrais hommages, la ſupériorité de la naiſſance & des dignités exigent notre déférence & nos égards; que plus le ſage a d'intérêt d'être mis à ſa place, plus il doit reſpecter celle des autres; & qu'enfin, comme l'a dit un Philoſophe, le

moyen de n'être pas écraſé par ſes créanciers, eſt d'être exact à payer ſes dettes ? Et comment les Gens de Lettres pourroient-ils envier ou méconnoître les prérogatives ſi légitimes des autres Etats ? Pourquoi cette profeſſion, ſi noble par le but qu'elle ſe propoſe d'inſtruire & d'éclairer les hommes, ſi indépendante par les reſſources qu'elle trouve en elle-même, ſi digne de conſidération par la renommée qu'elle diſpenſe & par l'opinion qu'elle gouverne, diſputeroit-elle aux différens ordres de la ſociété les avantages qui leur ſont propres ? Quelle diſtinction plus précieuſe les Gens de Lettres peuvent-ils deſirer, que de jouir avec ſageſſe de cette liberté noble & décente, dont le ſage ne peut jamais conſentir à ſe priver, parce qu'il n'en abuſe jamais, & que pour la conſerver pure & en-

tiere, il préfere la retraite aux honneurs, & la médiocrité à la fortune? Ne ceſſons donc point de réclamer contre un reproche, auſſi odieux par le motif, que mépriſable par l'ineptie ; mais malgré notre réclamation, attendons-nous que cette abſurdité ſera encore répétée plus d'une fois par ceux qui ſe croyoient intéreſſés à l'accréditer. Plus d'un ſot important ne ceſſera pas de l'attribuer pour deviſe aux Gens de Lettres les plus eſtimables, les plus diſpoſés, comme on l'a dit ailleurs, à reſpecter *ce qu'ils doivent*, en eſtimant ce *qu'ils peuvent*, auſſi perſuadés enfin de l'inégalité des *rangs*, que de celle des *eſprits*.

AVERTISSEMENT
SUR
LES ÉLOGES
QUI SUIVENT.

LA continuation que nous avons entrepriſe de l'Hiſtoire de l'Académie Françoiſe, ne s'eſt pas bornée aux Eloges qu'on va lire de quelques-uns de ſes Membres. Nous en avons fait un très-grand nombre d'autres, & ſi grand que nous n'oſons preſque l'avouer (1) ;

(1) Ils ſont au nombre de plus de ſoixante, ſans y comprendre ceux qu'on donne ici.

mais nous nous bornons aujourd'hui à publier ceux qui ont déjà été ſoumis au jugement du Public dans les Séances de l'Académie.

L'approbation qu'ils ont eu le bonheur d'obtenir dans ces Séances, nous a déterminés à les faire paroître. Puiſſent-ils trouver aujourd'hui des Juges auſſi favorables !

Nous avons fait ſur ces Eloges beaucoup de notes, qu'il nous a paru à propos de ſupprimer quant à préſent ; dans le cas, très-poſſible, où le texte ne réuſſiroit pas, les notes ſeroient plus qu'inutiles.

Si le Public reçoit avec indulgence ce premier eſſai de notre

travail, nous oſerons lui en donner la ſuite ; ſinon elle reſtera dans l'obſcurité, le ſeul partage qui puiſſe alors lui convenir ; & elle y ſera condamnée ſans regret, pour éviter à l'Auteur une nouvelle diſgrace.

Tout ce que nous avons dit des Académiciens dont il eſt queſtion dans ce Volume, eſt tiré, ſoit de leurs Ouvrages, ſoit de Mémoires imprimés ou manuſcrits que nous avons conſultés, ſoit de leurs converſations, que nous avons recueillies nous-mêmes, ou que nous tenons de ceux qui ont le plus vécu dans leur Société.

Nous avons ſimplement appelé par leur nom la plupart de

ces Académiciens, Boſſuet, Maſſillon, Deſpréaux, &c; nous en avons uſé autrement pour quelques autres; la célébrité plus ou moins grande de ceux dont nous avions à parler, l'uſage établi, le ton général de chaque Eloge, enfin une ſorte de convenance, bien ou mal apperçue, nous ont guidés dans ce partage. Si nous avons eu tort, la faute eſt légere & la correction facile.

Un Volume qui ne contient que des Eloges, *court le riſque de paroître bien monotone. N'ayant que trop ſenti cet inconvénient, nous avons tâché, ſuivant nos foibles moyens, de varier le plus qu'il nous a été poſſible le ſtyle de ce Recueil,*

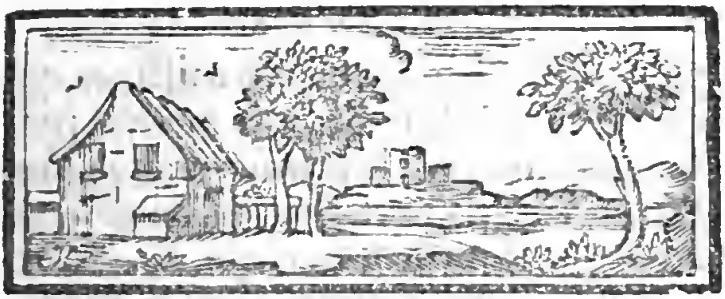
& de ne pas louer du même ton l'Abbé de Choisy & Bossuet, Fénelon & Despréaux, La Motte & l'Abbé de Saint-Pierre. L'essentiel auroit été de donner à chacun de ces morceaux le caractere de ceux que nous avions à peindre; mais c'étoit-là le plus difficile. Aussi ne nous flattons-nous pas d'y avoir réussi.

Nous avons eu soin de marquer la date de chaque lecture, parce qu'il y a dans plusieurs de ces Eloges (comme il est aisé de s'en appercevoir) des choses uniquement relatives au moment où ils ont été lus.

Nous avons aussi fait en quelques endroits un petit nombre d'ad-

ditions, qui n'ont point été lues à l'Académie. La Critique dira ſans doute qu'il eût mieux valu faire des retranchemens, & la Critique pourra bien avoir raiſon.

ÉLOGE



ÉLOGE
DE JEAN-BAPTISTE MASSILLON,
ÉVÊQUE DE CLERMONT (1).

JEAN-BAPTISTE MASSILLON naquit à Hieres en Provence, en 1663. Il eut pour pere un citoyen pauvre de cette

(1) Cet Eloge eſt le premier que l'Auteur ait lu dans les Séances publiques de l'Académie Françoiſe. Avant cette lecture, qui fut faite le 4 Août 1774, l'Auteur adreſſa à l'Aſſemblée le Diſcours qui ſuit :

» MESSIEURS,

» En me chargeant, il y a près de deux ans, » de continuer l'Hiſtoire de l'Académie, j'ai » annoncé, comme la principale partie de mon » Ouvrage, l'Eloge des Membres que cette » Compagnie a perdus depuis l'année 1700 juſ- » qu'à nos jours. Ce travail eſt aſſez avancé

petite ville, L'obſcurité de ſa naiſſance, qui releve tant l'éclat de ſon mérite perſonnel, doit être le premier trait de ſon Éloge ; & l'on peut dire de lui comme de cet illuſtre Romain qui ne devoit rien à ſes aïeux : *Videtur ex ſe natus, il n'a été fils que de lui-même.* Mais non-ſeulement ſon humble origine honore infiniment ſa perſonne ; elle honore encore plus le Gouvernement éclairé,

» pour me faire craindre qu'il ne le ſoit trop ;
» mais ſi je reſpecte mes engagemens, je reſ-
» pecte encore plus mes Juges, & je me ſou-
» viendrai du précepte : *Hâtez-vous lentement.*
» Je trouverai d'ailleurs dans l'obſervation de ce
» précepte un avantage très-précieux pour moi ;
» ce ſera, Meſſieurs, de pouvoir ſoumettre à
» vos conſeils, par des lectures publiques, ceux
» de ces Éloges qui me paroîtront aſſez intéreſ-
» ſans par leur objet, pour vous faire ſupporter
» la foibleſſe de l'exécution. Votre déciſion
» m'éclairera ſur le ton que je dois prendre dans
» un genre d'écrire où j'appréhende fort de
» m'être trop légérement engagé, & j'oſe eſpé-
» rer que ma docilité m'acquerra un droit égal à
» votre indulgence & à vos lumieres. «

Nous faiſons aujourd'hui à nos Lecteurs la même priere que nous faiſions alors à nos Auditeurs. Nous profiterons dans une ſeconde Edition, ſi elle a lieu, des obſervations qu'on voudra bien nous communiquer, quand elles nous paroîtront dictées par la juſtice & par le bon goût.

7.5.53

qui en l'allant chercher au milieu du peuple pour le placer à la tête d'un des plus grands Diocèſes du Royaume, a bravé le préjugé aſſez commun même de nos jours, que la Providence n'a pas deſtiné aux grandes places le génie qu'elle a fait naître aux derniers rangs. Si les diſtributeurs des dignités Eccléſiaſtiques n'avoient pas eu la ſageſſe, ou le courage, ou le bonheur d'oublier quelquefois cet apophtegme de la vanité humaine, le Clergé de France eût été privé de la gloire dont il eſt aujourd'hui ſi flatté, de compter l'éloquent Maſſillon parmi ſes Evêques.

Ses Humanités finies, il entra dans l'Oratoire à l'âge de dix-ſept ans. Réſolu de conſacrer ſes travaux à l'Egliſe, il préféra aux liens indiſſolubles qu'il auroit pu prendre dans quelqu'un de ces Ordres Religieux ſi multipliés parmi nous, les engagemens libres que l'on contracte dans une Congrégation, à laquelle le grand Boſſuet a donné ce rare éloge, *que tout le monde y obéit ſans que perſonne y commande.* Maſſillon conſerva juſqu'à la fin de ſa vie le plus tendre & le plus précieux ſouvenir des leçons qu'il avoit reçues & des prin-

cipes qu'il avoit puisés dans cette Société vraiment respectable, qui sans intrigue, sans ambition, aimant & cultivant les Lettres par le seul desir d'être utile, s'est fait un nom distingué dans les Sciences sacrées & profanes; qui persécutée quelquefois, & presque toujours peu favorisée (1) de ceux même dont elle auroit pu espérer l'appui, a fait malgré ce fatal obstacle tout le bien qu'il lui étoit permis de faire, & n'a jamais nui à personne, même à ses ennemis; enfin qui a su dans tous les temps, ce qui la rend encore plus chere aux Sages, pratiquer la Religion sans petitesse, & la prêcher sans fanatisme.

Les Supérieurs de Massillon jugerent bientôt par ses premiers essais, de l'honneur qu'il devoit faire à leur Congrégation. Ils le destinerent à la Chaire; mais ce ne fut que par obéissance qu'il consentit à remplir leurs vues; lui seul ne prévoyoit pas la célébrité dont on le flattoit, & dont sa soumission & sa modestie alloient être récompensées. Il est

(1) Il faut excepter ces derniers temps, où l'autorité Ecclésiastique & Séculiere a rendu plus de justice à cette Congrégation.

des talens pleins de confiance, qui reconnoiſſent, comme par inſtinct, l'objet que la nature leur deſtine, & qui s'en emparent avec vigueur; il en eſt d'humbles & de timides, qui ont beſoin d'être avertis de leurs forces, & qui par cette naïve ignorance d'eux-mêmes, n'en ſont que plus intéreſſans, plus dignes qu'on les arrache à leur obſcurité modeſte, pour les préſenter à la Renommée, & leur montrer la gloire qui les attend.

Le jeune Maſſillon fit d'abord tout ce qu'il put pour ſe dérober à cette gloire. Déjà il avoit prononcé, par pure obéiſſance, étant encore en Province, les Oraiſons Funebres de M. de Villeroy Archevêque de Lyon, & de M. de Villars Archevêque de Vienne : ces deux Diſcours, qui n'étoient à la vérité que le coup d'eſſai d'un jeune homme, mais d'un jeune homme qui annonçoit déjà ce qu'il fut depuis, eurent le plus brillant ſuccès. L'humble Orateur, effrayé de ſa réputation naiſſante, & craignant, comme il le diſoit, le *Démon de l'orgueil*, réſolut de lui échapper pour toujours, en ſe vouant à la retraite la plus profonde, & même

la plus auſtere. Il alla s'enſevelir dans l'Abbaye de Septfons, où l'on ſuit la même Regle qu'à la Trappe, & il y prit l'habit. Pendant ſon Noviciat, le Cardinal de Noailles adreſſa à l'Abbé de Septfons, dont il reſpectoit la vertu, un Mandement qu'il venoit de publier. L'Abbé, plus religieux qu'éloquent, mais conſervant encore, au moins pour ſa Communauté, quelque reſte d'amour-propre, vouloit faire au Prélat une réponſe digne du Mandement qu'il avoit reçu. Il en chargea le Novice ex-Oratorien, & Maſſillon le ſervit avec autant de ſuccès que de promptitude. Le Cardinal, étonné de recevoir de cette Thébaïde un ouvrage ſi bien écrit, ne craignit point de bleſſer la vanité du pieux Abbé de Septfons, en lui demandant qui en étoit l'Auteur. L'Abbé nomma Maſſillon, & le Prélat lui répondit qu'il ne falloit pas qu'un ſi grand talent, ſuivant l'expreſſion de l'Ecriture, demeurât *caché ſous le boiſſeau*. Il exigea qu'on fît quitter l'habit au jeune Novice, il lui fit reprendre celui de l'Oratoire, & le plaça dans le Séminaire de Saint Magloire à Paris, en l'exhortant à cultiver l'éloquence de la Chaire, & en ſe chargeant,

diſoit-il, *de ſa fortune*, que les vœux du jeune Orateur bornoient à celle des Apôtres, c'eſt-à-dire, au néceſſaire le plus étroit, & à la ſimplicité la plus exemplaire.

Ses premiers Sermons produiſirent l'effet que ſes Supérieurs & le Cardinal de Noailles avoient prévu. A peine commença-t-il à ſe montrer dans les Egliſes de Paris, qu'il effaça preſque tous ceux qui brilloient alors dans cette carriere. Il avoit déclaré qu'*il ne prêcheroit pas comme eux*, non par un ſentiment préſomptueux de ſa ſupériorité, mais par l'idée, auſſi juſte que réfléchie, qu'il s'étoit faite de l'éloquence chrétienne. Il étoit perſuadé que ſi le Miniſtre de la parole divine ſe dégrade en annonçant d'une maniere triviale des vérités communes, il manque auſſi ſon but en croyant ſubjuguer, par des raiſonnemens profonds, des Auditeurs qui pour la plupart ne ſont guere à portée de le ſuivre; que ſi tous ceux qui l'écoutent n'ont pas le bonheur d'avoir des lumieres, tous ont un cœur où le Prédicateur doit aller chercher ſes armes; qu'il faut dans la Chaire montrer l'homme à lui-même, moins pour le révolter par

l'horreur du portrait, que pour l'affliger par la reſſemblance ; & qu'enfin, s'il eſt quelquefois utile de l'effrayer & de le troubler, il l'eſt encore plus de faire couler ces larmes douces, bien plus efficaces que celles du déſeſpoir.

Tel fut le plan que Maſſillon ſe propoſa, & qu'il remplit en homme qui l'avoit conçu, c'eſt-à-dire, en homme ſupérieur. Il excelle dans la partie de l'Orateur, qui ſeul peut tenir lieu de toutes les autres, dans cette éloquence qui va droit à l'ame, mais qui l'agite ſans la renverſer, qui la conſterne ſans la flétrir, & qui la pénetre ſans la déchirer. Il va chercher au fond du cœur ces replis cachés où les paſſions s'enveloppent, ces ſophiſmes ſecrets dont elles ſavent ſi bien s'aider pour nous aveugler & nous ſéduire. Pour combattre & détruire ces ſophiſmes, il lui ſuffit preſque de les développer ; mais il les développe avec une onction ſi affectueuſe & ſi tendre, qu'il ſubjugue moins qu'il n'entraîne, & qu'en nous offrant même la peinture de nos vices, il ſait encore nous attacher & nous plaire. Sa diction, toujours facile, élégante & pure, eſt par-tout de cette ſimplicité noble, ſans laquelle il n'y a

ni bon goût, ni véritable éloquence ; ſimplicité qui étant réunie dans Maſſillon à l'harmonie la plus ſéduiſante & la plus douce, en emprunte encore des graces nouvelles ; & , ce qui met le comble au charme que fait éprouver ce ſtyle enchanteur, on ſent que tant de beautés ont coulé de ſource, & n'ont rien coûté à celui qui les a produites. Il lui échappe même quelquefois, ſoit dans les expreſſions, ſoit dans les tours, ſoit dans la mélodie ſi touchante de ſon ſtyle, des négligences qu'on peut appeler heureuſes, parce qu'elles achevent de faire diſparoître non-ſeulement l'empreinte, mais juſqu'au ſoupçon du travail. C'eſt par cet abandon de lui-même que Maſſillon ſe faiſoit autant d'amis que d'auditeurs; il ſavoit que plus un Orateur paroît occupé d'enlever l'admiration, moins ceux qui l'écoutent ſont diſpoſés à l'accorder, & que cette ambition eſt l'écueil de tant de Prédicateurs, qui chargés, ſi on peut s'exprimer ainſi, des intérêts de Dieu même, veulent y mêler les intérêts ſi minces de leur vanité. Maſſillon penſoit au contraire, que c'eſt un plaiſir bien vuide *d'avoir affaire*, ſuivant l'expreſſion de

Montaigne, *à des gens qui nous admirent toujours & faſſent place*, ſur-tout dans ces momens où il eſt ſi doux de s'oublier ſoi-même pour ne s'occuper que des êtres foibles & malheureux qu'on doit inſtruire & conſoler. Il comparoit l'éloquence étudiée des Prédicateurs profanes à ces fleurs dont les moiſſons ſe trouvent ſi ſouvent étouffées, & qui très-agréables à la vue, ſont très-nuiſibles à la récolte.

On s'étonnoit comment un homme voué par état à la retraite, pouvoit connoître aſſez bien le monde pour faire des peintures ſi vraies des paſſions, & ſur-tout de l'amour-propre. *C'eſt en me ſondant moi-même*, diſoit-il avec candeur, *que j'ai appris à tracer ces peintures*. Il le prouva d'une maniere auſſi énergique qu'ingénue, par l'aveu qu'il fit à un de ſes confreres, qui le félicitoit ſur le ſuccès de ſes Sermons. *Le Diable*, répondit-il, *me l'a déjà dit plus éloquemment que vous.*

Maſſillon tiroit un autre avantage de cette éloquence de l'ame, dont il faiſoit un ſi heureux uſage. Comme il parloit la langue de tous les états en parlant au cœur de l'homme, tous les états couroient à ſes Sermons; les incrédules même vouloient l'entendre; ils trou-

voient ſouvent l'inſtruction où ils n'étoient allés chercher que l'amuſement, & revenoient quelquefois convertis, lorſqu'ils n'avoient cru ſortir qu'en accordant ou en refuſant leurs éloges. C'eſt que Maſſillon ſavoit deſcendre pour eux au ſeul langage qu'ils vouluſſent écouter, à celui d'une philoſophie purement humaine en apparence, mais qui trouvant ouvertes toutes les portes de leur ame, préparoit les voies à l'Orateur pour s'approcher d'eux ſans effort & ſans réſiſtance, & pour s'en rendre vainqueur avant même de les avoir combattus.

Son action étoit parfaitement aſſortie au genre d'éloquence qu'il avoit embraſſé. Au moment où il entroit en chaire, il paroiſſoit vivement pénétré des grandes vérités qu'il alloit dire; les yeux baiſſés, l'air modeſte & recueilli, ſans mouvemens violens, & preſque ſans geſtes, mais animant tout par une voix touchante & ſenſible, il répandoit dans ſon auditoire le ſentiment religieux que ſon extérieur annonçoit; il ſe faiſoit écouter avec ce ſilence profond qui loue encore mieux l'éloquence que les applaudiſſemens les plus tumultueux.

Sur la réputation ſeule de ſa déclamation, le célebre Baron voulut aſſiſter à un de ſes Diſcours ; & s'adreſſant, au ſortir du Sermon, à un ami qui l'accompagnoit : *Voilà*, dit-il, *un Orateur*, & *nous ne ſommes que des Comédiens.*

Bientôt la Cour deſira de l'entendre, ou plutôt de le juger. Il parut, ſans orgueil comme ſans crainte, ſur ce grand & dangereux théatre ; ſon début y fut des plus brillans, & l'exorde du premier Diſcours qu'il y prononça eſt un des chefs-d'œuvre de l'éloquence moderne. Louis XIV étoit alors au comble de ſa puiſſance & de ſa gloire, vainqueur & admiré de toute l'Europe, adoré de ſes ſujets, enivré d'encens & raſſaſié d'hommages. Maſſillon prit pour texte le paſſage de l'Ecriture qui ſembloit le moins fait pour un tel Prince, *Bienheureux ceux qui pleurent*, & ſut tirer de ce texte un éloge d'autant plus neuf, plus adroit & plus flatteur, qu'il parut dicté par l'Evangile même, & tel qu'un Apôtre l'auroit pu faire. » SIRE, dit-il au Roi, » ſi le monde parloit ici à Votre Ma» jeſté, il ne lui diroit pas, *Bienheureux* » *ceux qui pleurent.* Heureux, vous diroit» il, ce Prince qui n'a jamais combattu

» que pour vaincre; qui a rempli l'uni-
» vers de ſon nom; qui dans le cours
» d'un regne long & floriſſant, jouit
» avec éclat de tout ce que les hommes
» admirent, de la grandeur de ſes con-
» quêtes, de l'amour de ſes peuples, de
» l'eſtime de ſes ennemis, de la ſageſſe
» de ſes loix.... Mais, Sire, l'Evan-
» gile ne parle pas comme le monde. «
L'auditoire de Verſailles, tout accoutumé qu'il étoit aux Boſſuets & aux Bourdaloue, ne l'étoit pas à une éloquence tout à la fois ſi fine & ſi noble; auſſi excita-t-elle dans l'aſſemblée, malgré la gravité du lieu, un mouvement involontaire d'admiration. Il ne manquoit à ce morceau, pour en rendre l'impreſſion plus touchante encore, que d'avoir été prononcé au milieu des malheurs qui ſuivirent nos triomphes, & lorſque le Monarque, qui pendant cinquante années n'avoit eu que des ſuccès, ne répandoit plus que des larmes. Si jamais Louis XIV a entendu un exorde plus éloquent, c'eſt peut-être celui d'un Religieux Miſſionnaire, qui paroiſſant pour la premiere fois devant lui, commença ainſi ſon diſcours: *SIRE, je ne ferai point de compliment à Votre*

Majeſté, je n'en ai point trouvé dans l'Evangile.

La vérité, même lorſqu'elle parle au nom de Dieu, doit ſe contenter de frapper à la porte des Rois, & ne doit jamais la briſer. Maſſillon, perſuadé de cette maxime, n'imita point quelques-uns de ſes prédéceſſeurs, qui ſoit pour déployer leur zele, ſoit pour le faire remarquer, avoient prêché la morale chrétienne dans le ſéjour du vice avec une dureté capable de la rendre odieuſe, & d'expoſer la Religion au reſſentiment de l'autorité orgueilleuſe & offenſée. Notre Orateur fut toujours ferme, mais toujours reſpectueux, en annonçant à ſon Souverain les volontés de celui qui juge les Rois; il remplit la meſure de ſon miniſtere, mais il ne la paſſa jamais; & le Monarque, qui auroit pu ſortir de ſa chapelle mécontent de la liberté de quelques autres Prédicateurs, ne ſortit jamais des Sermons de Maſſillon, que *mécontent de lui-même.* C'eſt ce que le Prince eut le courage de dire en propres termes à l'Orateur; éloge le plus grand qu'il pût lui donner, mais que tant d'autres, avant & depuis Maſſillon, n'ont pas même

deſiré d'obtenir, plus jaloux de renvoyer des juges ſatisfaits que des pécheurs convertis.

Des ſuccès ſi multipliés & ſi éclatans eurent leur effet ordinaire ; ils firent à Maſſillon des ennemis implacables, ſur-tout parmi ceux qui ſe regardoient comme ſes rivaux, & qui voulant que la parole divine ne fût annoncée que par eux, ſe croyoient apparemment diſpenſés de prêcher d'exemple contre l'envie. Leur reſſource étoit de fermer la bouche, s'il étoit poſſible, à un concurrent ſi redoutable ; mais ils n'y pouvoient réuſſir qu'en accuſant ſa doctrine ; & ſur ce point délicat, Maſſillon ne laiſſoit pas même de prétexte à leurs diſpoſitions charitables. Il étoit à la vérité membre d'une Congrégation dont les opinions étoient alors fort attaquées ; pluſieurs de ſes Confreres avoient été, par ce pieux motif, adroitement écartés de la Chaire de Verſailles. Mais les ſentimens de Maſſillon, expoſés chaque jour à la critique d'une Cour attentive & ſcrupuleuſe, n'offroient pas même le nuage le plus léger aux yeux clairvoyans de la haine ; & ſon orthodoxie irréprochable étoit le déſeſpoir

de ſes ennemis. Déjà l'Egliſe & la Nation le nommoient à l'Epiſcopat; l'envie, preſque toujours aveugle ſur ſes vrais intérêts, auroit pu, avec une politique plus raffinée, enviſager cette dignité comme un honnête moyen d'enfouir les talens de Maſſillon, en le reléguant à cent lieues de Paris & de la Cour; elle ne porta pas ſi loin ſa dangereuſe pénétration, & ne vit dans l'Epiſcopat qu'une récompenſe brillante dont il lui importoit de priver l'Orateur qui en étoit digne. Elle fit pour y réuſſir un dernier effort, & jouit du triſte avantage d'obtenir au moins un ſuccès paſſager; elle calomnia les mœurs de Maſſillon, & trouva facilement, ſuivant l'uſage, des oreilles prêtes à l'entendre, & des ames prêtes à croire. Le Souverain même, tant le menſonge eſt habile à s'inſinuer auprès des Monarques les plus juſtes, fut, ſinon convaincu, au moins ébranlé; & ce même Prince, qui avoit dit à Maſſillon *qu'il vouloit l'entendre tous les deux ans*, ſembla craindre de donner à une autre Egliſe l'Orateur qu'il s'étoit réſervé pour lui.

Louis XIV mourut; & le Régent, qui honoroit les talens de Maſſillon, &

qui mépriſoit ſes ennemis, le nomma à l'Evêché de Clermont; il voulut de plus que la Cour l'entendît encore une fois, & l'engagea à prêcher un Carême devant le Roi, alors âgé de neuf ans.

Ces Sermons, compoſés en moins de trois mois, ſont connus ſous le nom de *Petit Carême*. C'eſt peut-être, ſinon le chef-d'œuvre, au moins le vrai modele de l'éloquence de la Chaire. Les grands Sermons du même Orateur peuvent avoir plus de mouvement & de véhémence; l'éloquence du *Petit Carême* eſt plus inſinuante & plus ſenſible; & le charme qui en réſulte augmente encore par l'intérêt du ſujet, par le prix ineſtimable de ces leçons ſimples & touchantes, qui deſtinées à pénétrer avec autant de douceur que de force dans le cœur d'un Monarque enfant, ſemblent préparer le bonheur de pluſieurs millions d'hommes, en annonçant au jeune Prince qui doit régner ſur eux, tout ce qu'ils ont droit d'en attendre. C'eſt-là que l'Orateur met ſous les yeux des Souverains les écueils & les malheurs du rang ſuprême; la vérité fuyant les Trônes, & ſe cachant pour les Princes mêmes qui la cherchent;

la confiance préſomptueuſe que peuvent leur inſpirer les louanges même les plus juſtes ; le danger preſqu'égal pour eux de la foibleſſe qui n'a point d'avis, & de l'orgueil qui n'écoute que le ſien ; le funeſte pouvoir de leurs vices pour corrompre, avilir & perdre toute une Nation ; la déteſtable gloire des Princes conquérans, ſi cruellement achetée par tant de ſang & tant de larmes ; l'Etre ſuprême enfin, placé entre les Rois oppreſſeurs & les peuples opprimés, pour effrayer les Rois & venger les peuples. Tel eſt l'objet de ce *Petit Carême*, digne d'être appris par tous les enfans deſtinés à régner, & d'être médité par tous les hommes chargés de gouverner le monde. Quelques cenſeurs ſéveres ont néanmoins reproché à ces excellens Diſcours un peu d'uniformité & de monotonie. Ils n'offrent guere, dit-on, qu'une vérité à laquelle l'Orateur s'attache & revient toujours, la bienfaiſance & la bonté que les Grands & les Puiſſans du ſiècle doivent aux petits & aux foibles, à ces hommes que la Nature a créés leurs ſemblables, que l'humanité leur a donnés pour freres, & que le ſort a fait naître malheureux. Mais ſans

examiner la juſtice de ce reproche, cette vérité eſt ſi conſolante pour tant d'hommes qui gémiſſent & qui ſouffrent, ſi précieuſe dans l'inſtitution d'un jeune Roi, ſi néceſſaire ſur-tout à faire entendre aux oreilles endurcies des Courtiſans qui l'environnent, que l'humanité doit benir l'Orateur qui en a plaidé la cauſe avec tant de perſévérance & d'intérêt. Des enfans peuvent-ils ſe plaindre qu'on parle trop long-temps à leur pere du beſoin qu'ils ont de lui, & du devoir que la Nature lui fait de les aimer ?

La même année où furent prononcés ces Diſcours, Maſſillon entra dans l'Académie Françoiſe (1). L'Abbé Fleury, qui le reçut en qualité de Directeur, lui donna entr'autres éloges, celui d'avoir ſu ſe mettre à la portée du jeune Roi dans les inſtructions qu'il lui avoit deſtinées. *Il ſemble*, lui dit-il, *que vous ayez voulu imiter le Prophete, qui pour reſſuſciter le fils de la Sunamite, ſe rapetiſſa, pour ainſi dire, en mettant ſa bouche ſur la bouche, ſes yeux ſur les yeux, &*

(1) Il fut reçu le 23 Février 1719 à la place de l'Abbé de Louvois.

ſes mains ſur les mains de l'enfant, & qui après l'avoir ainſi réchauffé, le rendit à ſa mere plein de vie.

Ce même diſcours du Directeur offre un ſecond trait, auſſi édifiant que remarquable. Maſſillon venoit d'être ſacré Evêque; aucune place à la Cour, aucune affaire, aucun prétexte enfin ne pouvoit le retenir loin de ſon troupeau. L'Abbé Fleury, obſervateur inéxorable des Canons, ne vit, en recevant ſon nouveau Confrere, que les devoirs rigoureux que l'Epiſcopat lui impoſoit; les devoirs de l'Académicien diſparurent entiérement à ſes yeux; loin d'inviter le Récipiendaire à l'aſſiduité, il ne l'exhorta qu'à une abſence éternelle; &, ce qui rendoit le conſeil plus ſévere encore, il le revêtit de la forme obligeante des regrets les plus fortement exprimés: *Nous prévoyons avec douleur*, lui dit-il, *que nous allons vous perdre* POUR JAMAIS, *& que la loi* INDISPENSABLE *de la réſidence va vous enlever ſans retour à nos aſſemblées; nous ne pouvons plus eſpérer de vous voir que dans les momens où quelque affaire* FACHEUSE *vous* ARRACHERA MALGRÉ VOUS *à votre Egliſe.*

Ce conſeil fut d'autant plus efficace, que celui qui le recevoit ſe l'étoit déjà donné lui-même. Il partit pour Clermont, & n'en revint plus que pour des cauſes indiſpenſables, & par conſéquent très-rares. Il donna tous ſes ſoins au peuple heureux que la Providence lui avoit confié. Il ne crut pas que l'Epiſcopat, qu'il avoit mérité par ſes ſuccès dans la Chaire, fût pour lui une diſpenſe d'y monter encore, & que pour avoir été récompenſé, il dût ceſſer d'être utile. Il conſacroit avec tendreſſe à l'inſtruction des pauvres, ces mêmes talens tant de fois accueillis par les Grands de la terre, & préféroit aux bruyans éloges des Courtiſans, l'attention ſimple & recueillie d'un auditoire moins brillant & plus docile. Les plus éloquens peut-être de ſes Sermons ſont les Conférences qu'il faiſoit à ſes Curés. Il leur prêchoit les vertus dont ils trouvoient en lui l'exemple, le déſintéreſſement, la ſimplicité, l'oubli de ſoi-même, l'ardeur active & prudente d'un zele éclairé, bien différente de ce fanatiſme qui ne prouve que l'aveuglement du zele, & qui en rend même la ſincérité très-douteuſe. Une ſage modération

étoit en effet ſon caractere dominant. Il ſe plaiſoit à raſſembler à ſa maiſon de campagne des Oratoriens & des Jéſuites; il les accoutumoit à ſe ſupporter mutuellement, & preſque à s'aimer; il les faiſoit jouer enſemble aux échecs, & les exhortoit à ne ſe faire jamais de guerre plus ſérieuſe. L'eſprit de conciliation dont ſa conduite étoit la preuve, & ſa maniere de penſer bien connue ſur le ſcandale de toutes les querelles théologiques, fit deſirer au Gouvernement qu'il eſſayât de rapprocher le Cardinal de Noailles de ceux qui accuſoient la doctrine de ce pieux Archevêque; mais l'impartialité qu'il montra dans cette négociation produiſit ſon effet naturel, celui de mécontenter les deux partis. En vain il leur repréſenta que des hommes deſtinés par état à prêcher l'Evangile à leurs freres, ne devoient pas commencer par en violer un des principaux préceptes, celui de l'union & de la paix; que leurs diviſions, déjà ſi fâcheuſes, ſur l'*Amour de Dieu*, ne les diſpenſoient pas de l'*amour du prochain*; que ces diſputes étoient à la fois, & pour les foibles un ſujet de ſcandale, & pour les incrédules un ſujet de triomphe,

peu réel à la vérité, mais toujours affligeant par l'avantage apparent qu'ils en tirent ; ces ſages remontrances furent ſans effet, & il apprit par ſa propre expérience, qu'il eſt ſouvent moins difficile de ramener des mécréans, que de concilier ceux qui auroient tant d'intérêt de ſe réunir pour les confondre.

Vivement pénétré des vraies obligations de ſon état, Maſſillon remplit ſur-tout le premier devoir d'un Evêque, celui qui le fait chérir & reſpecter de l'incrédulité même, le devoir ou plutôt le plaiſir ſi doux de l'humanité & de la bienfaiſance. Il réduiſit à des ſommes très-modiques ſes droits épiſcopaux, qu'il auroit entiérement abolis, s'il n'avoit cru devoir reſpecter le patrimoine de ſes ſucceſſeurs, c'eſt-à-dire, leur laiſſer de bonnes actions à faire. Il fit porter en deux ans vingt mille livres à l'Hôtel-Dieu de Clermont. Tout ſon revenu appartint aux pauvres. Son Dioceſe en conſerve le ſouvenir après plus de trente années, & ſa mémoire y eſt honorée tous les jours de la plus éloquente Oraiſon funebre, des larmes de cent mille malheureux.

Il avoit joui, dès ſon vivant, de cette

Oraiſon funebre qu'il ne peut plus entendre. Dès qu'il paroiſſoit dans les rues de Clermont, le peuple ſe proſternoit autour de lui en criant : *Vive notre pere.* Auſſi ce vertueux Prélat diſoit-il ſouvent, que ſes Confreres ne ſentoient pas aſſez quel degré de conſidération & d'autorité ils pouvoient tirer de leur état ; que ce n'étoit ni par le faſte, ni par une dévotion minutieuſe, encore moins par les grimaces & les intrigues de l'hypocriſie, qu'ils pouvoient ſe rendre chers à l'humanité & redoutables à ceux qui l'oppriment, mais par ces vertus dont le cœur du peuple eſt le juge, & qui dans un Miniſtre de la vraie Religion retracent à tous les yeux l'Etre juſte & bienfaiſant dont il eſt l'image.

Parmi les aumônes immenſes qu'il a faites, il en eſt qu'il a cachées avec le plus grand ſoin, non-ſeulement pour ménager la délicateſſe des particuliers malheureux qui les recevoient, mais pour épargner quelquefois à des Communautés entieres le ſentiment, même le plus mal fondé, d'inquiétude & de crainte, que ces aumônes pouvoient leur cauſer. Un Couvent nombreux de Religieuſes étoit ſans pain depuis pluſieurs

sieurs jours ; elles étoient réſolues de périr plutôt que d'avouer cette affreuſe miſere, dans la crainte qu'on ne ſupprimât leur Maiſon, à laquelle elles étoient bien plus attachées qu'à leur vie. L'Evêque de Clermont apprit en même temps, & leur indigence extrême, & le motif de leur ſilence. Preſſé de leur donner des ſecours, il craignit de les alarmer en paroiſſant inſtruit de leur état; il envoya ſecrétement à ces Religieuſes une ſomme très-conſidérable, qui aſſûroit leur ſubſiſtance, juſqu'à ce qu'il eût trouvé moyen d'y pourvoir par d'autres reſſources ; & ce ne fut qu'après la mort de Maſſillon qu'elles connurent le bienfaiteur à qui elles étoient ſi redevables.

Non-ſeulement il prodiguoit ſa fortune aux indigens ; il les aſſiſtoit encore, avec autant de zele que de ſuccès, de ſon crédit & de ſa plume. Témoin, dans ſes viſites diocéſaines, de la miſere ſous laquelle gémiſſoient les habitans de la campagne, & ſon revenu ne ſuffiſant pas pour donner du pain à tant d'infortunés qui lui en demandoient, il écrivoit à la Cour en leur faveur ; & par la peinture énergique & touchante qu'il

faiſoit de leurs beſoins, il obtenoit, ou des ſecours pour eux, ou des diminutions conſidérables ſur les impôts. On aſſûre que ſes lettres ſur cet objet intéreſſant ſont des chefs-d'œuvre d'éloquence & de pathétique, ſupérieurs encore aux plus touchans de ſes Sermons: & quels mouvemens en effet ne devoit pas inſpirer à cette ame vertueuſe & compatiſſante le ſpectacle de l'humanité ſouffrante & opprimée?

Plus il reſpectoit ſincérement la Religion, plus il avoit de mépris pour les ſuperſtitions qui la dégradent, & de zèle pour les détruire. Il abolit, non ſans peine, des proceſſions très-anciennes & très-indécentes, que la barbarie des ſiecles d'ignorance avoit établies dans ſon Diocèſe, qui traveſtiſſoient le culte divin en une maſcarade ſcandaleuſe, & auxquelles les habitans de Clermont couroient en foule, les uns par une dévotion ſtupide, les autres pour tourner cette farce religieuſe en ridicule. Les Curés de la ville, craignant la fureur du peuple, d'autant plus attaché à ces pieuſes Comédies qu'elles ſont plus abſurdes, n'oſoient publier le Mandement qui défendoit ces proceſſions.

Maſſillon monta en Chaire, publia ſon Mandement lui-même, ſe fit écouter d'un Auditoire tumultueux qui auroit inſulté tout autre Prédicateur, & jouit par cette victoire du fruit de ſa bienfaiſance & de ſa vertu.

Il mourut comme étoit mort Fénelon, & comme tout Evêque doit mourir, ſans argent & ſans dettes. Ce fut le 28 Septembre 1742, que l'Egliſe, l'éloquence & l'humanité firent cette perte irréparable.

Un événement aſſez récent, & bien fait pour toucher les cœurs ſenſibles, prouve combien la mémoire de Maſſillon eſt précieuſe, non-ſeulement aux indigens dont il a eſſuyé les larmes, mais à tous ceux qui l'ont connu. Il y a quelques années qu'un Voyageur, qui ſe trouvoit à Clermont, deſira de voir la maiſon de campagne où le Prélat paſſoit la plus grande partie de l'année. Il s'adreſſa à un ancien Grand-Vicaire, qui depuis la mort de l'Evêque n'avoit pas eu la force de retourner à cette maiſon de campagne, où il ne devoit plus retrouver celui qui l'habitoit. Le Grand-Vicaire conſentit néanmoins à ſatisfaire le deſir du Voyageur, malgré

la douleur profonde qu'il ſe préparoit en allant revoir des lieux ſi triſtement chers à ſon ſouvenir. Ils partirent donc enſemble, & le Grand-Vicaire montra tout à l'Etranger. *Voilà*, lui diſoit-il les larmes aux yeux, *l'allée où ce digne Prélat ſe promenoit avec nous.... Voilà le berceau où il ſe repoſoit en faiſant quelques lectures.... Voilà le jardin qu'il cultivoit de ſes propres mains....* Ils entrerent enſuite dans la maiſon; & quand ils furent arrivés à la chambre où Maſſillon avoit rendu les derniers ſoupirs: *Voilà*, dit le Grand-Vicaire, *l'endroit où nous l'avons perdu*, & il s'évanouit en prononçant ces mots. La cendre de Titus & de Marc-Aurele eût enyié un pareil hommage.

On a auſſi ſouvent comparé Maſſillon à Bourdaloue, qu'on a comparé Ciceron à Démoſthène, ou Racine à Corneille: ces ſortes de paralleles, féconde matiere d'antitheſes, prouvent ſeulement qu'on a plus ou moins le talent d'en faire. Nous nous interdirons ſans regret ces lieux communs, & nous nous bornerons à une ſeule réflexion. Lorſque Bourdaloue parut, la Chaire étoit encore barbare, diſputant, comme

le dit Maſſillon lui-même, ou de bouffonnerie avec le Théatre, ou de ſéchereſſe avec l'Ecole. L'Orateur Jéſuite fit le premier parler à la Religion un langage digne d'elle; il fut ſolide, vrai, & ſur-tout d'une logique ſévere & preſſante. Si celui qui entre le premier dans une carriere, a bien des épines à arracher, il jouit auſſi d'un grand avantage, c'eſt que les pas qu'il y fait ſont plus marqués, & dès-lors plus célébrés que ceux de tous ſes ſucceſſeurs. Le Public, accoutumé à voir régner long-temps Bourdaloue, qui avoit été le premier objet de ſon culte, eſt demeuré long-temps perſuadé qu'il ne pouvoit avoir de rival, ſur-tout lorſque Maſſillon vivoit, & que Bourdaloue, du fond de ſon tombeau, n'entendoit plus le cri de la multitude en ſa faveur. Enfin la mort qui amene la juſtice à ſa ſuite, a mis les deux Orateurs à leur place; & l'envie qui avoit ôté à Maſſillon la ſienne, peut la lui rendre maintenant ſans avoir à craindre qu'il en jouiſſe. Nous nous abſtiendrons pourtant de lui donner une prééminence que des Juges graves lui conteſteroient: la plus grande gloire de Bourdaloue eſt que la ſupé-

riorité de Maſſillon ſoit encore diſputée; mais ſi elle pouvoit être décidée en comptant le nombre des Lecteurs, Maſſillon auroit tout l'avantage ; Bourdaloue n'eſt guere lu que des Prédicateurs ou des ames pieuſes ; ſon rival eſt dans les mains de tous ceux qui liſent; & il nous ſera permis de dire ici, pour mettre le comble à ſon Eloge, que le plus célebre Ecrivain de notre Nation & de notre ſiecle (1) fait des Sermons de ce grand Orateur une de ſes lectures les plus aſſidues ; que Maſſillon eſt pour lui le modele des Proſateurs, comme Racine eſt celui des Poëtes ; & qu'il a toujours ſur la même table le *Petit Carême* à côté d'*Athalie*.

Si l'on vouloit cependant chercher entre ces deux Orateurs illuſtres une eſpece de parallele, on pourroit dire avec un homme d'eſprit, que Bourdaloue étant plus raiſonneur, & Maſſillon plus touchant, un Sermon excellent à tous égards, ſeroit celui dont Bourdaloue auroit fait le premier point & Maſſillon le ſecond. Peut-être un Diſcours plus

(1) M. de Voltaire vivoit encore quand cet Eloge a été lu à l'Académie.

parfait encore, ſeroit celui où ils ne paroîtroient pas ainſi l'un après l'autre, mais où leurs talens fondus enſemble ſe pénétreroient, pour ainſi dire, mutuellement, & où le dialecticien ſeroit en même temps pathétique & ſenſible.

Nous ne devons pas diſſimuler qu'on accuſe en général tous les Sermons de notre éloquent Académicien, du même défaut que ſon *Petit Carême*; c'eſt de n'offrir ſouvent dans la même page qu'une même idée, variée, il eſt vrai, par toutes les richeſſes que l'expreſſion peut fournir, mais qui ne ſauvant pas l'uniformité du fond, laiſſent un peu de lenteur dans la marche. On a fait la même critique de Séneque, mais avec bien plus de juſtice. Séneque, uniquement jaloux d'étonner ſon Lecteur par la profuſion d'eſprit dont il l'accable, le fatigue d'autant plus, qu'on ſent qu'il s'eſt fatigué lui-même par un étalage ſi faſtueux de ſes richeſſes, & qu'il ne les montre avec tant de luxe qu'après les avoir ramaſſées avec effort : Maſſillon, toujours rempli du ſeul intérêt de ſon Auditeur, ſemble ne lui préſenter en pluſieurs manieres la vérité dont il veut

le convaincre, que par la crainte qu'il a de ne la pas graver assez fortement dans son ame; & non-seulement on lui pardonne ces douces & tendres redites, mais on lui sait gré du motif touchant qui les multiplie; on sent qu'elles partent d'un cœur qui éprouve le plaisir d'aimer ses semblables, & dont la sensibilité vive & profonde a besoin de se répandre.

Il est étonnant que le Clergé de France, qui possédoit un Orateur si éminent, ne l'ait pas nommé une seule fois pour prêcher dans ses Assemblées; il ne le desira jamais, & laissa à des talens médiocres & ambitieux cette petite gloire dont il n'avoit pas besoin. Il fut même choisi rarement pour être Membre de l'Assemblée, & consentoit sans peine, disoit-il, que les Prélats moins attachés que lui à la résidence eussent recours à cet honnête moyen de s'en dispenser. L'indifférence que les Confreres de l'Evêque de Clermont paroissoient lui marquer, n'étoit ni projettée de leur part, ni même volontaire. C'étoit l'ouvrage obscur de quelques hommes en place, qui par des motifs dignes d'eux écartoient sourdement Massillon des yeux

de la Cour, non comme un ſujet intriguant, car ils le connoiſſoient trop bien pour lui faire cette injure, mais comme un Prélat illuſtre & reſpecté, dont la ſupériorité, vue de trop près, auroit pu jeter un éclat que les hommes puiſſans & bornés n'aiment en aucun genre. Quelle perte néanmoins pour un tel Auditoire, que celle d'un Prédicateur tel que Maſſillon? Quel ſujet de diſcours plus intéreſſant, que d'avoir à parler aux Princes de l'Egliſe aſſemblés, des auguſtes devoirs que leur dignité leur impoſe; des yeux de tout un peuple fixés ſur eux, & des grands exemples qu'il en attend; du droit que la ſainteté de leur caractere & ſur-tout celle de leur vie peut leur donner, pour faire entendre la vérité aux Rois, & pour porter aux pieds du Trône le cri ſi ſouvent repouſſé de l'innocent & du pauvre? Croyoit-on que Maſſillon fût indigne de traiter un ſi grand ſujet, ou craignoit-on plutôt qu'il ne le traitât avec trop d'éloquence?

Ce grand Orateur prononça, ſoit avant que d'être Evêque, ſoit depuis qu'il le fut devenu, quelques Oraiſons

funèbres, dont le mérite fut éclipſé par celui de ſes Sermons. S'il n'avoit pas dans le caractere cette inflexibilité qui annonce la vérité avec rudeſſe, il avoit cette candeur qui ne permet pas de la déguiſer. A travers les louanges qu'il accorde dans ces Diſcours, ſoit à la bienſéance, ſoit même à la juſtice, le jugement ſecret qu'il porte au fond de ſon cœur ſur celui qu'il eſt chargé de célébrer, échappe, ſans qu'il y penſe, à ſa franchiſe naturelle, & ſurnage, pour ainſi dire, malgré lui; & l'on ſent en le liſant qu'il eſt tel de ſes héros dont il auroit fait plus volontiers l'Hiſtoire que l'Eloge.

Il lui étoit arrivé une ſeule fois de manquer de mémoire en prêchant; trompé par le dégoût léger que cet accident lui donna, il penſoit qu'il y auroit beaucoup plus d'avantage à lire les Sermons qu'à les réciter. Nous oſons n'être pas de ſon avis; la lecture forceroit l'Orateur, ou à ſe priver de ces grands mouvemens qui ſont l'ame de la Chaire, ou à rendre ces mouvemens ridicules en y donnant un air d'apprêt & d'exagération qui détruiroit le naturel & la

vérité. Maſſillon ſemble avoir ſenti lui-même que le mérite le plus propre à ſéduire dans un Diſcours oratoire, eſt qu'il paroiſſe débité ſur le champ, & ſans qu'aucune trace de préparation s'y laiſſe appercevoir ; car lorſqu'on lui demandoit quel étoit celui de ſes Sermons qu'il croyoit le meilleur, il répondoit, *celui que je ſais le mieux.*

Quoique voué à l'Eloquence chrétienne par goût & par devoir, il s'étoit quelquefois, par délaſſement, exercé ſur d'autres objets : on aſſûre qu'il a laiſſé une Vie manuſcrite du *Correge.* Il ne pouvoit choiſir pour ſujet de ſes Eloges un Peintre dont les talens fuſſent plus analogues aux ſiens : car il étoit, qu'on nous pardonne cette expreſſion, le Correge des Orateurs. On peut ajouter que comme le Correge s'étoit formé lui-même, en ſe traçant une nouvelle route après les Raphaels & les Titiens, Maſſillon, qui s'étoit auſſi ouvert dans la Chaire une carriere nouvelle, auroit pu dire en ſe comparant aux autres Orateurs, ce que diſoit le Correge en voyant les tableaux des autres Artiſtes : *& moi auſſi je ſuis Peintre.*

L'Académie, qui l'a poſſédé ſi peu ; n'a pas laiſſé de ſentir vivement ſa perte. Elle a du moins eu la conſolation de le voir dignement remplacé ; M. le Duc de Nivernois a été ſon ſucceſſeur.

ÉLOGE
DE
DESPRÉAUX.

NICOLAS BOILEAU DESPRÉAUX naquit le 1er. Novembre 1636, de Gilles Boileau, Greffier de la Grand'Chambre, & d'Anne de Nielle ſa ſeconde femme. Sa famille étoit noble, ancienne même, & connue dès le quatorziéme ſiecle. Auſſi diſoit-il de l'Evêque de Noyon Clermont-Tonnerre, aux yeux duquel la nobleſſe étoit le premier de tous les mérites : *Il m'eſtimeroit bien davantage, s'il ſavoit que je ſuis Gentilhomme.* Une grande Ville & un petit Village, Paris & Crône, ſe diſputent la gloire de l'avoir vu naître, comme autrefois pluſieurs Villes Grecques ſe diſputerent l'honneur d'avoir été le berceau d'Homere, qu'elles avoient, dit-

on, laiſſé manquer de pain durant ſa vie. La Patrie de Deſpréaux ſera quelque jour l'objet d'une importante controverſe d'érudition, & pourra bien, pour appliquer ici un Vers de notre Poëte,

Aux Saumaiſes futurs préparer des tortures.

Déjà Paris & Crône citent chacun en leur faveur des autorités impoſantes, que nous nous garderons bien de diſcuter ici, de peur de commencer nous-mêmes à être un peu Saumaiſes. Les hommes ſupérieurs n'appartiennent en propre, ni à la Ville, ni au Village, ni à la Nation qui s'en glorifie; jetés au haſard & en petit nombre ſur la ſurface de la terre, ils ſont moins l'ornement que l'exception de l'indéfiniſſable eſpece humaine, qui dans le reſte de ſes individus ſemble n'avoir été qu'ébauchée par la Nature, dont elle a reçu tant d'activité avec tant d'impuiſſance, & des lumieres ſi courtes avec une curioſité ſi inſatiable & ſi préſomptueuſe.

Deſpréaux fut dans ſes premieres années le contraire de ces petits prodiges de l'enfance, qui ſouvent dans l'âge mûr ſont à peine des hommes ordinaires; eſprits nés avant terme, que la

Nature s'épuiſe à faire éclore, & renonce à faire croître, comme ſi elle ne ſe ſentoit pas la force de les achever. Cet homme, qui devoit jouer un ſi grand rôle dans les Lettres, & y prendre un ton ſi redoutable, paroiſſoit dans ſon enfance peſant & taciturne; non de cette taciturnité d'obſervateur qui décele un fond de malice, mais de cette taciturnité ſtérile qui n'annonce qu'une bonhommie inſipide & ſans caractere. Son pere diſoit de lui, en le comparant à ſes autres enfans: *Pour celui-ci, c'eſt un bon garçon qui ne dira jamais de mal de perſonne.* On ſent à quelle médiocrité ſans reſſource un pere croit ſon fils condamné, quand il ſe borne à lui donner un éloge ſi modeſte. Tous les freres de Deſpréaux marquoient des talens précoces, & ſembloient promettre d'être de grands hommes; lui ſeul ne promettoit rien, & a tenu ce que promettoient ſes freres.

Par complaiſance pour ſa famille, il commença par être Avocat. La ſéchereſſe du Code & du Digeſte le dégoûta bientôt de cette carriere; & ce fut une perte pour le Barreau. Plein des lumieres du bon goût, il eut été Légiſlateur ſur

ce grand Théatre, comme il l'a été ſur le Parnaſſe ; il eût introduit la véritable éloquence dans un pays où de nos jours même elle n'eſt que trop ſouvent ignorée, & où elle l'étoit bien plus il y a cent ans ; il eût fait main baſſe ſur cette Rhétorique triviale, qui conſiſte à noyer un tas de ſophiſmes dans une mer de paroles oiſeuſes & de figures ridicules. Deſpréaux ne diſſimuloit pas dans l'occaſion ce qu'il penſoit des déclamations dont le Palais eſt ſi ſujet à retentir. Défendant un jour la cauſe du bon goût devant un grave Magiſtrat, qui ſe croyoit un auſſi grand Juge en Littérature qu'en affaires, & qui peut-être avoit plus de raiſon qu'il ne penſoit, notre illuſtre Poëte louoit Virgile de ne dire jamais rien de trop. *Je ne me ſerois pas douté*, dit finement le Magiſtrat, *que ce fut là un ſi grand mérite .... Si grand*, répondit Deſpréaux, *que c'eſt celui qui manque à toutes vos harangues.*

L'anecdote ſuivante peut faire juger de ſon goût pour le métier de Juriſconſulte, auquel ſes parens vouloient le contraindre. M. Dongois, ſon beaufrere, Greffier du Parlement, l'avoit pris chez lui pour le former au ſtyle de

la procédure, dont la barbarie abſurde devoit paroître bien rebutante à un jeune homme qui avoit lu Cicéron & Démoſthène. Ce M. Dongois avoit un Arrêt à dreſſer dans une affaire importante. Il le compoſoit avec enthouſiaſme en le dictant à Deſpréaux, & le dictoit avec emphaſe, bien ſatisfait de la ſublimité de ſon ouvrage. Quand il eut fini, il dit à ſon Scribe de lui en faire la lecture; & comme le Scribe ne répondoit pas, M. Dongois s'apperçut qu'il s'étoit endormi, & avoit à peine écrit quelques mots de ce chef-d'œuvre. Outré d'indignation, le Greffier renvoya Deſpréaux à ſon pere, en plaignant ce pere infortuné d'avoir un fils imbécille, & en l'aſſûrant que ce jeune homme, ſans émulation, ſans reſſort, & preſque ſans inſtinct, *ne ſeroit qu'un ſot tout le reſte de ſa vie.*

Il paſſa des épines de la Juriſprudence aux chicanes de la Théologie ſcolaſtique, dont la ténébreuſe & puérile ſubtilité étoit moins faite encore pour un eſprit tel que le ſien. Il lutta ainſi pendant quelques années contre la Nature, frappant à toutes les portes qu'elle avoit fermées pour lui. Il devint enfin ce

qu'elle vouloit; il fut Poëte, & comme pour démentir dès ſes premiers eſſais la prédiction de ſon pere, il débuta par être Poëte ſatyrique.

Ce dangereux genre d'écrire par lequel il s'annonça, produiſit ſon effet naturel. Il déchaîna contre l'Auteur la foule des Ecrivains qu'il attaquoit, & lui fit des amis, ou plutôt des lecteurs, dans cette partie du public, pour le moins très-nombreuſe, qui par une inconſéquence dont le motif cruel eſt au fond du cœur humain, aime à voir humilier ceux même qu'elle eſtime le plus. Mais quelque faveur & quelque encouragement que promît à Deſpréaux une diſpoſition ſi générale & ſi bénévole, il ne put éviter d'avoir auſſi des cenſeurs dans la très-petite claſſe des hommes honnêtes ou ſéveres, qui penſoient, comme il l'a dit lui-même, que *c'eſt un méchant métier que celui de médire.* Du nombre de ces derniers étoit le Duc de Montauſier, qui ſe piquoit d'une vertu inflexible & auſtere. *Il ſe levoit tous les jours*, diſoit-il, *dans l'intention de réprimer le Satyrique*; mais il ajoutoit, que *dès qu'il avoit fait ſa priere du matin, il ſentoit ſa colere amortie.* Deſpréaux

ne crut pourtant pas devoir ſe repoſer ſur l'efficacité de cette *priere*, pour lancer ſes traits en ſûreté. Il étoit pour lui de la plus grande importance de mettre dans ſes intérêts un des premiers hommes de la Cour, dont le crédit étoit d'autant plus redoutable, qu'il étoit appuyé ſur cette conſidération perſonnelle qui ne s'y joint pas toujours, parce qu'elle eſt le fruit de l'eſtime publique, & que le crédit eſt celui des places. En Poëte qui connoiſſoit le pouvoir des louanges, ou plutôt en Philoſophe qui connoiſſoit les hommes, le Satyrique gliſſa dans un de ſes Ouvrages un mot d'éloge pour le Duc de Montauſier; & toute la ſévérité du courtiſan miſantrope échoua contre ce petit grain d'encens. Il eſt vrai que l'encens étoit habilement préparé pour chatouiller la modeſtie revêche du Caton rigide à qui Deſpréaux avoit beſoin de plaire. Les Vers où il lui rendoit hommage étoient en très-petit nombre, & en même temps très-flatteurs, ſans néanmoins avoir trop l'air de l'adulation;

Et plût au Ciel encor, pour couronner l'Ouvrage,
Que Montauſier voulût m'accorder ſon ſuffrage!
C'eſt à de tels Lecteurs que j'offre mes écrits.

L'éloge n'étoit ni fade, ni exagéré; il pouvoit être entendu, ſans rougir, par un homme qui affectoit d'abhorrer également la ſatyre & les louanges; & ce fut pour avoir été renfermé dans cette juſte meſure, qu'il eut l'effet dont le Poëte s'étoit flatté. Encouragé par ce premier ſuccès, Deſpréaux ſe hâta de porter le dernier coup à l'auſtérité chancelante de ſon détracteur, en lui avouant, avec un air contrit, combien il ſe ſentoit *humilié* de n'avoir pas pour ami *le plus honnête homme de la Cour*. Dès ce moment, le plus honnête homme de la Cour devint le protecteur & l'apologiſte du plus cauſtique de tous les Ecrivains.

Cependant d'autres perſonnes d'une piété plus douce, & par-là diſpoſées à pardonner tout, excepté la Satyre, ne furent pas auſſi faciles à convertir que l'avoit été le Stoïcien de Verſailles, & le Poëte eſſuya plus d'un reproche de leur part, ſur les traits dont le *prochain* étoit percé dans ſes Ouvrages; mais les Auteurs de ces remontrances étoient ſans crédit à la Cour, & Deſpréaux n'écouta point leurs ſcrupules.

Il continua donc de ſe livrer au genre ſatyrique; mais heureuſement pour ſa

gloire, il ne s'y borna pas. Il ſentit que l'honneur de foudroyer de mauvais Ecrivains eſt auſſi mince que triſte; qu'un Auteur deſtiné à l'oubli entraîne avec lui ſon Cenſeur dans la même tombe, quand le Cenſeur ſe borne au foible mérite de l'écraſer; qu'au contraire, tout Ouvrage vraiment digne de ſon ſuccès, eſt aſſûré de ſurvivre à la ſatyre la plus ingénieuſe & à la critique même la plus juſte, parce qu'il eſt difficile de produire des beautés, & facile de remarquer des fautes; qu'enfin, pour paſſer à la poſtérité, il ne faut pas ſe contenter d'offrir quelques alimens éphémeres à la malignité de ſes contemporains, mais qu'il faut être, en Vers comme en Proſe, l'Ecrivain de tous les temps & de tous les lieux. Convaincu de ces maximes, dignes d'être méditées & ſuivies par tous les Gens de Lettres qui ſe connoiſſent en véritable gloire, & qui joignent l'honnêteté aux talens, Deſpréaux produiſit ces Ouvrages, qui aſſûrent à jamais ſa renommée. Il fit ſes belles *Epîtres*, où il a ſu entremêler à des louanges finement exprimées, des préceptes de littérature & de morale rendus avec la vérité la

plus frappante & la préciſion la plus heureuſe ; ſon *Lutrin* , où avec ſi peu de matiere il a répandu tant de variété, de mouvement & de graces ; enfin ſon *Art Poetique* , qui eſt dans notre Langue le Code du bon goût, comme celui d'Horace l'eſt en Latin ; ſupérieur même à celui d'Horace , non-ſeulement par l'ordre , ſi néceſſaire & ſi parfait , que le Poëte François a mis dans ſon Ouvrage , & que le Poëte Latin ſemble avoir négligé dans le ſien , mais ſur-tout parce que Deſpréaux a ſu faire paſſer dans ſes Vers les beautés propres à chaque genre dont il donne les regles; bien différent de ces Précepteurs arides , & pour ainſi dire morts , dont les leçons glacées ne ſeroient propres qu'à tuer le génie , ſi le génie daignoit les entendre , & qui ſont aux véritables Légiſlateurs en Poéſie ce que les Scholaſtiques ſont aux vrais Philoſophes ; Artiſtes , ou plutôt Artiſans malheureux , dont le ſort eſt de refroidir tout ce qu'ils touchent , & d'uſer tout ce qu'ils poliſſent.

Nous n'examinerons point ſi l'Auteur de ces chefs-d'œuvre mérite le titre d'homme de génie , qu'il ſe donnoit ſans façon à lui-même , & que dans ces

derniers temps quelques Ecrivains lui ont peut-être injuſtement refuſé : car n'eſt-ce pas avoir droit à ce titre, que d'avoir ſu exprimer en vers harmonieux, pleins de force & d'élégance, les Oracles de la Raiſon & du bon Goût, & ſurtout d'avoir connu & développé le premier, en joignant l'exemple au précepte, l'art ſi difficile, & juſqu'alors ſi peu connu, de la Verſification Françoiſe ? Avant Deſpréaux, il eſt vrai, Malherbe avoit commencé à démêler ce ſecret; mais il n'en avoit deviné qu'une partie, & avoit gardé pour lui ſeul ce qu'il en ſavoit; & Corneille, quoiqu'il eût fait *Cinna* & *Polieucte*, n'avoit de ſecret que ſon inſtinct, & n'étoit plus Corneille dès que cet inſtinct l'abandonnoit. Deſpréaux a eu le mérite rare, & qui ne pouvoit appartenir qu'à un homme ſupérieur, de former le premier en France, par ſes leçons & par ſes vers, une Ecole de Poéſie; ajoutons que de tous les Poëtes qui l'ont précédé ou ſuivi, aucun n'étoit plus fait que lui pour être le chef d'une pareille Ecole. En effet, la correction ſévere & *prononcée* qui caractériſe ſes Ouvrages, le rend ſinguliérement propre à ſervir

d'étude aux jeunes Eleves en Poéſie ; c'eſt ſur les vers de Deſpréaux qu'ils doivent, ſi l'on peut parler de la ſorte, *modeler* leurs premiers eſſais, pour ſe plier de bonne heure à cette correction ſi néceſſaire ; comme les jeunes Eleves en Peinture, pour acquérir la préciſion & la pureté du deſſin, doivent ſe former ſur des figures dont les contours ſoient auſteres, & les muſcles fortement exprimés.

Deſpréaux, fondateur & chef de l'Ecole Poétique Françoiſe, eut dans Racine un Diſciple qui auroit ſuffi pour lui aſſûrer l'immortalité, quand il ne l'auroit pas d'ailleurs ſi bien méritée par ſes propres Ecrits. De bons juges ont même prétendu que le Diſciple avoit ſurpaſſé le Maître. C'eſt une queſtion ſur laquelle nous nous abſtiendrons de prononcer ; il n'appartient de fixer les rangs entre les Grands Hommes, qu'à celui qui a le droit de ſe placer au milieu d'eux. Nous dirons ſeulement que Deſpréaux, inférieur ou égal à ſon Eleve, conſerva toujours ſur lui cet aſcendant qu'un amour-propre bruſque & naïf doit prendre ſur un amour-propre timide & ſenſible, car celui de Racine étoit de

de cette derniere eſpece. L'Auteur de *Phedre* & d'*Athalie* eut conſtamment, ſoit par déférence, ſoit par adreſſe, la complaiſance de laiſſer la premiere place à celui qui ſe vantoit d'avoir été ſon maître. Heureux les Gens de Lettres, ceux du moins qui par leurs talens ont des droits réels à l'eſtime publique, s'ils pouvoient ſentir, à l'exemple de Racine & de Deſpréaux, combien leur union mutuelle peut ajouter à cette eſtime, & combien au contraire les jalouſies & les haines peuvent leur faire perdre de conſidération & de gloire! Le moyen de voir échapper le laurier qui les attend, eſt d'être ardens à ſe l'arracher.

Il eſt vrai que Deſpréaux avoit pour ſon Diſciple un mérite qui devoit être aux yeux de ce dernier d'un prix ineſtimable; ce fut d'avoir ſenti de bonne heure ce que Racine valoit, ou plutôt ce qu'il promettoit d'être; car il n'étoit pas facile de démêler dans l'Auteur des *Freres Ennemis* celui d'*Andromaque* & de *Britannicus*. Moliere, & Moliere ſeul, partagea ce mérite avec Deſpréaux. Corneille n'avoit pas été auſſi heureux à deviner, puiſqu'après avoir lu

l'*Alexandre*, il conseilla de très-bonne foi à l'Auteur de ne plus faire de Tragédies. Racine crut Moliere & Despréaux, par bonheur pour le Théatre, pour sa propre gloire, & pour celle de Corneille lui-même. Car il eût été moins honorable au Créateur de la Tragédie Françoise de ne point rencontrer de rival, que d'en trouver un qui n'a pu parvenir à l'effacer dans l'opinion publique : la supériorité du génie qui ouvre le premier une grande & belle carriere, est bien moins décidée quand il y court tout seul, que quand d'autres y courent en même temps sans pouvoir aller plus loin que lui, & sans obtenir d'autre gloire que celle de l'atteindre. Ce partage égal entre Racine & Corneille, semble avoir été prononcé par Despréaux lui-même, qui, malgré son amitié pour le premier, & les traits qu'il a lancés contre le second, n'a jamais expressément donné à l'un de ces deux Grands Hommes le sceptre de la scene tragique à l'exclusion de l'autre.

Quoi qu'il en soit, Despréaux voyant sans doute dans les premiers essais de Racine le germe de ce qu'il seroit un jour, sentit combien ce germe, pour

faire éclore tout ce qu'il cachoit, demandoit de ſoins & de culture. *Je lui ai appris*, diſoit-il, *à faire des vers difficilement.* Il avoit mieux fait encore, & peut-être plus qu'il ne croyoit; il lui avoit appris à faire *difficilement* des vers *faciles*; car cette facilité, ſi délicieuſe pour l'eſprit & pour l'oreille, eſt un des principaux charmes que la lecture de Racine fait éprouver. Cependant il eſt dans la Poéſie un autre mérite, qui n'a guere moins de prix que la ſévere & correcte facilité du Diſciple de Deſpréaux; c'eſt cette eſpece d'abandon & de négligence heureuſe, qui ſemble faire naître les vers librement, & pour ainſi dire d'eux-mêmes, ſous la plume du Poëte, comme une belle ſuite d'accords ſous la main d'un Muſicien qui prélude de génie. Ne ſeroit-il pas facile, d'après ces principes, de comparer enſemble nos trois plus grands Maîtres en Poéſie, Deſpréaux, Racine & M. de Voltaire? (Je nomme ce dernier, quoique vivant, (1) car pourquoi ſe refuſer au plaiſir de voir d'avance un Grand

(1) Cet Eloge a été lu à la Séance publique du 25 Août 1774.

Homme à la place que la poſtérité lui deſtine ?) Ne pourroit-on pas dire, pour exprimer les différences qui les caractériſent, que Deſpréaux frappe & fabrique très-heureuſement ſes Vers ; que Racine jette les ſiens dans une eſpece de moule parfait, qui décele la main de l'Artiſte ſans en conſerver l'empreinte ; & que M. de Voltaire, laiſſant comme échapper des Vers qui coulent de ſource, ſemble parler ſans art & ſans étude ſa langue naturelle ? Ne pourroit-on pas obſerver, qu'en liſant Deſpréaux, on conclut & on ſent le travail ; que dans Racine, on le conclut ſans le ſentir, parce que ſi d'un côté la facilité continue en écarte l'apparence, de l'autre la perfection continue en rappelle ſans ceſſe l'idée au Lecteur ; qu'enfin dans M. de Voltaire, le travail ne peut ni ſe ſentir ni ſe conclure, parce que les Vers moins ſoignés qui lui échappent par intervalles, laiſſent croire que les beaux Vers qui précedent & qui ſuivent n'ont pas coûté davantage au Poëte ? Enfin ne pourroit-on pas ajouter, en cherchant dans les chefs-d'œuvre des Beaux-Arts un objet ſenſible de comparaiſon entre ces trois

Grands Ecrivains, que la maniere de Deſpréaux, correcte, ferme & nerveuſe, eſt aſſez bien repréſentée par la belle Statue du *Gladiateur*; celle de Racine, auſſi correcte, mais plus moëlleuſe & plus arrondie, par la *Vénus de Médicis*; & celle de M. de Voltaire, aiſée, ſvelte, & toujours noble, par l'*Apollon du Belvedere ?*

Revenons à Deſpréaux. Il ſut ſe procurer à la Cour une protection plus puiſſante que celle du Duc de Montauſier, celle de Louis XIV lui-même. Il prodigua au Monarque des Eloges d'autant plus flatteurs, qu'ils paroiſſoient dictés par la voix publique, & n'être que l'expreſſion vive & ſincere de l'ivreſſe où la Nation étoit de ſon Roi. Pour donner encore plus de prix à ſon hommage, l'habile Satyrique eut l'adreſſe de mettre à profit la réputation de franchiſe qu'il s'étoit faite. Elle ſervoit de paſſeport à des louanges que le Poëte ſembloit donner comme malgré lui; la délicateſſe du Prince, vraiſemblablement peu difficile, étoit raſſûrée par la liberté avec laquelle ſon Panégyriſte immoloit des Auteurs accrédités, qui à la vérité

n'étoient pas Rois ; & Chapelain payoit pour Louis XIV.

Deſpréaux avoit ſur-tout grande attention, en louant tous ceux dont le crédit pouvoit ou l'appuyer ou lui nuire, de conſerver toujours au Monarque la place ſans comparaiſon la plus éminente ; il ſe félicitoit entr'autres, comme d'un grand trait de politique, d'avoir ſu placer dans ſes Vers *Monſieur*, Frere du Roi, à côté du Roi même, ſans que la délicateſſe du Souverain pût en être bleſſée, & d'avoir loué le Vainqueur de *Caſſel* plus foiblement que le Conquérant de *la Flandre*. Les Vers dont il s'applaudiſſoit ſi fort étoient ceux-ci, tirés de l'Epître à M. *de Lamoignon* :

Un bruit court que le Roi va tout réduire en poudre,
Et dans Valencienne eſt entré comme un foudre ;
Que Cambrai, des François l'épouvantable écueil,
A vu tomber enfin ſes murs & ſon orgueil ;
Que devant Saint-Omer, Naſſau par ſa défaite
De Philippe vainqueur rend la gloire complette.

Deſpréaux faiſoit remarquer à ſes amis que les deux derniers Vers, deſtinés à l'Eloge de *Monſieur*, étoient d'un ton moins élevé que les quatre premiers, qui renfermoient celui du Roi. Dans ces

ſix Vers, il ne paroiſſoit flatté que de faire obſerver l'art du Courtiſan ; il pouvoit encore y faire ſentir l'art du Poëte dans la dégradation des teintes ; il pouvoit ſe faire un mérite du ſoin qu'il avoit eu, après les deux Vers *foudroyans* qui ouvreint cette tirade, de commencer déjà à baiſſer un peu le ton dans les deux Vers du milieu, afin que le paſſage ne fût pas trop tranchant & trop bruſque de la *fierté* des premiers Vers à la *modeſtie* des derniers. Nous ignorons ſi perſonne avant nous a fait cette remarque ; mais nous avons cru qu'il ſeroit encore plus utile de démêler dans ce morceau chéri de Deſpréaux les fineſſes du goût qu'il a paſſées ſous ſilence, que celles de l'adulation dont il a cru pouvoir ſe parer.

Il avoit cependant l'art, ou plutôt le mérite, de faire paſſer quelquefois, à la faveur de ce débordement de louanges, des leçons utiles au Souverain qu'il célébroit. Louis XIV, jeune encore, & avide de renommée, qu'il prenoit pour la véritable gloire, ſe préparoit à faire la guerre à la Hollande. Colbert, qui ſavoit combien la guerre la plus glorieuſe eſt funeſte aux peuples, vouloit en détourner le Monarque. Il engagea

Deſpréaux à ſeconder des vues ſi louables, en adreſſant à *Louis XIV* ſa premiere Epître, où il prouve que la vraie grandeur d'un Roi eſt de rendre ſes Sujets heureux, en les faiſant jouir de tous les avantages de la paix. Tout le monde a retenu les beaux Vers de cette Epître ſur l'Empereur Titus,

Qui rendit de ſon joug l'Univers amoureux,
Qu'on n'alla jamais voir ſans revenir heureux,
Qui ſoupiroit le ſoir, ſi ſa main fortunée
N'avoit par ſes bienfaits ſignalé la journée.

Le Roi ſe fit redire ces Vers juſqu'à trois fois, loua beaucoup l'Epître, & fit la guerre.

Tant de ſoins pour plaire au Monarque, & ſur-tout tant de talens, ne demeurerent pas ſans récompenſe. Deſpréaux fut comblé des graces du Roi, admis à ſa Cour, & nommé, conjointement avec Racine, pour écrire l'Hiſtoire du Prince qu'il ſe montroit ſi empreſſé de célébrer. Les deux Poëtes parurent s'occuper beaucoup de cet Ouvrage; ils en lurent même au Roi pluſieurs morceaux; mais ils s'abſtinrent d'en rien donner au Public; perſuadés que l'Hiſtoire des Souverains, même

les plus dignes d'éloge, ne peut être écrite de leur vivant, ſans que l'Hiſtorien courre le riſque, ou de ſe décréditer par la flatterie, ou de ſe compromettre par la vérité. Deſpréaux ne s'étoit chargé qu'avec répugnance d'un travail ſi peu aſſorti à ſes talens & à ſon goût. *Quand je faiſois*, diſoit-il, *le métier de Satyrique, que j'entendois aſſez bien, on m'accabloit d'injures & de menaces; on me paye bien cher aujourd'hui pour faire le métier d'Hiſtoriographe que je n'entends point du tout.*

Auſſi la faveur dont il jouiſſoit, bien loin de l'éblouir, lui étoit quelquefois importune. Il a dit ſouvent que le premier ſentiment qué lui inſpira la fortune qu'il avoit faite à la Cour, fut un ſentiment de triſteſſe. Il croyoit trop acheter les bienfaits du Souverain par la perte de ſa liberté, bien ſi précieux en effet, & que toutes les jouiſſances de la vanité, ces jouiſſances vuides & paſſageres, ne peuvent remplacer auprès du Sage. Deſpréaux cherchoit à recouvrer peu à peu cette liberté ſi chere, à meſure que l'age ſembloit l'y autoriſer; & les dix ou douze dernieres années de ſa vie, il ceſſa enfin tout-à-fait d'aller à la

Cour. *Qu'irois-je y faire*, disoit-il ? *je ne sais plus louer.* Il auroit pu cependant y trouver autant de matiere à ses Eloges que dans le temps où il les avoit prodigués avec le moins de réserve. Ce n'étoit plus à la vérité les beaux jours de *Louis le Grand ;* des jours de désastres & de larmes les avoient remplacés ; & quelques années d'une guerre malheureuse faisoient oublier à la France même soixante années de victoires, tant célébrées par Despréaux & par cent autres. Mais l'adversité, le vrai & l'unique Maître des Rois, avoit développé dans le Monarque des vertus qu'une prospérité constante auroit étouffées ; & Louis XIV vaincu de toutes parts, voulant aller combattre & périr à la tête de sa Noblesse, prêt à sacrifier jusqu'à son Petit-fils pour donner la paix à ses Peuples, déployant dans les revers une grandeur d'ame qui n'étoit qu'à lui, & dont il ne partageoit la gloire ni avec ses Généraux ni avec ses Ministres, n'étoit pas moins digne d'être chanté par Despréaux, que Louis XIV sur les bords du Rhin, ordonnant ce dangereux passage à une nombreuse armée qu'il animoit *de ses regards*, dictant ensuite la paix à Nimégue avec trop de

fierté, forçant enfin à ſe réunir contre lui l'Europe entiere irritée de ſes triomphes, & accablée du poids de ſa gloire.

Quoique Deſpréaux ne ſe reposât ſur perſonne du ſoin de louer ſes Ouvrages, il a plus d'une fois avoué, que dans tout ce qu'il avoit écrit, il reſtoit un côté foible, & comme il s'exprimoit lui-même, *le talon d'Achille*, qu'aucun de ſes ennemis n'avoit pu trouver; il n'a jamais voulu s'expliquer davantage; & ſes Commentateurs, car il en a déjà trois ou quatre, & qui ont bien le génie des Commentateurs, ſe ſont épuiſés en raiſonnemens dignes d'eux, pour découvrir ce côté foible. Des hommes plus faits pour juger Deſpréaux, ont mieux rencontré ce *talon d'Achille* dans la partie du *ſentiment* dont il paroît avoir été privé. C'étoit, qu'on nous permette cette expreſſion, une eſpece de ſens qui manquoit à cet illuſtre Ecrivain. Car ſi le Poëte doit avoir le tact sûr & le goût ſévere pour connoître ce qu'il doit ſaiſir ou rejeter; ſi l'imagination, qui eſt pour lui comme le ſens de la vue, doit lui repréſenter vivement les objets, & les revêtir de ce coloris brillant dont il anime ſes tableaux; la ſenſibilité, eſpece d'odo-

rat d'une fineſſe exquiſe, va chercher profondément dans la ſubſtance de tout ce qui s'offre à elle, ces émotions fugitives, mais délicieuſes, dont la douce impreſſion ne ſe fait ſentir qu'aux ſeules ames dignes de l'éprouver. On peut, il eſt vrai, deſirer ce dernier ſens à Deſpréaux; mais il poſſede ſi ſupérieurement tous les autres, qu'à peine s'apperçoit-on du ſens qui lui manque. On le regrette même d'autant moins, que les matieres traitées par ce grand Poëte ne paroiſſent pas l'exiger. Je dis qu'elles ne *paroiſſent pas l'exiger*, & je me garde bien d'ajouter qu'elles en interdiſent l'uſage. La ſenſibilité, ce préſent de la Nature, dirai-je précieux ou funeſte, pourſuit ſans ceſſe, ſi l'on peut parler ainſi, ceux qui ont le bonheur ou le malheur d'être nés pour en recevoir les impreſſions profondes. Auſſi inſéparable de leur exiſtence que l'air qu'ils reſpirent, elle s'empare comme malgré eux de toutes leurs productions, elle les pénetre, elle y donne le mouvement & la vie, elle y répand ſur-tout ce tendre intérêt qui fait aimer l'Auteur & jouir de ſon ame encore plus que de ſon génie. Veut-on connoître par un exemple frappant la différence que le charme ou

la privation du ſentiment peut mettre dans deux Ouvrages ? La Fable *de la Mort & du Bucheron* a été miſe en Vers par la Fontaine & par Deſpréaux ; qu'on les compare enſemble. La ſenſibilité reſpire à chaque Vers dans la Fable de la Fontaine ; chaque Vers de celle de Deſpréaux ſemble flétri par la ſéchereſſe.

Ce défaut de ſenſibilité rendit abſolument nul pour notre grand Poëte le mérite ſi touchant de Quinault, & ſi bien ſenti par notre ſiecle, qui ſemble vouloir venger cet Auteur charmant du peu de juſtice que lui ont rendu ſes Contemporains ; triſte & tardive récompenſe du talent oublié ou perſécuté durant ſa vie. Deſpréaux entreprit, conjointement avec Racine, un Opéra, dans lequel ils crurent effacer ce Poëte qu'ils mépriſoient, & montrer la facilité d'un genre d'ouvrage, dont ils ne parloient qu'avec dédain : Deſpréaux en fit le Prologue, que par malheur aucun Muſicien ne put venir à bout de mettre en muſique ; Orphée même y auroit échoué. Notre Poëte ne laiſſa pas de le faire paroître avec une Préface, où l'on trouve, ſur l'expreſſion muſicale, des aſſertions auſſi étranges que celles de

Paſcal ſur la *Beauté poétique*; grande leçon aux plus heureux génies, & de ne point forcer leur talent, & de ſe taire ſur ce qu'ils ignorent. Mais le trait le plus ſingulier de cette Préface, c'eſt la phraſe par laquelle elle débute. On y lit, que *Meſdames de Monteſpan & de Thiange, laſſes des Opéras de M. Quinault, propoſerent au Roi de chercher un autre Poëte lyrique.* Meſdames de Monteſpan & de Thiange, laſſes des Opéras de M. Quinault! c'eſt-à-dire ennuyées d'*Alceſte*, d'*Atys*, de *Théſée*, & de *Proſerpine*; car pour leur honneur *Armide* n'exiſtoit pas encore. C'eſt bien ici le cas du Vers de la *Métromanie :*

Voilà de vos arrêts, Meſſieurs les gens de goût!

L'eſpece d'éloignement que Deſpréaux montra toujours pour Quinault, tenoit à une cauſe ſecrete que le Satyrique ne put s'empêcher de laiſſer entrevoir. Lorſqu'ils ſe furent réconciliés, ou plutôt lorſque Deſpréaux ſe fut réconcilié avec Quinault, (car celui-ci fut toujours ſans fiel) Quinault alloit le voir quelquefois; & Deſpréaux diſoit de lui avec une ſorte d'humeur naïve & plaiſante: *Il ne s'eſt raccommodé avec moi*

que pour venir me parler de ſes Vers, & il ne me parle jamais des miens.

Deſpréaux n'avoit pas la même plainte à faire de la Fontaine; le *Bon-homme* (conſervons-lui ce nom ſi cher, cet aimable nom que Moliere lui a donné) le *Bon-homme* ne parloit jamais de ſes Vers, lui ſeul en ignoroit le prix & le charme. Mais pourquoi Deſpréaux ne l'a-t-il jamais nommé dans les ſiens? Pourquoi même, dans ſon *Art poétique*, où il n'a pas dédaigné de parler du Madrigal & du Rondeau, n'a-t-il pas dit un mot de *la Fable*, comme s'il eût craint d'avoir à louer l'admirable Ecrivain qui parmi nous a créé ce genre, & l'a créé tellement, qu'il y eſt encore incomparable après les efforts de tant de Fabuliſtes pour approcher de lui; Ecrivain dont la ſimplicité naïve, ſi fine & ſi vraie tout enſemble, étoit bien faite pour être ſentie & célébrée par un auſſi excellent Juge que Deſpréaux, par celui qui a dit ſi bien :

Rien n'eſt beau que le vrai, le vrai ſeul eſt aimable.

Deſpréaux prétendoit, dit-on, que la Fontaine n'avoit rien inventé; que ſa naïveté étoit celle de Rabelais & de

Marot. Il oublioit que Rabelais n'eſt point naïf; que ſon caractere eſt une gaieté ſouvent exceſſive, & par-là très-éloignée de cette diſpoſition calme & douce que la naïveté ſuppoſe; il oublioit que la naïveté de Marot tient à ſon vieux langage, celle de la Fontaine à ſon ame; que ſa langue même lui appartient ſi uniquement, que ſoit avant, ſoit après lui, elle n'a été celle de perſonne; que dans ce Poëte plus que dans aucun autre, on trouve, pour appliquer ici un Vers charmant de la Fontaine même,

Cet heureux art
Qui cache ce qu'il eſt, & reſſemble au haſard;

qu'enfin parmi les Ecrivains célebres du ſiecle de Louis XIV, ſi la Fontaine n'eſt pas le plus grand, il eſt au moins le plus ſinguliérement original, le plus déſeſpérant pour le peuple imitateur, en un mot, ſi on peut parler de la ſorte, celui que la Nature aura le plus de peine à refaire.

Ceux qui ont reproché à Deſpréaux d'avoir été injuſte à l'égard de Quinault & de la Fontaine, l'ont encore accuſé, mais avec beaucoup moins de raiſon, de n'avoir pas rendu aſſez de juſtice à

Moliere. Il ſeroit ſuffiſamment diſculpé de cette imputation par la réponſe qu'il eut le courage de faire à Louis XIV, qui lui demandoit quel étoit l'Ecrivain auquel il croyoit le plus de génie; *Sire, c'eſt Moliere*, répondit Deſpréaux ſans héſiter, & ſans aucun retour d'amour-propre ſur lui-même, quoiqu'aſſûrément il ne fût pas diſpoſé à céder légérement le trône à ſes Rivaux. On peut ſeulement être étonné que dans la Satyre adreſſée à ce Grand Homme, il ſe borne à lui demander où *il trouve la rime*. Il eût mieux fait de lui demander où il avoit trouvé les chefs-d'œuvre dont il avoit déjà enrichi la ſcene dans le temps où cette Satyre fut écrite, l'*Ecole des Maris* & l'*Ecole des Femmes*; il eût encore été plus digne de Deſpréaux de prévoir & de démêler dans ces chefs-d'œuvre ceux qui devoient les ſuivre & preſque les effacer, le *Miſanthrope*, les *Femmes Savantes*, l'*Avare*, & ſurtout le *Tartuffe*, cet Ouvrage unique au Théatre, d'une utilité qui devroit réconcilier avec les Spectacles les véritables gens de bien, & auquel Louis XIV eut le courage, malgré les clameurs de l'hypocriſie intéreſſée, d'accorder une

protection qui eſt un des plus beaux traits de la vie de ce Monarque. Deſpréaux prétendoit que chaque demi-ſiecle, & preſque chaque luſtre, auroit beſoin d'une Comédie nouvelle ſur cet objet, ſi intéreſſant pour l'inſtruction & la vindicte publique; en effet il n'y auroit pas à craindre, ſi le Peintre étoit digne du ſujet, que les portraits ſe reſſemblaſſent, tant l'hypocriſie eſt habile à changer de forme, audacieuſe & entreprénante quand elle ſe croit protégée, ſouple & inſidieuſe quand elle craint d'être reconnue, humble & rampante quand elle ſe voit démaſquée. Mais ſi chaque ſiecle abonde en Tartuffes, chaque ſiecle n'a pas un Moliere; il eſt plus difficile à la Nature de produire en ce genre des Peintres que des Originaux. On pourroit être étonné, d'après ces réflexions, qu'un ſujet de ſatyre ſi favorable & ſi fécond ait été négligé par Deſpréaux, qui en a traité de bien moins importans. Il y a quelque apparence que la ſupériorité de la Comédie de Moliere le détourna d'un travail ſi propre à exercer ſa verve; on voit même qu'il réſiſta ſur ce point aux ſollicitations de ſes amis. Un d'entr'eux, qui aimoit

la bonne chere, & qui ſe piquoit de s'y connoître, ſachant qu'il travailloit à la *Satyre du Feſtin*, lui repréſenta très-ſérieuſement que ce n'étoit pas là un ſujet ſur lequel il dût plaiſanter. *Choiſiſſez plutôt les hypocrites*, lui diſoit-il avec chaleur, *vous aurez tous les honnêtes gens pour vous; mais pour la bonne chere, croyez-moi, ne badinez point là deſſus.*

Dans cette même Piece adreſſée à Moliere, ſur la difficulté de *trouver la rime*, ſi le fond n'eſt pas aſſez digne de celui à qui elle étoit adreſſée, les détails contiennent des leçons dont l'utilité doit faire oublier le peu d'intérêt du ſujet. On y trouve ſur-tout deux Vers bien remarquables. Deſpréaux dit en parlant d'un bon Ecrivain,

Et toujours mécontent de ce qu'il vient de faire,
Il plaît à tout le monde & ne ſauroit ſe plaire.

Voilà, lui répondit Moliere, *une des plus grandes vérités que vous ayez jamais dites.* Moliere avoit bien raiſon. L'Auteur le plus juſtement applaudi ſurprendroit beaucoup & peut-être humilieroit ſes Cenſeurs les plus acharnés, s'il faiſoit lui-même la critique ſévere de ſes Ouvrages. Combien d'endroits foibles

dont il eſt le ſeul confident, & qui ſont; pour d'autres yeux que les ſiens, une eſpece de myſtere, ſoigneuſement renfermé entre ſon amour-propre & lui? On ne doit jamais être plus docile pour ſon Cenſeur, que lorſqu'il met le doigt ſur ces plaies ſecretes, & qu'on peut dire, *il m'a deviné.*

Deſpréaux écrivoit ordinairement ſes Ouvrages en Proſe avant que de les mettre en Vers. On aſſûre que Racine en uſoit de même pour ſes Tragédies. La nature du génie de ces deux grands Poëtes, formé d'une heureuſe combinaiſon de verve & de ſageſſe, les autoriſoit à cette marche lente & meſurée. Mais ce ne ſeroit pas un conſeil à donner à tous ceux qui écrivent en Vers. Combien en eſt-il dont les productions ſeroient deſſéchées dans leur germe par cette méthode, propre à faire avorter plus d'un Poëte? Que celui dont le pas eſt ferme & ſûr ſans être tardif & peſant, ſuive & acheve pas à pas ſa route; que celui qui en modérant ſa marche la rendroit chancelante & puſillanime, s'élance dans la carriere en courant: la ſage lenteur de Raphaël eût énervé la vigueur du Tintoret, & le travail

rapide de l'Auteur des *Métamorphoſes* eût été mortel à l'*Enéïde*.

Deſpréaux, trop ſupérieur & trop vrai pour vouloir paroître ce qu'il n'étoit pas, ne ſe piquoit nullement d'être Philoſophe, dans l'acception même la plus innocente qu'on puiſſe aujourd'hui donner à ce mot. Cependant on lui eſt redevable d'une Plaiſanterie, qui dictée par les ſeules lumieres du bon ſens, n'a pas été moins utile à la vraie Philoſophie, que ſes autres Ouvrages l'ont été au bon goût. C'étoit *un Arrêt burleſque* rendu en faveur de l'Univerſité, contre *une Inconnue nommée la Raiſon*, qui cherchoit à s'introduire dans les Ecoles. Cette Plaiſanterie prévint l'effet des démarches que les partiſans de la vieille Philoſophie ſe préparoient à faire pour éterniſer ſon regne, démarches qui auroient peut-être eu le malheur d'être punies par le ſuccès; & l'Arrêt burleſque empêcha un Arrêt ridicule. Les Magiſtrats, heureuſement pour eux, avoient alors à leur tête, dans le Premier Préſident de Lamoignon, un homme de beaucoup d'eſprit, que le progrès des lumieres n'effrayoit pas; ils ſe ſouvinrent, avec un remords ſalutaire, d'un

autre Arrêt trop réellement rendu cinquante années auparavant, & pour lequel la qualification de *ridicule* ſeroit trop douce; Arrêt qui défendoit, *ſous peine de la vie*, de rien enſeigner de contraire aux *Ouvrages approuvés*; & ces Ouvrages *approuvés* étoient ceux où dominoit le Péripatétiſme. Quelques loix de cette eſpece auroient ſuffi pour ramener le ſiecle de Louis le Grand à celui de Louis le Jeune, & pour précipiter dans la barbarie cette multitude toujours prête à y retomber, ſi on ne la ſoutient par de fortes liſieres.

On a imprimé l'*Arrêt burleſque* avec les Variantes des différentes Editions; & ces Variantes ſont très-remarquables. On y voit les ſuppreſſions que Deſpréaux avoit été obligé de faire à cette Plaiſanterie quand il la publia pour la premiere fois; tant il faut prendre de précautions avec les ſottiſes accréditées! A meſure que l'Auteur ſe ſentit plus accrédité lui-même, & que cette *Inconnue nommée la Raiſon*, dont il réclamoit les droits, craignit moins de ſe compromettre, il fut moins timide ſur les ménagemens; il fit diſparoître peu à peu, dans les Editions ſucceſſives de l'*Arrêt*

burlesque, les adouciſſemens & les palliatifs. La raiſon fit dans cette circonſtance, ſi j'oſe employer une comparaiſon qui n'eſt pas bien noble, mais qui n'en paroîtra pas moins juſte, ce que font dans une Fable charmante & bien connue certains petits animaux, à l'aſpect du chat leur ennemi :

Mettent le nez à l'air, montrent un peu la tête,
Puis rentrent dans leurs nids à rats,
Puis reſſortant font quatre pas,
Puis enfin ſe mettent en quête.

Si Deſpréaux abandonnoit les Anciens ſur la Philoſophie, on ſait avec quelle chaleur il a défendu leur cauſe en matiere de Littérature & de goût. Cette controverſe, aſſez ſemblable à une diſpute de Religion, par l'aigreur & la haine qu'on y mit de part & d'autre, eſt aujourd'hui rebattue juſqu'à l'ennui, & nous n'avons garde de la renouveler dans cet Eloge. Nous nous bornerons à une ſeule réflexion. C'eſt que Perrault & ſes partiſans, tout occupés à rendre bien ou mal à Deſpréaux les ridicules qu'ils en recevoient, auroient peut-être trouvé fort aiſément, avec un ſens plus raſſis & plus de connoiſſance des

hommes, le moyen de ramener ou de calmer au moins leur adverſaire. Car ſuppoſons pour un moment que dans le fort de cette violente querelle, Perrault eût dit à Deſpréaux : » Euripide eſt ſans » doute un grand Poëte tragique ; mais, » de bonne foi, votre ami Racine ne » l'a-t-il pas ſurpaſſé ? Horace, Juvé- » nal & Perſe, étoient des Satyriques » du premier ordre ; mais vous, M. » Deſpréaux, n'êtes-vous pas ſupérieur » à chacun d'eux, puiſque vous les » réuniſſez tous trois ? Homere eſt le » Prince des Poëtes ; mais donnez- » nous une traduction entiere de l'Iliade, » ſemblable à quelques morceaux que » vous nous avez déjà traduits ; croyez- » vous que l'Iliade Françoiſe dût alors » rien envier à l'Iliade Grecque ? « Ces queſtions auroient vraiſemblablement refroidi le zele religieux de Deſpréaux pour les Anciens, qui ſe ſeroit trouvé aux priſes avec ſon amour-propre ; & ſi Perrault eût ajouté : » Croyez-vous que » Louis le Grand ne ſoit pas ſupé- » rieur à Auguſte ? « la dévotion du Satyrique auroit pu ſe changer en apoſtaſie.

Quelque exceſſive néanmoins que cette

cette dévotion parût aux antagoniſtes de Deſpréaux, il convenoit lui-même qu'elle n'étoit rien auprès de celle de M. & de Mme. Dacier; ceux-ci faiſoient ſans ſcrupule des eſpeces de Saints de tous les grands Philoſophes du Paganiſme, & regardoient preſque Deſpréaux comme un eſprit fort ou un hérétique, parce qu'il étoit plus modéré dans ſon culte: il n'eût pas tenu à Madame Dacier que Sapho même, la ſcandaleuſe Sapho, ne fût canoniſée comme les autres; & quand Deſpréaux lui repréſentoit modeſtement que cette Sapho, ſi digne des honneurs divins, avoit pouſſé le déréglement des mœurs juſqu'à outrager la Nature & ſon ſexe par des paſſions honteuſes, Madame Dacier croyoit la bien défendre, en répondant froidement *qu'elle avoit eu des ennemis.* Ennuyé quelquefois des rodomontades érudites du mari & de la femme, ſi prodigues d'encens pour tout ce qui avoit l'honneur d'être ancien, & de mépris pour tout ce qui avoit le malheur d'être moderne, Deſpréaux leur diſoit dans ſes accès de franchiſe & d'impatience: *Je n'appelle gens d'eſprit que ceux dont les penſées leur appartiennent, & dont le*

mérite ne ſe borne pas à entendre les penſées des autres. Il ne faiſoit pas plus de grace aux Traductions peſantes ou inſipides de ces chefs-d'œuvre de l'Antiquité qu'il admiroit avec tant de raiſon, & que Dacier, qui prétendoit les admirer auſſi, avoit ſi cruellement défigurés dans notre Langue. Juſtement bleſſé de les voir ainſi traveſtis & dégradés, Deſpréaux applaudiſſoit à la comparaiſon que faiſoit Madame de la Fayette, d'un mauvais Traducteur avec un Valet ſans eſprit, qui porteur d'un meſſage intéreſſant, répete de travers ce que ſon Maître l'a chargé de dire.

Fontenelle, qui avoit des liaiſons avec Perrault, & qui étoit perſuadé d'ailleurs que la Littérature devoit, comme la Philoſophie, ſecouer le joug de l'autorité, & ne ſouſcrire que par conviction à l'admiration même de vingt ſiecles, s'étoit déclaré contre l'adoration aveugle de Pindare & d'Homere, avec une franchiſe & une liberté qui lui aliéna Deſpréaux. Néanmoins ce même Fontenelle, toujours modéré dans ſes opinions, avouoit ſans peine que Perrault avoit été trop loin, & qu'il ne falloit pas ſouſcrire ſans réſerve à toutes ſes

assertions. Aussi disoit-on de Fontenelle, *qu'il avoit été le Patriarche d'une Secte dont il n'étoit pas.* Mais l'inexorable Despréaux, trop dévoué aux Anciens pour souffrir qu'on fût seulement tiède à leur égard, ne vit dans l'ami de Perrault que leur ennemi déclaré; il le traita comme le voyageur traite la cigale qu'il rencontre parmi des sauterelles, & qu'il écrase avec elles impitoyablement, par la seule raison qu'elle a le malheur de se trouver dans une compagnie qui lui déplaît. Le Poëte harcela le Philosophe par des Satyres, dont le Philosophe conserva le ressentiment jusqu'à la fin de sa vie, lors même que sa gloire n'avoit plus rien à craindre; car Fontenelle, qui par modération ou par prudence ne se vengeoit jamais & se plaignoit rarement, oublioit encore moins. Il est vrai que Despréaux ne fut pas assez juste à son égard. Ce n'étoit pas encore à la vérité le Fontenelle de l'Académie des Sciences, c'étoit même l'Auteur de ces Lettres du Chevalier d'Her*** qu'il avoit écrites étant encore à Rouen sa Patrie, Lettres où l'esprit semble avoir pris à tâche d'outrager le bon goût, & dont on a dit assez plai-

ſamment qu'elles partageroient avec les autres Ouvrages de Fontenelle, *comme des filles de Normandie ;* mais le pere de ces malheureuſes Lettres étoit auſſi celui des *Mondes*, de l'*Hiſtoire des Oracles*, & ſur-tout de *Thétis & Pelée*, Opera dont Quinault embraſſa l'Auteur avec tendreſſe en lui diſant, *vous ſerez mon ſucceſſeur.* Deſpréaux pouvoit dumoins traiter Fontenelle auſſi bien qu'il avoit fait Voiture, chez qui l'affectation du bel-eſprit ſe montre à chaque ligne. Il avoit auſſi donné à Benſerade quelques louanges prématurées, mais dont il ſe repentit ſur la fin de ſa vie. Il avoit même fait une Epigramme qu'il donnoit pour mauvaiſe, & il diſoit que par ſon teſtament il en feroit un legs à Benſerade. Mais en mettant Voiture à côté d'Horace dans une de ſes Satyres, & en s'obſtinant à l'y laiſſer, il a perſiſté dans ſon erreur, ſi on peut s'exprimer ainſi, juſqu'à l'impénitence finale.

Ferme & inébranlable dans ſes affections, comme il l'avoit fait voir par le courage avec lequel il avoit combattu pour les Anciens, Deſpréaux n'étoit guere moins dévoué aux Ecrivains de

l'illuſtre Société de Port-Royal, dont les Ouvrages ont tant contribué à rétablir parmi nous l'étude & le goût de la ſaine Antiquité. Le célebre Arnauld, leur Chef & preſque leur Oracle, avoit ſur-tout la plus grande part à ſes hommages. Néanmoins ſon attachement pour ces Ecrivains, ſi eſtimables à tant d'égards, ne fut pas aſſez aveugle pour lui faire prendre part aux affligeantes querelles où ils avoient eu le malheur de perdre leur temps & leur repos. Il s'écrioit ſouvent à l'occaſion des diſputes *ſur la Grace*, dont toute la France retentiſſoit alors, *que Dieu eſt grand, & que les hommes ſont fous!* Il avouoit cependant, en parlant de ces diſputes, qu'entraîné par l'exemple de tant d'hommes qui s'en occupoient ſans y rien entendre, il avoit eu auſſi la fantaiſie d'avoir un avis ſur ce ſujet; mais que cette fantaiſie, grace à la clarté de la matiere, n'avoit abouti qu'à d'inutiles efforts; de ſorte, diſoit-il, que *m'étant quelquefois couché Janſeniſte tirant au Calviniſte, j'étois tout étonné de me réveiller Moliniſte approchant du Pelagien.* Il ne flotta pas longtemps dans ces vaines incertitudes; bientôt il ne s'endormit plus

qu'indifférent, & ne ſe réveilla plus que raiſonnable.

Mais s'il n'étoit nullement diſpoſé à ſe rendre le martyr des opinions d'Arnauld, il étoit encore plus éloigné de le déſavouer pour ami. Il en faiſoit ouvertement profeſſion, à la Cour même, ſous les yeux du Monarque qui avoit exilé & proſcrit ce Docteur célebre. Un Courtiſan lui diſoit, dans l'antichambre du Roi, que ce Prince faiſoit chercher Arnauld par-tout pour le mettre à la Baſtille : *Le Roi*, répondit-il, *eſt trop heureux, il ne le trouvera pas.* Ce Prince lui demandoit un jour : *Qu'eſt-ce qu'un Prédicateur qu'on nomme le Tourneux? On dit que tout le monde y court. Sire*, répondit-il, *Votre Majeſté n'ignore pas qu'on court toujours à la nouveauté. C'eſt un Prédicateur qui prêche l'Evangile.* On ſait combien le Tourneux, ami & diſciple d'Arnauld, étoit attaché aux opinions de Port-Royal; & on peut croire que les Ennemis de cette Maiſon, qui prétendoient bien prêcher auſſi l'Evangile, ne ſurent pas gré à Deſpréaux d'une réponſe, qui rendoit, ſelon eux, ſi peu de juſtice à leur zele. Il portoit le cou-

tage juſqu'à oſer afficher ſon reſpect & ſon attachement pour Arnauld, en préſence même des Jéſuites, ſi implacablement déchaînés contre tout ce qui portoit ce nom. Il étoit cependant auſſi réſervé que ſon caractere pouvoit le permettre, à l'égard de cette Société vindicative, alors très-puiſſante & très-dangereuſe; mais il la ménageoit beaucoup plus qu'il ne l'aimoit. Il permettoit même à ſon averſion ſecrete de s'exhaler à petit bruit par quelques traits contre des Jéſuites ſubalternes & ignorés; mais il avoit grand ſoin de conſerver des liaiſons avec les Jéſuites les plus célebres, & ſur-tout qui avoient le plus de crédit: on juge bien que le P. de la Chaiſe étoit de ce nombre. On peut même voir par une lettre de Deſpréaux à Racine (1), toute la déférence que le Poëte Courtiſan marquoit pour le redoutable Jéſuite; le ſoin qu'il eut d'aller lui lire ſon Epître ſur *l'Amour de Dieu*, pour prévenir le mécontentement de *la Société* qu'il avoit lieu de craindre; la précaution qu'il prit de ſe faire accom-

(1) Cette Lettre eſt imprimée dans pluſieurs Recueils.

pagner dans cette visite par son frere le Docteur Boileau, comme garant de la pureté de sa Doctrine & de ses intentions; les applaudissemens que le Docteur & le Poëte donnerent à tout ce que disoit le Pere Confesseur; le suffrage qu'ils en obtinrent en faveur de l'Epître qu'ils étoient venus soumettre à ses profondes lumieres; la profusion de science théologique que le Pere de la Chaise leur débita sur la différence de l'amour *effectif* & de l'amour *affectif*, qu'il falloit, disoit-il, bien se garder de confondre; enfin les *grands éclats de rire* avec lesquels il entendit, si l'on en croit Despréaux, les derniers Vers de cette Epître, où cependant il n'y a pas trop le mot pour rire. Mais le Poëte avoit un besoin si essentiel & si pressant de se concilier son Juge, qu'il dut s'applaudir beaucoup de l'avoir fait rire à si bon marché.

Parmi les Gens de Lettres de cette Société, que Despréaux voyoit quelquefois, & qu'il appeloit ses amis, on doit sur-tout compter le Pere Bouhours, qui dans un de ses Livres l'avoit loué & cité plusieurs fois. Mais comme il avoit en même temps loué & cité beaucoup d'Auteurs médiocres, Despréaux

ne lui en avoit qu'une obligation très-légère : *Vous m'avez mis*, lui disoit-il, *en bien mauvaise compagnie.*

Il y avoit néanmoins de temps en temps quelques nuages dans l'amitié politique des Jésuites & de Despréaux. Bourdaloue fut piqué d'une Chanson du Poëte, où il se croyoit compromis ; il échappa au Jésuite de dire : *Si Despréaux me met dans ses Satyres, je le mettrai dans mes Sermons.* Il y a apparence que ce n'auroit pas été dans le Sermon du pardon des injures.

Despréaux pensa trouver chez les Jésuites un ennemi bien plus terrible que Bourdaloue ; il fut accusé d'avoir composé une Satyre où la Société entiere étoit maltraitée : cette Satyre, ouvrage sorti de la poussiere de quelque Collége, fut attribuée à Despréaux par le P. le Tellier, qui se connoissoit mieux en intrigue qu'en vers, mais qui, pour n'avoir point de goût, n'en avoit pas moins de crédit. Il fut d'autant plus difficile à détromper, qu'il n'avoit nulle envie de l'être, & ne cherchoit qu'un prétexte pour perdre Despréaux qu'il n'aimoit pas. Ce n'est ni la premiere ni la seule fois qu'on a vu des hommes

plus redoutables par leur pouvoir que par leurs lumieres, employer ce moyen lâche & honteux pour nuire à des Ecrivains eſtimables, en leur attribuant des Satyres qui auroient été meilleures, s'ils avoient pu s'avilir à les écrire, & s'ils euſſent daigné employer contre la méchanceté puiſſante l'arme du ridicule, la ſeule qui ſoit aujourd'hui propre à l'effrayer.

Une des raiſons pour leſquelles Deſpréaux eut beaucoup de peine à obtenir grace ou juſtice du Pere le Tellier, c'eſt que ce Jéſuite, moins accommodant que le Pere de la Chaiſe, n'avoit jamais pardonné au Poëte cette Epître ſur l'*Amour de Dieu*, où *ſa Compagnie* avoit eu la maladreſſe de ſe croire attaquée, comme ſi le précepte d'aimer Dieu eût été une Satyre contr'elle. Mais en ſuppoſant, ce que Deſpréaux a toujours nié, que les Jéſuites fuſſent réellement l'objet de cet Ouvrage, ils pouvoient ſans un grand effort de Chriſtianiſme pardonner une ſi foible injure; car cette Epître, prônée dans le temps par tous les ennemis de ces Peres, eſt un des médiocres Ouvrages de l'Auteur; & ſi en le compoſant il a prétendu faire voir, comme il

le disoit, que les matieres de Religion peuvent être traitées en Vers aussi heureusement que les matieres profanes, cette assertion, aussi douteuse qu'édifiante, resteroit encore à prouver. Despréaux a dit quelque part qu'il fit cette Epître pendant un Carême, pour s'exciter à la piété, même en composant des Vers. On croiroit plutôt qu'il s'est imposé ce travail pour se mortifier durant un si saint temps; car on est bien tenté de regarder cette production comme un Ouvrage de pénitence.

Les fréquens traits de satyre que Despréaux s'étoit permis contre plusieurs Membres de l'Académie Françoise, lui fermerent long-temps l'entrée de cette Compagnie, que ses rares talens auroient dû lui ouvrir beaucoup plutôt. Mais enfin le temps de la justice arriva, & il y fut reçu à l'âge de quarante-huit ans le 3 Juillet 1684. Il est vrai que l'équité seule ne détermina pas les suffrages en sa faveur. La protection dont le Monarque l'honoroit, fit taire le ressentiment que ses Epigrammes avoient dû laisser au fond des cœurs; & les Académiciens offensés se montrerent en cette circonstance moins Auteurs que Cour-

tiſans (1). Il ne diſſimula dans ſon Diſcours de réception, ni la *ſurpriſe* que lui cauſoit un honneur ſi *extraordinaire* & ſi *ineſpéré*, ni ſa reconnoiſſance pour le Monarque plus encore que pour ſes Confreres. On croira ſans peine qu'un tel Diſcours ne fut pas extrêmement goûté de la Compagnie; mais, ce qui eſt plus ſurprenant, il fit même aſſez peu de fortune auprès du Public, malgré l'air de ſatyre qu'on y reſpiroit à travers les complimens d'uſage, & qui devoit lui concilier quelque faveur.

Deſpréaux, quoique d'une humeur bruſque & ſincere, portoit rarement dans la Société la cauſticité dont on accuſoit ſes Ecrits; ſa converſation étoit douce, & n'avoit, comme il le diſoit lui-même, *ni ongles ni griffes*. Des actions de généroſité bien connues, & les ſecours qu'il a ſouvent donnés à des familles indigentes, ont fait dire de lui qu'*il n'étoit cruel qu'en Vers*. Néanmoins le déſintéreſſement qu'il a montré en plus d'une occaſion n'a pu le mettre à l'abri de l'imputation d'avarice; calomnie ordinaire à cette claſſe d'hommes

(1) Il n'eut pas une ſeule boule noire.

qui ſavent perdre & qui ne ſavent pas donner, & qui ignorent que le défaut d'économie, même avec un caractere bienfaiſant, eſt une eſpece de vol qu'on fait aux malheureux.

Le reſpect de Deſpréaux pour la Religion étoit pur & ſévere. S'il n'a pas fait contre les incrédules huit-cents Epigrammes, comme un pieux Verſificateur de nos jours, il n'a du moins laiſſé échapper dans ſes Vers aucune occaſion de les rendre ridicules, ſur-tout ceux qui incapables même d'une mauvaiſe Logique, mettent à l'incrédulité plus de prétention que de bonne foi, & dans leſquels, diſoit-il, l'erreur eſt encore moins un malheur qu'une ſottiſe. Il a montré dans la pratique de la Religion un diſcernement auſſi éclairé que dans ſon attachement pour la croyance de ſes Peres. Simple & vrai dans cette pratique comme dans tout le reſte de ſes actions, il n'y porta jamais, ni hypocriſie, ni vain ſcrupule. Il fut toujours l'Apologiſte déclaré des Spectacles, quoique Louis XIV eût ceſſé d'y aller d'aſſez bonne heure, & que Racine, auſſi bon Courtiſan que bon Chrétien, y eût ſévérement renoncé. Deſpréaux écrivit

même quelques pages pour la défenſe de la Comédie ; matiere dont le pour & le contre a tant produit de volumes, & ſur laquelle on ne dira jamais rien de meilleur que le mot d'un Prédicateur célebre à une femme qui lui demandoit ſi elle faiſoit du mal en allant aux Spectacles : *Madame*, répondit-il, *c'eſt à vous à me le dire.*

Quoique Deſpréaux ait conſervé à ſa mort les ſentimens de Chriſtianiſme dont il avoit été pénétré pendant ſa vie, il finit ſes jours en Poëte, & parla en Vers juſqu'à ſon dernier moment ; lorſqu'on lui demandoit ce qu'il penſoit de ſon état, il répondoit par ce Vers de Malherbe :

Je ſuis vaincu du temps, je cede à ſes outrages.

Un inſtant avant d'expirer, il vit entrer un de ſes amis : *bon jour & adieu*, lui dit-il froidement, *l'adieu ſera bien long.* Racine mourant lui avoit fait des adieux plus tendres : *Je regarde comme un bonheur pour moi de mourir avant vous*, lui avoit dit ce pere de famille, qui laiſſoit une femme & ſix enfans.

Deſpréaux mourut d'une hydropiſie de poitrine le 11 Mars 1711, & donna

par ſon teſtament preſque tout ſon bien aux pauvres.

Son convoi fut ſuivi d'un grand nombre de perſonnes ; ce qui fit dire à une femme du peuple : *Il avoit donc bien des amis ? on aſſûre cependant qu'il diſoit du mal de tout le monde.*

Le reproche que lui faiſoit cette femme eſt celui dont on a le plus chargé ſa mémoire, & qu'il avoit le plus eſſuyé de ſon vivant. Il a entrepris de ſe diſculper dans le Diſcours qu'il a mis à la tête de ſes Satyres, & qui a pour objet de juſtifier la Satyre Littéraire. Mille échos ont répété l'Apologie qu'il en a faite, & en même temps mille voix ſe ſont élevées contre lui. C'eſt une queſtion ſur laquelle il ſera toujours impoſſible d'accorder les Gens de Lettres, parce qu'on aura toujours affaire à la fois à deux genres d'amour-propre inconciliables, celui des Auteurs qui ne veut point être offenſé, & celui des Critiques de profeſſion, d'autant plus empreſſés à profiter de leurs avantages, que ce métier leur en offre de très-faciles. Car il ne faut pas ſe le diſſimuler ; la claſſe des Ecrivains Satyriques trouvera toujours des motifs d'encouragement,

bien propres à favoriſer la propagation de l'eſpece. Il y a eu de tout temps une ligue ſecrete & générale des Sots contre les Gens d'eſprit, & de la médiocrité contre les talens ſupérieurs; eſpece de démembrement de la confédération ſecrete & plus étendue des Pauvres contre les Riches, des Petits contre les Grands, & des Valets contre leurs Maîtres. Cette ligue des Sots eſt compoſée, dans ſa plus grande partie, de poltrons qui n'ont pas le courage de frapper, mais qui ſont toujours prêts d'applaudir à ceux dont la main plus hardie ſans être plus forte oſera porter quelques coups perdus aux objets de l'envie. La Satyre ſera donc dans tous les temps le talent de ceux qui ne s'en trouveront point d'autre, parce qu'ingénieuſe ou groſſiere, gaie ou triſte, amere ou fine, elle ſera toujours offenſante, & par conſéquent toujours lue, peut-être même ſecrétement protégée. Un Ecrivain dont on exige ſi peu, trouve à chaque inſtant ſa plume prête à le ſervir, & peut dire avec ſûreté en ſe mettant à l'ouvrage :

Le ſtyle n'y fait rien,
Pourvu qu'il ſoit méchant, il ſera toujours bien.

Nous ſommes donc fort éloignés de vouloir diſputer avec aigreur, & cette reſſource à la médiocrité, car il eſt juſte que tout le monde vive (1), & ce léger plaiſir au Public, car il eſt juſte que tout le monde s'amuſe. Mais nous demanderons modeſtement & ſans amertume, ſi dans les Pays où la Preſſe n'eſt pas libre, c'eſt-à-dire, où tous les rangs & tous les états ne ſont pas indifféremment livrés à la cenſure & au ridicule, il eſt plus juſte de laiſſer outrager un Ecrivain eſtimable qui honore ſa Nation, qu'un homme puiſſant qui l'avilit; s'il eſt néceſſaire que la Critique, dont perſonne ne conteſte l'utilité, ſoit dure & offenſante pour être profitable; ſi même la Satyre n'eſt pas plus propre à décourager & à étouffer les talens, que la Critique à les éclairer & à les fortifier; ſi douze beaux Vers de l'*Art Poétique* de Deſpréaux ne ſont pas plus utiles aux progrès de l'Art, que ceux où les noms de Chape-

(1) Nous ſommes, comme l'on voit, plus indulgens que feu M. le Comte d'Argenſon, à qui l'Abbé Desfontaines diſoit pour s'excuſer de ſes Satyres périodiques, *il faut que je vive. Je n'en vois pas la néceſſité*, lui répondit le Miniſtre.

lain & de Cotin ſont tant répétés ; enfin ſi le Public, même en s'amuſant d'une Critique injurieuſe, s'engage à en eſtimer l'Auteur, & ſi le mépris n'eſt pas beaucoup plus ſouvent le revenu de la Satyre pour celui qui en fait profeſſion, que pour celui qui la ſouffre & la dédaigne. Un Payſan, dit Bocalini, vint offrir à ſon Seigneur quelques brins de paille, qu'il prétendoit avoir ôtés avec grand ſoin d'un boiſſeau de bled. Le Seigneur ſouffla ſur la paille, & remercia ainſi le Payſan de la peine qu'il avoit priſe. Deſpréaux nous a fait connoître lui-même ce qu'il penſoit du métier de Satyrique, lorſqu'en parlant *à ſon Eſprit* dans la Satyre IX, il dit de ſes propres Vers :

A peine quelquefois je me force à les lire,
Pour plaire à quelque ami que charme la Satyre,
Qui me flatte peut-être, & d'un ſouris moqueur,
Rit tout haut de l'Ouvrage, & tout bas de l'Auteur.

Par ces derniers Vers il déſignoit l'Abbé Furetiere, ſi connu par ſon caractere cauſtique & mordant qui a fini par le déshonorer & le perdre. Quand Deſpréaux lut ſa premiere Satyre à cet Abbé, il s'apperçut qu'à chaque trait Furetiere

ſourioit malignement, & laiſſoit voir une joie ſecrete de la nuée d'ennemis qui alloit fondre ſur l'Auteur : *Voilà qui eſt bon*, diſoit-il, *mais cela fera du bruit*. Cette perfide approbation fut bien remarquée par Deſpréaux, & peut-être lui auroit fait brûler ſes Satyres, s'il n'étoit preſque impoſſible, malgré les réflexions & les exemples, d'échapper à ſon caractere & à ſa deſtinée.

D'ailleurs, quoique dans la claſſe des Ecrivains Satyriques, il ait été un des moins injuſtes, il s'en faut bien qu'il ait été exempt de l'eſpece de malverſation à laquelle cette Profeſſion eſt expoſée. Il avoit toujours ſous la main, pour la plus grande commodité de la Satyre, quatre ou cinq noms différens, la plupart de même meſure & de même rime, & qu'il ſubſtituoit les uns aux autres dans ſes Vers, ſelon qu'il étoit bien ou mal avec ceux qui les portoient; & par malheur la plupart de ceux qui portoient ces noms, étoient des hommes très-eſtimables.

Le plus grand inconvénient que ſes Satyres aient produit (ſi néanmoins on peut appeler inconvénient ce qui ne fait réellement de mal à perſonne), c'eſt

d'avoir donné l'eſſor à un nombreux eſſaim de miſérables imitateurs, qui croyant avoir hérité de ſon talent, n'ont pas même hérité de ſon aiguillon, & qui *tâchent*, pour emprunter ici une heureuſe expreſſion de Montagne, *d'être pires qu'ils ne peuvent*. Deſpréaux, s'il revenoit parmi nous, rougiroit des Enfans nains & contrefaits qui oſent l'appeler leur pere, & qui ſe croient deſcendus de lui parce qu'ils portent quelques méchans lambeaux de ſa livrée. Nous avons vu des hommes qui verſifient comme Gacon, & qui jugent comme ils écrivent, s'ériger en Légiſlateurs du Parnaſſe, où même on ne les ſouffriroit pas aux derniers rangs; & on peut appliquer à ces infortunés Diſciples, ou plutôt à ces mauvais ſinges d'un Grand Homme, ce que Saint-Pavin a dit très-injuſtement de leur Maître:

S'il n'eût mal parlé de perſonne,
On n'eût jamais parlé de lui.

Car il faut bien remarquer, entre Deſpréaux & ſes malheureux Succeſſeurs, cette différence très-fâcheuſe pour eux, qu'il a commencé par des Satyres, & fini par des Ouvrages immortels; &

qu'au contraire ils ont commencé par de mauvais Ouvrages, & fini par des Satyres plus déplorables encore ; conduits à la méchanceté par l'impuiſſance ; c'eſt le déſeſpoir de n'avoir pû ſe donner d'exiſtence par eux-mêmes qui les a ulcérés & déchaînés contre l'exiſtence des autres. Nous n'ajouterons plus que deux mots, que nous devons à Deſpréaux lui-même ; l'un doit raſſûrer ceux qui ſont l'objet de la Satyre, & l'autre eſt un conſeil utile à ceux qui l'exercent. Lorſqu'il avoit donné au Public un nouvel Ouvrage, & qu'on venoit lui dire que les Critiques en parloient fort mal : *Tant mieux*, diſoit-il, *les mauvais Ouvrages ſont ceux dont on ne parle pas.* Il ſe reſſouvenoit alors de ce mot d'un Philoſophe ancien, que le génie ſeroit bien orgueilleux de ſa gloire, s'il pouvoit entendre le concert harmonieux qui réſulte des clameurs de l'envie. D'un autre côté, lorſqu'on lui repréſentoit que s'il s'attachoit à la Satyre, il ſe feroit des ennemis qui veilleroient ſans ceſſe ſur ſes actions, & ne chercheroient qu'à le décrier : *Hé bien !* répondoit-il, *je ſerai honnête homme, & je ne les craindrai point.* Il le fut, & donna

par ſon exemple cette grande leçon à tous les Auteurs de Satyres. Nous ne déciderons point ſi la leçon a été ſuivie par ceux à qui elle étoit ſi néceſſaire; nous inviterons ſeulement les Satyriques dont notre ſiecle abonde, à faire là-deſſus leur examen de conſcience.

ÉLOGE
DE L'ABBÉ
DE SAINT-PIERRE.

CHARLES-IRENÉE-CASTEL DE SAINT-PIERRE naquit en 1658 au Château de Saint-Pierre en Baſſe-Normandie. Nous ne ſavons rien de ſes premieres études, & nous n'y avons pas de regret; car la premiere action par laquelle il nous eſt connu, eſt un trait de généroſité peu commun, plus intéreſſant pour nous que les Prix qu'il remporta ou ne remporta point dans ſes Claſſes. Le Géomètre Varignon, qui depuis ſe fit connoître par ſes Ouvrages Mathématiques, menoit alors une vie obſcure & pauvre dans la ville de Caën ſa Patrie; il alloit ſouvent diſputer à des Thèſes au Collége de cette Ville, où il avoit acquis la réputation, qu'il mépriſa bien

dans la ſuite, d'un ſubtil & redoutable argumentateur. L'Abbé de Saint-Pierre qui étudioit dans ce même Collége, y connut Varignon, diſputa beaucoup avec lui ſur les queſtions creuſes qui étoient l'unique & malheureuſe philoſophie de ce temps-là, & goûta tellement ſa ſociété, qu'il réſolut de l'emmener à Paris, où ils devoient trouver l'un & l'autre plus de ſecours & de lumiéres. Il prit une petite maiſon au Fauxbourg Saint-Jacques, & y logea avec lui le Géomètre ſon Compatriote. Mais comme ce Savant, abſolument ſans fortune, avoit beſoin d'une ſubſiſtance aſſûrée pour ſe conſacrer à ſon étude favorite, l'Abbé de Saint Pierre, malgré l'extrême modicité de ſon revenu, qui n'étoit que de 1800 livres, en détacha trois-cens qu'il donna à Varignon; il fit plus, il ajouta infiniment à ce don par la maniere dont il l'aſſûra à ſon ami. *Je ne vous donne pas*, lui dit-il, *une penſion, mais un contrat, afin que vous ne ſoyez pas dans ma dépendance, & que vous puiſſiez me quitter pour aller vivre ailleurs, quand vous commencerez à vous ennuyer de moi.* L'Abbé de Saint-Pierre, qu'on accuſe de n'avoir

n'avoir pas été fort ſenſible, mettoit au moins, comme l'on voit, dans l'amitié & dans les bienfaits une délicateſſe qui n'eſt que trop rare, & qui ſeule a droit à la reconnoiſſance du cœur, comme les bienfaits à celle des procédés. Il avoit mieux encore que cette délicateſſe même, il avoit cette ſimplicité qui ne la cherche pas, & le mérite, ſi peu ordinaire aux bienfaiteurs, de n'attacher aucun prix ni à ſes dons, ni à la forme ſi noble qu'il ſavoit y mettre; ſa généroſité envers ſes amis étoit pour ſon ame honnête un vrai beſoin qu'il ne vouloit que ſatisfaire; & s'il paroiſſoit les obliger avec une ſorte d'indifférence, c'eſt qu'avec eux il lui auroit été indifférent de recevoir ou de donner. Auſſi goûtoit-il beaucoup, & aimoit-il à répéter ce trait charmant du bon la Fontaine, qui hors d'état par ſon indigence de payer ſes dettes, & preſſé par ſes créanciers, ſe repoſoit ſans ſcrupule ſur la caution qu'un de ſes amis avoit donnée pour lui, & diſoit avec la bonhommie la plus naïve, nous pourrions ajouter la plus touchante : *Il a répondu pour moi, il faudra qu'il paye; j'en ferois autant à ſa place.*

L'Abbé de Saint-Pierre & Varignon, enfermés dans leur ſolitude, & n'étant plus condamnés & réduits, comme dans leur Collége, à l'étude d'une Philoſophie pire que l'ignorance, renoncerent bientôt au pitoyable jeu de l'ergotiſme ſcolaſtique, dès que leur eſprit juſte & ſolide eut connu & goûté des alimens plus ſubſtantiels; ils étoient occupés chacun de leur côté d'objets intéreſſans & utiles, Varignon de Géométrie, & l'Abbé de Saint-Pierre de Politique & de Morale. Fontenelle, leur compatriote & leur ami, alloit quelquefois paſſer deux ou trois jours avec eux, & nous a peint lui-même, plus de 40 ans après, les douceurs qu'il goûtoit dans cette petite ſociété, ſi véritablement philoſophique. » Nous nous raſſemblions, dit-il, avec » un extrême plaiſir, jeunes, pleins de la » premiere ardeur de ſavoir, fort unis, » & ce que nous ne comptions peut-être » pas alors pour un aſſez grand bien, » peu connus. (1) « C'eſt ainſi, pour l'obſerver en paſſant, que le ſage Fontenelle, un des hommes qui a le plus

(1) Voyez l'Eloge de Varignon, par Fontenelle, Hiſt. de l'Acad. des Sciences 1722.

joui de la célébrité littéraire, parloit à ſoixante ans, & dans le temps de ſa plus brillante réputation, du bonheur ſi peu envié d'être ignoré, & ſe rappeloit la douce & paiſible obſcurité de ſa premiere jeuneſſe, avec un regret, qui ne corrigera pourtant aucun Homme de Lettres de la dangereuſe ambition de mériter la gloire & l'envie.

Quoique l'Abbé de Saint-Pierre eût peu cultivé le talent d'écrire, la connoiſſance profonde qu'il avoit de notre Hiſtoire, & ſur-tout l'étude qu'il avoit faite de la Langue Françoiſe, moins à la vérité en Orateur & en homme de goût qu'en Grammairien Philoſophe, lui ouvrirent l'entrée de l'Académie (1). Comme il n'avoit pas même la prétention la plus légere à l'éloquence, il auroit eu volontiers recours à celle de quelqu'un de ſes Confreres pour l'aider dans ſon Diſcours de réception, ce qui d'ailleurs n'étoit pas ſans exemple; mais il ſe crut obligé par devoir de faire lui-même ce Diſcours, ſans emprunter l'eſprit de perſonne. Fontenelle à qui il le montra, lui propoſa d'en retrancher

(1) Il fut reçu le 3 Mars 1695.

quelques phraſes trop négligées, & d'y mettre plus de ſtyle & d'intérêt. *Mon Diſcours*, lui dit l'Abbé de Saint-Pierre, *vous paroît donc bien médiocre ? Tant mieux, il m'en reſſemblera davantage ;* & il n'y changea rien. On lui repréſenta qu'il devoit au moins y mettre plus de temps, car il n'y avoit conſacré que quatre heures de travail. *Ces ſortes de Diſcours*, répondit-il, *ne méritent pas, pour l'utilité dont ils ſont à l'Etat, plus de deux heures de temps ; j'y en ai mis quatre, & cela eſt fort honnête.*

Devenu Membre d'une Compagnie dont l'objet principal eſt la perfection du ſtyle, il ne ſe crut pas obligé pour cela de donner plus de ſoin à ſa maniere d'écrire ; il compoſa beaucoup d'Ouvrages, dans leſquels uniquement occupé du fond qu'il croyoit excellent, il négligeoit abſolument la forme. Ce n'eſt pas qu'il n'en connût le prix, & qu'il n'en ſentît même la néceſſité pour ſe procurer plus de Lecteurs : mais il ne ſe croyoit pas le talent d'orner ce qu'il avoit à dire ; & il ne vouloit pas forcer la nature, craignant que les efforts inutiles qu'il feroit pour la dompter, ne fuſſent autant de momens perdus pour ſes cheres

ſpéculations morales & politiques. Entendant un jour une femme aimable s'exprimer avec beaucoup de graces ſur un ſujet frivole, *quel dommage*, dit-il, *qu'elle n'écrive pas ce que je penſe!*

Il étoit perſuadé qu'un Auteur zélé pour le bien, ne peut aſſez redire les choſes importantes, & il ne s'eſt que trop conformé à ce principe. *Je trouve*, lui diſoit quelqu'un, *d'excellentes choſes dans vos Ecrits, mais elles y ſont trop répétées.* Il prioit qu'on lui en indiquât quelques-unes, & rien n'étoit plus facile. *Vous les avez donc retenues*, ajoutoit-il; *voilà pourquoi je les ai répétées, & j'ai bien fait, ſans cela vous ne vous en ſouviendriez plus.* Il conſentoit même qu'on ſe moquât de ces redites, pourvu qu'en s'en moquant on les citât; il ſe conſoloit, ou plutôt il ſe félicitoit des plaiſanteries, par la ſatisfaction d'avoir forcé ſes Lecteurs à retenir une vérité utile. Car l'utilité étoit le ſeul but de ſes travaux: jamais perſonne, même parmi les Auteurs qui ſe donnent pour les plus indifférens ſur la renommée, ne fut moins occupé de ſa propre gloire, & moins ſuſceptible des illuſions les plus ſecretes de l'amour-propre.

Il ne reſſembloit pas à ce dévot Ecrivain, qui aimant à parler du ſuccès de ſes Ouvrages, ne manquoit jamais d'ajouter aux éloges qu'il en faiſoit, cette formule édifiante, *il faut en rendre gloire à Dieu*, & croyoit s'être bien humilié. La ſimplicité de l'Abbé de Saint-Pierre n'étoit pas auſſi pieuſe, mais plus vraie; ce n'étoit ni humilité, ni modeſtie, c'étoit pur abandon de ſes intérêts, ſans prétendre même à l'honneur du ſacrifice. On ne l'accuſera pas d'avoir augmenté le nombre de ceux qui parlent de philoſophie ſans la pratiquer, & qui, comme il le diſoit dans ſon langage familier, mais expreſſif, *chantent l'office du Couvent ſans en obſerver la régle.*

Inacceſſible comme il l'étoit aux plaiſirs & aux chagrins de la vanité, la plus chere affection de preſque tous les hommes, on lui pardonnera peut-être de n'avoir pas été fort ſenſible aux peines que les affections du cœur peuvent faire éprouver. Bien oppoſé à ce Stoïcien charlatan, qui au milieu de ſes ſouffrances s'écrioit, avec un viſage altéré, que la douleur phyſique n'étoit point un mal, l'Abbé de Saint-Pierre la regardoit

comme le plus réel de tous les maux, comme le ſeul que la raiſon ne puiſſe ni détourner, ni affoiblir; elle ſeule avoit pour lui, diſoit-il, une valeur *intrinſeque*, & les autres maux une valeur purement *numéraire*. En un mot, le deſir de voir heureux ſes ſemblables & d'y contribuer de tout ſon foible pouvoir, dominoit tellement en lui, que ce ſentiment éteignoit en quelque maniere tous les autres. Si on lui a reproché de n'avoir tendrement aimé perſonne, c'eſt qu'il chériſſoit tous les hommes ſans diſtinction; il n'exceptoit, ou plutôt il n'oublioit que lui; & ceux qui accuſoient ſa bienveillance d'être froide & banale, ne pouvoient au moins la taxer d'être ſolitaire & perſonnelle. Il croyoit de plus que la charité d'un ſage à l'égard des autres ne devoit pas ſe borner à ſoulager ceux qui ſouffrent, qu'elle devoit s'étendre auſſi juſqu'à l'indulgence dont leurs fautes, leurs travers, leurs ridicules ont ſi ſouvent beſoin; que ſi un des plus triſtes fruits de la vieilleſſe eſt de prendre de jour en jour plus mauvaiſe opinion des hommes, l'expérience doit apprendre en même temps à avoir pitié de leur foibleſſe, & que la deviſe

de l'homme vertueux eſt renfermée dans ces deux mots, *donner & pardonner* (1).

Peu jaloux de plaire à ſes Lecteurs, qu'il croyoit ſuffiſamment payés par l'utilité de ſes Ouvrages, il n'étoit guere plus empreſſé de ſe rendre agréable dans les ſociétés où il étoit admis; il y portoit peu d'agrémens & de reſſources; on l'y ſouffroit plutôt qu'on ne l'y recherchoit. S'appercevant un jour qu'il étoit de trop dans un de ces cercles brillans que nous appelons bonne compagnie, & qui ne le ſont pas toujours; *je ſens*, dit-il, *que je vous ennuie, & j'en ſuis bien fâché; mais moi, je m'amuſe fort à vous entendre, & je vous prie de trouver bon que je continue.*

S'il mettoit peu dans la ſociété, ce

(1) Dans la Lettre que nous avons imprimée ſur la mort de la reſpectable Madame Geofrin, qui avoit fort connu l'Abbé de Saint-Pierre, nous avons déjà rapporté ce trait qu'elle aimoit à répéter, & dont elle avoit fait elle-même la regle de ſa conduite. Nous aurions donc pu nous diſpenſer de le rappeler ici. Mais ce trait eſt ſi touchant, il caractériſe ſi bien & fait tant aimer l'Abbé de Saint-Pierre, qu'en le ſupprimant nous aurions cru mutiler ſon Eloge. Plus on aimera d'ailleurs à pratiquer de telles maximes, moins on ſera ennuyé de les entendre redire.

n'étoit ni par ſtérilité, ni par dédain c'étoit par un principe de bonté qu'on n'y porte guere, par la crainte de fatiguer ſes auditeurs. *Quand j'ecris*, diſoit-il, *perſonne n'eſt forcé de me lire; mais ceux que je voudrois forcer à m'écouter, ſe contraindroient pour en faire au moins ſemblant, & c'eſt une gêne que je leur épargne autant que je puis.* Il évitoit au moins de déplaire, ne ſe flattant pas d'être plus heureux; & non-ſeulement il attendoit pour parler qu'on l'y invitât, mais il ne parloit jamais que ſur les choſes qu'il ſavoit le mieux. Outre ſes connoiſſances politiques qui étoient fort étendues, il avoit dans la tête beaucoup de faits & d'anecdotes, les contoit bien, quoique très-ſimplement, & ſurtout avec la plus exacte vérité; car il ſe ſeroit fait un ſcrupule d'en altérer la moindre circonſtance, même pour y ajouter plus d'agrément ou d'intérêt. *On n'eſt pas*, diſoit-il, *obligé d'amuſer, mais on l'eſt de ne tromper perſonne.* Ceux qui avoient la patience & l'équité de l'entendre, ne s'en repentoient pas, & ſe trouvoient ſouvent payés ſans s'y être attendus, de l'effort de courage qu'ils croyoient avoir fait. Une femme

de beaucoup d'eſprit ayant eu avec lui un long entretien ſur des matieres ſérieuſes, en ſortit ſi contente, qu'elle ne put s'empêcher de lui marquer tout le plaiſir qu'elle venoit d'avoir. *Je ſuis*, répondit le modeſte Philoſophe, *un mauvais inſtrument, dont vous avez bien joué.*

Il aimoit & recherchoit la ſociété des femmes, quoique par modeſtie autant que par principes il fût bien éloigné de former aucune prétention à leur conquête. Il leur trouvoit plus de patience qu'aux hommes pour le ſupporter, & plus d'indulgence pour l'importunité que ſes viſites leur cauſoient. Peut-être auſſi ce fonds d'inclination ſi pardonnable qu'on a toujours pour elles, agiſſoit en lui ſans qu'il s'en apperçût, & le trompoit lui-même ſur les motifs de la préférence qu'il leur accordoit.

Une place qu'il oſa prendre à la Cour l'obligeoit de s'y tranſporter quelquefois. Ses amis étoient convaincus qu'il ne pourroit s'accommoder d'un pareil ſéjour ; & ſes amis ſe tromperent. Ce n'eſt pas qu'il ne fût content de la vie tranquille qu'il avoit menée dans ce qu'il appeloit *ſa cabane* du Fauxbourg

Saint-Jacques; mais il se trouvoit encore mieux d'une vie un peu dissipée; il avoit augmenté son bonheur de quelque chose, du moins il le croyoit, & après tout il lui suffisoit de le croire. Avouons néanmoins, qu'en changeant ainsi de place sans nécessité, il s'exposa trop légèrement au risque d'un repentir. Pouvoit-il ignorer que tout homme sage, qui sans trouver sa situation délicieuse, y trouve le calme & la paix, doit se croire mieux traité par le sort que la condition humaine ne lui permettoit de l'espérer? Notre sage cessa donc un moment de l'être, en défiant, pour ainsi dire, sa destinée dont il n'avoit point à se plaindre, & en jouant son bonheur dans l'espérance de l'augmenter.

Nous passerions les bornes de cet Eloge, en donnant ici la simple liste des Ecrits de l'Abbé de Saint-Pierre, dont le Recueil forme vingt-cinq à trente volumes. Ces Ecrits, il faut en convenir, furent assez peu lus dans le temps où il les publia, & sont encore moins lus aujourd'hui. Tout a concouru à la disgrace qu'ils ont éprouvée; des idées quelquefois singulieres, quelquefois im-

praticables, quelquefois minutieuſes; des vérités même, qui peu communes encore lorſqu'il les écrivoit, ſont maintenant uſées & triviales, voilà pour le fond : la forme eſt moins attrayante encore ; longueurs, défaut de méthode, négligence de ſtyle, & juſqu'à la ſingularité de l'ortographe, qui ſuffiroit toute ſeule pour rendre cette lecture pénible. Mais la paſſion du bien public, qui par-tout inſpire l'Auteur, demande grace pour lui aux ames honnêtes. Quelquefois même cette paſſion ſi noble donne de l'énergie & de la chaleur à ſon ſtyle; & ſi ſa plume n'eſt jamais élégante, au moins plus d'un endroit de ſes Ouvrages prouve que l'ame ſuffit pour être éloquent. Les Etrangers, qui en le liſant ne ſont pas frappés comme nous des défauts de l'Ecrivain, & qui n'en apprécient que mieux le citoyen & le ſage, ont pour lui la plus grande eſtime, & nous reprochent le peu de juſtice que nous lui rendons. La Langue Françoiſe lui eſt redevable d'un mot précieux, celui de *bienfaiſance*, dont il étoit juſte qu'il fût l'inventeur, tant il avoit pratiqué la vertu que ce mot exprime. Il eſt auſſi l'auteur d'une autre

expreſſion, qui d'abord n'avoit pas fait la même fortune, parce qu'elle n'intéreſſe pas autant l'humanité, mais qui commence enfin à prendre faveur, parce qu'elle exprime d'une maniere très-heureuſe un des principaux travers des hommes, & ſur-tout de la Nation Françoiſe; c'eſt le mot de *gloriole*, ſi bien adapté à cette vanité puérile, qui excitée, nourrie, irritée même par les plus futiles objets, ne vit, ſi on peut parler de la ſorte, que de la fumée la plus légere & la plus prompte à s'exhaler.

Occupé dans tous ſes Ecrits à combattre ſans ménagement, quoique ſans humeur, tout ce qui peut nuire à ce bien public, le ſeul objet de ſes deſirs & de ſes veilles, notre Philoſophe ſe déclare hautement l'ennemi de la guerre, de l'excès des impôts, des vexations exercées par la force contre la foibleſſe; partout il exhorte les Princes à préférer au vain éclat des conquêtes cet honneur ſolide qu'aſſûrent les vertus utiles aux hommes, & qui eſt, dit-il, à la funeſte gloire des armes ce qu'une ſanté inaltérable & pure eſt à l'ivreſſe meurtriere des plaiſirs violens. Il étoit cependant perſuadé, malgré ſon amour pour

la paix, que les guerres civiles des Romains, tout horribles qu'elles furent, leur avoient encore été moins fatales que la tyrannie des Tiberes & des Nérons, parce que du moins ces guerres donnerent aux ames une énergie que la tyrannie détruisit en elles, & parce que les coups qu'on sent le plus sont ceux qu'on ne peut pas rendre. On répétoit un jour en sa présence, cette phrase, si souvent appliquée par la bassesse à des Souverains indignes du trône, que les Rois sont les Dieux de la Terre : *Je ne sais pas*, répondit-il, *si Caligula, Domitien & leurs pareils étoient des Dieux, je sais seulement que ce n'étoit pas des hommes.* On lui parloit dans une autre occasion de ces actions de clémence & d'humanité qui sont quelquefois échappées aux Tyrans, & qu'ils se sont en quelque sorte permises sans conséquence. *Je ne doute pas*, dit-il, *qu'on n'ait fort célébré de leur vivant tout le bien qu'ils ont fait ; c'est dommage seulement que les peuples s'en soient si peu apperçus.* Mais autant il détestoit le pouvoir oppresseur & tyrannique, autant il respectoit l'autorité légitime, éclairée par la sagesse & par la justice. Il avoit souvent à la bouche

cette belle maxime de François Premier, que *les Souverains commandent aux Peuples & les Loix aux Souverains.* Il aimoit ſur-tout à citer, comme la deviſe de tous les Monarques équitables & vertueux, ces paroles admirables de l'Empereur Théodoſe à la tête d'un de ſes Edits : *C'eſt un aveu bien digne de la majeſté du Prince, que ſe déclarer lui-même dépendant des Loix ; tant notre autorité eſt appuyée ſur la leur ; ſoumettre le pouvoir aux Loix, eſt plus grand que le pouvoir même ; & le préſent Edit ſera comme un oracle émané de nous, qui fera connoître à tous ce que nous ne ſouffrons pas qu'on nous permette* (1).

Plus l'Abbé de Saint-Pierre avoit en horreur l'adulation prodiguée à la méchanceté puiſſante, plus il lui paroiſſoit juſte, néceſſaire même, de louer les Princes humains & bienfaiſans, ſur-tout ceux qui jeunes encore, ayant toute

(1) *Digna vox eſt majeſtate Regnantis, legibus alligatum ſe Principem profiteri ; adeò de autoritate juris noſtra pendet autoritas ; & reverè majus imperio eſt ſubmittere legibus principatum ; & oraculo præſentis edicti, quod nobis licere non patimur, aliis indicamus.* Imp. Theod. & Valent. Cæſ. ad Voluſ. præf. Præ. Cod. Theod.

l'ingénuité d'une vertu neuve & ſans faſte, auſſi ennemis des flatteurs que touchés de l'amour de leur peuple, peuvent être encouragés par les expreſſions de cet amour à en mériter de nouvelles. *Mais*, diſoit l'Abbé de Saint-Pierre, *quelque plaiſir que je puiſſe éprouver en voyant louer les bons Princes, & dans les Livres qui me ſont toujours un peu ſuſpects, & dans leur Cour qui me l'eſt encore plus, je ne ſuis content de leur éloge, qu'après les avoir entendu louer dans les villages.*

Celui de tous ſes Ouvrages qu'il affectionnoit le plus, étoit ſon *Projet de paix perpétuelle* entre tous les Monarques, & d'une eſpece de Sénat de l'Europe deſtiné à conſerver cette paix, Sénat qu'il appeloit *Diete Européenne.* Il envoya ce projet de paix & de diete au Cardinal de Fleury avec cinq articles préliminaires ; & le Cardinal lui répondit : *Vous avez oublié un article eſſentiel, c'eſt d'envoyer une troupe de Miſſionnaires pour diſpoſer à cette paix & à cette Diete le cœur des Princes contractans.* Un Marchand Hollandois répondit peut-être encore mieux à l'Abbé de Saint-Pierre, en prenant pour enſeigne un Cimetiere

avec ces mots, *à la paix perpétuelle.* Cependant un Ecrivain connu par ſon éloquence, a eſſayé il y a quelques années de faire revivre ce projet, en l'ornant de tout l'éclat de ſon ſtyle. Mais l'Ouvrage n'a guere produit plus d'effet ſous cette éblouiſſante parure, qu'il n'en avoit eu ſous la livrée modeſte du premier Auteur. *Rien n'eſt beau que le vrai;* & le malheur de ces projets métaphyſiques pour le bien des peuples, c'eſt de ſuppoſer tous les Princes équitables & modérés, c'eſt-à-dire, de ſuppoſer à des hommes tout-puiſſans, pleins du ſentiment de leur force, ſouvent peu éclairés, & toujours aſſiégés par l'adulation & par le menſonge, des diſpoſitions que la contrainte des Loix & la crainte de la cenſure inſpire même ſi rarement aux ſimples particuliers. Quiconque en formant des entrepriſes pour le bonheur de l'humanité, ne fait pas entrer dans ſes calculs les paſſions & les vices des hommes, n'a imaginé qu'une très-louable chimere. C'eſt pour cela qu'un Miniſtre de beaucoup d'eſprit appeloit les projets de l'Abbé de Saint-Pierre, les rêves d'un homme de bien: plût à Dieu néanmoins que ceux qui gouvernent

rêvaſſent quelquefois de la ſorte ! Un de ces rêves, par exemple, qui mériteroit bien de n'en être pas un, c'eſt le déſintéreſſement qu'il prêche par-tout aux hommes en place. Regrettons qu'il n'ait pas vu, comme nous le voyons en ce moment (1), ſon rêve ſe réaliſer, & les Finances confiées à un Philoſophe vertueux, d'une probité inacceſſible à toutes les ſéductions de la fortune, & que l'élévation n'a pu ni enivrer, ni corrompre.

On a demandé pourquoi un Ecrivain à qui les projets coûtoient ſi peu, & qui pour détruire à perpétuité la guerre entre les Nations, avoit imaginé cette *Diete Européenne*, que nous ne verrons jamais, n'avoit pas imaginé de même, pour faire ceſſer la guerre entre les Auteurs, une *Diete Littéraire*, qui ne ſe tiendroit pas davantage. Auroit-il cru un conſiſtoire de Beaux-Eſprits plus difficile à concilier qu'une aſſemblée de Rois, & la vanité humaine plus chatouilleuſe pour un peu de fumée, que la puiſſance ſuprême pour de grands intérêts ?

Toujours de bonne foi, mais quel-

(1) Cet Eloge a été lu le 16 Février 1775, M. Turgot étant Contrôleur-Général.

quefois peu meſuré dans ſes projets & dans ſes vues, il écrivit contre le célibat des Prêtres ; & quelque éloignés que nous ſoyons d'approuver ſes aſſertions ſur ce ſujet, nous devons à ſa mémoire de faire connoître au moins combien ſes intentions étoient pures. Il craignoit que cette loi, dont il reſpectoit d'ailleurs les motifs, n'eût obligé pluſieurs de ceux qu'elle enchaînoit, & qui *après tout*, diſoit-il, *étoient des hommes*, de ſuppléer par un commerce illicite à la privation forcée d'une union légitime. Il plaignoit ſur-tout les Curés de la campagne, la plupart ſans ſociété & ſans délaſſement dans leurs travaux, d'être fruſtrés de cette conſolation. Nous n'examinerons pas juſqu'à quel point il a porté ſur cet article délicat la ſévérité de ſes mœurs ; il aſſûroit au moins qu'il avoit toujours reſpecté le nœud conjugal. *J'ai obſervé*, diſoit-il, *très-exactement tous les préceptes du Décalogue, ſur-tout le dernier ; je n'ai jamais pris ni le bœuf, ni l'âne, ni la femme, ni la ſervante même de mon prochain.*

Si ſon état ne lui permettoit pas de jouir des douceurs du mariage, il pra-

tiquoit en récompenſe ce qu'il répétoit ſouvent, que ceux à qui cet engagement ſi naturel eſt interdit, doivent au moins en bons citoyens, & pour dédommager l'Etat des ſujets qu'ils ne lui donnent pas, ſe charger de l'éducation & de la ſubſiſtance de quelques enfans pauvres ou abandonnés, ſur-tout de ceux qui ſans parens dès leur naiſſance, n'ont de reſſource que la charité publique. Il faiſoit élever avec intérêt quelques enfans de cette eſpece ; mais dans leur éducation il ne donnoit rien à la vanité ni à l'opinion, & tout à l'avantage le plus sûr pour ces créatures infortunées ; il négligeoit de leur faire enſeigner les Langues, la Danſe, la Muſique, enfin toutes les choſes qu'on peut regarder comme le luxe de l'éducation ; il leur faiſoit apprendre un métier utile & ſolide, qui pût les mettre à l'abri de l'indigence ; encore choiſiſſoit-il parmi ces métiers ceux qui étant d'une néceſſité indiſpenſable, doivent en conſéquence ſubſiſter toujours, & que par cette raiſon il jugeoit propres à faire vivre dans tous les temps ceux qui les embraſſent ; il ſe gardoit bien de donner aux enfans dont il prenoit ſoin, quel-

qu'un de ces métiers de mode ou de caprice, dont il prévoyoit l'anéantiſſement d'après les calculs qu'il faiſoit ſans ceſſe. Car ſemblable en quelque ſorte à cet Anglois qui a pouſſé la fineſſe de l'Arithmétique juſqu'à déterminer l'année préciſe de la fin du monde (1), l'Abbé de Saint-Pierre avoit auſſi calculé à ſa maniere l'époque où chaque préjugé, chaque erreur, chaque ſottiſe des hommes devoit finir; & nous pouvons donner par un ſeul trait quelque idée de la certitude de ſes ſpéculations. Il n'héſitoit point à prédire qu'il viendroit un temps, où, pour emprunter ſes propres termes, *le Capucin le plus ſimple en ſauroit autant que le plus habile Jéſuite.*

Il regrettoit ſeulement que ce temps heureux ne pût arriver qu'avec beaucoup de lenteur, grace aux cauſes funeſtes qui conſpiroient pour le retarder. En jetant les yeux avec douleur ſur cette multitude de ſiecles que l'eſprit humain a perdus pour ſon inſtruction depuis qu'il exiſte des hommes, il accuſoit ſurtout de ce malheur le deſpotiſme ſous

(1) Voyez nos *Mélanges de Littérature*, Tom. V, pag. 81.

lequel ont gémi tant de Nations, & qu'il regardoit comme l'ennemi né, comme l'ennemi néceſſaire & vigilant des connoiſſances & des lumieres. En effet, qu'on laiſſe voir le jour à un eſclave enchaîné dans les ténebres, ſon premier mouvement ſera de regarder ſes fers, & le ſecond de voir par où il pourra les briſer. L'Abbé de Saint-Pierre ajoutoit, que ſi quelques Tyrans avoient fait par vanité un léger accueil aux Sciences, c'étoit à condition qu'elles n'arriveroient pas juſqu'à leurs peuples; & Denis de Syracuſe, careſſant un moment quelques Philoſophes voyageurs, ne lui paroiſſoit pas plus ſéduiſant, que cette Chartreuſe dont un Etranger trouvoit la ſituation très-agréable : *Oui*, dit un Chartreux, *pour les paſſans.*

L'Abbé de Saint-Pierre indiquoit encore une autre cauſe de la lenteur avec laquelle les Nations s'éclairent; c'eſt d'abord parce que la plupart des hommes n'ont point d'avis à eux, & ne font que ſuivre en troupeau les préjugés reçus; & enſuite parce que ceux mêmes qui ſont faits pour avoir un avis, ont rarement le courage de l'avoir. Les Sages, diſoit-il, ſe traînant à regret &

par foibleſſe dans les routes battues, répetent, en la mepriſant, l'opinion de la multitude, qui s'y affermit enſuite elle-même en la répétant d'après eux, & qui devient à ſon tour leur écho, parce qu'ils ont été le ſien. Notre Philoſophe prétendoit que cette frayeur puſillanime de heurter les idées vulgaires, s'étoit étendue ſur les matieres même où il eſt le plus évidemment permis de penſer d'après ſoi, ſur les objets de Littérature & de goût; il ſoutenoit que la crainte de s'attirer des ennemis, ou tout au moins des injures, avoit forcé des milliers d'Ecrivains de rendre humblement leurs hommages à des préjugés qu'ils ſavoient nuiſibles au bien des Lettres, d'adorer avec ſuperſtition ce qu'ils auroient dû honorer avec diſcernement, de louer, à force de prudence, des productions médiocres honorées de la protection publique, d'employer enfin à ne pas dire leur penſée tout l'eſprit qu'ils auroient dû mettre à la dire. En déplorant cette foibleſſe, l'Abbé de Saint-Pierre auroit pu y trouver un remede. Ce ſeroit que chaque Homme de Lettres laiſsât un *Teſtament de mort*, où il s'expliquât librement ſur les Ouvrages,

les opinions, les hommes, que ſa conſcience lui reprocheroit d'avoir encenſés, & demandât pardon à ſon ſiecle de n'avoir avec lui qu'une ſincérité poſthume. En uſant de cette innocente reſſource, les Sages qui dirigent l'opinion par leurs Ecrits, n'auroient plus la douleur d'accréditer les erreurs qu'ils voudroient détruire; & leur réclamation, quoique timide & tardive, ſeroit comme une porte ſecrete qu'ils ouvriroient à la vérité.

Cependant, malgré tant de cauſes réunies pour empêcher les hommes de s'éclairer, l'Abbé de Saint-Pierre étoit perſuadé du progrès plus ou moins tardif des lumieres dans tous les genres & dans tous les états. Il ne craignoit point d'annoncer aux Orateurs & aux Poëtes un ſiecle futur de ſévérité & de raiſon, où l'on feroit, diſoit-il, fort peu de cas de l'Eloquence, & ſur-tout de la Poéſie, & où l'on goûteroit peu les Ouvrages qui ne joindroient pas l'utilité de l'inſtruction aux charmes du ſtyle. On liſoit un jour devant lui un de ces Ecrits qui n'ont de mérite que l'agrément, & qui fort accueillis dans notre ſiecle, devoient obtenir, ſelon lui,

lui, peu de faveur chez nos arriere-neveux. Comme il paroiſſoit beaucoup plus froid que le reſte de l'auditoire, & même qu'il ſourioit de temps en temps, on lui demanda ce qu'il penſoit de l'Ouvrage: *Eh mais*, répondit-il, *cela eſt* encore *fort beau.*

L'Art oratoire ayant eu pour lui ſi peu de charmes, on ne ſera point ſurpris que les Sermons les plus vantés fuſſent à ſes yeux de pures déclamations, où, à l'en croire, le moindre intérêt du Prédicateur avoit été de convertir ceux qui l'écoutoient. Auſſi, renchériſſant ſur le Traité de Nicole *de la maniere de profiter des mauvais Sermons*, & enveloppant tous les Prédicateurs dans ſes plans de réforme, il avoit dreſſé un projet intitulé: *Moyen de rendre les Sermons utiles.* Ce titre, bien plus piquant par ſa ſimplicité naïve, que ſi l'Auteur avoit voulu faire une plaiſanterie, n'a pas été trouvé aſſez fin par un de ces hommes qui s'amuſent à faire des titres de Livres, ce qui eſt plus aiſé que de faire les Livres mêmes; il a transformé le projet ſans malice de l'Abbé de Saint-Pierre en *Projet pour rendre utiles les Prédicateurs*

& les Médecins, les Traitans & les Moines, les Journaux & les Marons d'Inde.

L'Académie Françoiſe, qui étoit pour l'Abbé de Saint-Pierre une eſpece de petite patrie adoptive, avoit ſa part aux projets d'amélioration d'un Auteur ſi patriote. Il vouloit que les Harangues de nos Récipiendaires, Harangues vouées & condamnées de ſon temps à ne contenir que de froids Eloges, fuſſent des Diſcours pleins d'élévation & d'énergie, où la raiſon fût jointe à l'éloquence, la ſimplicité au bon goût, la dignité à la chaleur, & des louanges nobles à des vérités utiles; il vouloit que les ſujets de nos Prix d'Eloquence ne fuſſent plus, comme ils l'ont été durant près d'un ſiecle, des textes de Sermons, mais qu'on les conſacrât à l'Eloge des Hommes célebres qui ont honoré la Nation par leurs talens & par leurs vertus; & que ces Eloges ſerviſſent de cadre, & comme de prétexte, à des leçons importantes, tracées ou par les ſuccès ou même par les fautes de ces Grands Hommes. Ce projet de l'Abbé de Saint-Pierre n'a pas été un *rêve* comme les autres; il pourroit dire à ſes Confreres, s'il revenoit parmi eux: *De*

tous mes concitoyens, vous ſeuls avez daigné m'entendre ; & il ſe féliciteroit de voir ſes vues ſi heureuſement remplies par l'éloquent Panégyriſte des Dagueſſeau, des Sulli, des Deſcartes, & par ſes dignes Succeſſeurs.

Ennemi déclaré de toutes les erreurs qui aviliſſent & dévorent l'eſpece humaine, il avoit voué à la Religion Muſulmane une averſion particuliere, moins encore pour ſon abſurdité, que pour l'appui déclaré qu'elle prête à l'ignorance, & à tous les moyens d'abrutir ſes peuples (1). Il déploroit en même temps, avec toute la candeur de ſon ame, l'aveuglement funeſte qui a nui tant de fois au Chriſtianiſme, en montrant un zele indiſcret ou barbare pour le ſervir ou pour le venger. Auſſi plein d'horreur que de mépris pour les fanatiques perſécuteurs, il propoſoit tout à la fois, & de les enfermer comme inſenſés, & de les jouer ſur le Théatre comme ridicules. Il penſoit que dans les Controverſes théologiques, quelque-

(1) Voyez l'Ecrit de l'Abbé de Saint-Pierre ſur le Mahométiſme, dans le Recueil de ſes Œuvres.

fois ſi futiles, & toujours ſi dangereuſes; qui troublent trop ſouvent l'Égliſe & l'Etat, un Gouvernement ſage doit fermer ſévérement la bouche à ceux qui les excitent ou les entretiennent pour avertir de leur exiſtence ce même Gouvernement qui ſans cela l'auroit ignorée; & l'exhortation de l'Abbé de Saint-Pierre à ces turbulens argumentateurs, exhortation à la vérité fort inutile, ſe réduiſoit à ces deux mots, *grand ſilence*; c'étoit avec eux ſon cri de guerre, ou plutôt de paix.

Si parmi tant de vues eſtimables de notre zélé Philoſophe, on rencontre quelques opinions juſtement repréhenſibles, ſi quelques autres ſuppoſent dans la nature humaine un degré de perfection qu'elle n'atteindra peut-être jamais, les écarts ou les mépriſes qu'on pourra reprocher à l'Auteur, mais qu'il ne faut jamais lui reprocher avec amertume, doivent apprendre à ſes pareils, qu'en vain l'homme vertueux aſpire à faire le bien, s'il n'a pas cette patience éclairée qui ſait en attendre les momens; & qu'avec les intentions les plus louables, on peut nuire en deux manieres à la vérité, ou en mettant des erreurs à ſa

place, ou en ſe preſſant de la montrer avant le temps. C'eſt aux hommes ſages à juger ſur ces deux points l'Abbé de Saint-Pierre ; mais c'eſt en même temps aux gens de bien à l'abſoudre des fautes où ſon amour pour les hommes a pu l'entraîner. L'humanité, dont il a connu les titres, & défendu les droits, peut lui dire, ſi nous oſons nous permettre cette application, ce que le Dieu de clémence dit à la Péchereſſe : *Beaucoup de péchés vous ſont remis, parce que vous avez beaucoup aimé.* Puiſſe la Religion, à qui l'humanité eſt ſi chere, mettre le ſceau à cette indulgence ! Puiſſe-t-elle ratifier en faveur de notre vertueux Confrere l'eſpece de deviſe qu'il a miſe à la fin de la plupart de ſes Ouvrages : *Paradis aux Bienfaiſans.*

Ses principes de gouvernement, bons ou mauvais, l'avoient rendu peu favorable à ceux que Louis XIV avoit ſuivis. Il eut l'imprudente franchiſe de s'en expliquer, non pas avec fiel, il en étoit incapable, mais peut-être avec trop peu de ménagement, dans un Ouvrage qu'il publia trois ou quatre ans après la mort du Roi. Il oublioit que la vérité, qui ne doit parler qu'avec reſpect aux Princes

vivans, ne doit auſſi toucher qu'avec ſageſſe à la cendre d'un Prince qui vient de diſparoître. La liberté peu meſurée de l'Auteur excita contre lui un violent orage. Un Académicien, qui exilé & diſgracié par Louis XIV (1), n'avoit pas à craindre qu'on lui reprochât trop de reconnoiſſance pour le Monarque, crut faire un acte de généroſité, ou de bienſéance, ou de juſtice, en vengeant la mémoire d'un Roi, dont il paroiſſoit oublier la rigueur à ſon égard. Il apporta le Livre à l'Académie, y lut en frémiſſant l'endroit où les manes du Souverain défunt étoient attaqués, communiqua ce frémiſſement à ſes Confreres, & inſiſta ſur la punition de l'Auteur. L'Abbé de Saint-Pierre écrivit de ſon côté à la Compagnie, & demanda la permiſſion de ſe défendre avant d'être condamné. Sa demande fut rejetée à la grande pluralité des voix, par la raiſon, que dans le cas où il viendroit pour ſe rétracter, la rétractation ſeroit ſecrete & renfermée dans l'enceinte de la Compagnie, tandis que l'offenſe avoit été publique. Il eut ſans doute été indécent

(1) Le Cardinal de Polignac.

à l'Académie, après avoir tant célébré Louis XIV vivant, de refuſer juſtice à ſon ombre, & d'enſevelir avec ſon Protecteur dans le même tombeau ſa reconnoiſſance & ſes éloges. Mais il ſemble auſſi qu'il eût été juſte de joindre aux expreſſions de l'hommage que méritoit ſon Roi, les égards que réclamoit un Confrere plein de droiture & de vertus, & d'entendre de ſa propre bouche ou ſon apologie, ou ſes regrets, ou ſa condamnation. On ne penſa pas alors ainſi; de vingt-quatre Académiciens, dont l'Aſſemblée étoit compoſée, quatre ſeulement furent d'avis qu'on écoutât le coupable; c'étoient le vertueux Sacy, les ſages la Motte & Fontenelle, & le reſpectable Abbé Fleury, qui ayant écrit avec tant de vérité l'Hiſtoire de l'Egliſe, ſavoit que les Conciles n'avoient jamais refuſé d'entendre les Hérétiques, & ne croyoit pas devoir ſe montrer plus difficile pour la gloire du Roi, que l'Egliſe ne l'avoit été pour la gloire de Dieu. Quoi qu'il en ſoit, la grace ou la juſtice que l'Abbé de Saint-Pierre deſiroit ne lui ayant pas été accordée, on opina pas boules ſur la punition qu'il avoit encourue; & toutes les boules, à

l'exception d'une ſeule, furent pour l'exclure de nos Séances. Cette boule courageuſe fut donnée par Fontenelle, qui toujours ſage & réſervé dans ſes écrits & dans ſes diſcours, mais toujours ferme & décidé dans ſes procédés & dans ſa conduite, crut devoir réclamer, au moins tacitement, contre une rigueur qui lui paroiſſoit précipitée. On accuſa de cette réclamation ſecrete M. de Sacy, fort lié avec l'Abbé de Saint-Pierre: l'accuſation obligea Fontenelle à déclarer qu'il étoit le coupable; & perſonne n'oſa s'élever contre un crime que pluſieurs ſe reprochoient de n'avoir oſé commettre. Un des Académiciens (1) qui avoient aſſiſté à la Séance, avoit apparemment oublié ce fait, lorſque ſe trouvant quelques années après avec Fontenelle & l'Abbé de Saint-Pierre, il voulut perſuader à ce dernier, qui fit ſemblant de le croire, que c'étoit lui qui avoit donné cette boule unique & favorable. Fontenelle a dit plus d'une fois, avec toute la modération philoſophique, qu'il avoit été *un peu ſurpris* de n'avoir pas eu un ſeul complice en

(1) M. le Duc de la Force.

cette occaſion. Mais l'animoſité contre l'Abbé de Saint-Pierre étoit ſi grande, & avoit pour chefs des hommes ſi redoutables, que le peu de courage de ſes amis ſemble demander quelque indulgence. Ceux qui la leur refuſeroient le plus durement, ſont peut-être ceux qui en auroient eux-mêmes le plus de beſoin dans des circonſtances pareilles.

Comme l'Abbé de Saint-Pierre avoit été ſeulement exclus de nos Aſſemblées, ſans que ſa place fût déclarée vacante, le fauteuil qu'il occupoit parmi nous demeura vuide pendant le reſte de ſa vie. Peu corrigé par cette diſgrace Académique, ou peut-être ſe croyant plus libre par ſa diſgrace, il ne ceſſa de parler & d'écrire avec la même franchiſe ſur l'adminiſtration préſente & paſſée. Le Gouvernement le laiſſa dire, ſe flattant qu'on ne le liſoit pas; & le peu de charmes de ſon ſtyle ſervit de paſſeport à la hardieſſe de ſes idées.

La ſaine & paiſible raiſon qui avoit toujours fait la regle de ſa conduite, l'accompagna juſqu'au tombeau. Il mourut âgé de 85 ans, le 29 Avril 1743, plein de confiance en l'Etre Suprême, & avec la tranquillité d'un homme qui

avoit fidélement accompli la grande loi de l'Evangile, l'amour de Dieu & de ſes freres. Quelqu'un l'exhortant la veille de ſa mort à dire un mot à ceux qui l'environnoient, il répondit comme avoit fait Patru dans ſes derniers momens: *Un mourant a bien peu de choſe à dire quand il ne parle ni par foibleſſe ni par vanité.*

L'Académie, qui ne regardoit l'Abbé de Saint-Pierre que comme un exilé & non comme un proſcrit, auroit deſiré que ſon ſucceſſeur payât à ſa mémoire le tribut de louanges que tout Récipiendaire doit parmi nous à celui qu'il vient remplacer. Des raiſons qui ne ſubſiſtent plus, priverent ſon tombeau de cet hommage, dont le refus auroit été une injure s'il eût été volontaire. Tous ſes Confreres y ſuppléerent alors, en faiſant dans leur cœur l'éloge de celui qu'ils avoient perdu, & que tous les gens de bien pleuroient avec eux. Nous joignons aujourd'hui notre voix à la leur, après plus de trente années; & quelle circonſtance plus favorable pourrions-nous ſaiſir pour célébrer un Sage vertueux & patriote, que ce jour à jamais mémorable pour la Philoſophie &

pour les Lettres, où la Nation ſemble avoir choiſi l'Académie *Françoiſe* (qui n'a jamais été plus glorieuſe de porter ce nom) pour offrir à un autre Sage (1) plus patriote encore, plus intéreſſant dans l'infortune, plus indulgent pour la foibleſſe des hommes, & ſur-tout à un Citoyen plus éloquent & plus éclairé, une eſpece de couronne civique, qui eſt en même temps pour lui celle des talens & des lumieres; jour heureux, où nous pouvons tous nous écrier comme ce Philoſophe qui venoit d'entendre applaudir Ariſtide par les Athéniens: *Je rends grace au Ciel de voir enfin aujourd'hui la Vertu courageuſe & modeſte obtenir ſa récompenſe.*

(1) Cet Eloge fut lu à la réception de M. de Malesherbes.

ÉLOGE
DE JACQUES-BÉNIGNE
BOSSUET,
ÉVÊQUE DE MEAUX.

JACQUES-BÉNIGNE BOSSUET naquit à Dijon le 27 Septembre 1627, d'une famille distinguée dans le Parlement de Bourgogne. Il se livra dès son enfance à l'étude avec l'avidité d'un génie naissant, qui saisissoit & dévoroit tout. Les Jésuites, ses premiers Maîtres, ne tarderent pas à voir dans un tel Disciple les prémices d'un Grand Homme. Aussi mirent-ils en œuvre, suivant leur usage, les plus adroites insinuations pour l'attirer dans leur Compagnie, à laquelle ils ont acquis par ce moyen tant

d'Hommes célebres dans les Lettres ; dont les Ouvrages ſont aujourd'hui tout ce qui reſte à cette Société de ſon ancien éclat, comme il ne reſte de tant d'hommes puiſſans qui ont diſparu, que le peu de bien qu'ils ont fait à leurs ſemblables. Déjà ces Peres ſe flattoient d'ajouter à leurs nombreuſes conquêtes celle du jeune Boſſuet, la plus brillante peut-être dont ils euſſent jamais pu s'honorer ; mais un oncle très-éclairé qui veilloit ſur lui, & qui connoiſſant à fond ſes inſtituteurs, veilloit en même temps ſur eux, diſſipa tout-à-coup cette vocation factice, en faiſant partir ſon neveu pour Paris.

Comme il ſe deſtinoit à l'état eccléſiaſtique, il embraſſa toutes les études qu'il crut néceſſaires ou ſimplement utiles à cet important miniſtere, depuis la lecture de la Bible juſqu'à celle des Auteurs Profanes, & depuis les Peres de l'Egliſe juſqu'aux Théologiens de l'Ecole & aux Ecrivains Myſtiques. Le goût vif & l'eſpece de paſſion qu'il prit pour les Livres ſacrés, annonçoit à la Religion le Prélat qui devoit la prêcher avec le zele des Apôtres, & la célébrer avec l'éloquence des Prophetes ;

Parmi les Docteurs de l'Egliſe, Saint Auguſtin étoit celui qu'il admiroit le plus. Il le ſavoit par cœur, le citoit ſans ceſſe, trouvoit, diſoit-il, dans Saint Auguſtin *la réponſe à tout*, & le portoit toujours avec lui dans ſes voyages.

Quant aux Auteurs de l'antiquité profane, où ſon éloquence cherchoit déjà des Maîtres & des Modeles, il donnoit la préférence à Homere, dont le génie élevé, mais ſans contrainte, avoit le plus de rapport avec le ſien. Il ſe plaiſoit auſſi beaucoup à la lecture de Ciceron & de Virgile; il faiſoit moins de cas d'Horace, qu'il jugeoit plus en Chrétien ſévere qu'en Homme de goût; la morale de l'Epicurien effaçoit à ſes yeux le mérite du Poëte, & le rendoit inſenſible à des graces qui ne lui paroiſſoient faites que pour ſéduire ou alarmer ſa vertu. Il portoit encore plus loin l'auſtérité de ſes principes. On ſait que des Caſuiſtes rigides ont regardé comme une ſorte d'apoſtaſie la liberté que ſe ſont donnée la plupart des Poëtes Chrétiens, d'employer dans leurs Vers le nom des Divinités Payennes. Boſſuet faiſoit à ces Docteurs inexorables l'honneur d'être de leur avis. Deſpréaux leur

a fait dans ſon *Art Poétique* la meilleure réponſe qu'un grand Poëte puiſſe oppoſer à de pareils ſcrupules ; il les a réfutés en Vers harmonieux : on a retenu les Vers de Deſpréaux, & oublié la ſentence des Rigoriſtes. Les fictions ſi agréables & ſi philoſophiques de la Mythologie ancienne, qui donnoit à tout l'ame & la vie, continueront, malgré l'Arrêt de Boſſuet ; de fournir aux grands Poëtes, ſans danger comme ſans ſcandale, des images toujours piquantes & toujours nouvelles par le charme & l'intérêt qu'ils ſauront y répandre. Quant à cette foule de verſificateurs à qui on ne pourroit ôter Flore & Zéphyre, l'Amour & ſes ailes, ſans réduire à la plus étroite indigence leur Muſe déjà ſi pauvre, l'inſipide uſage qu'ils font de la Fable dans leurs minces productions, devoit paroître à Boſſuet lui-même plus faſtidieux que criminel.

De toutes les études profanes, celle des Mathématiques fut la ſeule que le jeune Eccléſiaſtique ſe crut en droit de négliger, non par mépris (nous ne craindrions pas de dire que ce mépris ſeroit une tache à la mémoire du grand Boſſuet) mais parce que les connoiſſances

géométriques ne lui parurent d'aucune utilité pour la Religion. On nous accuſeroit d'être à la fois juges & parties, ſi nous oſions appeler de cette proſcription rigoureuſe. Cependant, nous ſeroit-il permis d'obſerver, tout intérêt particulier mis à part, que le Théologien naiſſant ne traita pas avec aſſez de juſtice & de lumieres, une ſcience qui n'eſt pas auſſi inutile qu'il le penſoit au Théologien même; ſcience en effet ſi propre, non pas à redreſſer les eſprits faux, (condamnés à reſter ce que la Nature les a faits) mais à fortifier dans les bons eſprits cette juſteſſe d'autant plus néceſſaire, que l'objet de leurs méditations eſt plus important ou plus ſublime? Boſſuet pouvoit-il ignorer que l'habitude de la démonſtration, en nous faiſant reconnoître & ſaiſir l'évidence dans tout ce qui en eſt ſuſceptible, nous apprend encore à ne point appeler démonſtration ce qui ne l'eſt pas, & à diſcerner les limites qui dans le cercle ſi étroit des connoiſſances humaines, ſéparent la lumiere du crépuſcule, & le crépuſcule des ténebres?

Aurons-nous pourtant le courage d'avouer ici que l'indulgent Fénelon, ſi

opposé d'ailleurs à Bossuet, traitoit les Mathématiques avec encore plus de rigueur que lui ? Il écrivoit en propres termes à un jeune homme qu'il dirigeoit, *de ne point se laisser ensorceler par les attraits* diaboliques *de la Géométrie, qui éteindroient en lui l'esprit de la grace* (1). Sans doute les spéculations arides & séveres de cette science, que Bossuet accusoit seulement d'être inutiles à la Théologie, paroissoient à l'ame tendre & exaltée de Fénelon le poison de ces contemplations mystiques pour lesquelles il n'a que trop marqué son foible. Mais si c'étoit là le crime de la Géométrie aux yeux de l'Archevêque de Cambrai, il est difficile de la trouver coupable.

En se montrant peu favorable aux Mathématiques, Bossuet ne témoigna pas la même indifférence à la Philosophie, qui par malheur pour elle ignoroit encore combien les Mathématiques lui étoient nécessaires. Il goûta beaucoup le Cartésianisme, alors très-nouveau & naissant à peine ; un esprit de cette

(1) Voyez les Œuvres Spirituelles de Fénelon, tom. 3, Lettre 148.

trempe, hardi, étendu, vigoureux, & ne demandant qu'à prendre l'eſſor, mais enchaîné par les entraves reſpectées où la Religion le retenoit captif, ſentoit tout le prix de la liberté que la Philoſophie de Deſcartes autoriſe dans les matieres où il eſt permis de douter & de penſer. Les attaques violentes que cette Philoſophie eſſuyoit alors, de la part des Théologiens même, bien loin d'effrayer Boſſuet, contribuoient peut-être, ſans qu'il le ſût, à échauffer ſon zele pour la raiſon perſécutée. Déjà des Magiſtrats, ennemis des lumieres & de leur ſiecle, avoient défendu ſous les peines les plus ſéveres qu'on enſeignât le Cartéſianiſme, qui malgré cette défenſe trouva moyen de s'établir à petit bruit, & finit par détrôner la Scolaſtique ſa rivale. Depuis ce temps, la Philoſophie de Deſcartes, qui n'avoit guere fait que ſubſtituer à des erreurs anciennes & abſurdes des erreurs nouvelles & ſéduiſantes, a diſparu ainſi que celle d'Ariſtote, mais ſans réſiſtance & ſans effort : cette Philoſophie, ſi inutilement tourmentée dans ſon berceau par l'imbécillité puiſſante, réclameroit auſſi inutilement aujourd'hui la

protection dont Boſſuet l'a honorée; elle a péri ſous nos yeux de ſa mort naturelle, & la raiſon a fait toute ſeule ce que l'autorité n'avoit pu faire; importante, mais preſque inutile leçon pour ceux qui ont le pouvoir en main, de ne pas uſer vainement leurs forces pour preſcrire à la raiſon ce qu'elle doit penſer, & de la laiſſer démêler d'elle-même ce qu'il lui convient de rejeter ou de ſaiſir. Plus l'autorité agitera le vaſe où les vérités nagent pêle-mêle avec les erreurs, plus elle retardera la ſéparation des unes & des autres; plus elle verra s'éloigner ce moment, qui arrive pourtant tôt ou tard, où les erreurs ſe précipitent enfin d'elles-mêmes au fond du vaſe, & abandonnent la place aux vérités.

Tandis que Boſſuet nourriſſoit l'activité de ſon eſprit de toutes les connoiſſances convenables à un Miniſtre de l'Egliſe, ſon ame non moins active, & qui avoit auſſi beſoin d'un objet digne de la remplir, ſe formoit à la piété par de fréquens voyages qu'il faiſoit à l'Abbaye de la Trappe; ſéjour qui en effet paroît deſtiné à faire ſentir aux cœurs même les plus tiedes, juſqu'à quel point

une foi vive & ardente peut nous rendre cheres les privations les plus rigoureuſes ; ſéjour même qui peut offrir au ſimple Philoſophe une matiere intéreſſante de réflexions profondes ſur le néant de l'ambition & de la gloire, les conſolations de la retraite, & le bonheur de l'obſcurité.

Le talent de Boſſuet pour la Chaire s'étoit manifeſté preſque dès ſon enfance. Il fut annoncé comme un Orateur précoce à l'Hôtel de Rambouillet, où le mérite en tout genre étoit ſommé de comparoître, & jugé bien ou mal. Il y fit devant une aſſemblée nombreuſe & choiſie, preſque ſans préparation, & avec les plus grands applaudiſſemens, un Sermon ſur un ſujet qu'on lui donna ; le Prédicateur n'avoit que ſeize ans, & il étoit onze heures du ſoir ; ce qui fit dire à Voiture, ſi fécond en jeux de mots, qu'il n'avoit jamais entendu prêcher *ſi tôt ni ſi tard.*

Avec de ſi rares talens pour l'Eloquence, la Nature avoit doué Boſſuet d'une mémoire prodigieuſe ; il ſuffiroit, ſans compter beaucoup d'autres Grands Hommes, pour démentir les lieux communs ſi ſouvent rebattus ſur l'antipathie

de la mémoire & du jugement ; lieux communs débités avec complaiſance par des hommes qui ſe flattent que la Nature leur a donné en jugement ce qu'elle leur a refuſé en mémoire.

Deſtiné par ſon goût & par ſon caractere, à l'Eloquence & à la Controverſe, Boſſuet mena, pour ainſi dire, de front les talens de l'Orateur & du Théologien. Le ton de la Chaire changea dès qu'il y parut ; il ſubſtitua aux indécences qui l'aviliſſoient, au mauvais goût qui la dégradoit, la force & la dignité qui convient à la morale chrétienne. Il n'écrivoit point ſes Sermons, ou plutôt il ne les écrivoit qu'en raccourci, & comme en idée ; il ſe contentoit de méditer profondément ſon ſujet, il en jetoit les principaux points ſur le papier ; il écrivoit quelquefois les unes auprès des autres différentes expreſſions de la même penſée, & dans la chaleur de l'action, il ſe ſaiſiſſoit en courant de celle qui s'offroit la premiere à l'impétuoſité de ſon génie. Les Sermons qu'on a imprimés de lui, reſtes d'une multitude immenſe, (car jamais il ne prêcha deux fois le même) ſont plutôt les eſquiſſes d'un Grand Maître

que des tableaux terminés ; ils n'en ſont que plus précieux pour ceux qui aiment à voir dans ces deſſeins heurtés & rapides les traits hardis d'une touche libre & fiere, & la premiere ſéve de l'enthouſiaſme créateur. Cette fécondité pleine de chaleur & de verve, qui dans la Chaire reſſembloit à l'inſpiration, ſubjuguoit & entraînoit ceux qui l'écoutoient. Un de ces hommes qui font parade de ne rien croire, voulut l'entendre ou plutôt le braver ; trop orgueilleux pour s'avouer vaincu, mais trop juſte pour ne pas rendre hommage à un Grand Homme : *Voilà*, dit-il en ſortant, *le premier des Prédicateurs pour moi ; car c'eſt celui pour lequel je ſens que je ſerois converti, ſi j'avois à l'être.*

Au milieu de ſes triomphes oratoires, Boſſuet fit avec diſtinction ſes premieres armes comme Théologien, par la réfutation du Catéchiſme de *Paul Ferry*, Miniſtre Proteſtant ; cette réfutation, qui annonçoit aux Réformés un Adverſaire redoutable, reçut dans l'Egliſe Catholique tout l'accueil que ſon défenſeur pouvoit eſpérer. Mais ce qui ne doit pas être oublié dans l'Hiſtoire d'une querelle théologique, c'eſt que

Boſſuet & Ferry, qui étoient amis avant leur diſpute, continuerent de l'être après avoir écrit l'un contre l'autre ; rare & digne exemple à offrir aux Controverſiſtes de toutes les Religions, mais qui ſera plus loué qu'imité, & qui ſeroit même appelé ſcandale par les Fanatiques, ſi le nom de celui qui a donné ce ſcandale ne les forçoit au ſilence.

Les ſuccès éclatans de Boſſuet porterent bientôt ſa réputation à la Cour, où ſes Sermons furent applaudis avec tranſport. Louis XIV, meilleur Juge encore que ſes courtiſans, ne tarda pas à lui donner des marques d'eſtime plus diſtinguées que de ſimples éloges. Quoique le nouvel Orateur de Verſailles y offrît un ſpectacle auſſi nouveau par ſa conduite que par ſon éloquence, qu'il ne s'y montrât que dans la Chaire ou au pied des Autels, qu'il ne demandât aucune grace, qu'il fût enfin, comme le ſont preſque toujours les grands talens, ſans manége & ſans ſoupleſſe, la récompenſe qu'il méritoit ſans la chercher vint le trouver dans la ſolitude où il vivoit au milieu de la Cour. Le Roi le nomma à l'Evêché de Condom. Boſſuet, qui voyoit s'élever dans Bourdaloue

un

un ſucceſſeur digne de lui, & formé ſur ſon modele, remit le Sceptre de l'Eloquence Chrétienne aux mains de l'illuſtre rival à qui il avoit ouvert & tracé cette glorieuſe carriere, & ne fut ni ſurpris ni jaloux de voir le Diſciple s'y élancer plus loin que le Maître. Il ſe livra bientôt à un autre genre, où il n'eut ni ſupérieur ni égal, celui des Oraiſons Funebres. Toutes celles qu'il a prononcées, portent l'empreinte de l'ame forte & élevée qui les a produites; toutes retentiſſent de ces vérités terribles, que les Puiſſans de ce monde ne ſauroient trop entendre, & qu'ils ſont ſi malheureux & ſi coupables d'oublier. C'eſt là, pour employer ſes propres expreſſions, qu'on voit *tous les Dieux de la terre dégradés par les mains de la Mort, & abîmés dans l'Eternité, comme les Fleuves demeurent ſans nom & ſans gloire, mêlés dans l'Océan avec les Rivieres les plus inconnues.* Si dans ces admirables Diſcours l'éloquence de l'Orateur n'eſt pas toujours égale, s'il paroît même s'égarer quelquefois, il ſe fait pardonner ſes écarts par la hauteur immenſe à laquelle il s'éleve; on ſent que ſon génie a beſoin de la plus grande liberté pour ſe

déployer dans toute ſa vigueur, & que les entraves d'un goût ſévere, les détails d'une correction minutieuſe, & la ſéchereſſe d'une compoſition *lechée*, ne feroient qu'énerver cette éloquence brûlante & rapide. Son audacieuſe indépendance, qui ſemble repouſſer toutes les chaînes, lui fait négliger quelquefois la nobleſſe même des expreſſions; heureuſe négligence, puiſqu'elle anime & précipite cette marche vigoureuſe, où il s'abandonne à toute la véhémence & l'énergie de ſon ame; on croiroit que la Langue dont il ſe ſert n'a été créée que pour lui, qu'en parlant même celle des Sauvages il eût forcé l'admiration, & qu'il n'avoit beſoin que d'un moyen, quel qu'il fût, pour faire paſſer dans l'ame de ſes Auditeurs toute la grandeur de ſes idées. Les Cenſeurs ſcrupuleux & glacés, que tant de beautés laiſſeroient aſſez de ſang-froid pour appercevoir quelques taches qui ne peuvent les déparer, méritent la réponſe que Milord Bolingbroke faiſoit dans un autre ſens aux détracteurs du Duc de Marlborough: *C'étoit un ſi grand homme, que j'ai oublié ſes vices.* Cet Orateur ſi ſublime eſt encore pathétique, mais

ſans en être moins grand ; car l'élévation, peu compatible avec la fineſſe, peut au contraire s'allier de la maniere la plus touchante à la ſenſibilité, dont elle augmente l'intérêt en la rendant plus noble. Boſſuet, dit un Ecrivain célebre, obtint le plus grand & le plus rare des ſuccès, celui de faire verſer des larmes à la Cour, dans l'Oraiſon Funebre de la Ducheſſe d'Orléans Henriette d'Angleterre; il ſe troubla lui-même & fut interrompu par ſes ſanglots, lorſqu'il prononça ces paroles, ſi foudroyantes à la fois & ſi lamentables, que tout le monde ſait par cœur, & qu'on ne craint jamais de trop répéter : *O nuit déſaſtreuſe, nuit effroyable, où retentit tout-à-coup, comme un éclat de tonnerre, cette accablante nouvelle, Madame ſe meurt, Madame eſt morte !* On trouve une ſenſibilité plus douce, mais non moins ſublime, dans les dernieres paroles de l'Oraiſon Funebre du Grand Condé. Ce fut par ce beau Diſcours que Boſſuet termina ſa carriere oratoire ; il finit par ſon chef-d'œuvre, comme auroient dû faire beaucoup de Grands Hommes, moins ſages ou moins heureux que lui. *Prince*, dit-il en s'adreſ-

ſant au Héros que la France venoit de perdre, *vous mettrez fin à tous ces Diſcours. Au lieu de déplorer la mort des autres, je veux déſormais apprendre de vous à rendre la mienne ſainte ; heureux, ſi averti par ces cheveux blancs du compte que je dois rendre de mon adminiſtration, je réſerve au troupeau que je dois nourrir de la parole de vie, les reſtes d'une voix qui tombe, & d'une ardeur qui s'éteint !* La réunion touchante que préſente ce tableau, d'un Grand Homme qui n'eſt plus, & d'un autre Grand Homme qui va bientôt diſparoître, pénetre l'ame d'une mélancolie douce & profonde, en lui faiſant enviſager avec douleur l'éclat ſi vain & ſi fugitif des talens & de la renommée, le malheur de la condition humaine, & celui de s'attacher à une vie ſi triſte & ſi courte.

La réputation brillante que Boſſuet s'étoit acquiſe, fit deſirer à l'Académie Françoiſe de poſſéder un homme déjà ſi célebre, & de qui elle compte aujourd'hui le nom parmi ceux dont elle s'honore le plus (1). Louis XIV lui confia dans le même temps une place

(1) Il fut reçu le 8 Juin 1671.

bien plus importante. Il jugea, que celui qui annonçoit avec tant de force dans la Chaire évangélique la grandeur divine & la miſere humaine, étoit plus propre que perſonne à pénétrer de ces vérités, par une inſtruction ſolitaire & ſuivie, l'Héritier de la Couronne. Boſſuet fut nommé Précepteur du Dauphin. Qu'on nous permette de nous livrer un moment à la réflexion naturelle que préſente un choix ſi digne d'éloge. Le moyen le plus sûr peut-être d'apprécier les Rois, c'eſt de les juger par les hommes à qui ils accordent leur confiance. Louis XIV donna pour Gouverneurs à ſon Fils & à ſon Petit-fils les deux hommes les plus vertueux de la Cour, & ſur-tout les plus déclarés contre l'adulation & la baſſeſſe, Montauſier & Beauvilliers; pour Précepteurs les deux plus illuſtres Prélats de l'Egliſe de France, Boſſuet & Fénelon; & pour Sous-Précepteurs, Huet & Fleury, dont l'un étoit le plus ſavant, l'autre le plus ſage & le plus éclairé des Eccléſiaſtiques du ſecond ordre. Qu'on joigne à tant d'excellens choix pour un ſeul objet, ceux de Turenne, de Condé, de Luxembourg, de Colbert & de Louvois; qu'on

y joigne le goût exquis avec lequel le Monarque ſut apprécier par lui-même les talens ſi différens de Deſpréaux & de Racine, de Quinault & de Moliere; qu'on y joigne enfin l'honneur qu'il eut d'avertir ſa Cour, & preſque ſa Nation, du mérite de ces grands Ecrivains; & on conclura, pour peu qu'on ſoit juſte, que ſi Louis XIV a été trop encenſé par la flatterie, il a été digne auſſi de recevoir des éloges par la bouche de la juſtice & de la vérité. Boſſuet, & les autres Hommes de génie, dont ce Prince ſut mettre les talens en œuvre dans les jours brillans de ſa gloire, doivent lui faire pardonner quelques choix moins heureux, auxquels il eut la foibleſſe de ſe prêter ſur la fin de ſa vie; triſte fruit du malheur de régner, & ſur-tout de vieillir ſur le Trône!

L'Inſtituteur du Dauphin, perſuadé que ceux qui ſont chargés de la redoutable fonction d'élever un Roi, ſont reſponſables du bonheur des Peuples, & convaincu en même temps qu'il ſuffit à un Prince d'être éclairé pour être vertueux, ne négligea rien pour orner l'eſprit de ſon auguſte Eleve de toutes les connoiſſances qu'il jugea propres à

en faire un Monarque inſtruit & juſte. Réſolu de ſe livrer tout entier à un objet ſi ſacré pour lui, il remit l'Evêché de Condom, & reçut en échange une Abbaye très-modique, mais ſuffiſante à la modération de ſes deſirs. Il ſe prépara à l'éducation du Dauphin, en recommençant, pour ainſi dire, la ſienne. Il reprit ſes premieres études, que depuis long-temps il avoit abandonnées. Il s'exerça même à écrire en Langue Latine, non qu'il ſe flattât de pouvoir bien parler une Langue morte, mais parce qu'il vouloit ſe la rendre plus familiere; à peu près comme ces Amateurs, qui pour apprendre à ſe connoître en peinture, n'héſitent pas à faire eux-mêmes des tableaux, qu'ils n'eſtiment que ce qu'ils valent. Enfin il n'oublia rien pour ſe mettre à l'abri de tout reproche, ſi une éducation préparée par tant de ſoins n'avoit pas tout le ſuccès qu'il s'en promettoit, & ſi le génie du Précepteur n'étoit pas ſecondé par le Diſciple comme il méritoit de l'être.

Quelques Prélats courtiſans, qui regardoient leur aſſiduité à Verſailles comme un droit aux graces du Souverain, étoient ſecrétement, mais profondé-

ment blessés de la préférence qu'on avoit donnée à Bossuet pour remplir une place à laquelle leur orgueilleuse médiocrité ne rougissoit pas de prétendre. Pour se venger de cette préférence si juste, ils publioient que le Précepteur poussoit le zèle pour l'instruction du Prince jusqu'à l'excéder d'ennui & de fatigue: M. le Dauphin, disoient-ils avec une complaisance qui jouoit l'intérêt, se plaignoit qu'on voulût l'obliger à savoir *comment Vaugirard s'appeloit du temps des Druides*. Pour apprécier cette imputation ridicule, il suffit de lire l'Ouvrage célebre que Bossuet composa pour son Disciple, le *Discours sur l'Histoire Universelle*. On admire dans cette grande esquisse un génie aussi vaste que profond, qui dédaignant de s'appesantir sur les détails frivoles, si chers au Peuple des Historiens, voit & juge d'un coup d'œil les Législateurs & les Conquérans, les Rois & les Nations, les crimes & les vertus des hommes; & trace d'un pinceau énergique & rapide le temps qui dévore & engloutit tout, la main de Dieu sur les grandeurs humaines, & les Royaumes *qui meurent comme leurs Maîtres*. Comment l'aigle qui a vu de

ſi haut & de ſi loin, comment le Peintre qui a traité d'une ſi grande maniere l'Hiſtoire du monde, auroit-il pu deſcendre, dans le détail de l'éducation du Prince, à des minuties également indignes du Prince & de lui ? Et quand l'Eleve même l'auroit pu deſirer, comment le Maître en auroit-il eu le courage ?

Nous n'affoiblirons point par une répétition faſtidieuſe les éloges donnés à cet Ouvrage ; nous croyons plutôt devoir à l'Auteur, ſur un point eſſentiel & délicat, une Apologie qui ſera peut-être un nouvel Eloge. On a accuſé Boſſuet d'avoir été dans ce chef-d'œuvre d'éloquence, plus Orateur qu'Hiſtorien, & plus Théologien que Philoſophe ; d'y avoir trop parlé des Juifs, trop peu des Peuples qui rendent ſi intéreſſante l'Hiſtoire Ancienne, & d'avoir en quelque ſorte, ſacrifié l'Univers à une Nation que toutes les autres affectoient de mépriſer. Il répondoit à ce reproche, que s'il avoit paru, dans un ſi grand tableau, négliger le reſte de la terre pour le ſeul Peuple à qui le vrai Dieu fût connu, c'eſt qu'il avoit cru devoir, non-ſeulement à ce Dieu, dont il étoit le

Miniſtre, mais encore à la France, dont le ſort étoit confié à ſes leçons, de montrer par-tout au jeune Prince dans cette vaſte peinture l'objet le plus propre à forcer les Rois d'être juſtes, l'Etre éternel & tout-puiſſant dont l'œil ſévere les obſerve, & dont l'arrêt terrible doit les juger. Boſſuet ſe repréſentoit avec frayeur, à quel point l'humanité ſeroit à plaindre, ſi ce petit nombre d'hommes auxquels la Providence a ſoumis leurs ſemblables, & qui n'ont à redouter ſur la terre que le moment où ils la quittent, ne voyoient au deſſus de leur Trône un Arbitre ſuprême, qui promet vengeance aux infortunés dont ils auront ſouffert ou cauſé les larmes. Ce Prélat citoyen étoit perſuadé, que ceux même qui auroient le malheur de regarder la croyance d'un Dieu comme inutile aux autres hommes, commettroient un crime de *leſe-humanité*, en voulant ôter cette croyance aux Monarques. Il faut que les Sujets eſperent en Dieu, & que les Souverains le craignent.

L'éducation du Dauphin étant finie, Boſſuet, à qui le Roi avoit donné pour récompenſe l'Evêché de Meaux, ſe conſacra de nouveau & ſans relâche à la

défenſe & au ſervice de la Religion. Juſqu'ici nous ne l'avons preſque pas enviſagé comme Théologien profond & zélé : il paroît néanmoins avoir encore été plus jaloux de ſes ſuccès dans la Controverſe, que de ſes talens pour l'Eloquence, comme Deſcartes ſe croyoit plus grand par ſes Méditations métaphyſiques que par ſes découvertes en Géométrie. Mais les triomphes Théologiques de Boſſuet, quelque prix qu'on y doive attacher, ſont la partie de ſon Eloge à laquelle nous devons toucher avec le plus de réſerve ; ſes victoires en ce genre appartiennent à l'Hiſtoire de l'Egliſe, & non à celle de l'Académie, & méritent d'être appréciées par de meilleurs Juges que nous. Le Recueil immenſe de ſes Ouvrages déploye à cet égard toute l'étendue de ſes richeſſes, & toute la vigueur de ſes forces. Là, on le voit ſans ceſſe aux priſes, ſoit avec l'incrédulité, ſoit avec l'héréſie, bravant & repouſſant l'une & l'autre, & couvrant l'Egliſe de ſon Egide contre ce double ennemi qui cherche à l'anéantir. Son goût pour la guerre ſemble le pourſuivre juſque dans les piéces qu'il a conſacrées à l'Eloquence ; il oublie

quelquefois qu'il eſt Orateur, pour ſe livrer à cette Controverſe qu'il chérit tant ; & du trône où il tonne, daignant deſcendre dans l'arene, il quitte, ſi on peut parler ainſi, la foudre pour le ceſte : mais il reprend bientôt cette foudre, & le Dieu fait oublier l'athlete.

Défenſeur intrépide de la Foi de l'Egliſe, Boſſuet n'étoit pas moins ardent pour en ſoutenir les droits. Il fut l'ame de la fameuſe Aſſemblée du Clergé en 1682, où ces droits furent développés avec tant de force, & ſi vigoureuſement maintenus. L'Egliſe de France & celle de Rome étoient alors violemment diviſées ſur l'affaire des *Franchiſes*, & principalement ſur celle de la *Régale*, pour laquelle le Pape Innocent XI montroit un intérêt qu'il oſoit porter juſqu'aux menaces. Déjà ce Pontife entreprenant, plus opiniâtre que politique, avoit déclaré, que pour prévenir le mal funeſte qui menaçoit la Religion, il auroit recours, s'il étoit néceſſaire, aux remedes violens dont la Providence divine lui avoit confié l'emploi redoutable. Ce langage, qui auroit fait trembler le Roi Robert dans

le onzieme ſiecle, n'étoit pas fait au dix-ſeptieme pour intimider Louis XIV, & encore moins l'Evêque de Meaux. Mais la Cour de Rome, malgré la fierté du Monarque & la fermeté de Boſſuet, montroit avec d'autant plus de confiance tout ſon mécontentement ou ſon zele, que ſes prétentions trouvoient de l'appui dans quelques-uns des plus dignes Prélats de l'Egliſe de France. On ſait quelle réſiſtance les reſpectables Evêques d'Alet & de Pamiers oppoſerent à Louis XIV ſur ce droit de Régale, qu'ils croyoient injurieux à l'Epiſcopat. Le Monarque irrité vouloit appeler à ſa Cour les deux Prélats, pour leur faire ſentir tout le poids de ſon indignation : *Que Dieu vous en préſerve, Sire*, lui dit l'Evêque de Meaux qui s'intéreſſoit vraiment à ſa gloire ; *craignez que toute la route des deux Evêques, du fond du Languedoc juſqu'à Verſailles, ne ſoit bordée d'un peuple immenſe qui demandera à genoux leur bénédiction.* Louis XIV ſe rendit à un ſi ſage conſeil ; il craignit de voir échouer l'autorité contre des armes ſi puiſſantes par l'apparence même de leur foibleſſe, & d'oppoſer à l'éloquence foudroyante

de Boſſuet, cette éloquence populaire, mais pénétrante, de la vertu courageuſe & perſécutée.

Quoi qu'il en ſoit de cette querelle, aujourd'hui heureuſement aſſoupie, nous lui ſommes redevables d'un des plus célebres Ouvrages de Boſſuet, la fameuſe *Défenſe de l'Egliſe Gallicane*, regardée aujourd'hui par cette Egliſe comme ſon rempart contre les attaques Ultramontaines, & comme le *Palladium* de ce qu'elle appelle ſes *Libertés*; dénomination précieuſe, quoiqu'aſſez impropre, puiſque ces *Libertés* ne ſont réellement que le droit ancien & commun de toutes les Egliſes, conſervé par celle de France, & oublié de preſque tous les autres. Cet Ouvrage, en mettant le comble à la gloire Epiſcopale & Théologique de l'Evêque de Meaux, le priva d'un chapeau de Cardinal, que lui avoit offert le Pape, s'il eût voulu, non pas défendre ouvertement les prétentions de la Thiare, mais ſeulement ne pas s'y montrer trop contraire. Boſſuet, auſſi fidele ſujet que digne Evêque, renonça ſans peine à un honneur qui ne pouvoit rien ajouter à la conſidération dont il jouiſſoit dans l'Egliſe : il eût plus

illuſtré la pourpre que la pourpre ne l'eût décoré; & ſon nom manque bien plus au ſacré Collége, que le titre d'*Eminence* à ſon nom. On peut ſeulement être étonné que Louis XIV, qui avoit droit de nommer un Cardinal parmi les Evêques de ſon Royaume, ait fruſtré de cette récompenſe le Prélat qui avoit ſi bien défendu l'indépendance & les droits du diadême; nous ignorons quelles raiſons empêcherent un Prince ſi ſenſible à tous les genres de gloire, de s'illuſtrer par cet acte de grandeur & de juſtice; mais nous rejetterons avec autant de mépris que d'indignation, ce que les ennemis de ce grand Roi ont oſé dire, qu'il ne trouvoit pas l'Evêque de Meaux d'*aſſez bonne Maiſon*, pour le revêtir de cette dignité; comme s'il eût pu croire quelque dignité au deſſus de l'honneur qu'il avoit fait à Boſſuet, en lui confiant ſes intérêts les plus ſacrés & les plus chers; & comme s'il falloit être de meilleure Maiſon pour s'appeler Prêtre ou Diacre de l'Egliſe de Rome, que pour être l'Oracle de celle de France, & l'Inſtituteur de l'héritier d'un grand Empire.

Avec une ame noble, active, pleine

de force & de chaleur, avec un caractere ferme & impétueux, & ſur-tout avec des talens éminens, on peut juger ſi Boſſuet eut des ennemis. Peut-être avoit-il le défaut de faire trop ſentir aux talens médiocres cette ſupériorité qui les écraſoit ; trop sûr de terraſſer pour ſe croire obligé de plaire, il négligeoit de tempérer l'éclat de ſa gloire par une modeſtie qui la lui auroit fait pardonner. Mais Boſſuet, dont l'ame étoit aſſez grande pour être ſimple, réſervoit ſans doute la ſimplicité pour le fond de ſon cœur, & croyoit trop au deſſous de lui de ſe parer, aux yeux de ſes ennemis, d'une vertu qu'ils auroient accuſée de n'être que le maſque de l'orgueil. Sa noble fierté reçut plus d'une fois à la Cour, non des coups violens, que la calomnie n'eût oſé lui porter, mais des attaques indirectes, moins haſardeuſes pour la main lâche de l'envie. Il préſentoit un jour à Louis XIV le Pere Mabillon, comme *le Religieux le plus ſavant de ſon Royaume.... Ajoutez, & le plus humble*, dit l'Archevêque de Reims le Tellier, qui prétendoit faire une Epigramme bien adroite contre la modeſtie du Prélat. Cependant,

le même Archevêque, quelque humilié qu'il se sentît par la force & la grandeur du génie de Bossuet, étoit assez juste pour ne pas souffrir qu'on la méconnût. Un jour que de jeunes Aumôniers du Roi, dont l'un a depuis occupé de très-grandes places, parloient en sa présence, avec la légéreté Françoise, des talens & des ouvrages de l'Evêque de Meaux, qu'ils osoient vouloir rendre ridicule : *Taisez-vous*, leur dit le Tellier, *respectez votre Maître & le nôtre.*

La circonstance de la vie de Bossuet, qui dut être la plus affligeante pour lui, est l'obligation qu'il crut devoir s'imposer de combattre dans la personne de Fénelon la vertu même, & la vertu qui s'égaroit. Mais les opinions de l'Archevêque de Cambrai sur le Quiétisme, lui parurent d'autant plus dangereuses, que celui qui les répandoit étoit bien propre à séduire par la douceur de ses mœurs, & par le charme de son éloquence : on disoit de lui, en le comparant à l'Evêque de Meaux, que ce dernier prouvoit la Religion, & que Fénelon la faisoit aimer. Bossuet, inéxorablement attaché à la saine Doctrine, y sacrifia sans balancer l'amitié qu'il avoit témoi-

gnée juſqu'alors à l'Archevêque de Cambrai. Il écrivit contre lui avec toute la force que l'intérêt de la Foi devoit inſpirer à ſon Défenſeur ; peut-être même l'ardeur religieuſe l'emporta-t-elle quelquefois à des expreſſions peu ménagées contre ſon vertueux Adverſaire ; celui-ci du moins ſe crut offenſé, & s'en plaignit avec cette douceur qui ne l'abandonnoit jamais (1). Moins modérés & moins équitables que Fénelon, les ennemis de Boſſuet oſoient ajouter, qu'il n'avoit montré tant de chaleur dans cette querelle, que par un motif de jalouſie, & pour éloigner de la Cour un concurrent, auſſi propre par ſes talens à faire des enthouſiaſtes, que digne par ſon caractere d'avoir des amis. En même temps les partiſans de l'Evêque de Meaux accuſoient Fénelon de mauvaiſe foi, de manége & de fauſſeté. Ces imputations odieuſes étoient bien plus l'ouvrage des deux partis que des deux chefs, trop grands l'un & l'autre pour s'attaquer avec tant de fiel & de ſcandale. Il faut mettre ſur la même ligne toutes ces productions mutuelles de la

(1) Voyez plus bas l'Eloge de Fénelon.

paſſion & de la haine, & déplorer la méchanceté des hommes.

Les Proteſtans, & ſur-tout le Fanatique Jurieu, dont les calomnies auroient déshonoré la meilleure cauſe, ont auſſi taxé Boſſuet de barbarie à leur égard, & d'avoir autoriſé par ſes conſeils la perſécution violente, ſi contraire au Chriſtianiſme, à l'humanité, à la politique même, que Louis XIV eut le malheur d'ordonner ou de permettre contre les Réformés. Perſonne n'ignore que des hommes alors très-accrédités, & plus ennemis encore de Boſſuet vivant, que de Calvin qui n'étoit plus, furent les déteſtables auteurs de cette perſécution, dont ils vouloient faire retomber la haine ſur l'Evêque de Meaux. Mais il ſe défendit hautement d'être leur complice. Il ne craignit point de prendre les Nouveaux-Convertis à témoin de ſes réclamations contre ces expéditions militaires & cruelles, ſi connues ſous le nom de *Miſſion Dragonne*. Accoutumé à ne ſoumettre que par les armes de la perſuaſion ſes freres égarés, *il ne pouvoit*, diſoit-il, *ſe réſoudre à regarder les bayonnettes comme des inſtrumens de converſion.*

Plein du deſir ſincere de réunir par la conciliation les Proteſtans à l'Egliſe, il eut un commerce de lettres avec le célebre Leibnitz ſur cet objet, ſi digne d'occuper ces deux Grands Hommes. Mais Leibnitz, plus tolérant que controverſiſte, & plus Philoſophe que Proteſtant, traitoit cette grande affaire de Religion, comme il eût traité une négociation entre des Souverains. Peu inſtruit ou peu touché de la rigueur inflexible des principes Catholiques en matiere de foi, il croyoit que chacune des parties belligérantes devoit faire à la paix quelques ſacrifices, & céder un point pour en obtenir un autre; Boſſuet, inébranlable dans ſa croyance, vouloit, pour préliminaire, que les Proteſtans commençaſſent par ſe ſoumettre à tout ce que le Concile de Trente exigeoit d'eux. On croira ſans peine que le Négociateur Théologien ne put s'accorder avec le Négociateur accommodant. En vain dans un Ecrit public, un Miniſtre Réformé exhorta Boſſuet à la condeſcendance. *C'eſt en bon François*, diſoit Bayle, *l'exhorter à ſe faire Proteſtant; il n'en fera rien; on peut l'aſſûrer ſans être Prophete.*

On ne s'eſt pas borné à taxer de cruauté ſon zele ; on a voulu le rendre ſuſpect de fauſſeté. On a dit qu'il avoit des ſentimens Philoſophiques différens de ſa Théologie, ſemblable à ces Avocats qui dans leurs déclamations au Barreau s'appuient ſur une Loi dont *ils* connoiſſent le foible ; ainſi la haine a voulu le rendre tout à la fois criminel & ridicule, en l'accuſant (ce ſont les termes de ſes détracteurs) d'avoir conſumé ſa vie & ſes talens à des Diſputes dont il ſentoit la futilité. La meilleure réponſe à cette accuſation, eſt celle que Boſſuet lui-même y a faite, par le ton dont il oſa parler à Louis XIV dans le temps de ſes démêlés avec l'Archevêque de Cambrai. *Qu'auriez-vous fait*, lui dit le Monarque étonné de ſon ardeur, *ſi j'avois été pour Fénelon contre vous ? Sire*, répondit Boſſuet, *j'aurois crié vingt fois plus haut.* Il connoiſſoit trop l'empire de la Foi ſur l'eſprit du Monarque, pour craindre que cette réponſe l'offensât ; mais on a beau dans ces occaſions être sûr de la piété du Prince, il faut encore du courage pour oſer la mettre à une pareille épreuve. Boſſuet étoit convaincu, que la vraie

pierre de touche d'un amour ſincere pour la Religion, n'eſt pas toujours de déclamer avec violence contre ſes ennemis, lorſqu'ils ſont ſans appui & ſans pouvoir, mais de réclamer ſes droits avec courage, lorſqu'il eſt dangereux de les rappeler à un Roi qui les oublie. Il ne craignoit point de dire, que tout Miniſtre de l'Etre Suprême, qui, placé près du Trône, recule ou héſite dans ces circonſtances redoutables, eſt indigne du Dieu qu'il repréſente par ſon caractere & qu'il outrage par ſon ſilence. Il donna dans une autre occaſion une preuve plus éclatante encore de ſa grandeur d'ame Epiſcopale, par la force avec laquelle il s'éleva contre des Moines auſſi vils que coupables, qui dans la dédicace d'une Theſe avoient eu la baſſe impiété de mettre leur Roi à côté de leur Dieu, *de maniere*, dit Madame de Sévigné, *qu'on voyoit clairement que Dieu n'étoit que la copie.* Boſſuet en porta ſes plaintes au Monarque même ſi indignement célébré: la pieuſe modeſtie du Roi rougit du parallele, & il ordonna la ſuppreſſion de la Theſe.

L'Evêque de Meaux étoit néanmoins trop éclairé pour compromettre la Re-

ligion en outrant ſon zele. Il ſavoit, que ſi la vérité ne doit pas redouter l'approche du Trône, elle ne doit auſſi s'en approcher qu'avec cette fermeté prudente, qui prépare & aſsûre ſon triomphe. Comme il avoit écrit avec beaucoup de force contre les Spectacles, il fut un jour conſulté ſur ce cas de conſcience par Louis XIV, qui n'avoit pas encore renoncé à voir les chefs-d'œuvre du Théatre, & à qui peut-être ce délaſſement ſi noble étoit néceſſaire pour apprendre quelques-unes de ces vérités qu'on n'oſe pas toujours dire aux Rois. *Sire*, répondit Boſſuet au Monarque, *il y a de grands exemples pour, & de fortes raiſons contre.* Si la réponſe n'étoit pas déciſive, elle étoit du moins auſſi adroite que noble. Ce Prélat avoit lui-même été au Théatre dans ſa jeuneſſe, mais uniquement pour ſe former à la déclamation; c'étoit une leçon qu'il ſe permettoit de prendre, pour s'enrichir, diſoit-il, comme les Iſraélites, des dépouilles des Egyptiens; mais il n'avoit uſé que rarement de ce dangereux moyen de s'inſtruire, & depuis qu'il fut dans les Ordres, il y renonça pour toujours. Il refuſa même d'aller

voir la Tragédie d'*Eſther*, à laquelle toutes les perſonnes pieuſes de la Cour briguoient l'honneur & le plaiſir d'aſſiſter ; il fut plus rigide encore que ces ſpectateurs timorés & délicats, qui fort avides de ces dévots amuſemens, ſe trouvoient heureux de pouvoir en jouir ſans ſcrupule.

Quoique l'Evêque de Meaux, fidele à ſes principes, osât dans les occaſions importantes parler à Louis XIV avec une liberté qui faiſoit trembler pour lui les Courtiſans, l'inflexible Docteur Arnauld, faute de connoître les hommes, & ſur-tout les Rois, accuſoit le Prélat de ne pas avoir le courage de dire au Monarque les vérités qu'il avoit le plus beſoin d'entendre. On croira ſans doute qu'Arnauld vouloit parler des foibleſſes de ce Prince, de ſon goût pour le faſte, & de ſon amour pour la guerre : mais le Docteur ſe plaignoit ſeulement du peu de zele que Boſſuet montroit au Roi pour les intérêts des *Diſciples de Saint Auguſtin ;* c'eſt ainſi qu'Arnauld appeloit les partiſans de ſa doctrine ſur la ſignature du Formulaire. Emporté & comme ſubjugué par ſes opinions théologiques, il ne voyoit rien dans

dans l'Univers au delà des malheureuſes diſputes, trop nuiſibles à ſon repos, & trop peu dignes de ſon génie.

Si les *Diſciples de S. Auguſtin* n'étoient pas contens de la tiédeur de Boſſuet pour les défendre, leurs ennemis l'étoient encore moins de ſa froideur à les perſécuter, & ce double mécontentement fait ſon éloge. Il n'ignoroit pas même, qu'à l'occaſion de ſa prétendue indulgence pour les Sectateurs de Janſénius, l'adroit Pere de la Chaiſe lui rendoit ſourdement auprès du Roi tous les ſervices charitables que le patelinage inſidieux peut rendre à la bonne foi ſans intrigue, & qui néglige de ſe tenir ſur ſes gardes; mais pour cette fois au moins la malignité hypocrite & jalouſe tendit à la Cour ſes filets en pure perte, & l'aſcendant du Prélat déconcerta le manége du Confeſſeur.

Le Jéſuite Maimbourg, Ecrivain ſans conſéquence, mais vil inſtrument des ennemis de Boſſuet, qui pour lui porter leurs coups ſe cachoient derriere cet enfant perdu, avoit coutume de peindre, ſous des noms empruntés, dans ſes lourdes & ennuyeuſes Hiſtoires, ceux qui étoient l'objet de ſes Satyres. Il fit dans

ſon Hiſtoire du *Luthéraniſme* le portrait imaginaire de Boſſuet, ſous le nom du Cardinal Contarini, dont il expoſoit la Théologie & la conduite accommodante en termes qui indiquoient l'Evêque de Meaux avec plus de clarté que de fineſſe. Un portrait ſi reſſemblant eut le ſuccès dont il étoit digne; perſonne n'y reconnut Boſſuet; & Maimbourg, déjà miſérable Hiſtorien, fut de plus un Calomniateur ridicule.

Nous ne perdrons point de temps à repouſſer le menſonge déjà réfuté plus d'une fois, ſur le prétendu mariage d'un Prélat ſi auſtère dans ſes mœurs. Nous n'oppoſerons à cette calomnie qu'une courte réponſe, qui ſuffira au Lecteur impartial & Philoſophe. Boſſuet étoit trop occupé de controverſes, trop abſorbé par ſes ſpéculations Théologiques, trop abſolument livré à ſon cabinet, à l'Egliſe & à la guerre, pour être forcé d'avoir recours aux conſolations que peuvent chercher dans une union mutuelle les ames tendres & paiſibles. Il avoit plus beſoin de combats que de ſociété domeſtique, & de gloire que d'attachemens.

Loin d'avoir recours à cet adouciſ-

ſement des maux de la vie, il négligeoit juſqu'aux amuſemens les plus ſimples ; il ſe promenoit peu, & ne faiſoit jamais de viſites. *Monſeigneur*, lui dit un jour ſon Jardinier, à qui il demandoit par diſtraction des nouvelles de ſes arbres, *ſi je plantois des Saint-Auguſtins & des Saint-Jérômes, vous viendriez les voir, mais pour vos arbres vous ne vous en mettez guère en peine.*

Accablé de travaux & de triomphes, l'Evêque de Meaux exécuta après la mort du Grand Condé ce qu'il avoit annoncé en terminant l'Oraiſon funèbre de ce Prince. Il ſe livra ſans réſerve au ſoin & à l'inſtruction du Diocèſe que la Providence avoit confié à ſes ſoins, & dans le ſein duquel il avoit réſolu de finir ſes jours. Dégoûté du monde & de la gloire, il n'aſpiroit plus, diſoit-il, qu'à être enterré *au pied de ſes Saints Prédéceſſeurs*. Il ne monta plus en chaire que pour prêcher à ſon Peuple cette même Religion, qui après avoir ſi long-temps effrayé par ſa bouche les Souverains & les Grands de la terre, venoit conſoler par cette même bouche la foibleſſe & l'indigence. Il deſcendoit même juſqu'à faire le Catéchiſme aux enfans, & ſur-

tout aux pauvres, & ne ſe croyoit pas dégradé par cette fonction, ſi digne d'un Evêque. C'étoit un ſpectacle rare & touchant, de voir le Grand Boſſuet, tranſporté de la Chapelle de Verſailles dans une Egliſe de Village, apprenant aux Payſans à ſupporter leurs maux avec patience, raſſemblant avec tendreſſe leur jeune famille autour de lui, aimant l'innocence des enfans & la ſimplicité des peres, & trouvant dans leur naïveté, dans leurs mouvemens, dans leurs affections, cette vérité précieuſe, qu'il avoit cherchée vainement à la Cour, & ſi rarement rencontrée chez les hommes. Retiré dans ſon cabinet dès qu'il pouvoit diſpoſer de quelques inſtans, il continuoit à y remplir les devoirs de Paſteur & de Pere; & ſa porte étoit toujours ouverte aux malheureux qui cherchoient ou des inſtructions, ou des conſolations, ou des ſecours; jamais ils ne furent repouſſés par cette réponſe qu'un autre Prélat *très-ſavant* leur faiſoit faire : *Monſeigneur étudie*. L'étude de l'Evangile, que ce Prélat ſi *ſtudieux* auroit dû préférer à toute autre, avoit appris à Boſſuet, que l'obligation de toutes les heures, pour celui qui doit annoncer aux hommes

le Dieu de bonté & de juſtice, eſt d'ouvrir ſes bras à ceux qui ſouffrent, & d'eſſuyer leurs larmes. Avec quelle ſatisfaction l'Evêque de Meaux n'eût-il pas vu ces principes, ſi éloquemment & ſi dignement expoſés dans la Lettre qu'un Prélat notre Confrere (1) écrivoit il y a quelques mois à ſes Curés (2) ſur le fléau qui déſoloit alors la Province de Languedoc; ouvrage dicté par l'humanité la plus tendre, la bienfaiſance la plus active, & la Religion la plus éclairée?

Ce fut dans ces travaux de charité paſtorale que Boſſuet termina ſa vie, le 12 Avril 1704, honoré des regrets de toute l'Egliſe, qui conſervera une mémoire éternelle & chere de ſa doctrine, de ſon éloquence, & de ſon attachement pour Elle. Auſſi a-t-elle fait de lui une eſpece d'apothéoſe, par le reſpect qu'elle témoigne pour ſes Ouvrages, par le poids qu'elle donne à ſon autorité dans les matieres de la Foi, par l'hommage que tous les partis qui la diviſent & la déchirent ont conſtamment rendu au

(1) M. l'Archevêque de Toulouſe.
(2) Cet Eloge a été lu le 15 Mai 1775.

nom de l'Evêque de Meaux : la Religion, dont il a été le plus courageux Défenſeur, ſemble avoir confirmé par ſon ſuffrage l'Eloge que la Bruyere oſa donner à ce Grand Homme en pleine Académie, lorſqu'en nommant Boſſuet dans ſon Diſcours de réception, il s'écria avec un tranſport que partagerent ſes Auditeurs : *Parlons d'avance le langage de la Poſtérité, un Pere de l'Egliſe.*

ÉLOGE

DE M. L'ABBÉ

DE DANGEAU*.

LOUIS DE COURCILLON DE DANGEAU naquit au mois de Janvier 1643, de Louis de Courcillon, Marquis de Dangeau, & de Charlotte des Noues, petite-fille du fameux du Pleſſis-Mornay. Il deſcendoit d'une ancienne & illuſtre Maiſon; avantage dont le prix eſt toujours très-réel, aux yeux même du Philoſophe, qui regarde le rang & la naiſſance comme un moyen de plus pour l'homme vertueux de faire du bien à ſes ſemblables, & qui chérit, dans les Grands dignes de leur nom, le pouvoir ſi reſpectable & ſi doux de protéger

(1) Lu le 29 Février 1776.

les foibles & de ſoulager les malheureux. Mais M. l'Abbé de Dangeau a pour nous un autre titre de nobleſſe qui lui eſt propre, & qui doit particuliérement nous toucher, ſon amour & ſon dévouement pour les Lettres, ſon zele pour les intérêts & pour la gloire de cette Compagnie, les preuves qu'il ne ceſſa de lui en donner, & dont notre reconnoiſſance voudroit éterniſer la mémoire. Nous n'avons loué juſqu'ici, dans ces Séances où le Public veut bien nous écouter, que des Académiciens célebres par leurs talens & par leurs Ouvrages; nous allons faire voir aujourd'hui, que nous ne leur accordons point, par un tribut excluſif d'éloges, une préférence qui ſeroit très-injuſte : nos Confreres, de quelque état qu'ils ſoient, qui aiment & qui honorent l'Académie, ont tous un égal droit à nos ſentimens, & leur cendre un égal droit à nos hommages.

Le nom du biſaïeul maternel de M. l'Abbé de Dangeau, du Pleſſis Mornay, un des oracles du Calviniſme, annonce aſſez que l'arriere-petit-fils fut élevé dans les mêmes erreurs. Mais parvenu à l'âge de réfléchir, d'apprécier les idées de ſon enfance, & de juger ſon éducation,

il ſe ſentit vivement tourmenté des entraves que lui impoſoit cette éducation malheureuſe. Plein d'amour pour ſon Roi, & d'attachement pour ſa Religion, il deſiroit ardemment que ſa conſcience lui permît de concilier ce qu'il ſentoit pour l'un avec ce qu'il croyoit devoir à l'autre. L'Evêque de Meaux, Boſſuet, en poſſeſſion de faire à l'Egliſe les plus brillantes conquêtes, vint au ſecours de ſes ſcrupules, & fut aſſez heureux pour l'en délivrer. M. de Dangeau eut pluſieurs conférences avec ce grand Prélat; il lut, avec autant d'attention que d'intérêt, ſa fameuſe *Expoſition de la Doctrine Catholique*, qui avoit eu le rare avantage de ſoumettre Turenne à la Foi, & d'amener aux pieds du Saint Siége le vainqueur de l'Eſpagne & de l'Empire. Le jeune Proſélyte, auſſi docile que le grand Capitaine, demeura bientôt perſuadé, malgré l'éloquente ſubtilité du Miniſtre Claude, qu'il n'y avoit pour ſon ame agitée d'aſyle & de repos que dans le ſein de l'Egliſe Romaine; il preſſa ſon abjuration, & ſe ſentit très-ſoulagé de n'avoir plus à craindre de déplaire ou à ſon Dieu, ou à ſon Souverain. Raſſûré

déſormais, & pour ce monde & pour l'autre, il entra dans l'état Eccléſiaſtique, tant par le deſir de mettre ſa converſion hors de doute, que par celui de ſe livrer entiérement à l'ardeur qu'il avoit pour l'étude. Uniquement occupé de ſatisfaire cette paſſion, qui n'étoit pas alors le défaut des perſonnes de ſon rang (& qui ne l'eſt guere plus aujourd'hui) il ne voulut jamais poſſéder que des Bénéfices ſimples, parce qu'en le diſpenſant des pénibles & redoutables fonctions du Miniſtere, ils lui permettoient de donner ſans ſcrupule tout ſon temps aux Lettres. Demeuré ainſi tout-à-fait libre pour ſe dévouer à ce qu'il aimoit, il n'éprouva, ni le chagrin d'en faire le ſacrifice, ni le remords de préférer ſes goûts à ſes devoirs. On ajoute, que dans la premiere ferveur de ſon zele Catholique, ſévere obſervateur des loix de l'Egliſe, il avoit formé la réſolution édifiante & courageuſe de ſe borner à un ſeul Bénéfice; mais nous ſommes obligés de convenir qu'il ſe relâcha enfin de cette rigueur. Il avouoit avec regret, que le torrent de l'exemple l'avoit entraîné; qu'il avoit cédé ſur-tout à la crainte; peut-être aſſez

pardonnable, d'encourir la haine de quelques hommes de ſon état, dont l'avidité égaloit le crédit, & qui trouvant dans ſa régularité leur condamnation, s'en offenſoient comme d'un trait de ſatyre.

Louis XIV, qui loin de craindre & de repouſſer le mérite, comme on l'a reproché à plus d'un Prince, aimoit à l'attirer près de ſa perſonne, connut bientôt tout celui de M. l'Abbé de Dangeau, & ſe l'attacha en le nommant ſon Lecteur. Cette place, qui lui donnoit un accès facile auprès du Trône, lui offroit des occaſions fréquentes d'être utile aux Lettres, d'inſpirer au Monarque une juſte eſtime pour ceux qui les cultivoient dans l'obſcurité avec plus de ſuccès que de fortune, & de leur obtenir des graces qu'ils méritoient ſans les rechercher. M. l'Abbé de Dangeau ſavoit que le rôle d'*ami* des Gens de Lettres eſt un des plus nobles qu'un ſujet puiſſe remplir auprès de ſon Roi; qu'en mettant le Souverain à portée de connoître & de favoriſer la lumiere que les Lettres répandent, on le diſpoſe à profiter de cette lumiere pour lui même en ſe la rendant propre & perſonnelle;

qu'il devient alors plus digne d'entendre ces vérités importantes qui intéreſſent le bonheur des hommes, & plus empreſſé d'en faire goûter les fruits à ſes Peuples; & qu'ainſi le courtiſan eſtimable, qui ſe rend auprès du Prince l'appui des Ecrivains diſtingués & vertueux, peut être regardé comme le bienfaiteur de la Nation. Tel fut l'uſage, malheureuſemênt trop peu commun, que fit M. l'Abbé de Dangeau, de la confiance que Louis XIV lui avoit accordée. Il s'acquitta conſtamment, dans la place qu'il occupoit auprès du Roi, du devoir ſi honorable à tous deux, de faire connoître les hommes illuſtres de la France, à celui dont la gloire étoit de les protéger. Un Prince de l'Empire, amateur des Lettres, demandoit, dit-on, au célebre Leibnitz qui revenoit d'une Cour étrangere, s'il avoit eu avec le Souverain de cette Cour de fréquentes converſations: *Il ne m'a jamais parlé*, dit humblement le Philoſophe: *A qui parloit-il donc*, répondit le Prince? Graces aux ſoins de M. l'Abbé de Dangeau, ſecondés d'ailleurs par Colbert comme ils devoient l'être, Louis XIV fut à l'abri d'un tel

reproche. Il connut, il aima, il récompenſa Deſpréaux & Racine, Boſſuet & Fénelon, Quinault & Moliere. Il négligea le ſeul la Fontaine, & paya par cet oubli le tribut à la Royauté.

M. l'Abbé de Dangeau rendit encore aux Lettres un ſervice plus ſignalé, parce qu'il étoit plus courageux. Elles avoient pour ennemis, à la Cour même de Louis XIV qui les aimoit, quelques-uns de ces hommes, que Deſpréaux a crayonnés dans la Satyre *ſur la Nobleſſe*, & qui dégradés par leurs baſſeſſes aux yeux même de leur Maître, étoient irrités de ne pouvoir trouver à leur tour dans les Gens de Lettres des flatteurs & des eſclaves. Appliqués à décrier ſans relâche, & de tout leur foible pouvoir, le mérite diſtingué qui aimoit mieux les avoir pour détracteurs que pour Mécenes, ils avoient imaginé un genre d'accuſation, bien fait pour réuſſir chez une Nation légere & frivole; c'étoit d'imprimer à ceux qu'ils vouloient perdre, un nom de ſecte, qui ſans autre examen les rendît odieux; & comme le parti Janſéniſte étoit alors le plus réprouvé du Monarque, ils noirciſſoient de ce nom les hommes à talens, lorſ-

qu'ils pouvoient le tenter avec quelque eſpérance de ſuccès. Mais par malheur ils trouvoient en leur chemin M. l'Abbé de Dangeau, toujours prêt à repouſſer leurs lâches imputations, & à juſtifier auprès du Prince les Littérateurs eſtimables, que pourſuivoient la haine & le menſonge; il prenoit leurs intérêts avec chaleur, ſans même qu'ils euſſent réclamé ſon appui; & pluſieurs d'entre eux lui eurent à cet égard des obligations eſſentielles, qu'il leur laiſſa toujours ignorer. Ce nom de ſecte & de parti, que les calomniateurs des Lettres employoient alors contre elles, a été depuis, comme l'on ſait, remplacé par d'autres, lorſqu'ils ont paru plus propres à l'effet charitable qu'on vouloit produire. Puiſſent les Sages, qui eſſuieroient à l'avenir de pareilles attaques, trouver auſſi de pareils défenſeurs, & n'être pas réduits à s'écrier: *O Dangeau où êtes-vous!*

En travaillant pour les Gens de Lettres, M. l'Abbé de Dangeau, ſans le ſavoir, travailloit auſſi pour lui-même. Il lui étoit en effet très-important, quoiqu'il n'en eût pas formé le projet, d'avoir dans cette claſſe d'hommes des

amis & des partiſans zélés, qui ſuſſent & qui oſaſſent faire parler la vérité pour lui, comme il l'avoit fait parler pour eux. Car l'honnêteté ſévere de ſa conduite lui avoit fait des ennemis redoutables dans le ſéjour orageux & corrompu qu'il habitoit. La haine qu'on lui portoit avoit pour cauſe un Ouvrage très-louable, mais très-dangereux, dont il avoit eu le courage & la probité de ſe charger; Ouvrage qui n'étoit à la vérité que manuſcrit, mais qu'il compoſoit tous les ans par ordre du Roi, & qu'il lui mettoit ſous les yeux à la fin de chaque année. C'étoit un état de toutes les graces que le Prince accordoit à ceux qui l'entouroient. Ce tableau, détaillé avec la vérité la plus ſcrupuleuſe, étoit diſpoſé de la maniere la plus frappante & la plus claire pour faire voir d'un coup d'œil les déprédations & les abus. Le Monarque fut un peu étonné d'apprendre, qu'il y avoit tel homme à ſa Cour qui avoit reçu de lui près de deux millions; on peut croire que ceux qui levoient ces ſcandaleuſes contributions ſur le Prince, ou plutôt ſur l'Etat, ne furent pas gré à M. l'Abbé de Dangeau d'avoir éclairé le Roi ſur ce qu'ils avoient tant

d'intérêt de cacher. Nous ſupprimons les réflexions que préſente un fait ſi affligeant; le moins intelligent de nos Lecteurs n'a pas beſoin de nous pour éprouver la douleur de les faire; & elles ſeroient d'ailleurs trop inutiles à l'intrépide avidité, qui n'y trouveroit qu'une morale faſtidieuſe, & bien peu faite pour elle.

Le nom que M. l'Abbé de Dangeau s'étoit fait parmi les Gens de Lettres, & comme leur ami, & comme leur défenſeur, & ſur-tout comme leur rival, lui ouvrit avec diſtinction les portes de l'Académie Françoiſe (1). Mais il ne crut

(1) Il fut reçu le 26 Février 1682 à la place de l'Abbé Cotin, ſi vilipendé par Deſpréaux. Le Diſcours de réception de M. l'Abbé de Dangeau ne ſe trouve point dans les Harangues de l'Académie. On y lit ſeulement la réponſe que lui fit l'Abbé Gallois, & dans laquelle, contre l'uſage, il n'eſt pas dit un mot du malheureux prédéceſſeur de M. l'Abbé de Dangeau. Il eſt à croire que le Directeur en avoit laiſſé le ſoin au Récipiendaire, & que celui-ci n'oſa imprimer un Eloge qu'il craignoit de voir commenté & parodié par le Public. Ce n'eſt pas que l'Abbé Cotin fût auſſi dépourvu de mérite que les Satyres de Deſpréaux pourroient le faire penſer. On peut voir dans l'Hiſtoire de l'Académie par M. l'Abbé d'Olivet, la juſtice que lui a rendue cet Acadé-

pas que ce fût assez pour son nom d'en charger la liste, ni qu'il fût digne de lui d'y usurper une place, qui après lui avoir été donnée ne cessât point d'être vacante. Il avoit sur ses devoirs en tout genre des principes séveres, qui adoptés à la rigueur, laisseroient voir plus d'un vuide dans un assez grand nombre de Compagnies. Il disoit, que ceux qui négligent de se rendre utiles à une Société où ils ont desiré d'être admis, ressemblent aux estropiés & aux boiteux, qui dans la parabole de l'Evangile rempliſſent le festin du Pere de Famille. M. l'Abbé de Dangeau se conforma dans la pratique à cette maxime, & fut à tous égards un excellent Académicien. Il composa sur la Grammaire plusieurs Traités, pleins de cette métaphysique nette & préciſe, qui décele un Grammairien Philosophe, & non un simple Grammairien de faits & de routine. Il s'occupa sur-tout très-long-temps du soin délicat & pénible de

---

micien, d'ailleurs admirateur zelé de Despréaux. Mais les sarcasmes de ce grand Poëte avoient jeté sur l'Abbé Cotin un vernis de ridicule & de mépris dont il ne lui a pas été possible de se relever, ni de son vivant, ni après sa mort.

faire l'énumération exacte des ſons de nôtre Langue, & d'aſſigner à chacun une marque particuliere & diſtinctive. Pour faire ſentir le prix de ſon travail ſur ce ſujet, qu'on nous permette ici quelques réflexions, d'autant moins déplacées dans cet Eloge, qu'elles ont rapport à l'un des principaux objets de cette Académie, à la philoſophie de la Grammaire.

La découverte la plus honorable peut-être à l'eſprit humain, eſt l'invention de l'Alphabet, c'eſt-à-dire, des élémens dont l'écriture eſt formée. Qu'on ſe rappelle l'étonnement des Américains lorſqu'ils furent témoins pour la premiere fois des effets merveilleux de l'art d'écrire : qu'on ſuppoſe une Nation, d'ailleurs éclairée, mais privée de cet art ſublime, & à qui l'on annonce que les Peuples d'un autre Pays ont le ſecret de peindre leur penſée, & de converſer enſemble à des diſtances énormes ſans ſe voir ni s'entendre ; cette Nation croira, ou qu'on lui débite une fable, ou qu'un autre Prométhée a dérobé ce tréſor aux Dieux pour en faire part aux hommes. En effet, cette découverte admirable, dont l'époque eſt enſevelie dans

la nuit des ſiecles, ſuppoſe une longue ſuite d'idées fines & profondes, qui n'a pu naître & ſe développer que dans la tête d'un Philoſophe ſupérieur; homme d'autant plus rare, que cette ſuite d'idées, par la liaiſon intime de toutes ſes parties, a dû ſe former dans ſon eſprit comme d'un ſeul jet, mais lent & continu, & qu'elle a dû être par conſéquent l'ouvrage incroyable d'un ſeul, & non, comme la plupart des connoiſſances humaines, le fruit des travaux ſucceſſifs & accumulés de pluſieurs têtes penſantes. Le premier trait, ou plutôt le premier inſtinct de génie dans l'Inventeur de l'Alphabet, a été de ſoupçonner, que les ſons élémentaires de quelque langue que ce puiſſe être, ſont en bien plus petit nombre qu'ils ne le paroiſſent au premier coup d'œil, & qu'il eſt par conſéquent poſſible de les compter. La même ſagacité qui lui avoit inſpiré ce ſoupçon, lui a fait prendre la méthode la plus ſûre pour l'approfondir & le vérifier: il a décompoſé les mots dans leurs moindres parties; il y a remarqué d'abord des parties très-ſenſibles & très-diſtinctes (qu'on a depuis nommées *Syllabes*) & qui, ſe pro-

nonçant ſéparément & indépendamment les unes des autres, peuvent auſſi être ſéparément analyſées ; il a enſuite obſervé que ces *Syllabes*, dont le nombre paroît immenſe, & l'eſt en effet, n'ont cependant pour élémens que deux eſpeces de ſons articulés, les uns (qu'on a dans la ſuite appelés *Voyelles*) & qui ſe forment par une ſimple émiſſion de la voix, ſans avoir beſoin d'être joints à aucun autre ſon pour être entendus; les autres (qu'on a nommés *Conſonnes*) & qui ne peuvent frapper l'oreille, qu'autant qu'ils ſont aidés d'une Voyelle ſur laquelle ils s'appuient. Eclairé par cette diviſion ſimple & lumineuſe, notre Philoſophe créateur a entrepris le dénombrement de ces deux eſpèces de ſons ; la Nature, pour le conduire avec ſûreté dans ce labyrinthe, lui préſentoit un fil, qu'il n'a pu manquer de ſaiſir; il a ſans doute examiné, avec l'attention la plus ſuivie, le progrès de la parole dans les enfans, qui ne proférant guère dans leurs premieres années que des mots d'une ou de deux Syllabes, commencent par articuler les ſons les plus ſimples & les plus faciles, prononcent enſuite les plus forts & les plus rudes à meſure que leurs organes

ſe développent & s'affermiſſent, & par ce méchaniſme naturel découvrent peu à peu tous les ſons élémentaires à l'Obſervateur intelligent qui ſait écouter leur langage. C'eſt donc vraiſemblablement à l'école de l'Enfance, & en quelque ſorte ſous ſa dictée, que l'Inventeur de l'Alphabet a démêlé & fixé ces ſons primitifs. Après les avoir ainſi comptés & claſſés, il les a enfin repréſentés par des lettres, qui en ſe combinant enſemble, peignent aux yeux les Syllabes formées par la combinaiſon de ces ſons, & par conſéquent les mots compoſés de ces Syllabes. Si cette heureuſe chaîne de méditations & de recherches fécondes eſt l'ouvrage du génie, ceux qui l'étendent & la perfectionnent participent à la gloire du premier Auteur; & M. l'Abbé de Dangeau mérite parmi eux une place très-diſtinguée. Il a détaillé & caractériſé les ſons de la Langue Françoiſe avec beaucoup plus de préciſion que la foule des Grammairiens qui l'avoient précédé; il a fait voir, qu'aux cinq Voyelles connues, il falloit ajouter dix autres ſons uſités dans notre Langue, & qui ſont auſſi de véritables Voyelles, c'eſt-à-dire, des ſons ſimples, qui pour être prononcés

n'ont pas beſoin du ſecours d'un autre ſon ; il a de même augmenté le nombre des Conſonnes, c'eſt-à-dire, des ſons non Voyelles, qui devroient n'être exprimés que par une ſeule lettre ; il trouve enfin qu'en ſupprimant même de notre Alphabet quelques ſons inutiles ou compoſés qui s'y rencontrent, nous aurions beſoin de trente-quatre caracteres différens pour exprimer tous les ſons primitifs dont la Langue Françoiſe fait uſage. Si dans cette diſcuſſion épineuſe M. l'Abbé de Dangeau n'a pas encore tout vu, ſi les recherches qu'il a faites ſur ce point fondamental de la Grammaire, laiſſent quelque choſe à deſirer, & peut-être à corriger, il a du moins fort applani la route aux Philoſophes venus après lui, qui par de nouvelles réflexions, dont les ſiennes ſont le germe & comme le texte, ont achevé & completté ſon travail.

Le Catalogue raiſonné des ſons de la Langue, qui ſont en même temps les matériaux de la parole & de l'écriture, avoit conduit M. l'Abbé de Dangeau à l'examen de l'Orthographe Françoiſe, ſi inconſéquente & ſi bizarre, & qui ne cede en abſurdité qu'à l'Orthographe

des Anglois. Il a proposé dans notre maniere d'écrire un grand nombre de corrections très-bien fondées, & qui seront adoptées un jour, quand le bon sens aura enfin secoué le joug de ce tyran qu'on nomme l'*usage*; tyran capricieux & borné, mais superstitieusement maintenu, par les préjugés & par l'habitude, sur un trône qu'on ne peut espérer d'abattre qu'en le minant sans effort & avec lenteur. C'est peut-être ce que M. l'Abbé de Dangeau n'a pas assez senti; peut-être a-t-il retardé, par trop de changemens précoces, une réforme qu'il falloit, si l'on peut parler ainsi, laisser mûrir par degrés insensibles. Un Philosophe tel que lui devoit se souvenir en cette occasion, que c'est faire à la fois trop d'honneur & trop de bien aux absurdités reçues, de leur porter des coups violens qui les fortifient au lieu de les détruire; & qu'il en est de la raison comme de la Nature, dont souvent on trouble la marche en voulant trop l'accélérer.

Cet utile & laborieux Académicien a de plus fort approfondi la théorie & les loix des Verbes, & principalement les conjugaisons des Verbes irréguliers.

Il étoit ſi ſatisfait de ſon travail ſur ce ſujet, qu'il ſe ſurprenoit quelquefois lui-même dans un enthouſiaſme dont il rioit tout le premier. Quelqu'un lui racontoit un jour des nouvelles qui occupoient fort les Politiques : *il arrivera tout ce qu'il pourra*, répondit en plaiſantant M. l'Abbé de Dangeau, *mais j'ai dans mon Porte-feuille deux mille Verbes François bien conjugués.* Il comparoit avec la même gaieté ſa paſſion pour la Grammaire, à celle d'un Enthouſiaſte plus ſérieux que lui, & qui s'écrioit en ſoupirant : *les Participes ne ſont pas connus en France ;* ſemblable à cet Aſtronome qui plaignoit le malheur de l'Europe d'être *infectée de mauvaiſes lunettes.* Ceux qui ſeroient aſſez ſimples pour prendre à la lettre & juger ſérieuſement ces traits de M. l'Abbé de Dangeau, doivent ſe ſouvenir au moins que la plupart des Courtiſans ſes ennemis, qui ſe moquoient de ſes occupations, ne faiſoient pas de leur temps un uſage auſſi eſtimable que lui. Les momens qu'ils conſumoient à ſe déchirer & à ſe détruire les uns les autres, auroient été mieux employés à l'étude d'une Langue qu'ils ne rougiſſoient pas d'ignorer, affectant

affectant même d'attacher à cette ignorance inexcuſable une vanité qui la rendoit ridicule.

M. l'Abbé de Dangeau n'avoit pas borné ſes études à notre Langue, ni même à celles qu'on appelle *ſavantes*. Il avoit voyagé dans ſa jeuneſſe, & s'étoit inſtruit à fond de la plupart des Langues vivantes de l'Europe. La connoiſſance qu'il en avoit lui étoit fort utile dans ſes travaux ſur la Langue Françoiſe, à laquelle il rapportoit principalement ſes méditations Grammaticales, & qui a des points de reſſemblance & de rapport avec quelques-unes de ces Langues. Il eſt dans l'étude de la Grammaire, comme dans celle du corps humain, une eſpece d'*Anatomie comparée*, qui par l'examen & pour ainſi dire par la diſſection de certains tours, de certaines expreſſions, de certaines conſtructions uſitées dans une Langue étrangere, peut éclairer le Philoſophe ſur certaines regles, certains uſages, certaines bizarreries même, ſoit réelles, ſoit apparentes, de la Langue particuliere qu'il s'eſt propoſé d'étudier & d'approfondir. M. l'Abbé de Dangeau étoit un excellent *Anatomiſte* de la

Langue Françoiſe ; il ſavoit y ſaiſir le méchaniſme caché, que l'obſervation lui montroit plus à découvert dans les autres idiomes, & que des yeux guidés par l'analogie lui faiſoient appercevoir dans le nôtre.

Quoiqu'il fût principalement livré à l'analyſe philoſophique des Langues, il l'interrompoit quelquefois pour d'autres travaux, lorſqu'il les croyoit utiles. On a de lui des *Entretiens ſur la Religion*, rédigés ſous ſes yeux & mis au jour par un Incrédule bel-Eſprit, qu'il avoit ramené dans la bonne voie. Comme la piété dont Louis XIV donnoit l'exemple à ſa Cour, étoit alors la vertu, réelle ou ſimulée, de ceux qui approchoient ce Prince, les converſions d'Eſprits-forts ou d'Hérétiques, étoient auſſi, pour ceux qui avoient le bonheur d'y réuſſir, un moyen sûr d'augmenter leur crédit & leur fortune. Cependant M. l'Abbé de Dangeau ne fut pas même tenté de ſe faire honneur auprès du Monarque, de la converſion, ſi remarquable en apparence, qu'il venoit d'opérer : le Néophite à qui il avoit à faire, ſemblable à tant d'autres prétendus Mécréans, qui le ſont uniquement par air ou par légéreté, étoit

du nombre de ces impies, plus dignes de compaſſion que de colere, que Deſpréaux caractériſoit ſi bien, en diſant *que Dieu avoit en eux de ſots ennemis.* Le nouveau converti, vaincu ſans peine par M. l'Abbé de Dangeau ſur la vérité du Chriſtianiſme, alla bientôt, dans l'impétuoſité de ſa croyance, plus loin que ſon vainqueur même ne le vouloit, & lui laiſſa voir autant de penchant pour les idées les plus ſuperſtitieuſes, qu'il avoit d'abord affiché de mépris pour les dogmes les plus révérés. *Hélas!* diſoit M. l'Abbé de Dangeau, en ſe moquant de ſa conquête, *à peine ai-je eu prouvé à cet étourdi l'exiſtence de Dieu, que je l'ai vu tout prêt à croire au Baptême des cloches.*

Outre les *Entretiens ſur la Religion* dont nous venons de parler, notre Académicien a fait auſſi quelques *Opuſcules ſur la Géographie & ſur l'Hiſtoire*; toutes ces productions ſont marquées au coin de l'eſprit d'analyſe, de méthode & de clarté, qui faiſoit le principal mérite de l'Auteur. Il a daigné même écrire ſur le Blaſon, qu'il faut bien ſouffrir dans la liſte des connoiſſances humaines, puiſque la vanité Gothique

les ayant ſurchargées d'une branche ſi pauvre, la vanité des ſiecles ſuivans en a preſque fait une branche néceſſaire; invention bizarre, que des hommes, à coup sûr grands Philoſophes, ont décorée des mots ſcientifiques de *gueules*, de *ſinople* & de *ſable*, craignant de prononcer les mots ignobles de *rouge*, de *verd* & de *noir*. M. l'Abbé de Dangeau avoit trop de lumieres pour ne pas mettre cette production de la ſottiſe humaine à la place qu'elle mérite. Il penſoit dans le fond ſur ce ſujet comme feu M. le Régent, à qui un profond Généalogiſte diſoit un jour, en croyant le bien flatter: *Il n'y a que vous, Monſeigneur, qui ſachiez parfaitement les généalogies des grandes Maiſons de l'Europe: Hé bien!* répondit le Prince, *perſonne ne les ſait plus, car je les ai oubliées*. Mais M. l'Abbé de Dangeau, qui comme Philoſophe eſtimoit le Blaſon ce qu'il valoit, croyoit en même temps avec raiſon que la jeune Nobleſſe ne pouvoit ſe paſſer d'en être inſtruite, puiſqu'elle eſt deſtinée à vivre avec des hommes, qui pour la plupart y attachent tant d'importance. Il avoit l'éducation de cette jeune Nobleſſe extrêmement à cœur; car il ne

voyoit que trop, par quelques exemples qu'il avoit ſous les yeux, combien l'ignorance dégrade & ternit les noms les plus illuſtres. Il ne vouloit pas, que tandis qu'une partie de la Nation, vouée par la Nature à l'obſcurité, y échapperoit par ſon génie, & honoreroit la France par ſes Ouvrages, la partie de cette même Nation faite pour ſuccéder à ſes aïeux dans les poſtes éminens, déshonorât ces poſtes en ſe montrant incapable de les remplir, & que des hommes deſtinés en naiſſant à devenir les premiers de l'Etat, en reſtaſſent les derniers par les talens & les lumieres. Pénétré de ces vues, ſi dignes d'un Sage inſtruit & vertueux, M. l'Abbé de Dangeau mit tous ſes ſoins à les remplir. Le Roi avoit donné à ſon frere, M. le Marquis de Dangeau, la grande Maîtriſe de l'Ordre de Saint Lazare; les deux reſpectables freres convinrent d'employer le revenu de cette place à l'établiſſement d'une Penſion, où M. l'Abbé de Dangeau faiſoit élever ſous ſes yeux pluſieurs enfans des premieres Maiſons du Royaume. On y admettoit même quelques jeunes gens, qui, ſans être diſtingués par la naiſſance, annonçoient des talens

dignes d'être cultivés, & pouvoient être pour leurs condiciples des objets utiles d'émulation. Feu M. Duclos avoit reçu la premiere éducation dans cette excellente Ecole ; il en parloit ſouvent avec la plus vive reconnoiſſance ; & il n'a manqué à la mémoire de ſon bienfaiteur, que de recevoir dans cette Séance & au nom de l'Académie, les hommages & les regrets d'un ſi digne Panégyriſte.

La probité de M. l'Abbé de Dangeau, ſon ſavoir, ſa naiſſance, l'uſage enfin qu'il avoit de la Cour, tout ſembloit l'appeler à l'éducation du Duc de Bourgogne. Mais une femme, alors très-puiſſante, ne l'aimoit pas ; elle fit nommer Fénelon, & pour cette fois au moins la faveur ſembla, contre ſon uſage, avoir pris conſeil de la juſtice. Expoſée dans une occaſion ſi intéreſſante à une foule de mauvais choix, qu'elle étoit bien digne de faire, elle eut le bonheur de tomber ſur le ſeul homme qu'il lui fût permis de préférer à M. l'Abbé de Dangeau. Perſonne en effet, excepté Fénelon, ne paroiſſoit plus fait pour une place, où les qualités du Citoyen & du Sage ſont encore plus néceſſaires que celles de l'Homme de Lettres. M.

l'Abbé de Dangeau réuniſſoit les unes & les autres. Il étoit d'autant plus éloigné de l'adulation, qu'il la repouſſoit avec dédain lorſqu'elle s'adreſſoit à lui, ayant un mépris égal, & pour la baſſeſſe qui offre l'encens, & pour la vanité qui aime à le reſpirer. Plein d'humanité pour les malheureux, il prodiguoit, avec une fortune médiocre, ſes ſecours à l'indigence, & joignoit à ſes bienfaits le bienfait plus rare de les cacher. Il avoit cette ſage économie, ſans laquelle il n'y a point de véritable généroſité, & qui ne diſſipant jamais pour pouvoir donner ſans ceſſe, fait toujours donner à propos. Son cœur étoit fait pour l'amitié, & par cette raiſon n'accordoit pas aiſément la ſienne; mais quand on l'avoit obtenue, c'étoit pour toujours. S'il avoit quelque défaut, c'étoit peut-être trop d'indulgence pour les fautes & pour la foibleſſe des hommes; défaut qui par ſa rareté eſt preſqu'une vertu, & que bien peu de perſonnes ont à ſe reprocher, même à l'égard de leurs amis. Il poſſédoit au ſuprême degré cette connoiſſance du monde & des hommes, que ni les livres, ni l'eſprit même ne donnent au Philoſophe, lorſqu'il a né-

gligé de vivre avec ſes ſemblables. Jouiſſant de l'eſtime & de la confiance de ce qu'il y avoit de plus grand dans le Royaume, perſonne n'étoit de meilleur conſeil que lui dans les affaires les plus importantes. Il gardoit inviolablement le ſecret des autres & le ſien. Cependant ſon ame noble, délicate & honnête ignoroit la diſſimulation, & ſa prudence étoit trop éclairée pour reſſembler à la fineſſe. Doux & facile dans la ſociété, mais préférant la vérité à tout, il ne diſputoit jamais que lorſqu'il falloit la défendre; auſſi le vif intérêt qu'il montroit alors pour elle, avoit aux yeux du grand nombre un air d'opiniâtreté, qu'elle eſt bien moins ſujette à trouver parmi les hommes, qu'une froide & coupable indifférence.

Il raſſembloit chez lui, un jour de chaque ſemaine, pluſieurs Gens de Lettres diſtingués, & d'autres perſonnes recommandables par leur mérite. Peut-être ſeroit-il à deſirer, & c'étoit un des vœux littéraires de M. l'Abbé de Dangeau, que ces eſpèces d'aſſociations domeſtiques & privées, mais toujours ſages & décentes, fuſſent plus communes entre les Gens de Lettres. Elles auroient,

nous ne disons pas plus d'utilité que les Académies proprement dites, mais une utilité différente. Comme on y seroit moins concentré dans un genre particulier de travail, on s'y éclaireroit mutuellement sur un plus grand nombre de matieres, peut-être même sur des objets aussi délicats qu'intéressans, auxquels, par une sage retenue, les Académies s'abstiennent de toucher. S'il ne résultoit pas de ces conférences, comme l'observoit M. l'Abbé de Dangeau, les Ouvrages finis & terminés que peuvent produire les Corps littéraires, il en sortiroit des esquisses plus hardies, plus animées, plus marquées peut-être au coin de l'invention & du génie. Notre Académicien, ajoutoit, que dans ces Sociétés libres & volontaires, les Gens de Lettres n'ayant point d'intérêts à démêler, elles verroient toujours la paix & la concorde régner au milieu d'elles, & qu'on ne pourroit pas leur dire, comme on a fait quelquefois à d'autres Compagnies, déchirées par leurs guerres intestines:

Tes plus grands ennemis, Rome, sont *dans tes murs.*

Animé du desir si louable de voir les

talens unis par les travaux & par l'eſtime, M. l'Abbé de Dangeau écartoit avec ſoin de la Société qu'il avoit formée, la médiocrité vaine & jalouſe, implacable & vile ennemie du mérite éclatant qui lui fait ombrage. *J'abandonne*, diſoit-il, *ces rebuts de la Littérature à la faveur ténébreuſe de quelques Mécènes auſſi mépriſables qu'eux, & dignes à tous égards de les raſſembler & de les protéger.* La plus parfaite liberté dans les opinions étoit la premiere loi de ſa petite Académie; & il n'abuſa jamais, pour y donner le ton, ni de ſon rang, ni de ſon mérite, ne voulant pas que la plus légere déférence pour lui fermât la plus petite porte à la vérité. Cette Société d'hommes honnêtes & inſtruits lui étoit ſi chere, qu'étant à ſon dernier moment le jour où elle s'aſſembloit chez lui, il défendit qu'on renvoyât aucun de ceux qui avoient coutume de s'y rendre. Il mourut ainſi dans le ſein des Lettres, & pour ainſi dire au lit d'honneur, le premier Janvier 1723, pleuré de tous ceux qui l'environnoient.

Nous terminerons cet Eloge par le trait de ſa vie qui nous intéreſſe le plus. Cette Compagnie lui eſt redevable d'un ſer-

vice plus important que tous ceux qu'il a rendus à notre Langue par ſes Ecrits. Des hommes qui ne ſe trouvoient pas aſſez honorés d'être aſſis dans l'Académie Françoiſe à côté des Deſpréaux & des Racine, quoiqu'ils n'euſſent dû ſe voir à cette place qu'avec ſurpriſe, & l'occuper qu'avec reſpect, formerent, au commencement de ce ſiécle, le grand projet de donner à cette Académie des *Honoraires*. Il y a apparence qu'ils ne méritoient ni le titre d'Académicien, puiſqu'ils en vouloient un autre, ni celui d'Honoraires, puiſqu'ils y mettoient tant de valeur. Ils déploroient amérement (nous employons ici leurs propres termes) *l'eſprit républicain*, qui ſelon eux, avoit *perdu* l'Académie Françoiſe, quoiqu'elle poſſédât, en ce moment même, tout ce que la Littérature avoit de plus illuſtre. Ce prétendu *eſprit républicain*, ſuivant la réflexion de M. l'Abbé de Dangeau, étoit un grand & terrible mot, employé bien gratuitement contre des Confreres très-paiſibles & très-modérés. Il eſt vrai que ces promoteurs du deſpotiſme littéraire avoient leurs raiſons pour décrier l'égalité qui regne dans cette Compagnie, comme le fléau du

pouvoir arbitraire qu'ils vouloient y uſurper. En effet, l'obſcure & chétive ambition de ſe faire dans les Académies un petit Empire, eſt pour l'ordinaire la triſte reſſource de ces prétendus Amateurs, qui ne pouvant ſe donner par leurs intrigues, & moins encore par leur mérite, l'exiſtence qu'ils deſireroient ſur un plus grand théatre, eſſaient pour s'en dédommager, de ſubjuguer & d'avilir le talent modeſte & timide. Dévorés, ſans génie & ſans moyens, de la fureur de dominer, ils ſe font tyrans où ils peuvent, déſeſpérant de l'être où ils le voudroient; ſemblables à ce malheureux Denis de Syracuſe, qui chaſſé de ſon trône & de ſon pays, alla ſe faire Maître d'Ecole à Corinthe, pour exercer ſur des enfans l'empire qu'il n'avoit pu faire ſupporter à des hommes. M. l'Abbé de Dangeau aimoit trop les Lettres, pour les laiſſer à la merci de ces oppreſſeurs ſubalternes; & ſa conduite, dans la conjoncture dont nous parlons, fut auſſi noble que ſes principes. Nous avons déjà fait ſentir dans une autre circonſtance (1)

(1) Voyez la Préface de cet Ouvrage, lue dans une Séance publique.

combien une classe d'Honoraires, moins étrangere sans doute à d'autres Académies très-respectables, seroit parmi nous mal-sonnante & déplacée. Il ne faut donc pas s'étonner si le ridicule d'un pareil titre frappa vivement Messieurs de Dangeau; nous disons *Messieurs* de Dangeau; car M. le Marquis de Dangeau, Membre de cette Compagnie comme son frere, & aussi digne de l'être, partage avec lui l'honneur des démarches que nous allons rapporter. Ils avoient l'un & l'autre, par leur esprit & par leurs connoissances, des droits trop bien fondés à la qualité de simple Académicien; ils en connoissoient trop le prix, pour ne pas voir tout ce qu'ils perdroient à la décoration peu flatteuse dont ils étoient menacés; car ils ne pouvoient éviter d'être Honoraires de l'Académie Françoise, en cas qu'elle fût condamnée à se voir apprauvrie par une classe d'Académiciens si peu faite pour elle. Ils firent sentir à leurs Confreres, ce que tous les nôtres, sans exception, font gloire de penser aujourd'hui, que les places accordées parmi nous aux hommes distingués par le rang, ne sont point le prix de leurs dignités, mais

de la fineſſe de goût & de la nobleſſe de ton que doit leur donner le monde où ils vivent ; & que prétendre être admis, à ſimple titre de naiſſance, dans une Compagnie telle que la nôtre, ſeroit une ambition auſſi humiliante, que de vouloir entrer à titre de bel-Eſprit dans un Chapitre d'Allemagne. MM. de Dangeau profiterent de l'accès qu'ils avoient auprès du Roi, pour porter aux pieds du Trône le vœu de l'Académie; & par leurs ſages remontrances, ils firent ſans peine avorter une entrepriſe auſſi mal ourdie que mal conçue. Leur mémoire devroit à ce ſeul titre nous être infiniment chere. L'Académie leur doit l'Inſcription : *Ob cives ſervatos.* Ils ont été pour elle ce que Manlius & Camille ont été pour Rome ; ils ont ſauvé la Patrie que l'ennemi étoit tout prêt à ſubjuguer. Ils ont appris ſur-tout aux Académiciens de leur rang, ce que la Compagnie eſt en droit d'attendre de leur attachement & de leur zele. Si des devoirs plus importans s'oppoſent au deſir qu'ils auroient de partager nos travaux ; s'il n'eſt permis qu'à un très-petit nombre de donner un libre eſſor à leurs talens dans des Ouvrages honorés de l'eſtime publique ;

ſi tous enfin ne peuvent ſuivre l'exemple de quelques-uns d'entre eux, que nous avons la ſatisfaction de voir tous les jours au milieu de nous, il leur reſte un moyen, bien flatteur pour des ames élevées, de ſe montrer nos dignes Confreres; c'eſt d'être auprès de notre auguſte Protecteur les interpretes de nos ſentimens, & l'appui de nos modeſtes demandes. Pluſieurs ont rempli ce devoir avec autant de nobleſſe que de zele; & nous aimons à croire qu'il ne manque à tous les autres que l'occaſion de les imiter. Ils ſont tous, & avec juſtice, trop jaloux de leur renommée, pour oublier jamais, qu'il ne ſauroit être indifférent, de quelque dignité qu'on ſoit revêtu, de ſe rendre favorables les hommes qui dans leurs Ouvrages diſtribuent la gloire & la honte, & dont le principal devoir, ſuivant l'expreſſion du Philoſophe Tacite, eſt de ne laiſſer dans l'oubli ni les actions honnêtes, ni celles qui ne le ſont pas.

ÉLOGE
DE
M. DE SACY*.

L'Eloge que vous allez entendre, Meſſieurs, eſt moins celui d'un Ecrivain du premier ordre, que d'un Académicien ſage & vertueux, qui joignit à des Ouvrages eſtimables une honnêteté de mœurs & de principes, bien préférable aux meilleurs Ouvrages. Si le nom de M. de Sacy n'eſt pas au rang de ces noms immortels, dont l'Académie & la Littérature s'honorent, les qualités de ſon ame & la dignité de ſa conduite ont rendu ſon ſouvenir cher à cette Compagnie, & ſon exemple précieux aux Gens de Lettres. Peu jaloux de cette

(1) Lu le 20 Juin 1776.

célébrité ſi deſirée & ſi dangereuſe, dont l'éclat flatte quelques momens la vanité, & dont les orages tourmentent ſi ſouvent l'amour-propre, il ſut préférer à une gloire bruyante & diſputée une conſidération douce & paiſible ; il n'excita ni l'envie, ni la haine ; il mérita des amis, & il en eut ; il n'eſſuya point ce brillant, mais cruel anathême, que la Nature, en faiſant naître les hommes rares, ſemble, dit un de nos Poëtes, avoir prononcé ſur leur tête, *ſois grand homme, & ſois malheureux.* Il prouva enfin, que pour jouir de ce bonheur qu'on cherche tant & qu'on trouve ſi peu, la ſageſſe vaut mieux que le génie, l'eſtime que l'admiration, & les douceurs du ſentiment que le bruit de la renommée. Refuſeriez-vous, Meſſieurs, dans un jour conſacré à l'honneur des Lettres, après avoir taſſaſié vos regards du ſuccès & du triomphe des talens (1), de repoſer un moment ces mêmes regards ſur la vertu ſimple & modeſte, ſi digne d'intéreſſer vos cœurs & de recevoir vos hommages ?

(1) Cet Eloge fut lu à la réception de M. de la Harpe.

Louis de Sacy, Avocat au Conſeil, & Membre de l'Académie Françoiſe, naquit à Paris en 1654. Après avoir fait avec ſuccès les études ordinaires, il ſe deſtina au Barreau, & commença de très-bonne heure à s'y diſtinguer. Il avoit reçu de la Nature tout ce qui devoit aſſûrer ſa réputation dans cette carriere, un eſprit juſte & pénétrant, une logique nette & préciſe, une facilité noble de s'énoncer, une mémoire heureuſe & sûre; il joignoit à ces avantages la plus délicate probité, la plus douce aménité de mœurs, & cette politeſſe aimable, qui née de la franchiſe & de la candeur de l'ame, eſt encore plus dans le cœur que dans les manieres. Auſſi obtint-il également l'eſtime des Magiſtrats, les ſuffrages du Public, la confiance & l'attachement même de ſes Cliens; & jamais peut-être aucun de ſes Confreres ne remplit mieux que lui l'idée ſi intéreſſante & ſi noble que Cicéron a donnée de l'Orateur, *un homme de bien qui a le talent de la parole.* L'illuſtre Auteur de cette définition, ou plutôt de ce précepte, en fut auſſi le plus digne exemple; & ſi tous les Orateurs n'ont pas mérité le même éloge, c'eſt qu'ils

ont ignoré le pouvoir de la vertu pour élever & inſpirer le génie.

Cependant, quelque conſidéré que fût M. de Sacy dans la profeſſion honorable qu'il exerçoit, il ſe ſentoit deſtiné pour un théatre plus vaſte & plus brillant à ſes yeux. Il voulut imiter en tout ce même Cicéron, qui, après avoir plaidé dans la Capitale du Monde, devant des Républicains Maîtres de l'Univers, des cauſes bien plus importantes que toutes celles dont s'occupent les Tribunaux de nos Monarchies, ne ſe contentoit pas de cette gloire, enrichiſſoit ſa Langue & ſa Nation des tréſors d'Athènes, éclairoit par la Philoſophie, dans le ſilence du cabinet, ces mêmes Citoyens qu'il venoit de ſubjuguer au Barreau par ſon éloquence, & faiſant de ſes Admirateurs autant de Diſciples, ajoutoit à l'empire de la parole celui des lumieres.

Animé par ce grand exemple, & par le ſentiment, modeſte à la vérité, mais cependant irréſiſtible, de ſes talens & de ſes forces, M. de Sacy réſolut de ſe partager, comme l'Orateur Romain, entre les affaires & la Philoſophie, entre le Barreau & la Littérature. Il s'étonnoit quelquefois, qu'un ſi grand nombre

d'Ecrivains célebres, regardant ce partage comme impoſſible, euſſent entiérement ſacrifié à la culture des Lettres l'étude des Loix, ſi intéreſſante par ſes rapports avec l'Hiſtoire de l'homme dans tous les ſiecles & dans tous les lieux, ſi favorable à l'Eloquence par les occaſions qu'elle lui donne de s'exercer, ſi avantageuſe enfin par la voie auſſi sûre que noble qu'elle ouvre à la fortune, & par la précieuſe indépendance qu'elle auroit pu aſſûrer à tant de Littérateurs illuſtres, obligés ou de languir dans l'indigence, ou de s'en délivrer par la faveur redoutable des Grands, toujours pénible aux ames élevées quand elle leur devient néceſſaire. En réfléchiſſant ſur l'eſpece de dégoût, ſi l'on peut parler de la ſorte, que la Littérature avoit fait eſſuyer à la Juriſprudence, M. de Sacy en accuſoit moins les charmes ſéduiſans de la premiere, que l'extérieur rebutant de la ſeconde. Il lui reprochoit avec raiſon d'avoir été durant tant de ſiecles abſurde & barbare, de l'être encore dans notre ſiecle même, par ſes variations, par ſes bizarreries & par ſon ſtyle; d'avoir été livrée à des Commentateurs ſans génie, plus occupés de compiler des

Coutumes & des Loix quelquefois ridicules, & ſouvent contradictoires, que de remonter aux grandes vues, aux principes lumineux d'une légiſlation faite pour le bonheur des hommes; ſeul moyen de donner à la Juriſprudence cette baſe philoſophique, ſans laquelle nous la verrons toujours informe & chancelante; ſeul moyen de faire connoître & ſaiſir aux Nations le véritable *Eſprit des Loix*, que l'illuſtre Monteſquieu a commencé de nos jours à leur faire entrevoir, & dont le développement, ſi néceſſaire & ſi deſiré, eſt réſervé à des temps plus heureux.

Avocat par état & par devoir, mais Homme de Lettres par attrait & par goût, M. de Sacy donnoit à ce goût ſi naturel tous les momens dont il pouvoit diſpoſer. Il n'oſa cependant, par une ſuite de cette modeſtie qui faiſoit le fond de ſon caractere, offrir d'abord au Public ſes propres & uniques productions; il réſolut de commencer par être Traducteur des penſées d'autrui, avant de haſarder les ſiennes. *Si vous traduiſez toujours*, dit l'Auteur des Lettres Perſannes, *on ne vous traduira jamais*; il auroit pu ajouter: *Si vous voulez qu'on vous*

traduiſe un jour, commencez par traduire vous-même. Cette regle n'a peut-être d'exception que pour un très-petit nombre de génies ſupérieurs, qui ſortant tout formés des mains de la Nature, n'ont beſoin ni de Maître, ni de modele; le travail de la Traduction ſeroit pour tous les autres une riche moiſſon de principes & d'idées, & une excellente Ecole dans l'art d'écrire. C'étoit l'avis de Deſpréaux (1). Que n'eſt-il plus ſuivi par nos jeunes Littérateurs, dont la plupart ſe hâtent de prendre la plume ſans avoir appris à la tenir, & d'être Auteurs avant de penſer? On peut les comparer à ces enfans, qui, ſe mariant avant d'être hommes, veulent donner la vie à d'autres quand l'âge n'a pas achevé de les former eux-mêmes, & ſont punis, par des productions avortées, de la violence qu'ils font à la Nature. Mais le rang peu flatteur qu'occupent dans les Lettres ceux qui ſe dévouent à l'ingrat & pénible métier de Traducteur, rebute la vanité ardente d'un Ecrivain novice, qui preſſé de ſe faire un nom,

(1) V. l'Hiſt. de l'Acad. Françoiſe, in-12, tom. 2, p. 122.

ignore que dans la Littérature comme dans le Commerce, une fortune sûre & bornée, paisiblement acquise en faisant valoir le bien des autres, est préférable à une indigence orgueilleuse, qui joint la prétention de la dépense à l'extérieur de la misere.

M. de Sacy débuta par la Traduction des Lettres de *Pline le Jeune*. Malgré l'affectation d'esprit & le style peu naturel qu'on reproche à cet Ecrivain, oserions-nous avancer que le Traducteur ne pouvoit faire un meilleur choix? Cette espece de paradoxe pourra cesser de le paroître, si on nous permet ici quelques réflexions.

Les Auteurs Latins, dignes d'être traduits, peuvent se partager en deux classes; ceux du siecle d'Auguste, les Cicérons, les Virgiles & les Horaces; & ceux du siecle suivant, les Plines, les Seneques & les Lucains. Les premiers ont eu principalement en partage cette pureté de goût, qui leur assûre le suffrage de tous les siecles; les autres, cette finesse de l'esprit, qui ne plaît qu'à certains Lecteurs. Mais par la raison même que les Auteurs du siecle d'Auguste sont fort supérieurs, comme Ecrivains,

à ceux du ſiecle ſuivant, qui le ſont peut-être à leur tour comme penſeurs & Philoſophes, les Traducteurs des Plines & des Lucains doivent avoir beaucoup d'avantage ſur les Traducteurs des Cicérons & des Virgiles. Un Auteur qui n'a que le mérite de l'eſprit, mais qui poſſede éminemment ce mérite, ſoutient & anime ſon Traducteur, toujours aſſûré de rendre une grande partie des beautés de ſon modele; car l'eſprit, au moins quand il mérite ce nom, peut toujours ſe traduire; malheur à celui qui diſparoit en paſſant d'une Langue dans une autre. Le Traducteur d'un Ecrivain plein d'eſprit, a de plus une autre reſſource; c'eſt qu'en conſervant les principales beautés de l'Auteur, il peut les dégager de la fauſſe parure qui les affoiblit dans l'Original; il peut ajouter à la fineſſe des penſées ce tour naturel qui en fait le charme, & cette ſimplicité d'expreſſions qui la rend piquante, à-peu-près comme un Peintre, qui ayant à copier un portrait plein de phyſionomie, mais maniéré, rendroit la copie ſupérieure à ſon modele, en ne donnant à celle-ci que la phyſionomie & les graces du portrait, ſans grimace & ſans maniere.

Vous venez, Meſſieurs, d'en voir un exemple dans la Traduction qu'on vous a lue (1), & où Lucain ne vous a laiſſé voir que ſa force & ſa nobleſſe, ſans exagération & ſans enflure. Un Homme de Lettres trouve des difficultés bien plus faites pour le décourager, dans la Traduction d'un Ecrivain dont le principal mérite eſt le goût & le ſtyle; ſi le Traducteur ne rend pas ce ſtyle & ce goût, il n'a rien rendu; il a anéanti ſon Auteur en croyant le faire revivre. C'eſt pour cela que Cicéron eſt ſi défiguré dans preſque toutes les Traductions qu'on en a faites; les femmes qui liſent ces Traductions demeurent ſouvent étonnées de l'admiration que ce Grand Homme a obtenue; tant on retrouve peu dans ces froides & mortes copies ce qui fait le prix ineſtimable du modele, cette harmonie douce & fléxible, cette rondeur & cette molleſſe d'expreſſion & de cadence, cette diction toujours noble & facile, élégante & ſonore, qui pénetre & remplit l'oreille avec tout le charme d'une muſique mélodieuſe.

(1) M. de la Harpe venoit de lire une belle Traduction en vers du ſeptieme Chant de la Phar-ſale de Lucain.

En exposant le mérite dont une Traduction de Pline est susceptible, nous avons d'avance apprécié celle de M. de Sacy. Aussi agréable à lire que l'original, elle est en même temps moins fatiguante, parce que le Traducteur, en rendant toute la finesse de Pline, la rend avec plus de simplicité que lui; l'esprit de l'Auteur s'y montre avec d'autant plus d'avantage, qu'il y est dégagé de l'apprêt qui le dépare trop souvent dans Pline même; & le modele, sans cesser d'être ressemblant, est peint en beau dans la copie, précisément parce que le Peintre n'a pas trop cherché les agrémens de l'attitude & l'éclat du coloris.

Aussi cette Traduction eut-elle le plus grand succès, & le plus agréable pour l'Auteur; elle lui mérita dans l'Académie Françoise (1) une place que le Public rendit encore plus flatteuse, en confirmant le choix de la Compagnie par son suffrage. L'un & l'autre jugerent avec raison, qu'un Ecrivain utile, instruit & de bon goût, étoit plus fait pour les

(1) Il fut reçu à la place du Président Rose, le 17 Mars 1701.

honneurs Académiques, que des rivaux à petits talens & à grandes prétentions, dont l'orgueilleuſe médiocrité ne manqua pas, ſuivant ſon uſage, de crier à l'injuſtice, & de s'exhaler en plaintes que perſonne ne daigna partager.

M. de Sacy mit à la tête de ſa Traduction, une Vie de Pline le jeune, où il rend à cet Ecrivain, plus eſtimable encore par ſes vertus que par ſes talens, l'hommage qu'un homme de bien aime à rendre à ſon ſemblable. Le portrait qu'il a tracé de cet illuſtre Romain, mérite d'autant plus de nous occuper un moment, que le Traducteur s'eſt peint lui-même en croyant ne peindre que ſon Auteur. » Pline, dit en ſubſtance M. de » Sacy, étoit perſuadé que notre vie » n'eſt point à nous ; que nés dans une » ſociété dont nous devons partager les » travaux comme les avantages, il ne » nous eſt pas permis de jouir du repos » avant le temps, ſans nous être ac- » quittés envers la Patrie, & ſans avoir, » pour ainſi dire, obtenu notre congé de » la Nature, qui ne nous permet de » reſter inutiles qu'au moment où elle » nous force à l'être. La mort & l'ad- » verſité, qui ne rompent que trop ſou-

» vent tous les liens des hommes, ſer-
» roient plus étroitement ceux qui l'at-
» tachoient à ſes amis. Sa ſenſibilité
» pour eux devenoit une eſpece de Re-
» ligion, dès qu'ils étoient, ou enlevés
» à ſa tendreſſe, ou pourſuivis par le
» malheur. Il ne voyoit dans ſes do-
» meſtiques que des hommes dont l'in-
» fortune excuſoit les fautes; il rem-
» pliſſoit à leur égard le titre ſi cher &
» ſi ſacré de *Pere de famille*, que les
» Loix Romaines avoient donné aux
» Maîtres, pour les avertir de le mé-
» riter. La gloire, cette fumée que les
» Sages même ſe diſputent, n'auroit
» pas été un bien pour lui, s'il n'en eût
» fait part à ceux qui étoient dignes
» d'y prétendre; & aucun de ſes rivaux
» ne ſe plaignit jamais de l'injuſtice du
» partage «. Tels furent Pline & M. de Sacy. Heureuſe conformité de ſentimens & de vertus, propre à faire lire l'un & l'autre avec cet intérêt, qui de la perſonne de l'Auteur ſe répand ſur ſes Ouvrages !

Encouragé par les ſuffrages du Public & de l'Académie, M. de Sacy voulut témoigner ſa reconnoiſſance à Pline le jeune, dont les Lettres venoient d'af-

ſûrer la fortune littéraire de ſon Traducteur. Il donna, quelques années après, la Verſion du Panégyrique de Trajan par le même Ecrivain. Ce Diſcours, dont on n'avoit que des Traductions très-médiocres, en méritoit une meilleure, au moins par l'avantage unique qui le diſtingue, d'être le ſeul Panégyrique de Prince qui ſoit reſté après la mort du Prince & de l'Orateur. Le Monarque étoit ſi digne d'être célébré, que, malgré le dégoût naturel des Lecteurs pour un volume de louanges, & de louanges données en face à un Souverain, les vertus de Trajan ont ſervi auprès de la Poſtérité de paſſeport à ſon éloge; & l'Ecrivain, contre l'ordinaire, doit ici bien plus au Prince, que le Prince ne doit à l'Ecrivain. La Traduction que M. de Sacy publia de ce Panégyrique, ne fut pas moins accueillie que celle des Lettres de Pline. Le deſir & le beſoin de voir les hommes heureux, qui ſe montrent à chaque ligne de l'Ouvrage, le portrait d'un Prince qui n'eſt pas loué par la flatterie, l'eſprit & l'éloquence même de l'Orateur (car il eſt quelquefois éloquent, quoique toujours ingénieux) firent rechercher avec em-

preſſement la Verſion de M. de Sacy pour tous ceux qui ne pouvoient lire Pline qu'en François. Cependant elle eſt aujourd'hui moins relue que la Traduction des *Lettres*, & par une raiſon bien naturelle. Le ſoin fatiguant de montrer toujours de l'eſprit, défaut eſſentiel & comme inhérent à Pline le jeune, répand à la longue ſur le Panégyrique de Trajan une monotonie qui finit par être pénible au Lecteur : cette monotonie ſe fait moins ſentir dans les Lettres du même Ecrivain, où elle eſt en partie ſauvée par la variété continuelle des objets ; elle diſparoîtroit même entiérement de ces Lettres, ſi l'Auteur, qui malheureuſement ne les écrivoit que pour les rendre publiques, s'y fût livré à cet aimable abandon qui en auroit dû faire le charme, mais que les regards du Public refroidiſſent & contraignent, & qui ſe déploie dans toute ſa liberté quand on ne doit être lu que par ſon ami.

Les talens de M. de Sacy, la réputation qu'il avoit acquiſe, la douceur de ſon caractere & de ſon commerce, le firent admettre dans une Société charmante, dont on ſe ſouvient encore de

nos jours après plus de quarante années, celle de Madame la Marquiſe de Lambert. Cette Dame raſſembloit chez elle pluſieurs célèbres Ecrivains, à la tête deſquels étoient Fontenelle & la Motte, & qui uniſſoient la Philoſophie aux charmes de la Littérature, l'urbanité aux talens, l'eſtime réciproque à la rivalité. Madame de Lambert, qu'on accuſoit de n'aimer que l'eſprit, & qui honoroit ce reproche des ſots d'une attention dont elle auroit pu ſe diſpenſer, y répondoit en admettant dans cette petite Académie, plus illuſtre que nombreuſe, ce qu'il y avoit de plus diſtingué à la Cour par le rang & par la naiſſance. On n'écoutoit point dans cette Maiſon, ou plutôt on n'y connoiſſoit pas cette Philoſophie dure & injuſte, qui ordonnant aux femmes un ſilence humiliant pour elles & triſte pour nous, les condamne à cacher avec autant de ſoin leurs connoiſſances & leurs lumieres que leurs ſentimens & leurs affections. On croyoit au contraire, & on avoit le bonheur de l'éprouver à chaque inſtant auprès de Madame de Lambert, qu'une femme honnête, dé-

licate & ſenſible, pleine d'ame, d'eſprit & d'agrémens, étoit le lien & le charme le plus doux d'une Société ſi heureuſement aſſortie, rare aſſemblage de ſavoir & de graces, de fineſſe & de profondeur, de politeſſe & de lumieres.

Ce fut au ſein de cette Société que M. de Sacy compoſa ſon Traité de l'*Amitié*; il le dédia à Madame de Lambert, dont il étoit en effet l'*ami*, beaucoup plus que les autres Gens de Lettres qu'elle avoit raſſemblés. Le commerce de ceux-ci ne lui étoit qu'agréable; celui de M. de Sacy étoit bien plus pour elle, il lui étoit néceſſaire. Si l'eſprit des Fontenelle & des la Motte lui offroit plus d'agrément & plus de reſſources, elle trouvoit dans M. de Sacy une ſenſibilité qui alloit plus à ſon cœur, & une ame qui répondoit mieux à la ſienne. Auſſi compoſa-t-elle principalement ſous les yeux de ce digne ami, l'excellent Livre intitulé, *Avis d'une Mere à ſon Fils & à ſa Fille*; Ouvrage où la délicateſſe du goût eſt jointe à celle du ſentiment, la connoiſſance du monde aux plus touchantes

leçons de vertu, & les graces piquantes du ſtyle aux expreſſions naïves de la tendreſſe maternelle.

Le Traité *de l'Amitié*, par la peinture que l'Auteur y fait de ce ſentiment qu'il connoiſſoit ſi bien, par l'intérêt avec lequel il en trace les devoirs, par les conſolations qu'il ſait en tirer pour adoucir les maux de la vie, prouve combien M. de Sacy étoit digne de la préférence que Madame de Lambert lui avoit accordée. Cependant, s'il nous eſt permis de le dire, ce livre paroît avoir un défaut qui refroidit un peu ſes Lecteurs; c'eſt que l'Auteur, en parlant de l'amitié, a voulu être tout à la fois ſenſible & Philoſophe, deux qualités qui peut-être ne ſont guere compatibles dans un Ouvrage de cette eſpece, où elles ſemblent ne pouvoir ſe mêler ſans ſe troubler & ſans ſe nuire, où la raiſon doit parler le langage de l'ame, & où il n'eſt permis à la ſageſſe même de s'exprimer qu'avec chaleur. Montagne, cet Ecrivain par-tout ailleurs ſi penſeur & ſi profond, n'eſt plus que tendre & ſenſible, quand il parle de ſon amitié pour la Boétie. Son cœur ſeul lui a dicté les expreſſions

ſimples & pénétrantes, qui rendent ſi délicieuſe & ſi douce la lecture de ce divin morceau des *Eſſais* (1). » Si on me » preſſe de dire pourquoi je l'aimois, » je ſens que cela ne peut autrement » s'exprimer, qu'en répondant, parce » que c'étoit lui, parce que c'étoit moi.... » Depuis le jour que je le perdis, je » ne fais que traîner languiſſant, & les » plaiſirs même qui s'offrent à moi, » au lieu de me conſoler, me redoublent » le regret de ſa perte; nous étions à » moitié de tout, & il me ſemble que » je lui en dérobe ſa part »..... C'eſt ainſi que le plus Philoſophe des Ecrivains a exprimé ce qu'il ſentoit pour ſon ami. Au contraire, un célebre Philoſophe de nos jours (2), très-digne d'ailleurs par ſes vertus d'inſpirer & de ſentir l'amitié, a mieux ſu la mériter que la connoître. Plus occupé d'en développer le principe dans les ames vulgaires, que d'en peindre les épanchemens dans les cœurs faits pour elle, il ſemble avoir voulu bannir de ſa ſpéculation

(1) Voyez dans Montagne le Chapitre de l'*Amitié*, Liv. I. Chap. XXVII.

(2) M. Helvétius, dans le Livre de l'*Eſprit*.

Métaphyſique juſqu'à l'ombre du ſentiment & de la tendreſſe. Il ne cherche, il ne voit dans l'amitié que le même motif, qui, ſelon lui, ſert de baſe à toutes nos actions, le beſoin mutuel & l'intérêt propre. En gémiſſant ſur l'aridité de ce tableau, ſi douloureux pour les ames aimantes qu'il déſſeche & qu'il afflige, avouons pourtant, qu'à la honte de preſque tous les hommes, l'Auteur n'a peut-être exprimé que trop naïvement ce que l'amitié eſt pour eux, même lorſqu'ils en affichent toute la délicateſſe, qu'on eſt ſi loin d'afficher quand on a le bonheur de la ſentir. C'eſt ce qui a fait dire à une femme d'eſprit, en parlant de cet Ecrivain, qu'il ne s'étoit fait tant d'ennemis, que pour avoir dit *le ſecret de tout le monde*. Moins rigoureux & moins triſte obſervateur du cœur humain, mais ne ſachant pas auſſi, comme Montagne, faire verſer des larmes à ceux qui le liſent, M. de Sacy n'eſt peut-être dans ſon Ouvrage, ni aſſez tendre pour les ames ſenſibles, ni aſſez penſeur pour les Philoſophes. Il offre plutôt le tableau paiſible d'une affection douce, que le tableau animé d'une affection vive, ou le tableau réfléchi d'une affec-

tion profonde. Cet Ouvrage néanmoins, malgré la vigueur ou la molleſſe de touche qu'on y deſire, eut un ſuccès mérité, par la morale ſaine & délicate qui en fait la baſe, par l'élégance & la pureté du ſtyle, & ſur-tout par l'honnêteté de caractere dont il porte l'empreinte. On jugea que ſi l'Auteur s'étoit peint dans ſon livre avec trop peu d'énergie, du moins il s'étoit peint au naturel; & ceux qui lurent M. de Sacy avec le moins d'intérêt, ne purent ſe refuſer à celui que ſa perſonne étoit ſi digne d'inſpirer. C'eſt que le premier mérite d'un Auteur eſt d'être vrai; être éloquent n'eſt que le ſecond; on ſent que M. de Sacy, quand il parle de l'amitié & de la vertu, parle de ce qui le touche & de ce qu'il aime; & tout Ecrivain qui exprime avec ſimplicité & vérité le ſentiment honnête qui eſt au fond de ſon ame, n'a pas beſoin d'éloquence pour faire partager ce ſentiment à ſes Lecteurs.

Notre Académicien, qui n'avoit oſé ou n'avoit voulu être que le Traducteur de Pline, ſembloit, dans les Ouvrages qui lui appartenoient en propre, aſpirer à ſe montrer le rival de Cicéron, quoiqu'en apparence beaucoup plus redou-

table. Il avoit déjà donné, après l'Orateur Romain, un *Traité de l'Amitié*; il donna encore après lui un *Traité de la Gloire*; car on ſait que Cicéron avoit fait un Ouvrage ſur ce ſujet : quoique ſon livre ſoit perdu, il exiſtoit encore du temps de Pétrarque, qui en poſſédoit un exemplaire, & qui le perdit par un malheur bien honorable à ſa mémoire, pour l'avoir mis en gage dans le beſoin preſſant d'un Homme de Lettres, dont il ne pouvoit ſoulager l'indigence que par ce ſacrifice. C'eſt de tous les Ouvrages de Cicéron celui dont on doit le plus regretter la perte. Perſonne ne devoit parler plus éloquemment de la gloire que celui qui avoit tout fait pour elle, qu'elle dédommageoit & conſoloit de tout, qui penſoit qu'aimer la gloire, c'eſt avoir le deſir ſi louable de ſe dévouer aux nobles travaux dont elle eſt le prix, & qui plus ſincere que tant de prétendus Sages, ne joignoit pas à la paſſion de l'obtenir l'affectation de la dédaigner.

M. de Sacy écrivit donc auſſi ſur la *Gloire*; mais il n'eut pas autant de Lecteurs que quand il avoit écrit ſur l'*Amitié*. Son ame douce & modeſte étoit plus faite pour connoître les beſoins du ſen-

timent que ceux de l'amour-propre, & le plaiſir de vivre dans le cœur de ſon ami, que celui d'exiſter dans l'opinion des autres.

Cette ame honnête & pure mérita des amis parmi ceux même qui ne paroiſſoient pas devoir l'être. M. de Sacy avoit plaidé dans une affaire importante contre un Académicien diſtingué, & avoit même révélé dans ſes Mémoires des faits peu agréables pour ſa Partie adverſe. L'offenſé, qui connoiſſoit les principes & les mœurs de M. de Sacy, ſentit, que ſi ſon eſtimable Agreſſeur lui avoit porté des coups redoutables, c'étoit ſans intention de le bleſſer, à regret même, & pour les ſeuls intérêts de la perſonne qu'il s'étoit chargé de défendre; auſſi non-ſeulement l'Académicien dont nous parlons ne fut pas mauvais gré à ce vertueux Adverſaire de ſes attaques & de ſa franchiſe; mais quand M. de Sacy ſe préſenta pour l'Académie, celui contre lequel il avoit écrit fut un de ſes plus ardens ſolliciteurs; récompenſe rare, mais conſolante, que le Ciel accorde quelquefois à la vertu, pour ne pas décourager les hommes de la pratiquer.

Nous terminerons l'Eloge de M. de Sacy par un trait qui couronne tous les autres. Quoique très-occupé dans ſa profeſſion, il l'exerça avec une nobleſſe qui contribua plus à ſa conſidération qu'à ſa fortune. » Tous ceux qui avoient » beſoin de lui, devenoient ſes amis, » dit M. de Monteſquieu ſon ſucceſſeur, (car l'homme vertueux mérita d'avoir pour Panégyriſte un Grand Homme) : » il ne trouvoit preſque pour récom- » penſe à la fin de chaque jour, » que quelques bonnes actions de plus; » & toujours moins riche, mais tou- » jours plus déſintéreſſé, il n'a tranſmis » à ſes enfans que l'honneur d'avoir eu » un ſi reſpectable Pere «.

Il mourut le 26 Octobre 1727, âgé de ſoixante-treize ans, chargé de travaux & de vertus, laiſſant à ſes amis le plus cher ſouvenir, aux Gens de Lettres le plus digne modele, aux Gens de bien les plus juſtes regrets. Madame de Lambert, plus âgée que lui de ſept ans, & dont l'amitié fidele & pure avoit fait la douceur de ſa vie, lui ſurvécut pour conſerver & honorer ſa mémoire. Digne & triſte objet de ſes pleurs, il n'en eut point à répandre ſur elle. Ainſi

la Nature, qui avoit tant fait pour le bonheur de M. de Sacy, y mit le comble par une vieilleſſe heureuſe & paiſible, exempte de ce ſentiment douloureux que laiſſe au fond du cœur une perte éternelle & irréparable; ſentiment dont l'impreſſion eſt d'autant plus profonde, que l'ame trouve une eſpece d'attrait à s'y livrer, & de douceur à en goûter l'amertume; ſentiment que ſa triſteſſe même rend en quelque maniere deſirable, puiſqu'il nous fait regarder la mort comme un bienfait de la Nature, non parce qu'elle met fin à des larmes qui nous ſont cheres, mais parce que ce malheur de l'humanité, ſi c'eſt un malheur que de ceſſer de ſouffrir, nous eſt du moins commun avec ceux que nous avons tendrement aimés, & nous laiſſe l'eſpoir conſolant de les ſuivre bientôt dans cet aſyle éternel & paiſible, où leur ombre nous a précédés, & où leur voix nous appelle. Madame de Lambert, qui ſurvécut encore ſix années à M. de Sacy, entretint & nourrit toujours ce ſentiment cher à ſon cœur. Elle y joignit un eſpoir plus conſolant encore, celui que la Divinité bienfaiſante donne aux ames vertueuſes, de ſe réunir un jour

pour n'avoir plus à pleurer leur ſéparation ; eſpoir en effet ſi propre à ſoulager les maux des cœurs ſenſibles ; eſpoir dont la malheureuſe humanité avoit un beſoin ſi preſſant, qu'elle a couru, pour ainſi dire, au devant de lui, avant que la bonté ſuprême & éternelle voulût bien le lui préſenter elle-même. Un ſentiment profond & plein de vie, privé d'un objet chéri qu'il ne retrouvoit plus, & ne pouvant ſupporter l'idée accablante d'être anéanti pour jamais, a inſpiré, intéreſſé, éclairé la raiſon, pour lui faire embraſſer avec tranſport cette attente précieuſe d'une exiſtence immortelle, dont le premier deſir n'a pas dû naître dans une tête froide & philoſophe, mais dans un cœur qui avoit aimé.

ÉLOGE DE LA MOTTE (1).

ANTOINE HOUDART DE LA MOTTE naquit à Paris le 17 Janvier 1672. Il fit ſes premieres études chez les Jéſuites, qui ont ſi bien mérité de la Littérature par leurs talens & par leur Ouvrages; heureuſe Société, ſi elle avoit ſu ſe contenter de cette gloire! La Motte conſerva toujours avec elle des liaiſons, ſoit de reconnoiſſance, ſoit de politique; car alors les Jéſuites étoient redoutables, & la foudre, qu'ils ont défiée ſi longtemps, dormoit encore.

Après ſes Humanités, il étudia, comme beaucoup d'autres hommes célèbres, pour être Avocat, & s'en dégoûta bientôt comme eux. Quelque eſtime qu'il

(1) Lu le 17 Avril 1775.

eût pour une profeſſion ſi noble & ſi utile, la Littérature, en lui préſentant des objets plus analogues à ſes talens, lui offroit encore une récompenſe plus flatteuſe; l'Ecrivain qui ne concentre pas dans l'enceinte des Tribunaux ſon génie & ſa renommée, & qui fait intéreſſer par ſes Ouvrages tous les ſiecles & toutes les Nations, eſt eſtimé, célébré, chéri même par-tout où il y a des hommes dignes d'être ſes Lecteurs. Telle étoit la perſpective brillante qui avoit ébloui le jeune la Motte, déſerteur du Barreau pour les Lettres. Mais il n'avoit vu, dans ſon enthouſiaſme naiſſant, que les lauriers qui ſembloient l'attendre : il ignoroit les écueils dont ſa route alloit être ſemée, & il avoit beſoin que l'expérience l'en inſtruisît; l'expérience fut prompte & cruelle. Une Comédie, ſon coup d'eſſai, tomba, & tomba au Théatre Italien, qui n'étant alors qu'un Théatre de farce, ne laiſſoit pas même à l'Auteur infortuné la conſolation de croire que les Spectateurs avoient été difficiles. La diſgrace ne pouvoit être plus mortifiante; elle affligea ſi vivement l'Ecrivain novice, qu'elle le fit renoncer pendant quelques mois au Théatre, aux

Lettres, & même aux hommes. Il alla ſe jeter à la Trappe, & ſe crut pénitent, parce qu'il étoit humilié. Cette vocation n'étoit que le fruit malheureux & avorté de l'amour-propre mécontent ; auſſi ne dura-t-elle que le temps néceſſaire pour le calmer, & pour lui faire reprendre de l'eſpoir & des forces. Ce Moine ſi peu fait pour l'être, & que le dépit avoit donné au Cloître pour quelques momens, fut bientôt rejeté dans le monde, & ne prouva que trop, dès qu'il s'y fut replongé, à quel point ſa ferveur étoit refroidie. Il fit le charmant Opera de l'*Europe Galante*. Campra, qui n'avoit fait encore que des Meſſes & des Motets pour la Cathédrale de Paris, transfuge comme la Motte du ſacré au profane, mit cet Opera en muſique, & fut ſi enivré, ou plutôt ſi perverti par le ſuccès, que l'Egliſe à laquelle il avoit juſqu'alors conſacré ſes talens, ſe vit auſſi obligée, non ſans douleur, de l'abandonner au Théatre.

La Motte donna peu de temps après avec Deſtouches la *Paſtorale d'Iſſé*, qui n'eut pas moins d'applaudiſſemens que l'*Europe Galante*. Cette *Paſtorale* étoit d'abord en trois Actes : on lui conſeilla

de la mettre en cinq, pour l'élever, disoit-on, à *la dignité* de *grand Opera*; mais le *grand Opera* ne gagna rien à cet honneur, ni l'Auteur à sa complaisance; il eût beaucoup mieux fait d'abréger son ouvrage, en supprimant un Episode disparate & mesquin (1), qui fait traîner & languir l'action principale, & qui retranché de la Piece comme il pourroit & devroit l'être, lui rendroit tout l'intérêt dont le *grand Opera* avoit fait si généreusement le sacrifice.

Il fit depuis avec différens Musiciens plusieurs autres Operas (2), dont la plupart réussirent; quelques-uns furent moins heureux, mais par une raison contraire à celle qui en a fait tomber beaucoup d'autres: les chûtes de la Motte à ce Théatre furent plutôt la faute de

(1) L'Episode de Pan & de Doris, dont la froide gaieté tranche avec le sujet de la Pastorale, à laquelle il ne tient d'ailleurs en aucune maniere. On a supprimé, à la derniere reprise, quelques scenes de cet Episode. On auroit dû les supprimer toutes.

(2) J'écris toujours au pluriel *Operas*, & non *Opera*, malgré la décision contraire du Dictionnaire de l'Académie, qui sera vraisemblablement changée à la premiere édition; il me semble que la prononciation exige cette orthographe.

la muſique que des paroles ; car ceux-même qui ont le plus conteſté à notre Académicien le talent de la Poéſie, lui ont accordé celui de la Poëſie lyrique, ſoit que l'équité les y forçât, ſoit qu'ils ne cruſſent pas lui faire un grand préſent. Le préſent étoit néanmoins plus flatteur qu'ils ne penſoient. Deſpréaux & Racine, en affectant de mépriſer ce genre de mérite, avoient eſſayé vainement d'y atteindre, ou ſi l'on veut, d'y deſcendre ; l'harmonie qui nous enchante dans leurs vers, étoit, ſi on oſe le dire, trop forte & trop nourrie, pour pouvoir être tranſportée dans des Ouvrages deſtinés au chant ; il ne faut à des vers de cette eſpece que le degré d'harmonie néceſſaire pour que la mélodie muſicale puiſſe s'y joindre ſans donner de la dureté à l'enſemble, & ſans en faire une eſpece de charge qui affoibliſſe l'expreſſion en l'exagérant. La Poéſie lyrique exige donc une certaine molleſſe dans les idées, dans les images, dans les expreſſions, dans la meſure & la cadence des vers, dans leur rhythme & dans leur mêlange ; elle exige même dans l'arrangement des ſyllabes une heureuſe combinaiſon de longues &

de breves, néceſſaire pour que le chant ne ſoit pas forcé de s'aſſujettir à une marche trop lente ou trop rapide. Auſſi le talent de la Poéſie lyrique, quoique très-inférieur ſans doute à celui de la grande Poéſie, n'eſt pas beaucoup plus commun, parce qu'il ſe forme de pluſieurs qualités du ſecond ordre, dont l'accord ſe trouve rarement dans le Poëte au degré juſte, pour que ſes Vers ſoient chantans ſans être trop ſonores, & faciles ſans être lâches.

La Motte eut l'avantage de réunir ces qualités. Il en eut un plus grand encore : c'eſt d'avoir été à l'Opera le créateur de trois genres ; celui du Ballet dans l'*Europe Galante*, (car les Ballets de Quinault, ſi ſupérieur dans les Tragédies lyriques, étoient au deſſous du médiocre) ; celui de la Paſtorale dans *Iſſé*, où reſpire cette ſenſibilité douce & recueillie, ſi propre à ce genre d'ouvrage ; enfin, celui de la Comédie-Ballet, dans *le Carnaval & la Folie*. On peut, il eſt vrai, critiquer cette derniere Pièce ; car le *Carnaval* y eſt toujours de mauvaiſe humeur, & la *Folie*, dont la gaieté le *déſeſpere*, y eſt ſuppoſée fille du *Dieu des Richeſſes*, qui ne doit guère engendrer

engendrer qu'une folie triſte ; mais ſi le ſujet de l'Opéra prête à la cenſure, du moins les détails des Scenes ſont pleins de cette fineſſe ingénieuſe, que l'Auteur ſavoit mettre dans tous ſes Ouvrages.

On peut être étonné qu'après tant de ſuccès au Théatre lyrique, la Motte, qui a tant écrit ſur l'Ode, ſur le Poëme épique, ſur la Fable, ſur la Tragédie, n'ait rien écrit ſur l'Opéra. Perſonne n'avoit plus de droit d'y donner des loix, & comme Auteur ſouvent couronné, & ſur-tout comme créateur. Mais cette ſupériorité même a été la cauſe de ſon ſilence. Dans les autres genres de Poéſie, ſes ſuccès furent très-diſputés ; à l'Opéra ils n'ont point eu de contradicteurs ; & l'Auteur n'a point été obligé de juſtifier ou de réclamer les ſuffrages par de ſubtiles apologies. On ne plaide guere devant le Public que les cauſes perdues, ou du moins équivoques ; & l'on ſe met peu en peine d'étayer ſon droit par de froids préceptes, quand on ſe ſent en état de gagner ſon procès par des exemples.

Au milieu de ces triomphes accumulés, la Motte en deſira un autre. Il donna un volume d'Odes, qui eurent d'abord

un grand nombre de Panégyriſtes & quelques Cenſeurs, & qui bientôt après eurent beaucoup de Cenſeurs, en conſervant quelques Apologiſtes. Elles étoient pleines d'eſprit & de raiſon; mais la raiſon, & l'eſprit même, ſont pour des Odes un léger ornement. Dans celles de la Motte les images étoient rares, le coloris foible, & l'harmonie ſouvent négligée. L'Auteur, ſuffiſamment averti par ſa propre conſcience, des qualités qui lui manquoient, quand même la critique n'auroit pas pris le ſoin officieux de l'en faire ſouvenir, diſoit pour juſtifier la dureté qu'on reprochoit à ſes Vers, *qu'un Poëte n'étoit pas une flûte*. Cette plaiſanterie (ſi même elle en mérite le nom) ne donnoit pas à ſes Odes ce que l'imagination & l'oreille y deſiroient. Auſſi furent-elles bientôt effacées par celles du célebre Rouſſeau, qui peut-être avec moins d'eſprit que la Motte, avoit bien plus que lui le talent de la grande Poéſie, l'art de mettre les vérités en images, l'oreille ſenſible & ſévere, enfin cet heureux choix de mots, ſi eſſentiel à la verſification, & ſur-tout à celle de l'Ode, dont l'orgueil rejette encore plus ce qui eſt

commun dans les expreſſions que dans les idées.

Néanmoins, quand les deux Rivaux ſolliciterent enſemble une place à l'Académie, la Motte fut preſque unanimement préféré à Rouſſeau (1), par la raiſon, très-eſſentielle pour une Société Littéraire, qu'il avoit mérité des amis, & que Rouſſeau n'en avoit pas un. Le caractere dur & altier de ce Poëte repouſſoit tous les Gens de Lettres ſes Confreres, & la ſupériorité de ſon talent ne les lui ramenoit pas. Mais ſi on étoit diſpenſé de l'aimer, on ne l'étoit pas d'être juſte.

Raſſaſié de couronnes ſur la Scene lyrique, la Motte oſa ſe produire ſur un Théatre plus propre encore à tenter un Poëte, mais auſſi plus redoutable & plus orageux; il donna aux Comédiens François la Tragédie des *Machabées*. Cependant, comme il avoit déjà beaucoup de réputation, & par conſéquent beaucoup d'ennemis, prêts à ſiffler l'Ouvrage avant de l'avoir entendu, & à le déchirer enſuite malgré le ſuccès, il

(1) Il fut reçu le 8 Février 1710, à la place de Thomas Corneille.

prit un parti fort ſage, celui de garder d'abord l'anonyme; l'envie, qui n'étoit point avertie, ni par conſéquent ſur ſes gardes, applaudit d'abord avec la foule des ſpectateurs, & peut-être leur donna le ton, dans l'eſpérance de pouvoir oppoſer un talent naiſſant & ignoré aux talens qui étoient déjà en poſſeſſion de l'eſtime publique; car l'envie, bientôt laſſe de tout ce que le Public encenſe, lui crée volontiers de nouvelles idoles, pour faire oublier, ſi elle le peut, les anciennes; à condition pourtant que les nouvelles idoles auront inceſſamment leur tour pour être mutilées, & même, s'il eſt poſſible, renverſées & détruites. Les Adverſaires les plus acharnés de la Motte, très-éloignés de ſoupçonner le piége innocent qu'il leur tendoit, trouvoient ſa Tragédie *ſi bien écrite*, qu'ils la croyoient *un Ouvrage poſthume de Racine*; l'Auteur jouit en ſecret, pendant quelques ſemaines, du jugement exquis de ces grands connoiſſeurs; il fit mieux encore quand il ſe vit bien aſſuré du ſuccès; il fit répandre ſourdement par quelques amis, qu'il étoit l'Auteur des *Machabées*; & il eut la ſatisfaction d'entendre tourner en

ridicule ceux qui lui attribuoient cette Piece, & qui n'avoient pas l'eſprit de ſentir *à quel point il en étoit incapable.* Enfin il ſe déclara ouvertement, & goûta pour lors un plaiſir nouveau, celui de voir ſes ennemis changer de langage. Les plus ſots déchirerent ſans pudeur ce qu'ils avoient loué; les plus adroits ſe turent; les plus modérés, croyant faire un grand effort de juſtice, avouerent que l'Ouvrage avoit en effet quelque mérite, mais un mérite fort inférieur à celui qu'on y avoit voulu trouver. Le docte & peſant Dacier, grand ennemi de la Motte pour l'amour des Anciens, qu'il n'a pourtant pas traités en ami dans ſes Traductions, étoit un de ceux qui avoient le plus loué les *Machabées*, & le plus courageuſement ſoutenu que la Motte ne pouvoit en être l'Auteur. *Eh bien!* lui dit quelqu'un, lorſque le ſecret fut dévoilé, *cette Tragédie que vous avez tant exaltée eſt pourtant de la Motte; qu'en dites-vous à préſent? Eh! mais*, répondit Dacier, *il me ſemble qu'il y a quelque choſe.* Il diſoit en ce moment mieux qu'il ne croyoit peut-être, & mieux ſur-tout qu'il n'avoit dit dans le temps où il donnoit tant d'éloges à cet

Ouvrage. Car si la Tragédie des *Machabées* est en effet estimable par quelques détails, la langueur de la versification, qu'on avoit si ridiculement comparée à celle de Racine, la foiblesse de la marche, de la plupart des caracteres, & sur-tout des derniers Actes, ont tellement ralenti les premiers applaudissemens donnés à cette Piece, qu'elle a presque entiérement disparu de la Scene, où elle s'étoit montrée d'abord avec tant d'avantage.

Il y eut, dans les représentations de cette Tragédie, une singularité remarquable; le rôle du jeune Machabée, à peine sorti de l'enfance, fut rempli avec succès par le fameux *Baron*, presque septuagénaire; la supériorité du jeu de cet Acteur célebre fit presque évanouir une si étrange disparate; ses talens opéroient le même prodige dans le rôle du *Menteur*, où il plaisoit encore à 75 ans; & lorsqu'il disoit à son Valet :

Ne vois-tu rien en moi qui sente l'Ecolier?

le Public, toujours tenté de rire à ce Vers, se contenoit par respect pour lui.

Encouragé par le succès des *Macha-*

bées, la Motte donna bientôt après la Tragédie de *Romulus* ; mais pour cette fois il étoit plus aguerri, & osa se montrer à découvert à la haine, qui n'en fut pas plus heureuse dans ses attaques. *Romulus* eut encore plus de succès, ou du moins plus de représentations que les *Machabées*. Si cette Tragédie a peu réussi dans ses reprises, il faut en accuser le *Brutus* de M. de Voltaire, qui l'a fait oublier, parce qu'avec un sujet à-peu-près du même genre, cette derniere Piece a bien plus de force, de grandeur & d'effet, & sur-tout cette magie de style, qui charme également les Spectateurs & les Lecteurs (1).

La fortune d'*Inès de Castro* fut plus brillante encore que celle des *Machabées* & de *Romulus*; mais de plus elle a été constante & durable ; car elle s'est

(1) Lorsque M. de Voltaire eut donné cette Tragédie de *Brutus*, qui d'abord eut peu de succès, Fontenelle, qui en avoit fait une sur le même sujet quarante ans auparavant, lui conseilla de renoncer à la *Tragédie*, à laquelle *il n'étoit pas propre*. M. de Voltaire donna *Zaïre* l'année suivante.

ſoutenue avec éclat juſquà nos jours. On a donné à cette Tragédie, l'une des plus intéreſſantes qui ſoit au Théatre, un éloge que peu de Pieces partageront avec elle; c'eſt que preſque tous ceux qui la virent dans ſa nouveauté, ne purent ſe contenter de la voir une fois; effet bien naturel d'un Ouvrage ſi touchant, où ce que les Anciens ont appelé la *pitié Tragique*, eſt porté à ſon comble, ſans aucun mêlange d'horreur qui rende ce ſentiment cruel ou pénible. Dans *Inès*, l'ame du Spectateur eſt profondément contriſtée; mais la douleur qu'elle éprouve lui laiſſe une impreſſion également forte & douce; jamais elle n'eſt déchirée avec cette violence qui fait détourner les yeux, & qui arrête ou qui ſeche les larmes. On reproche néanmoins à cette Pièce, ainſi qu'aux autres Tragédies du même Auteur, la foibleſſe du ſtyle & du coloris (1); mais cette foibleſſe ſe fait preſque

(1) La verſification lâche & proſaïque de cette Tragédie fit dire à une femme d'eſprit que l'Auteur *avoit fait*, comme M. Jourdain, *de la proſe ſans le ſavoir*. Une autre femme très-aimable fit ſur cette Pièce des couplets fort plaiſans:

oublier par pluſieurs expreſſions de ſentiment, vraies, ſimples & pénétrantes (1); par le ſoin que l'Auteur a eu de faire toujours parler à ſes Acteurs, ſinon le langage de l'éloquence, au moins celui de leur ſituation; par l'art enfin d'attacher le Spectateur à la ſituation même, ſans qu'il ait le temps de penſer à ſe rendre difficile ſur la maniere dont les détails en ſont rendus: ſuffiſamment préparé par le Poëte, pour ſuppléer de lui-même à toute la vivacité de l'impreſſion qu'il n'en reçoit pas, il lui ſuffit de ſe ſentir, ſi l'on peut parler ainſi, doucement entraîné vers l'attendriſſement & les larmes, & ſon cœur acheve le reſte.

On s'imagine bien que le grand ſuccès

---

la Motte y répondit par un couplet très-gai & très-galant ſur le même air, qu'il lui chanta au ſortir du Spectacle.

(1) Nous ne citerons que ce Vers, entre pluſieurs autres:

Ne déſavouez point, Inès, que je vous aime,

Et cette réponſe d'Inès à ſon Amant,

Que me promettre, hélas! de ma foible raiſon,
Moi qui ne puis ſans trouble entendre votre nom?

d'*Inès* produisit des critiques sans nombre. Il est toujours, comme l'on sait, des Ecrivains prêts à prouver aux Auteurs applaudis, qu'ils ont eu tort de réussir; Ecrivains mécontens, pour l'ordinaire, de n'avoir pas eu le même tort, & prompts à s'en venger sur ceux de leurs Confreres qui n'ont pas auprès d'eux la triste recommandation de partager leur infortune. Mais, ce qui devroit sembler étrange, si on ne connoissoit pas tous les secrets & toutes les ressources de la malignité humaine, les mêmes Spectateurs qui avoient tant versé de larmes à la Piece de la Motte, ne se refuserent pas la satisfaction d'accueillir aussi les satyres qu'elle essuya. Le Public s'en amusa un moment, comme il rit à *Pourceaugnac*, après avoir pleuré à *Phédre*. Car ce Public, si avide du plaisir qu'il vient chercher aux Spectacles, & quelquefois entraîné dans le premier instant par ce plaisir, ne songe plus, quand il est de sang froid, qu'à se disputer à lui-même, ou plutôt à se reprocher sévérement l'enthousiasme qu'il avoit eu la simplicité de ressentir; il sait gré au Censeur qui vient lui dire comme le Misanthrope:

Quoi! vous avez le front de trouver cela beau? Sa vanité n'eſt point offenſée de la mépriſe dont on lui fait honte, parce que cette mépriſe avoit pour objet une ſupériorité de talent, qu'il eſt plus content encore de nier que d'applaudir; & il remercie intérieurement la ſatyre, qui en frondant ſes premiers éloges, vient, pour ainſi dire, lui rendre ce qu'il avoit payé. Il eſt vrai que les ſatyres d'*Inès* eurent bientôt le juſte ſort qui eſt ſi ordinaire à cette malheureuſe eſpece d'Ecrits, mais qui ne dégoûtera ni d'en faire, ni d'en lire; elles ſe précipiterent les unes ſur les autres dans l'oubli qui les attendoit, & laiſſerent ſurnager la Piece, à peine effleurée de leurs traits; le François, dit très-bien l'Abbé Dubos, ne mépriſe pas tout ce dont il rit. Mais cette multitude bénévole, toujours ſi clairvoyante ſur les dangers de la vanité, n'étoit pas fâchée que la Motte vît l'éclat de ſa gloire utilement tempéré par quelques momens ſalutaires de mortification; & les détracteurs d'*Inès* faiſoient à-peu-près la fonction de ces Soldats Romains, qui en ſuivant le char de triomphe de leur Général, chantoient

contre lui des couplets ſatyriques, que la populace étoit ravie d'entendre, même en criant, *vive le Triomphateur*. La Motte ſe trouva un jour dans un Café, au milieu d'un eſſaim de ces Bourdons littéraires, qui déchiroient ſon Ouvrage, & ne connoiſſoient point l'Auteur. Il les écouta tranquillement; & après un long ſilence, *allons donc*, dit-il à un ami qui l'accompagnoit, *allons nous ennuyer à la cinquantieme repréſentation de cette mauvaiſe Piece*. Et dans une autre circonſtance, où quelqu'un lui parloit des nombreuſes critiques qu'on avoit faites de ſa Tragédie; *il eſt vrai*, répondit-il, *qu'on l'a beaucoup critiquée, mais en pleurant*.

Pour abréger la liſte des ſuccès de notre Académicien, nous ne parlerons point de quelques *Comédies* qui furent auſſi très-bien reçues, entr'autres le *Magnifique*, qui joué ſupérieurement dans ſa nouveauté par *Dufreſne*, plaît encore aujourd'hui par la fineſſe des détails & l'agrément du ſtyle. Malgré le déchaînement que la Motte a eſſuyé de la part de la critique, nous ſommes forcés de négliger dans ſon Eloge quelques parcelles, que nous aurions ſoin de re-

cueillir & peut-être d'enfler dans l'éloge de beaucoup d'autres.

Les Auteurs Dramatiques, dont la carriere eſt une eſpece de guerre continuelle, ne peuvent, non plus que les Généraux d'armée, eſpérer une fortune inaltérable & ſans revers. La Motte donna, trois ans après *Inès*, une Tragédie d'*Œdipe*, qui n'eut que quatre ou cinq repréſentations. Il fit ce même Œdipe en proſe après l'avoir mis en vers; & ce fut à cette occaſion qu'il oſa riſquer ſon ſyſtême, ſi ingénieuſement ſoutenu & ſi vivement réfuté, ſur les Tragédies en proſe. Ses principales raiſons étoient, que des Tragédies écrites de la ſorte ſe rapprocheroient infiniment plus que les Tragédies en vers, de la ſimplicité & de la vérité de la Nature; qu'un Auteur tragique, délivré de la contrainte de la verſification, ſeroit obligé, pour dédommager les ſpectateurs de la Poéſie dont il les auroit privés, de mettre dans ſon Ouvrage plus de mouvement & de vie; qu'on ne lui permettroit plus une ſeule de ces Scenes languiſſantes, qu'on eſſuye & qu'on pardonne par la ſeule crainte de rebuter les Ecrivains Dramatiques; ſi

on exigeoit d'eux qu'ils fuſſent à chaque moment & ſans relâche intereſſans & Poëtes tout-à-la-fois ; qu'on avoit cru d'abord de la Comédie comme de la Tragédie, qu'elle ne pouvoit être qu'en vers ; mais que Moliere, par les chefs-d'œuvre Comiques qu'il avoit oſé écrire en proſe, avoit forcé le Public à revenir d'une prévention ſi contraire à ſon propre plaiſir ; qu'il en ſeroit de même de la Tragédie, ſi quelqu'un avoit le courage de haſarder en ce genre des efforts heureux ; enfin, que la loi impoſée aux Poëtes Tragiques d'écrire en vers, peut écarter de cette carriere des génies rares, qui ayant reçu de la Nature dans un degré ſupérieur le talent de la Tragédie, celui de diſpoſer le ſujet avec art, de l'intriguer avec intérêt, de le conduire avec chaleur, n'auroient pas au même degré le talent de la verſification, ou même en ſeroient totalement privés. On répondoit à la Motte, que la Tragédie ne doit pas être la repréſentation exacte de la nature ; qu'une telle repréſentation exciteroit ſouvent l'horreur & le dégoût, plutôt que la ſenſibilité & l'intérêt ; que le plaiſir du Spectateur conſiſte même en grande

partie à ſentir qu'il n'aſſiſte qu'à une repréſentation & non pas à la choſe même ; qu'il y a beaucoup moins d'inconvéniens à ſe rapprocher davantage de la Nature dans la Comédie, parce qu'on n'y a point à craindre, comme dans la Tragédie, l'effet du ſentiment pénible que produiroit une repréſentation trop ſemblable à l'objet ; que le charme de la verſification eſt même un moyen de détromper le Spectateur, s'il étoit tenté de prendre l'action Théatrale pour la réalité ; que par cette douce magie l'émotion eſt tempérée au point où elle le doit être pour ceſſer d'être importune, & pour n'être plus qu'agréable ; que d'ailleurs l'harmonie des Vers eſt une des ſources du plaiſir que le Spectateur goûte (ou qu'il eſpere) à la repréſentation des Ouvrages Tragiques, & qu'il ne faut point lui ôter ; qu'enfin la liberté d'écrire en proſe ne rendroit pas les Tragédies plus intéreſſantes, mais contribueroit ſeulement à multiplier les Tragédies mauvaiſes ou médiocres ; & qu'au lieu de gagner par cette licence quelques bons Ouvrages, on inonderoit le Théatre d'une foule d'avortons indignes de l'occuper.

Telles étoient les raiſons qu'on apportoit de part & d'autre ; raiſons d'après leſquelles preſque tous les Gens de Lettres ont prononcé en faveur des Vers, quoique tant de Verſificateurs, qui dans leurs productions rimées ſe montrent ſi bien nés pour la Proſe, paroiſſent intéreſſés à lui donner la préférence. La Motte, tenant d'une main ſes ingénieuſes Diſſertations contre les Tragédies en Vers, & n'ayant de l'autre que ſon malheureux *Œdipe en Proſe* pour appuyer par des exemples l'étrange nouveauté qu'il propoſoit, a eu le ſort de ces Avocats, qui après avoir plaidé avec beaucoup d'art une affaire litigieuſe, perdent leur procès par la foibleſſe des Pieces juſtificatives qu'ils produiſent en leur faveur. La queſtion, ainſi décidée par le fait, ſemble l'avoir été ſans appel ; & le triſte ſuccès de notre Académicien dans le genre qu'il oſoit haſarder, a entraîné la proſcription du genre, qui dès ce moment a été regardé comme interdit à perpétuité pour ſes Succeſſeurs. Il faut ajouter pourtant, que l'arrêt rendu contre le projet de la Motte, fut ſans préjudice des Epigrammes que l'exécution valut encore à l'Ecrivain. On le compara au

Renard qui a la queue coupée, & qui conſeille aux Renards ſes confreres de ſe débarraſſer de la leur; & cette foule de Juges inexorables, auſſi ardente pour les nouveautés, que ſévere pour ceux qui oſent lui en offrir, voulut jouir tout-à-la-fois, dans ſa juſtice diſtributive, du plaiſir de décrier en même temps le genre, la Piece & l'Auteur.

Si la Motte ne fut pas accueilli dans ſes aſſertions ſur les Tragédies en Proſe, il le fut encore moins dans ce qu'il écrivit contre les Vers. Le vice dominant de ſa nouvelle héréſie ſur ce ſujet, c'eſt d'avoir cru que le mérite des penſées diſpenſoit de celui de l'harmonie; à-peu-près comme ſi l'on prétendoit qu'il eſt indifférent d'exécuter un air de muſique ſur un inſtrument faux ou ſur un inſtrument bien d'accord, & d'oublier la meſure en chantant, ou de l'obſerver avec ſcrupule. La Motte ſemble avoir voulu apprécier la Poéſie, comme le Géometre meſure les corps, en les dépouillant de toutes les qualités ſenſibles; mais le Géometre qui en uſe ainſi fait ſon métier, & le Poëte qui veut l'imiter fait tout le contraire du ſien. Auſſi les ſophiſmes de cet intrépide Novateur,

eſpece de ſourd qui nioit le ſentiment de l'oreille, n'ont dégoûté de la Verſification, ni les bons Poëtes, ni même les mauvais. Zénon nioit l'exiſtence du mouvement, Platon ſe promena devant lui; Zénon continua de dogmatiſer, & Platon de ſe promener ſans lui répondre.

La Motte fut encore moins heureux dans ſon Iliade, que dans ſes Paradoxes anti-Poétiques. Il écrivit, comme l'on ſait, contre Homère, mais ce ne fut pas ſon plus grand tort; ce fut de le traduire en Vers François. Il avoit attaqué le ſujet, la marche & l'enſemble de l'Iliade avec beaucoup d'eſprit, ſouvent même avec beaucoup de raiſon & de goût; il ne rendit pas aſſez de juſtice aux beautés ſublimes qui aſſûrent à ce Poëme le ſuffrage de tous les ſiecles; il ſut encore moins faire paſſer ces beautés dans ſa traduction; il ſubſtitua un ſquelette décharné au prétendu monſtre qu'il avoit voulu combattre; il avoit ſu faire rire le Public aux dépens de ſes Adverſaires, il leur prêta le flanc en traveſtiſſant maladroitement l'objet de leur culte, admirable en effet à tant d'égards; la diverſion puiſſante qu'il leur facilita par cette faute, fit preſque oublier tous ſes avan-

tages; & l'Iliade en Vers François conſola M^de^. Dacier, que la réponſe de la Motte à ſes critiques avoit rendue ridicule. Cette réponſe charmante, pleine de ſel & de grace, offroit par-tout le contraſte le plus piquant avec les raiſonnemens puériles, l'enthouſiaſme pédanteſque, & les invectives groſſieres de cette femme ſavante, qui n'attaquoit ſon Adverſaire qu'avec de l'érudition & du fiel, & à qui il n'oppoſoit que de la Logique & de la gaieté. *Alcibiade*, avoit dit Madame Dacier, *donna un grand ſoufflet à un Rhéteur qui n'avoit point les Ouvrages d'Homère; que feroit-il aujourd'hui à un Rhéteur qui lui liroit l'Iliade de M. de la Motte? Heureuſement*, répondit le paiſible Philoſophe, *quand je récitai à Madame Dacier un des Chants de mon Iliade, elle ne ſe ſouvint pas de ce trait d'Hiſtoire.* Il comparoit les injures dont elle l'accabloit, *à ces charmantes particules Grecques qui ne ſignifient rien, mais qui ne laiſſent pas, à ce qu'on dit, de ſoutenir & d'orner les vers d'Homère.* Il ajoutoit que ces injures *avoient toute la ſimplicité des temps héroïques, & toute l'énergie de celle que ſe prodiguent les Héros de l'Iliade.* Auſſi diſoit-on que Madame

Dacier traitoit ſon Adverſaire à la Grecque, & que ſon Adverſaire en uſoit avec elle à la Françoiſe. Mais la Motte, ſi attaché par goût à la Proſe, auroit dû dans cette diſpute s'en tenir à la ſienne; il eut le malheur d'appeler à ſon ſecours cette Poéſie qu'il avoit tant décriée, & qui, comme par repréſailles, l'abandonna plus que jamais dans ce moment critique. Il reſſembla à un Général habile, mais imprudent, qui faiſant avec avantage une guerre ſavante de campemens & de manœuvres, voudroit ajouter à ſes ſuccès celui d'une action déciſive en bataille rangée, & perdroit par ſa défaite tout le fruit & tout l'honneur de ſa campagne.

Ses Fables, qui parurent quelques années après ſon Iliade, n'eſſuyerent guere moins de critiques. On y a loué l'invention des ſujets, la juſteſſe, & ſouvent la fineſſe de la moralité. On a prétendu que la Fontaine même n'avoit pas ce mérite autant que la Motte; mais le grand, le vrai mérite d'une Fable, c'eſt l'art de la narrer & de l'écrire, & voilà où la Fontaine eſt inimitable. Dans ſes Fables, les beautés ſemblent être échappées au Poëte ſans qu'il y

ſonge, & preſque ſans qu'il le ſache; dans celles de la Motte, les beautés (car pourquoi diſſimuler qu'il s'y en trouve de plus d'un genre?) ont preſque toujours un air *penſé*, qui décele le ſoin & la recherche. On peut juger de la différence des deux Ecrivains par celle même de leurs fautes, comme l'obſervoit un Géometre (1), qui malgré l'anathême lancé par tant de Poëtes contre la Géométrie, prenoit quelquefois la liberté de raiſonner avec fineſſe & avec juſteſſe ſur les Ouvrages de goût; *toutes les fautes de la Fontaine*, diſoit-il, *ſont en négligence*, *toutes celles de la Motte en affectation*. Il eſt pourtant arrivé à des hommes de beaucoup d'eſprit de s'y méprendre. Un illuſtre Ecrivain fit tomber dans ce piége toute la Société du Temple, en lui récitant une Fable, qu'il donna pour être de la Fontaine, & qui fut reçue avec tranſport: *Meſſieurs*, leur dit-il, quand ils furent bien las d'applaudir, *la Fable eſt de la Motte*. Malgré les défauts de ce dernier, jetons un moment les yeux ſur cette multitude de Fables, imprimées depuis

(1) M. de Mairan.

quarante ans, & dont les Auteurs ont voulu ſe gliſſer entre la Fontaine & lui (car ils ſont tous aſſez modeſtes pour ne pas diſputer la premiere place à la Fontaine): & ſans ôter à leurs Ouvrages ce qu'ils peuvent avoir d'eſtimable, oſons demander au Public quel eſt celui qui a déplacé la Motte. Ajoutons cependant que la plupart de ces Ecrivains ont laiſſé la Motte bien loin derriere eux, non dans leurs Fables, mais ce qui eſt plus aiſé, dans leurs Préfaces, ſans compter la déciſion irréfragable d'une nuée de Journaux en leur faveur. Nous ne parlons ici que des Fabuliſtes qui juſqu'à préſent ſe ſont montrés au jour. Il en eſt un, que le Public deſire ardemment d'y voir paroître; les applaudiſſemens qu'il a ſi ſouvent reçus dans les ſéances de l'Académie, ſont le le gage de ceux que ſes Lecteurs lui préparent.

On peut, d'après une regle auſſi ſûre que facile, apprécier le mérite Poétique de la Motte. Veut-on ſavoir ſi des Vers ſont bons? qu'on ſe demande ſi on voudroit les retenir quand on les a lus; malheur à ceux qui ne ſoutiendroient pas la queſtion! On ſait par cœur, même

ſans les chanter, pluſieurs morceaux des Opéras de notre Académicien; on cite avec éloge pluſieurs de ſes Fables, on en ſait pluſieurs Vers, quelques-uns même ont fait proverbe,

Il vaut mieux plaire que ſervir;
L'ennui naquit un jour de l'uniformité;
La haine veille & l'amitié s'endort,

& beaucoup d'autres que nous pourrions y joindre; on cite enfin quelques Stances de ſes Odes, genre de Poéſie où ſans Rouſſeau nous aurions ſi peu à citer, & tant à oublier. Concluons, que ſi la Motte n'eſt pas un grand Poëte, c'eſt du moins un Poëte dont on a retenu des Vers; & demandons qu'on nous en diſe un ſeul de tant de Rimeurs qui le décrient.

On lui a reproché ſes paradoxes ſur la Poéſie, ſur les Tragédies en proſe, ſur l'Ode, ſur la Fable, ſur le Poëme Epique. Il étoit pourtant aſſez naturel qu'il ſoutînt ces paradoxes. Il vouloit faire des Vers, & ſentoit que la Nature ne l'avoit pas fait Poëte; il vouloit faire des Odes, & ſentoit qu'il avoit plus de Logique que de chaleur, plus de raiſon que d'enthouſiaſme; il vouloit faire des

Tragédies, & ſe voyoit à une diſtance immenſe de Corneille & de Racine; enfin il vouloit faire des Fables, & ſentoit que ſon eſprit, dont le caractere étoit la fineſſe, eſſayeroit en vain d'attraper la naïveté charmante de la Fontaine : que lui reſtoit-il donc à faire? De ſoutenir, avec tout l'art dont il étoit capable, que l'harmonie & les images n'étoient point néceſſaires à la Poéſie, la chaleur & l'enthouſiaſme à l'Ode, la verſification à la Tragédie, & la naïveté à la Fable. La Motte s'eſt fait une poétique d'après ſes talens, comme tant de gens ſe font une morale ſuivant leurs intérêts. Ne croyons point à ſes opinions; mais pardonnons-lui de les avoir ſoutenues : il n'eſt guere d'Ecrivain qui n'ait cherché, comme lui, à rabaiſſer le genre de mérite qu'il ſentoit lui avoir été refuſé par la Nature. Un Auteur peu correct, & pareſſeux de repaſſer la lime ſur ſes productions, fera l'éloge de la négligence du ſtyle, il appellera facile une Poéſie lâche & traînante; celui qui penſe peu mettra tout le mérite dans la diction; celui qui écrit ou qui croit écrire avec *chaleur*, (expreſſion dont on abuſe tant aujourd'hui)

d'hui) donnera le prix à cette chaleur vraie ou fauſſe ſur la raiſon & la juſteſſe; le Public laiſſera l'amour-propre de chaque Ecrivain faire ſon plaidoyer, rira de leurs efforts, non de génie, mais de raiſonnement, pour hauſſer leur place, & finira par mettre chacun à la ſienne.

Si les Vers de la Motte ne ſont pas des chefs-d'œuvre de Poéſie, ſes écrits en Proſe peuvent être regardés comme des modeles de ſtyle. Ses Diſcours Académiques obtinrent ſur-tout les plus grands applaudiſſemens. Il eſt vrai qu'ils en ont été redevables, non-ſeulement à leur mérite réel, mais à un autre talent de l'Auteur, qu'il ſeroit injuſte de paſſer ſous ſilence. Perſonne ne liſoit, ou plutôt ne récitoit (car on ſait qu'il étoit aveugle) d'une maniere plus ſéduiſante & plus magique; gliſſant rapidement & à petit bruit ſur les endroits foibles; appuyant avec intelligence, quoique ſans affectation, ſur les traits les plus heureux; mettant enfin dans ſa lecture cette eſpece de ponctuation délicate, qui fait ſentir les différens genres de mérite par des inflexions auſſi fines que variées; mais ſur-tout évitant avec

le plus grand ſoin cette emphaſe qui révolte l'Auditeur en voulant forcer ſon ſuffrage, & qui manque ſon effet en cherchant à l'augmenter.

La Motte avoit un eſprit ſi propre à ſe plier à tout, qu'il étoit même Théologien quand il le vouloit. Il a fait juſqu'à des Mandemens d'Evêques, à qui, comme de raiſon, il a bien gardé le ſecret, & qui ont encore eu plus de ſoin de le lui garder; mais ſa touche & ſa maniere le déceloient malgré lui. Nous dirons ici en paſſant, qu'il a été de même l'Auteur tacite de pluſieurs autres écrits que ſes ennemis auroient déchirés, s'ils en avoient connu le véritable pere, mais dont le pere adoptif & putatif recevoit leurs précieux hommages. La Motte auroit pu leur répondre, comme cette tête qu'un Artiſte avoit fait paſſer au travers d'un tableau, & que les ſuprêmes Juges en peinture trouvoient très-peu reſſemblante: *Meſſieurs, c'eſt moi-même.* Il racontoit à cette occaſion, qu'un de ces malheureux Ecrivains, qui font trafic d'Eloges & de Satyres, un de ces hommes condamnés à vivre des groſſiéretés périodiques qu'ils imprimoient contre lui,

avoit eu la mal-adroite équité de louer beaucoup un écrit dont il ne le croyoit pas l'Auteur ; & que détrompé bientôt d'une mépriſe ſi cruelle, il n'avoit pu s'empêcher de s'écrier avec la baſſeſſe la plus naïve : *Ah ! ſi je l'avois ſu plutôt !* exclamation qui a été renouvellée plus d'une fois dans des cas ſemblables, par des hommes dignes de la répéter.

Ce malheureux genre de la Satyre, dont notre Académicien avoit été ſi ſouvent l'objet, eſt preſque le ſeul où il ne ſe ſoit point exercé ; la douceur & l'honnêteté de ſon caractère lui interdirent conſtamment cette reſſource banale & odieuſe de la médiocrité jalouſe. Il n'auroit pourtant tenu qu'à lui de ſe la ménager avec avantage. On peut voir, par la réponſe pleine de ſel qu'il a faite à une critique très-injurieuſe de ſon *Ballet des Arts*, qu'il auroit très-bien réuſſi, s'il l'avoit voulu, dans ce genre facile & mépriſable. La critique à laquelle il répondoit étoit de *le Noble*, qui décrié dans la Littérature par ſes déteſtables rapſodies, & flétri par la la Juſtice dans une affaire criminelle, auroit eu tant de raiſons de ſe tenir dans le ſilence, ſi l'expérience ne prou-

voit que l'impudence eſt le miſérable aſyle des Ecrivains les plus faits pour ſe taire. La Motte, en lui infligeant la punition qu'il méritoit, & en ſe vengeant cette ſeule fois de ſa vie, imita ſur ce point le bon la Fontaine, qui ne fut comme lui méchant qu'un ſeul jour, pour ſe venger de Lully. Il fut même plus modéré que la Fontaine, dont la colere momentanée, ſemblable à celle d'un enfant qui ſe décharge ſur tout ce qu'elle rencontre, avoit mêlé dans ſa querelle l'honnête & paiſible Quinault, dont il n'avoit point à ſe plaindre. Les traits de la Motte, dirigés par une main plus ſage, ne percerent que le ſeul malheureux qui avoit eu la baſſeſſe & la ſottiſe de l'outrager; tant d'Adverſaires plus ou moins dignes de ſes coups, & qui juſqu'alors l'avoient provoqué ſans réponſe, apprirent en ce moment, que s'il les avoit épargnés, ce n'étoit pas par impuiſſance, & durent ſentir combien la repréſaille étoit à craindre pour eux. Mais content de ce ſeul eſſai de ſes forces dans le genre ſatyrique, il fit beaucoup mieux que d'y réuſſir, il s'en abſtint. Il réſiſta même preſque toujours à la déman-

geaiſon ſi naturelle de repouſſer la critique. Il penſoit avec raiſon, qu'un ſilence noble eſt l'arme la plus efficace qu'on puiſſe oppoſer aux traits de l'envie; pour un ou deux Ecrivains célebres qui ont immolé avec ſuccès leurs détracteurs à la riſée publique, combien en eſt-il qui ſe ſont dégradés en ſe meſurant avec eux? Il faut, ou que le lion laiſſe bourdonner la guêpe, ou qu'il ne la faſſe taire qu'en l'écraſant. Le Poëte Gacon, dont on peut dire, en parodiant deux Vers de Racine,

Et ton nom paroîtra dans la race future,
Aux plus *vils rimailleurs* une cruelle injure,

harceloit notre patient Académicien par de miſérables Epigrammes, dans l'eſpérance de le forcer à une réponſe qu'il ne pouvoit arracher; las enfin de répandre ſon fiel en pure perte, *Vous n'y gagnerez rien*, dit-il à celui qu'il provoquoit, *je vais donner une Brochure qui aura pour titre, Réplique au ſilence de M. de la Motte.* On ne fera peut-être jamais à aucune Satyre une réponſe plus mortifiante, que celle de Fontenelle à un Auteur, qui ayant beſoin de lui, venoit s'accuſer humble-

ment de l'évoir outragé dans une Brochure : *Monſieur*, lui dit le Philoſophe, *vous me l'apprenez*. Cette réponſe en rappelle une autre du même Fontenelle à la Motte : celui-ci jeune encore, peu verſé dans la connoiſſance des hommes, & ſur-tout des hommes à talens, diſoit au Philoſophe, qu'il croyoit avoir pour amis tous les Gens de Lettres. *Si cela étoit*, répondit Fontenelle, *ce ſeroit un terrible préjugé contre vous ; mais vous leur faites trop d'honneur, & vous ne vous en faites pas aſſez. Enfans, aimez-vous les uns les autres*, diſoit Saint Jean aux Chrétiens, qui malheureuſement n'en ont rien fait ; la Motte, quand il eut enfin reconnu par lui-même toute l'injuſtice de la rivalité, répétoit ſouvent aux Artiſtes en tout genre, qui n'en ont rien fait non plus, cette ſage & inutile maxime : & comme on a défini l'hypocriſie un hommage que le vice rend à la vertu, il définiſſoit la jalouſie un hommage mal-adroit que l'infériorité rend au mérite.

Cependant ſi la réputation dont il jouiſſoit lui avoit fait des jaloux, l'aménité de ſon caractere lui avoit fait

auſſi un grand nombre de partiſans. Perſonne n'applaudiſſoit plus ſincérement que lui aux ſuccès de ſes rivaux même ; perſonne n'encourageoit les talens naiſſans avec plus de zele & d'intérêt ; perſonne ne louoit avec une ſatisfaction plus vraie les bons Ouvrages ; s'il y remarquoit des fautes, ce n'étoit pas pour jouir de la gloire ſi facile d'affliger la vanité d'autrui ; c'étoit avec ce ſentiment, ſi ignoré des critiques, & ſi rare même chez les ſimples lecteurs, que quand il rencontroit des taches, il étoit fâché de les trouver. Auſſi diſoit-on de lui, que *juſtice* & *juſteſſe* étoient ſa deviſe. Il montra bien ces deux qualités, lorſqu'il approuva, comme Cenſeur, la premiere Tragédie de M. de Voltaire ; car il n'héſita point à dire dans ſon approbation, *que cet Ouvrage promettoit au Théatre un digne ſucceſſeur de Corneille & de Racine.* Il n'a pas aſſez vécu pour ſavoir à quel point il diſoit vrai ; mais il n'y en a que plus de mérite à avoir deviné ſi juſte, & plus de nobleſſe à l'avoir prédit.

Il s'en falloit bien qu'on uſât avec lui des mêmes ménagemens qu'il ſe preſcrivoit à l'égard des autres ; loin de

s'en plaindre, il ſavoit mettre à profit toute la dureté qu'on ſe permettoit à ſon égard. » Quand un Auteur, dit-il » dans une de ſes Préfaces, ſait gré à » ſes amis de l'avertir de ſes fautes, » la vérité qu'il cherche ne lui échappe » pas. Plus elle eſt mortifiante, plus » les hommes ſont contens de la dire, » pourvu qu'ellle ne leur laiſſe rien à » craindre. Auſſi preſque tout le » monde, ou par amitié, ou ſous pré- » texte d'amitié, eſt en poſſeſſion de me » faire eſſuyer les choſes les plus dures » pour l'amour-propre. Tout devient » Madame Dacier pour moi. C'eſt un » ſecours que je me ſuis procuré, » pour me mettre en état de mieux » faire «. Il oppoſoit cette douceur inaltérable, non-ſeulement aux injures littéraires, mais aux plus cruels outrages. Un jeune homme, à qui par mégarde il marcha ſur le pied dans une foule, lui ayant donné un ſoufflet, *Monſieur*, lui-dit-il, *vous allez être bien fâché, je ſuis aveugle.* Il ſouffroit avec la même patience les infirmités douloureuſes dont il étoit accablé, & dans leſquelles il termina ſa vie le 26 Décembre 1731, en rempliſſant fidéle-

ment tous ſes devoirs, & en regardant la mort comme le terme heureux de ſes maux.

Tandis que les prétendus amis de M. de la Motte lui faiſoient ſentir un peu amérement toute la rigueur de leur zele pour la perfection de ſes Ouvrages, il avoit auſſi quelques amis vrais & honnêtes, qui ſavoient joindre à l'intérêt qu'ils marquoient pour ſa gloire, les égards qu'il méritoit & qu'il ne demandoit pas. L'amitié dont il fut lié avec Fontenelle eſt digne ſur-tout d'être propoſée pour modele aux Gens de Lettres. Cette amitié ne ſe démentit jamais, & fait l'éloge de l'un & de l'autre. Fontenelle a même dit pluſieurs fois, que le plus beau trait de ſa vie étoit de n'avoir pas été jaloux de la Motte. Ils s'éclairoient & ſe dirigeoient mutuellement, ſoit dans leurs Ouvrages, ſoit dans leur conduite; & ce fut par le conſeil de la Motte que Fontenelle eut à la fois le courage & la prudence de ne pas répondre à un Jéſuite, Cenſeur amer de ſon *Hiſtoire des Oracles*. Le Critique, très-fin raiſonneur, avoit prétendu, on ne ſait pourquoi, que l'Auteur de cette Hiſtoire avoit porté

atteinte au Chriſtianiſme, en démontrant que les prédictions du Paganiſme étoient des impoſtures : Fontenelle, bien tenté de terraſſer ſon Adverſaire par la facilité qu'il y trouvoit, fut retenu par les avis prudens de la Motte ; cet ami lui fit craindre de s'aliéner par ſa réponſe une Société qui s'appeloit *Légion*, quand on avoit affaire au dernier de ſes membres. Perſuadé & retenu par ce ſage conſeil, Fontenelle ſe contenta d'écrire à un Journaliſte, qui le preſſoit de répliquer, une Lettre où il fait en deux lignes à ſon Adverſaire une réponſe qui perdroit à être délayée dans plus de paroles. » Je laiſſerai mon » Cenſeur, dit-il, jouir en paix de » ſon triomphe ; je conſens que le » diable ait été Prophete, puiſque le » Jéſuite le veut, & qu'il croit cela » plus orthodoxe. «

La convenance du caractere, du genre d'eſprit & des principes, avoit formé entre nos deux Académiciens l'intime & fidelle liaiſon qui fait tant d'honneur à leur mémoire. Mais peut-être ſeroit-il aſſez intéreſſant d'examiner en quoi ces deux hommes, ſi ſemblables entre eux à pluſieurs égards, différoient à

d'autres dans leurs écrits. Tous deux pleins de juſteſſe, de lumieres & de raiſon, ſe montrent par-tout ſupérieurs aux préjugés, ſoit philoſophiques, ſoit littéraires ; tous deux les combattent avec la timidité modeſte dont le ſage a toujours ſoin de ſe couvrir en attaquant les opinions reçues ; timidité que leurs ennemis appeloient douceur hypocrite, parce que la haine donne à la prudence le nom d'aſtuce, & à la fineſſe celui de fauſſeté. Tous d'eux ont porté trop loin leur révolte décidée, quoique douce en apparence, contre les Dieux & les loix du Parnaſſe ; mais la liberté des opinions de la Motte ſemble tenir plus intimement à l'intérêt perſonnel qu'il avoit de les ſoutenir, & la liberté des opinions de Fontenelle à l'intérêt général, peut-être quelquefois mal entendu, qu'il prenoit au progrès de la raiſon dans tous les genres. Tous deux ont mis dans leurs Ecrits cette méthode ſi ſatisfaiſante pour les eſprits juſtes, & cette fineſſe ſi piquante pour les Juges délicats ; mais la fineſſe de la Motte eſt plus développée, celle de Fontenelle laiſſe plus à deviner à ſon Lecteur. La Motte, ſans

jamais en trop dire, n'oublie rien de ce que ſon ſujet lui préſente, met habilement tout en œuvre, & ſemble craindre de perdre par des réticences trop ſubtiles quelqu'un de ſes avantages; Fontenelle, ſans jamais être obſcur, excepté pour ceux qui ne méritent pas même qu'on ſoit clair, ſe ménage à la fois & le plaiſir de ſous-entendre, & celui d'eſpérer qu'il ſera pleinement entendu par ceux qui en ſont dignes. Tous deux peu ſenſibles aux charmes de la Poéſie, & à la magie de la verſification, ont cependant quelquefois été Poëtes à force d'eſprit, mais la Motte un peu plus ſouvent que Fontenelle, quoique la Motte eût fréquemment le double défaut de la foibleſſe & de la dureté, & que Fontenelle eût ſeulement celui de la foibleſſe; c'eſt que Fontenelle, dans ſes Vers, eſt preſque toujours ſans vie, & que la Motte a mis quelquefois dans les ſiens de l'ame & de l'intérêt. L'un & l'autre furent couronnés avec éclat au Théatre Lyrique; mais Fontenelle fut malheureux au Théatre François, parce qu'il étoit abſolument dépourvu de cette ſenſibilité indiſpenſable pour un Poëte

tragique, & dont la Nature avoit donné quelques étincelles à la Motte. On peut assûrer, par exemple, que Fontenelle n'auroit jamais trouvé ce trait sublime d'*Inès de Castro*, qui se voyant empoisonnée, & sentant les atteintes de la mort, s'écrie : *Eloignez mes enfans.* On peut même croire que Fontenelle n'auroit pas trouvé non plus ce trait charmant d'une des Fables de la Motte, où le Poëte, en parlant de deux oiseaux amoureux, peint leur passion mutuelle par cette expression de sentiment si vraie & si douce,

Parmi tous les oiseaux du monde
Ils se choisissoient tous les jours.

Fontenelle & la Motte ont écrit en prose avec beaucoup de clarté, d'élégance, de simplicité même, mais la Motte avec une simplicité plus naturelle, & Fontenelle avec une simplicité plus étudiée; car la simplicité peut l'être, & dès-lors elle devient maniere, & cesse d'être modele. Ce qui fait que la simplicité de Fontenelle est maniérée, c'est que pour présenter sous une forme plus simple, ou des idées fines, ou même des idées grandes, il tombe quelquefois

dans l'écueil dangereux de la familiarité du ſtyle, qui contraſte & qui tranche avec la délicateſſe ou la grandeur de ſa penſée; diſparate d'autant plus ſenſible, qu'elle paroît affectée par l'Auteur : au lieu que la familiarité de la Motte, car il y deſcend auſſi quelquefois, eſt plus ſage, plus meſurée, plus aſſortie à ſon ſujet, & plus au niveau des choſes dont il parle. Fontenelle fut ſupérieur par une étendue de connoiſſances, qu'il a eu l'art de faire ſervir à l'ornement de ſes Ecrits, qui rend ſa philoſophie plus intéreſſante, plus inſtructive, plus digne d'être retenue & citée; mais la Motte fait ſentir à ſon Lecteur, que pour être auſſi riche & auſſi bon à citer que ſon ami, il ne lui a manqué, comme l'a dit Fontenelle même, *que des yeux & de l'étude*. L'un & l'autre avoient reçu de la Nature une fléxibilité d'eſprit qui les rendoit propres à pluſieurs genres d'écrire; mais ils eurent ou l'imprudence ou la vanité ſecrete d'en eſſayer un trop grand nombre, & de ſe perſuader que l'eſprit peut toujours remplacer le talent ou le génie; ils affoiblirent leur réputation en voulant trop l'étendre; mais Fonte-

nelle a ſolidement aſſûré ſa gloire par ſon immortelle Hiſtoire de l'Académie des Sciences, & ſur-tout par ces éloges ſi intéreſſans, pleins d'une raiſon ſi fine & ſi profonde, qui font aimer & reſpecter les Lettres, qui inſpirent aux génies naiſſans la plus noble émulation, & qui feront paſſer le nom de l'Auteur à la poſtérité avec celui de la Compagnie célebre dont il a été le digne organe, & des Grands Hommes dont il s'eſt rendu l'égal en devenant leur Panégyriſte. Enfin Fontenelle & la Motte ſont tous deux pour les jeunes Auteurs des Ecrivains dangereux, la Motte par ſes paradoxes, Fontenelle par les défauts ſéduiſans de ſon ſtyle; mais tous deux doivent être placés avec diſtinction entre les Ecrivains Philoſophes, par les vues toujours ingénieuſes & quelquefois utiles qu'ils ont répandues ſur les différens objets de la Littérature. Ils ont été pour le bon goût ce que Deſcartes a été pour la Philoſophie; comme Deſcartes ils ont erré ſur pluſieurs points eſſentiels; mais comme Deſcartes, ils nous ont du moins appris à n'être point la dupe de l'autorité, & à ſecouer le joug de cette

ſuperſtition puſillanime, preſque auſſi commune dans les Lettres que dans la Religion, & d'autant plus humiliante pour la raiſon humaine, que la ſuperſtition religieuſe n'attaque guere que les eſprits foibles, & que la ſuperſtition littéraire a plus d'une fois ſéduit des hommes éclairés.

Pour achever le parallele de ces deux hommes célebres, il ne ſera pas inutile, après les avoir montrés dans leurs Ouvrages, ou dans la ſociété de leurs ſemblables, de les peindre tels qu'ils étoient dans la ſociété commune, & ſur-tout au milieu des deux claſſes de cette ſociété, qui exigent le plus de ménagemens & de ſoins pour ne pas leur déplaire, la claſſe quelquefois redoutable des Grands, & la claſſe toujours épineuſe des ſots, ſi abondamment répandue dans toutes les autres. Fontenelle & la Motte, toujours meſurés, & par conſéquent toujours nobles avec les Grands, toujours ſur leurs gardes avec eux ſans jamais le paroître, ne leur montrant d'eſprit que ce qu'il en falloit pour leur plaire, & jamais pour gêner leur amour-propre, ſe *ſauvoient*, comme dit Montagne, *de ſubir de leur part* la

tyrannie effectuelle, par le ſoin qu'ils avoient de ne leur point faire éprouver la *tyrannie parliere*. Ils alloient cependant quelquefois dans cette ſociété, comme dans leur ſtyle, juſqu'à une eſpece de familiarité; mais avec cette différence, que la familiarité de la Motte étoit plus réſervée & plus reſpectueuſe, & celle de ſon ami plus aiſée & plus libre, quoique toujours aſſez circonſpecte pour qu'on ne fût jamais tenté d'en abuſer. Leur conduite avec les ſots étoit encore plus raiſonnée, plus ſage, & d'autant plus attentive, qu'ils ſavoient trop bien que cette eſpece d'hommes, intérieurement & profondément jalouſe de l'éclat des talens qui les humilie, ne pardonne aux hommes ſupérieurs qu'à proportion de l'indulgence qu'elle en éprouve, & du ſoin même qu'ils ont de lui cacher cette indulgence. Fontenelle & la Motte, lorſqu'ils ſe trouvoient dans des ſociétés peu faites pour eux, n'avoient ni la diſtraction ni le dédain que la converſation pouvoit mériter; ils laiſſoient aux prétentions de la ſottiſe en tout genre, la plus libre carriere, & la plus grande facilité de ſe montrer avec confiance, ſans lui faire

jamais craindre d'être réprimée, ſans lui faire même ſoupçonner qu'ils la jugeaſſent. Mais Fontenelle, toujours peu preſſé de parler, même avec ſes pareils, ſe contentoit d'écouter ceux qui n'étoient pas dignes de l'entendre, & ſongeoit ſeulement à leur montrer une apparence d'approbation, qui les empêchât de prendre ſon ſilence pour du mépris ou de l'ennui; la Motte, plus complaiſant encore, ou même plus Philoſophe, ſe ſouvenant de ce proverbe Eſpagnol, *qu'il n'y a point de ſot de qui le ſage ne puiſſe apprendre quelque choſe*, s'appliquoit à chercher dans les hommes les plus dépourvus d'eſprit, le côté favorable par lequel il pouvoit les ſaiſir, ſoit pour ſa propre inſtruction, ſoit pour la conſolation de leur vanité; il les mettoit ſur ce qu'ils avoient le mieux vu, ſur ce qu'ils ſavoient le mieux, & leur procuroit ſans affectation le plaiſir d'étaler au dehors le peu de bien qu'ils poſſédoient; il en tiroit le double avantage, & de ne s'ennuyer jamais avec eux, & ſur-tout de les rendre heureux au delà de leurs eſpérances; s'ils ſortoient contens d'avec Fontenelle, ils ſortoient enchantés d'avec la Motte,

flattés que le premier leur eût trouvé de l'eſprit, mais ravis de s'en être trouvé bien plus qu'au ſecond. Puiſſe cet exemple de charité philoſophique, ſervir de leçon à ces hommes d'eſprit durs & intraitables, dont l'orgueil intolérant repouſſe les ſots avec une morgue humiliante, qui en les éclairant inhumainement ſur ce qu'ils ſont, leur laiſſe toujours aſſez de génie pour chercher & trouver les moyens de ſe venger !

ÉLOGE DE FÉNELON (1).

CE respectable Prélat a été loué dans l'Académie même, avec une éloquence digne de lui, par M. de la Harpe (2). Obligés, comme Historiens de cette Compagnie, de louer aussi le vertueux Fénelon, nous ne chercherons point à être éloquens, & nous n'aurons point d'efforts à faire pour nous en abstenir; nous nous bornerons à recueillir quelques faits (3), qui racontés sans orne-

(1) François de Salignac de la Motte Fénelon, Archevêque de Cambrai, & Précepteur du Duc de Bourgogne Petit-fils de Louis XIV, étoit né au Château de Fénelon en Périgord le 6 Août 1651; il fut reçu à l'Académie le 31 Mars 1693, & mourut le 8 Janvier 1715.

(2) Eloge de Fénelon, couronné par l'Académie en 1771.

(3) Depuis la lecture publique de cet Eloge,

ment, formeront un Eloge de Fénelon auſſi ſimple que lui. La ſimplicité d'un tel hommage eſt la ſeule maniere qui nous reſte d'honorer ſa mémoire, & peut-être celle qui toucheroit le plus ſa cendre, ſi elle pouvoit jouir de ce que nous ſentons pour elle.

Fénelon a caractériſé lui-même en peu de mots cette ſimplicité qui le rendoit ſi cher à tous les cœurs. » La ſimplicité, diſoit-il, eſt la droiture » d'une ame qui s'interdit tout retour » ſur elle & ſur ſes actions. Cette vertu » eſt différente de la ſincérité, & la » ſurpaſſe. On voit beaucoup de gens » qui ſont ſinceres ſans être ſimples. » Ils ne veulent paſſer que pour ce » qu'ils ſont, mais ils craignent ſans » ceſſe de paſſer pour ce qu'ils ne ſont » pas. L'homme ſimple n'affecte ni la » vertu, ni la vérité même; il n'eſt » jamais occupé de lui, il ſemble avoir » perdu ce *moi* dont on eſt ſi jaloux «. Dans ce portrait, Fénelon ſe peignoit

---

quelques-uns des faits qu'on va lire ont été imprimés dans d'autres Ouvrages, & par-là ſont plus connus qu'ils ne l'étoient dans le temps de cette lecture.

lui-même ſans le vouloir. Il étoit bien mieux que modeſte, car il ne ſongeoit pas même à l'être; il lui ſuffiſoit, pour être aimé, de ſe montrer tel qu'il étoit, & on pouvoit lui dire:

L'art n'eſt pas fait pour toi, tu n'en as pas beſoin.

Voici quelques traits de cette vertu ſimple, humaine, & ſur-tout indulgente, que l'Archevêque de Cambrai ſavoit encore mieux pratiquer que définir. Un de ſes Curés ſe féliciroit en ſa préſence d'avoir aboli les danſes des Payſans les jours de Dimanches & de Fêtes. *M. le Curé*, lui dit Fénelon, *ne danſons point; mais permettons à ces pauvres gens de danſer; pourquoi les empêcher d'oublier un moment combien ils ſont malheureux?*

On a loué avec juſtice le mot d'un homme de Lettres, en voyant ſa bibliotheque détruite par un incendie: *Je n'aurois guere profité de mes livres, ſi je ne ſavois pas les perdre.* Le mot de Fénelon, qui perdit auſſi tous ſes livres par un accident ſemblable, eſt bien plus ſimple & plus touchant. *J'aime bien mieux*, dit-il, *qu'ils ſoient brûlés, que la chaumiere d'une pauvre famille.*

Il alloit ſouvent ſe promener ſeul &

à pied dans les environs de Cambrai; & dans ſes viſites diocéſaines; il entroit dans les cabanes des Payſans, s'aſſéyoit auprès d'eux, les ſoulageoit & les conſoloit. Les vieillards qui ont eu le bonheur de le voir, parlent encore de lui avec le reſpect le plus tendre. *Voilà*, diſent-ils, *la chaiſe de bois où notre bon Archevêque venoit s'aſſeoir au milieu de nous; nous ne le reverrons plus!* & ils répandent des larmes.

Il recueilloit dans ſon palais les malheureux habitans des campagnes, que la guerre avoit obligés de fuir leurs demeures, les nourriſſoit, & les ſervoit lui-même à table. Il vit un jour un Payſan qui ne mangeoit point, & lui en demanda la raiſon. *Hélas! Monſeigneur*, lui dit le Payſan, *je n'ai pas eu le temps, en fuyant de ma cabane, d'emmener une vache qui nourriſſoit ma famille, les ennemis me l'auront enlevée, & je n'en trouverai pas une auſſi bonne.* Fénelon, à la faveur de ſon ſauf-conduit, partit ſur-le-champ, accompagné d'un ſeul Domeſtique, trouva la vache, & la ramena lui-même au Payſan. Malheur à ceux à qui ce trait attendriſſant ne paroîtroit pas aſſez noble pour

être

être raconté (1) devant une Assemblée si respectable, & si digne de l'entendre !

La simplicité de sa vertu obtint le triomphe le plus flatteur & le plus doux dans une occasion qui dut être bien chere à son cœur. Ses ennemis (car à la honte de l'humanité Fénelon eut des ennemis) avoient eu la déteſtable adreſſe de placer auprès de lui un Eccléſiaſtique de grande naiſſance, qu'il croyoit n'être que ſon Grand-Vicaire, & qui étoit ſon eſpion. Cet homme, qui avoit conſenti à faire un métier ſi vil & ſi lâche, eut le courage de s'en punir ; après avoir obſervé long-temps l'ame douce & pure qu'il étoit chargé de noircir, il vint ſe jeter aux pieds de Fénelon en fondant en larmes, avoua le rôle indigne qu'on lui avoit fait jouer, & alla cacher dans la retraite ſon déſeſpoir & ſa honte.

Ce Prélat, ſi indulgent pour les autres, n'exigeoit point qu'on le fût pour lui ; non-ſeulement il conſentoit qu'on

(1) Cet Eloge de Fénelon a été lu à la Séance publique du 25 Août 1774, & l'a été encore à la Séance particuliere du 17 Mai 1777, à laquelle l'Empereur aſſiſta.

ſe montrât ſévere à ſon égard, il en étoit même reconnoiſſant. Le Pere Séraphin, Capucin, Miſſionnaire plus zélé qu'éloquent, prêchoit à Verſailles devant Louis XIV. L'Abbé de Fénelon, alors Aumônier du Roi, étoit au Sermon, & s'endormit. Le Pere Séraphin l'apperçut, & s'interrompant bruſquement au milieu de ſon diſcours: *Réveillez*, dit-il, *cet Abbé qui dort, & qui apparemment n'eſt ici que pour faire ſa cour au Roi.* Fénelon aimoit à raconter cette anecdote; il louoit, avec la ſatisfaction la plus vraie, le Prédicateur qui avoit montré tant de liberté apoſtolique, & le Roi qui l'avoit approuvée par ſon ſilence. A cette occaſion, il racontoit encore qu'un jour Louis XIV fut étonné de ne voir perſonne au Sermon, où il avoit toujours remarqué la plus grande affluence de Courtiſans, & où Fénelon ſe trouvoit en ce moment preſque ſeul avec le Roi. Ce Prince en demanda la raiſon au Major de ſes Gardes. *Sire*, répondit le Major, *j'avois fait dire que Votre Majeſté n'iroit point au Sermon; j'étois bien aiſe que vous connuſſiez par vous-même ceux qui y viennent pour Dieu, & ceux qui n'y viennent que pour vous.*

Si Fénelon avoit donné à la Cour le mauvais exemple de dormir à un mauvais Sermon, il y donna dans une autre occaſion une leçon de régularité bien rare. Lorſqu'il eut été nommé à l'Archevêché de Cambrai, il remit ſon Abbaye de Saint-Valery, *pour ne pas violer*, diſoit-il, *la Loi de l'Egliſe, qui défend de poſſéder pluſieurs Bénéfices.* L'Archevêque de Reims le Tellier, que cette Loi n'effrayoit pas autant, mais que cet exemple effraya beaucoup, dit à Fénelon : *Vous allez nous perdre.*

Son amour pour la vertu étoit ſi tendre, & pour ainſi dire ſi délicat, que rien de ce qui pouvoit lui porter les atteintes les plus légeres ne lui paroiſſoit innocent. Il blâmoit Moliere de l'avoir repréſentée dans le *Miſanthrope*, avec une auſtérité odieuſe & ridicule. La critique pouvoit n'être pas juſte; mais le motif qui la dictoit honore la candeur de ſon ame. Cette critique eſt même d'autant plus louable, qu'on ne peut l'accuſer d'avoir été intéreſſée; car la vertu douce & indulgente de Fénelon étoit bien éloignée de reſſembler à la vertu ſauvage & inflexible du Miſanthrope. Au contraire, Fénelon goûtoit

beaucoup le *Tartuffe ;* plus il aimoit la vertu naïve & ſincere, plus il en déteſtoit le maſque ; qu'il ſe plaignoit de rencontrer ſouvent à Verſailles, & plus il applaudiſſoit à ceux qui eſſayoient de l'arracher. Il ne faiſoit pas, comme Baillet, un crime à Moliere *d'avoir uſurpé le droit des Miniſtres du Seigneur, pour reprendre les hypocrites ;* Fénelon étoit perſuadé que ceux qui ſe plaignent qu'on leur uſurpe ce droit ; qui n'eſt au fond que le droit de tout homme de bien, ſont pour l'ordinaire peu empreſſés d'en faire uſage, & craignent même ſouvent qu'on ne l'exerce à leur égard. Il oſoit blâmer Bourdaloue, dont il reſpectoit d'ailleurs les talens & la vertu, d'avoir attaqué dans un de ſes Sermons, par une déclamation inſipide, cette précieuſe Comédie, où le contraſte de la fauſſe dévotion & de la piété ſincere eſt peint avec des couleurs ſi propres à faire déteſter l'une & reſpecter l'autre. *Bourdaloue*, diſoit-il avec candeur, *n'eſt pas Tartuffe ; mais ſes ennemis diront qu'il eſt Jéſuite.*

Pendant la guerre de 1701, un jeune Prince de l'armée des Alliés paſſa quelque temps à Cambrai. Fénelon donna

quelques inſtructions à ce Prince, qui l'écoutoit avec vénération & avec tendreſſe. Il lui recommanda ſur-tout de ne jamais forcer ſes Sujets à changer de Religion. » Nulle Puiſſance humaine, » lui diſoit-il, n'a droit ſur la liberté » du cœur. La violence ne perſuade » pas; elle ne fait que des hypocrites. » Donner de tels Proſélytes à la Reli- » gion, ce n'eſt pas la protéger, c'eſt » la mettre en ſervitude «. Il tint à ce même Prince, ſur l'adminiſtration de ſes Etats, le langage que Mentor tint à Télémaque. Il lui fit voir les avantages qu'il pouvoit tirer de la forme du Gouvernement de ſon pays. » Votre Sénat, » lui dit-il, ne peut rien ſans vous; » n'êtes-vous pas aſſez puiſſant? vous » ne pouvez rien ſans lui; n'êtes-vous » pas heureux d'avoir les mains liées » pour le mal (1)? Tout Prince ſage » doit ſouhaiter de ne régner que par » les Loix; ſa juſtice, ſa gloire, ſon » autorité même y ſont intéreſſées. » Favoriſez, écrivoit-il à un autre » Prince, le progrès des lumieres dans » vos Etats. Plus une Nation eſt éclairée,

(1) Voyez la Vie de Fénelon par Ramſai.

» plus elle ſent que ſon véritable in-
» térêt eſt d'obéir à des Loix juſtes &
» ſages, & plus elle vit tranquille &
» fidelle à l'abri de ces Loix «.

Durant la même guerre de 1701, Fénelon, tombé dans la diſgrace du Roi, & banni de ſa préſence, recevoit des Généraux ennemis bien plus d'accueil que des nôtres. Tandis qu'Eugene & Marlboroug lui rendoient le reſpect & l'hommage dont il étoit digne, les Courtiſans François, qui ſervoient à l'armée de Flandre, évitoient de le voir; les plus vils croyoient faire leur cour en le décriant, & les plus vertueux un grand effort de courage & de prudence tout-à-la-fois, en ſe bornant à ne le pas louer. Le Duc de Bourgogne ſon Eleve, le ſeul peut-être des habitans de Verſailles qui ne l'eût pas oublié, n'avoit pu, malgré ſes inſtances, obtenir du Roi ſon aïeul, la permiſſion de voir un ſeul inſtant (pendant la campagne de 1708, où il commandoit l'armée) l'homme de la terre à qui il avoit le plus d'obligation, & pour lequel il étoit pénétré de la vénération la plus tendre. Délaiſſé ſi cruellement dans ſa propre patrie, l'Archevêque de Cam-

brai pouvoit, en quelque ſorte, la regarder comme une terre étrangere, lorſque la France, déchirée depuis huit ans par une guerre malheureuſe, acheva d'être déſolée par le funeſte hiver de 1709. Fénelon avoit dans ſes greniers pour cent mille francs de grains; il les diſtribua aux Soldats, qui ſouvent manquoient de pain, & refuſa d'en recevoir le prix. *Le Roi*, dit-il, *ne me doit rien; & dans les malheurs qui accablent le Peuple, je dois, comme François & comme Evêque, rendre à l'Etat ce que j'en ai reçu.* C'eſt ainſi qu'il ſe vengeoit de ſa diſgrace.

Le charme le plus touchant de ſes Ouvrages, eſt ce ſentiment de quiétude & de paix qu'il fait goûter à ſon Lecteur; c'eſt un ami qui s'approche de vous, & dont l'ame ſe répand dans la vôtre; il tempere, il ſuſpend au moins pour un moment vos douleurs & vos peines; on pardonne à l'humanité tant d'hommes qui la font haïr, en faveur de Fénelon qui la fait aimer.

Le peu d'écrits qu'il a laiſſés ſur la Littérature, eſt plein de goût, de fineſſe & de lumieres. Nourri de la lecture des Anciens, il ſait d'autant mieux les

admirer, qu'il ne les admire pas toujours. Dans les Auteurs qu'il cite pour modeles, les traits qui vont à l'ame ſont ceux ſur leſquels il aime à ſe repoſer ; il ſemble alors, ſi on peut parler ainſi, reſpirer doucement l'air natal, & ſe retrouver au milieu de ce qu'il a de plus cher.

Ses Dialogues ſur l'Eloquence, & ſa Lettre à l'Académie Françoiſe ſur le même objet, renferment les principes les plus ſains ſur l'art d'émouvoir & de perſuader. Il y parle de cet Art en Orateur & en Philoſophe ; des Rhéteurs qui n'étoient ni l'un ni l'autre, l'attaquerent & ne le réfuterent pas ; ils n'avoient étudié qu'Ariſtote qu'ils n'entendoient guere, & il avoit étudié la Nature qui ne trompe jamais.

Les mieux écrits de ſes Ouvrages, s'ils ne ſont pas les mieux raiſonnés, ſont peut-être ceux qu'il a faits ſur le *Quiétiſme*, c'eſt-à-dire, ſur cet amour déſintéreſſé qu'il exigeoit pour l'Etre Suprême, mais que la Religion déſavoue. Pardonnons à cette ame tendre & active d'avoir perdu tant de chaleur & d'éloquence ſur un pareil ſujet ; il y parloit du plaiſir d'aimer. *Je ne ſais*

pas, dit un célebre Ecrivain, *ſi Fénelon fut hérétique en aſsûrant que Dieu mérite d'être aimé pour lui-même ; mais je ſais que Fénelon méritoit d'être aimé ainſi.* Il défendoit la mauvaiſe cauſe avec un intérêt ſi ſéduiſant, que l'intrépide Boſſuet ſon Antagoniſte, exercé à lutter contre les Miniſtres Proteſtans les plus redoutables, avouoit que Fénelon lui avoit donné plus de peine que les Claude & les Baſnage ; auſſi diſoit-il de l'Archevêque de Cambrai, ce que le Roi d'Eſpagne Philippe IV diſoit de M. de Turenne : *Voilà un homme qui m'a fait paſſer de bien mauvaiſes nuits.* Il y paroiſſoit quelquefois aux expreſſions peu ménagées avec leſquelles Boſſuet attaquoit ſon paiſible Adverſaire. *Monſeigneur*, lui répondoit l'Archevêque de Cambrai, *pourquoi me dites-vous des injures pour des raiſons ? Auriez-vous pris mes raiſons pour des injures ?* Cependant, quoique victime du zele de ſon éloquent Antagoniſte, il parloit toujours avec éloge des rares talens de ce Chryſoſtome moderne ; & lors même qu'on cherchoit à les rabaiſſer en ſa préſence, ſoit par une aveugle prévention, ſoit par une baſſe flatterie,

il en prenoit hautement la défenſe. Il eſt vrai que ſon illuſtre rival lui rendoit la même juſtice ; car une femme de la Cour ayant demandé à l'Evêque de Meaux, dans le fort de ſa querelle Théologique avec Fénelon, ſi cet Archevêque avoit en effet autant d'eſprit qu'on le diſoit : *Ah ! Madame*, répondit Boſſuet, *il en a à faire trembler.*

Soumettant néanmoins cet eſprit ſupérieur aux déciſions de l'Egliſe, non-ſeulement il publia lui-même, comme tout le monde ſait, la Bulle qui condamnoit ſon Ouvrage des *Maximes des Saints ;* mais il voulut laiſſer à ſa Cathédrale un monument durable de ſa ſoumiſſion ; il fit faire un Soleil, porté par deux Anges, qui fouloient aux pieds pluſieurs livres, ſur l'un deſquels étoit le titre du ſien.

Il étoit alors exilé à Cambrai pour cette affaire du Quiétiſme ; car un Evêque, comme tout le monde ſait, eſt appelé parmi nous *exilé*, lorſqu'il a ordre de reſter dans ſon Diocèſe. L'Archevêque de Cambrai, bien éloigné d'adopter ce langage, & pénétré du ſentiment de ſes devoirs, bénit l'heureuſe faute qui l'avoit enfin rendu à ſon

Egliſe, & regarda comme un bienfait ce que d'autres auroient regardé comme un malheur.

Sa diſgrace à la Cour, qui avoit commencé par ſes opinions myſtiques, fut conſommée ſans retour par ſon Roman de Télémaque, où Louis XIV crut voir la ſatyre indirecte de ſon Gouvernement; ce qui fit dire que la grande héréſie de l'Archevêque de Cambrai étoit en Politique, & non pas en Théologie. M. de Boze lui ſuccéda dans l'Académie Françoiſe; & comme Louis XIV vivoit encore, ni M. de Boze, ni M. Dacier qui le reçut, n'oſerent faire l'éloge du *Télémaque*. Il étoit fait d'avance par la voix publique, qui ne craint point les Rois, & qui les juge.

On aſſûre pourtant, ce qui ſeroit bien digne de l'ame noble & vertueuſe de Louis XIV, que ce Prince, ſur la fin de ſa vie, rendit enfin juſtice à Fénelon, qu'il eut même avec lui un commerce de Lettres, & que quand il apprit ſa mort, il le regretta. Peut-être les malheurs qu'il éprouva dans ſes dernieres années avoient tempéré ſes idées de gloire & de conquête, & l'avoient rendu plus digne d'entendre la

vérité. Fénelon avoit prévu ces malheurs ; il exiſte de lui une lettre manuſcrite, adreſſée ou deſtinée à Louis XIV, & dans laquelle il prédit à ce Prince les revers affreux qui bientôt après déſolerent & humilierent ſa vieilleſſe. Cette lettre eſt écrite avec l'éloquence & la liberté d'un Miniſtre de l'Etre Suprême, qui plaide auprès de ſon Roi la cauſe des Peuples ; l'ame douce de Fénelon ſemble y avoir pris la vigueur de Boſſuet, pour dire au Monarque les plus courageuſes vérités. Nous ignorons ſi cette lettre a été lue par Louis XIV ; mais qu'elle étoit digne de l'être ! qu'elle le ſeroit d'être lue & méditée par tous les Rois ! Ce fut quelques années après l'avoir écrite, que Fénelon eut l'Archevêché de Cambrai. Si le Prince a vu la lettre, & qu'il ait ainſi récompenſé l'Auteur, c'eſt le moment de ſa vie où il a été le plus grand. Mais ſon mécontentement du *Télémaque* nous fait douter avec regret de ce trait d'héroïſme, qu'il nous ſeroit ſi doux de croire & de célébrer.

La réputation du *Télémaque*, qui n'a jamais varié dans le reſte de l'Europe, a ſouffert en France différentes révolu-

tions. Quand l'Ouvrage parut, la nouveauté du genre, l'intérêt du ſujet, les graces du ſtyle, & plus encore la critique indirecte, mais continuelle d'un Monarque qui n'étoit plus le Dieu de ſes Sujets, enleverent tous les ſuffrages. La corruption qu'amena la Régence, & qui rendit la Nation moins ſenſible aux Ouvrages où la vertu reſpire, le parti violent qui s'éleva contre Homere, dont le *Télémaque* paroiſſoit l'imitation, enfin la monotonie qu'on crut y appercevoir dans la diction & dans les idées, le firent rabaiſſer aſſez long-temps à la claſſe des Ouvrages dont le ſeul mérite eſt d'inſtruire agréablement la jeuneſſe. Ce Livre a fort augmenté de prix dans notre ſiecle, qui plus éclairé que le précédent ſur les vrais principes du bonheur des Etats, ſemble les renfermer dans ces deux mots, *agriculture* & *tolérance*; il voudroit élever des autels au Citoyen qui a tant recommandé la premiere, & à l'Evêque qui a tant pratiqué la ſeconde.

Il écrivit contre les Janſéniſtes; mais ce ne fut pas, comme l'a débité la calomnie, pour faire ſa cour au Pere le

Tellier ; ſon ame noble & franche étoit auſſi incapable d'un tel motif, que ſa candeur & ſa probité de rechercher un tel homme ; la douceur ſeule de ſon caractere, & l'idée qu'il s'étoit faite de la bonté ſuprême, le rendoit peu favorable à la doctrine des partiſans du Pere Queſnel, qu'il appeloit *impitoyable* & *déſeſpérante* ; & pour les combattre, il écoutoit encore plus ſon cœur que ſa théologie. » Dieu, diſoit-il, n'eſt pour » eux que l'Etre *terrible*, il n'eſt pour » moi que l'Etre *bon* ; je ne puis me » réſoudre à en faire un tyran qui nous » ordonne de marcher en nous mettant aux fers, & qui nous punit ſi » nous ne marchons pas «.

Mais en proſcrivant des principes qui lui paroiſſoient trop durs, il ne pouvoit ſouffrir qu'on perſécutât ceux qui les ſoutenoient. *Soyons à leur égard*, diſoit-il, *ce qu'ils ne veulent pas que Dieu ſoit à l'égard des hommes, pleins de miſéricorde & d'indulgence.* On lui repréſentoit que les Janſéniſtes étoient ſes ennemis déclarés, & n'oublioient rien pour décrier ſa doctine & ſa perſonne. *C'eſt une raiſon de plus*, répondoit-il, *pour les ſouffrir & leur pardonner.*

Quoique la ſenſibilité qui rendoit Fénelon ſi aimable, ſoit empreinte dans tous ſes Ouvrages, elle eſt encore plus profonde & plus pénétrante dans tous ceux qu'il a faits pour le Duc de Bourgogne. Il ſemble qu'en les écrivant il n'ait ceſſé de ſe répéter à lui-même : *Ce que je vais dire à cet enfant fera le bonheur ou le malheur de vingt millions d'hommes.* Ce ſentiment reſpectable paroît ſur-tout avoir dicté ſes *Dialogues des Morts.* Tous ont de la vie & de l'intérêt : mais ceux qu'il a particuliérement conſacrés à l'inſtruction de ſon Eleve, ont une énergie douce & tendre, que l'importance de l'objet inſpire à l'Écrivain, & lui fait trouver au fond de ſon cœur. Son pinceau prend même de la force quand il la croit néceſſaire. Tel eſt le caractere de quelques Fables, où il peint ſon Diſciple à lui-même ſous des noms déguiſés, & où couvrant ce portrait peu flatteur du voile de l'Apologue, il emploie, pour corriger le Prince, ce même amour-propre qu'il éclaire ſans révolter.

Une autre obſervation qu'il ne faut pas omettre ſur ces excellens Ouvrages,

c'eſt que l'Auteur y fait beaucoup moins parler la Religion que la Morale naturelle ; non par un principe d'indifférence pour cette Religion dont il étoit un ſi digne Miniſtre, mais par le motif le plus ſage & le plus louable, celui de rendre, s'il le pouvoit, ſes leçons utiles à tous les jeunes Princes de la terre, en leur parlant un langage qu'ils fuſſent tous à portée d'entendre ; langage que la Nature apprend à tous les cœurs, & qui d'accord avec toutes les Religions, eſt indépendant de celle que les Loix de chaque Etat peuvent y avoir établie. Les ſeules leçons où Fénelon montre le Chriſtianiſme à ſon Eleve, ſont ſes *Directions pour la conſcience d'un Roi :* mais qu'il y rend le Chriſtianiſme reſpectable ! Quel précieux uſage il ſait en faire pour établir les principes de la félicité des Peuples, pour éclairer le jeune Prince ſur l'étendue & la rigueur de ſes devoirs, pour l'effrayer ſur les ſuites affreuſes qu'entraîneroit ſa négligence à les remplir, enfin pour lui inſpirer l'horreur de la tyrannie & de l'oppreſſion, mais ſur-tout de la perſécution & du Fanatiſme ! C'eſt là que l'Inſtituteur eſt à la fois Prêtre & Citoyen ;

deux qualités d'autant plus reſpectables quand elles ſont unies, que par malheur elles ne l'ont pas été toujours.

Fénelon regrettoit beaucoup que l'uſage de la Cour de France ne lui eût pas permis de faire voyager ſon Eleve. » Je l'ai du moins fait voyager, di-» ſoit-il, avec Mentor & Télémaque, » n'ayant pu mieux faire pour lui & » avec lui. S'il voyageoit jamais, je de-» ſirerois que ce fût ſans appareil. Moins » il auroit de cortége, plus la vérité » approcheroit de lui. Il verroit ail-» leurs beaucoup mieux que chez lui » le bien & le mal, pour adopter l'un » & pour éviter l'autre; & délivré pour » quelques momens de l'embarras d'être » Prince, il goûteroit le plaiſir d'être » homme « (1).

N'oublions pas la circonſtance la plus intéreſſante peut-être de l'éducation du

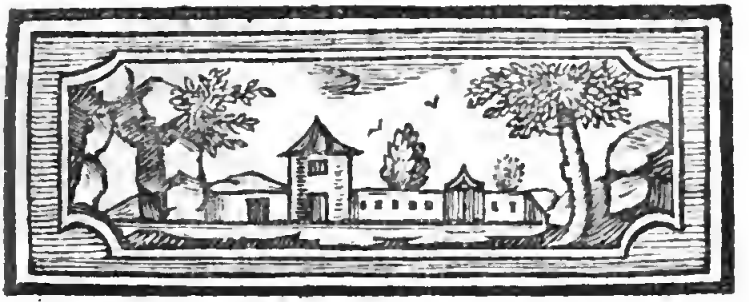
(1) Cet article de l'Eloge de Fénelon a été lu en préſence de l'Empereur, qui voyageoit en France comme Fénelon deſiroit qu'on fît voyager ſon Eleve. Ce qu'on dit ici des vœux du Précepteur eſt très-vrai, & n'a point été imaginé, comme on pourroit le croire, relativement au voyage de ce Prince; mais les Auditeurs en firent aiſément l'application.

Duc de Bourgogne, & qui fait le plus aimer ſon digne Inſtituteur. Quand Fénelon avoit commis dans cette éducation quelque faute, même légere, (il étoit difficile qu'il en fît d'autres) il venoit s'accuſer lui-même auprès du jeune Prince. Quelle autorité douce & puiſſante il acquéroit ſur ſon Diſciple par cette reſpectable ſincérité! Que de vertus il lui enſeignoit à la fois! L'habitude d'être ſimple & vrai, même aux dépens de ſon amour-propre, l'indulgence pour les fautes d'autrui, la docilité pour reconnoître & avouer les ſiennes, le courage même de s'en accuſer, la noble ambition de ſe connoître, & l'ambition plus noble encore de ſe vaincre. *Si tu veux*, dit un Philoſophe, *faire entendre & aimer à ton fils la ſévere vérité, commence par la dire, lorſqu'elle eſt fâcheuſe pour toi-même.*

Pourrions-nous croire, ſi les regiſtres de l'Académie Françoiſe ne l'atteſtoient, que le jour où Fénelon fut élu par cette Compagnie, deux Académiciens ne rougirent pas de lui donner chacun une boule d'excluſion? Heureuſement pour eux, & ſur-tout pour nous qui de-

vons être leurs Hiſtoriens, ils ſeront à jamais inconnus, & la poſtérité ignorera cet affligeant ſecret, dont la publicité nous forceroit de haïr leur mémoire. Quelqu'illuſtres qu'ils euſſent été par leur naiſſance, par leurs dignités, par leurs Ouvrages même, nous ne pourrions parler de leur rang ou de leurs talens qu'avec douleur; nous ſentirions, en prenant la plume, notre cœur ſe reſſerrer & ſe flétrir, & peut-être n'aurions la force de tracer que ces triſtes mots : *Il donna une boule noire à Fénelon.*

On lit dans la Cathédrale de Cambrai une épitaphe bien longue & bien froide de ce vertueux Prélat. Oſerions-nous en propoſer une plus courte : *Sous cette pierre repoſe Fénelon ; paſſant, n'efface point par tes pleurs cette épitaphe, afin que d'autres la liſent, & pleurent comme toi !*



ÉLOGE
DE L'ABBÉ
DE CHOISY.

FRANÇOIS-TIMOLÉON DE CHOISY naquit à Paris le 16 Août 1644. Son pere, Chancelier de Gaſton Duc d'Orléans, ſervit l'Etat avec zele & avec ſuccès dans quelques négociations importantes, dont il fut chargé auprès des Cours Etrangeres. Mais ayant dédaigné, à ſon retour en France, de faire ſa cour au Cardinal Mazarin, alors tout-puiſſant dans le Royaume, & ſi peu fait pour l'être, il eut le malheur honorable de déplaire à ce Miniſtre, & de s'en voir négligé, comme il devoit s'y attendre. Il avoit appris d'un Politique Philoſophe, que les grandes places ſont

comme les rochers eſcarpés, qu'il n'y a que les aigles & les reptiles qui y parviennent ; & la Nature ne l'avoit fait ni aigle, ni reptile. Auſſi, bien loin d'obtenir les graces ou plutôt les diſtinctions qu'il méritoit, il vit même s'évanouïr une partie conſidérable de ſon patrimoine, par les injuſtices & les pertes qu'il eſſuya dès qu'il fut ſans crédit. L'Aïeul paternel de l'Abbé de Choiſy s'étoit montré plus fin Courtiſan. Il avoit la réputation de jouer ſupérieurement aux échecs ; le Marquis d'O, Surintendant des Finances, qui avoit auſſi la prétention d'être fort habile au même jeu, voulut eſſayer ſes forces contre ce redoutable Adverſaire ; & celui-ci eut non-ſeulement l'adreſſe de ſe laiſſer gagner, mais l'adreſſe plus grande encore de paroître ſe bien défendre : le Miniſtre, fier de ſon ſuccès, daigna converſer au ſortir du combat avec celui qu'il avoit eu tant de peine & ſur-tout tant de gloire à vaincre ; il lui trouva, ainſi qu'on le peut penſer, toute la capacité poſſible pour les affaires, ſe l'attacha, l'employa dans pluſieurs intrigues ſecretes, & fit ſa fortune & celle de ſa famille ; mais cette fortune,

comme on vient de le dire, ne fut pas de longue durée, & la roideur du fils détruisit l'ouvrage de la souplesse du pere.

Madame de Choisy, mere de notre Académicien, & arrière-petite-fille du Chancelier de l'Hôpital, étoit une femme de beaucoup d'esprit; Louis XIV l'honoroit de ses bontés, & elle en profita pour oser lui dire un jour : *Sire, voulez-vous devenir honnête homme ? Ayez souvent des conversations avec moi.* Le Roi la crut, lui donna deux fois par semaine des Audiences réglées, & récompensa en Roi, c'est-à-dire, d'une pension considérable, les avis, souvent très-utiles, qu'il recevoit d'elle dans ces entretiens secrets. Si les Princes ne payoient que les vérités qu'on leur dit, ils ne se plaindroient pas si souvent du dérangement de leurs Finances. Madame de Choisy fut si reconnoissante de la faveur du Monarque, qu'elle recommanda toujours à ses enfans de préférer le Roi à tout autre Protecteur : *Croyez-moi*, leur disoit-elle souvent, *il n'est rien de tel que le tronc de l'arbre.* Cette leçon pouvoit être bonne à la Cour d'un Souverain qui gouvernoit par lui-même;

elle ne l'eût pas été à celle de tant d'autres Princes, qui, comme l'a dit un Philoſophe, ont eu bien peu de crédit auprès de leurs Miniſtres. Cependant Madame de Choiſy, en conſeillant à ſes enfans de ne s'attacher réellement qu'au Roi, ne négligeoit pas de leur donner des avis ſalutaires pour ſe rendre favorables les Courtiſans les plus accrédités ; elle leur inſpiroit pour les Grands Seigneurs le plus profond reſpect, en leur répétant tous les jours cet apophtegme de la vanité Gothique, qu'en France on ne connoît de nobleſſe que celle de l'épée ; maxime que l'orgueilleuſe ignorance avoit conſacrée chez nos abſurdes Aïeux, & qu'à la honte même de notre ſiecle, qui prétend avoir ſecoué tant de préjugés, on trouveroit encore ſecrétement, mais fortement établie dans plus d'une tête importante. C'étoit en conſéquence de ce grand principe, que Madame de Choiſy exhortoit ſes enfans *à ne voir que des gens de qualité, pour n'être point glorieux*, diſoit-elle, & *pour s'accoutumer de bonne heure à cette complaiſance qui fait aimer de tout le monde ;* elle auroit dû ajouter à ce conſeil, celui de ne pas confondre

auprès

auprès des Grands les égards qu'on ne doit jamais leur refuſer, avec l'adulation qu'on ne doit à perſonne; mais il eſt à préſumer que cette mere, ſi peu *glorieuſe*, n'étoit pas fort délicate ſur la diſtinction de la déférence & de la baſſeſſe; diſtinction que les ames élevées ſentent d'elles-mêmes, & qu'en vain on voudroit apprendre aux autres.

Le jeune Abbé de Choiſy (car ſa famille avoit réſolu de bonne heure d'en faire un Prêtre) profita ſi bien des conſeils de ſa mere, qu'il ſe vantoit de n'avoir jamais vu un homme de robe, excepté ſes parens, qu'il ne voyoit même que par bienſéance, & en ſe reprochant les momens qu'il leur donnoit; il paſſoit ſa vie (nous empruntons ici ſes propres paroles) ou dans ſon cabinet avec ſes livres, ou à la Cour avec *ſes amis*, car il croyoit qu'on avoit des amis à la Cour. Mais quelque à plaindre qu'il fût dans ſon erreur, il avoit tant de plaiſir à ſe dire *l'ami* d'un Miniſtre ou d'un Courtiſan, & ce titre, quand on le lui donnoit, chatouilloit ſi agréablement ſes oreilles, qu'il y auroit eu de la cruauté à troubler ſon amour-propre dans cette chétive jouiſſance, &

à lui envier une ſatisfaction qui ne faiſoit de mal à perſonne.

Quoiqu'il menât dans le monde une vie aſſez diſſipée, il ſe crut obligé, d'après la déciſion de ſa famille, de remplir ſa vocation Eccléſiaſtique, qui néanmoins ne paroiſſoit pas fort clairement indiquée, ſoit par ſon goût, ſoit par ſa maniere de vivre & de penſer. Il ſe mit donc ſur les bancs de Sorbonne, & y fit avec diſtinction les exercices ordinaires; l'Abbé le Tellier, depuis Archevêque de Reims, ſe trouvoit en licence dans le même temps, & venoit argumenter à toutes les Thèſes, où par l'opiniâtreté de ſon *Ergotiſme* il ſe rendoit la terreur du Soutenant, & ſouvent même du Docteur qui préſidoit. L'Archevêque de Paris, Péréfixe, devoit préſider à une Thèſe de l'Abbé de Choiſy; & ne voulant pas courir le riſque du combat avec le redoutable Abbé le Tellier, prévint le Soutenant qu'il n'ouvriroit pas la bouche, & le laiſſeroit ſe défendre comme il pourroit. Le jeune Bachelier y conſentit, ſe battit à outrance contre l'intrépide Argumentateur, lui diſputa juſqu'à la force des poumons, & jouit

enfin de la gloire ſi recherchée ſur les bancs, non pas d'avoir raiſon, (c'eſt rarement ce qu'on ambitionne dans cette guerre de mots & de chicane,) mais de réduire au ſilence ſon orgueilleux Adverſaire.

Sa mere, dont il étoit adoré (car ſon eſprit & ſa figure étoient également aimables) avoit cru augmenter les agrémens de cette figure, en lui donnant dans ſon enfance des habits qui n'étoient pas ceux de ſon ſexe, encore moins de ſon état, & que la frivole indulgence de la Nation françoiſe l'accoutuma trop à porter. L'eſpece de goût qu'il conſerva trop long-temps pour un traveſtiment ſi étrange & ſi blâmable, eſt une triſte preuve du malheureux empire que conſervent ſur certains eſprits les premieres ſottiſes dont une mauvaiſe éducation les a infectés. Nous épargnons là-deſſus un plus long détail à ſa mémoire, & ſur-tout à la grave Aſſemblée qui nous écoute (1); mais plus les écarts qu'il s'eſt permis à ce ſujet ont été publics, plus nous ſommes obligés

(1) Cet Eloge a été lu le 25 Août 1777.

d'en effacer l'impreſſion affligeante, par un fait moins connu que ſa faute, par l'aveu conſolant des regrets qu'il en témoigna dans ſes derniers momens. En écrivant cet endroit de ſa vie, nous avons cru voir ſon ombre conſternée demander grace à ſon Hiſtorien, & lui répéter ces paroles de repentir & de douleur, qu'il adreſſoit en mourant au ſouverain Juge : *Delicta juventutis meæ & ignorantias meas ne memineris ; Ne vous reſſouvenez point des égaremens & des erreurs de ma jeuneſſe.*

L'Abbé de Choiſy, parvenu à l'âge de trente ans, & un peu confus de la vie qu'il avoit menée juſqu'alors, (car ſes remords ſe bornoient encore à la honte) réſolut de paſſer quelque temps hors de France, pour effacer le ſouvenir de ſes premieres années. Il alla en Italie, comme Conclaviſte du Cardinal de Bouillon, après la mort de Clément X. Il ſe trouva à l'Election de ſon Succeſſeur, le Cardinal Odeſcalchi, Milanois, qui prit le nom d'Innocent XI ; ce fut même en partie à l'éloquence de l'Abbé de Choiſy que ce Pape dut ſon exaltation. Louis XIV s'y étoit d'abord fortement oppoſé ; & l'événement fit

voir qu'il auroit eu raiſon de ne point changer d'avis, Innocent XI ayant marqué, lorſqu'il fut Pape, le dévouement le plus ſervile pour la Maiſon d'Autriche, alors notre implacable rivale. Le Roi de France n'accorda ſon conſentement à l'Election, que dans un moment de piété ou de ſcrupule; les Cardinaux François, qui connoiſſoient l'eſprit ſouple & inſinuant de l'Abbé de Choiſy, ſe ſervirent de lui pour écrire à leur Souverain une lettre preſſante, où ils repréſentoient au fils aîné de l'Egliſe les grandes vertus d'Odeſcalchi, & le beſoin que le Saint Siége avoit d'un tel Pontife. Le religieux Monarque ſe rendit à ces remontrances, plus épiſcopales que politiques, & laiſſa mettre la Tiare ſur la tête de ſon ennemi. L'Abbé de Choiſy, pour toute récompenſe de la lettre qui avoit produit un ſi bon ou ſi mauvais effet, eut l'honneur ſtérile de baiſer le premier les pieds du nouveau Pape; mais il ſe repentit bientôt, comme il n'héſita point à l'avouer, d'avoir été l'inſtrument foible ou efficace de cette élection. Avant même de quitter l'Italie, il fut témoin avec la douleur d'un Chrétien & d'un

François, de la conduite peu meſurée du Chef de l'Egliſe, d'où il penſa réſulter, au grand malheur de la Religion, un ſchiſme entre le Saint Siége & le Clergé de France. L'Abbé de Choiſy, ſe reprochant le ſuccès de ſa lettre, ajoutoit, que ſi l'imprudent Innocent XI s'étoit expoſé à cauſer un tel ſcandale, ce n'étoit pas faute d'avoir reçu, au moment même de ſon exaltation, des conſeils auſſi ſages qu'inutiles: notre Académicien racontoit avec plaiſir, que dans l'inſtant où le Pontife venoit d'être porté ſur l'autel, pour la cérémonie qu'on appelle aſſez improprement adoration du Pape, le Cardinal Grimaldi, qui étoit en poſſeſſion de ne le point flatter, s'étoit approché de ſon nouveau Maître, & avoit oſé lui dire, aſſez haut pour être entendu de ſes voiſins, mais aſſez bas pour ne pas paroître manquer de reſpect au Chef de l'Egliſe: *Souvenez-vous que vous êtes ignorant & opiniâtre; voilà la derniere vérité que vous entendrez de moi; je vais vous adorer.*

A peine de retour en France, l'Abbé de Choiſy fut attaqué d'une dangereuſe maladie, qui lui fit faire de terribles

réflexions ; *il crut voir*, comme il le raconte lui-même, *la Juſtice éternelle coupant le fil de ſes jours, & lui demandant compte de ſa vie.* Cette frayeur ſalutaire, qui amene à ſa ſuite la foi & le repentir, fit tout-à-coup de l'Abbé de Choiſy un Chrétien perſuadé ; *les Myſteres les plus ſublimes de la Religion*, c'eſt toujours lui qui parle, *lui parurent clairs & ſans nuage ; il ne deſira de vivre que pour les croire, & pour faire pénitence.* Un Eccléſiaſtique de ſes amis, qui ne l'avoit point quitté pendant le danger où il étoit, avoit fortifié par ſes inſtructions la foi tremblante du malade ; il continua ces ſalutaires inſtructions au Néophite convaleſcent ; & le premier uſage que l'Abbe de Choiſy fit de ſa ſanté, fut de publier le réſultat de leurs converſations, en quatre Dialogues ſur l'immortalité de l'ame, ſur l'exiſtence de Dieu, ſur le culte qu'on lui doit, & ſur la Providence.

L'Ouvrage eut beaucoup de ſuccès, & fut lu avec plaiſir par ceux même qu'il ne convertit pas ; il ne déplut guere qu'au fougueux Miniſtre Jurieu. Ce Prédicant fanatique repouſſa avec ſa violence & ſon abſurdité ordinaire

les traits que l'Abbé de Choisy avoit cru devoir lancer contre la Secte Protestante; Secte infortunée, qui déjà trop foible contre la réunion qu'on avoit faite des Missionnaires Soldats aux Missionnaires Prêtres pour la réduire & la confondre, joignoit encore à ce malheur celui d'avoir un visionnaire pour défenseur & pour Apôtre. L'Auteur critiqué, & (ce qui étoit plus fâcheux pour ce censeur atrabilaire) le Public des deux Religions laissa Jurieu exhaler son fiel & débiter ses folies, & l'Abbé de Choisy eut le bonheur de n'avoir point d'autre Adversaire.

L'incrédule revenu de ses erreurs, exécuta le précepte de l'Evangile: *Quand vous serez converti, songez à convertir vos freres.* Il se sentit animé du zele le plus ardent pour la propagation de la Foi; & l'occasion vint heureusement s'offrir à son zele. Les Jésuites, qui comme l'on sait, gouvernoient alors la conscience du Roi, & qui ne gouvernent plus celle de personne, profitant, pour l'avantage de leur Société, de l'amour sincere que Louis XIV marquoit pour la Religion, persuaderent à ce Prince que le Roi de Siam montroit le plus

grand desir de se faire Chrétien, & proposerent d'employer à cette bonne œuvre un de leurs Peres, nommé Tachard, Missionnaire, à ce qu'ils disoient, des plus habiles, mais, ce qu'ils ne disoient pas, intriguant plus habile encore. Pour donner à ce triomphe de la Religion, dont ils se rendoient garans, tout l'éclat que méritoit un si grand intérêt, ils engagerent le Monarque François à envoyer au Monarque Asiatique une ambassade solemnelle, à la suite de laquelle le Pere Tachard se trouveroit, pour catéchiser & convertir le Prince. L'Abbé de Choisy, dont la ferveur étoit sincere, & qui crut de bonne foi cette mission sérieuse, desira de contribuer à une conversion si éclatante, & de partager l'honneur de cette brillante victoire; il demanda instamment d'être envoyé à Siam, pour expier, disoit-il, par la conquête de l'auguste Prosélyte, les écarts de sa vie passée. Le Roi Très-Chrétien se prêta à ses desirs si louables; & comme le Chevalier de Chaumont étoit déjà nommé Ambassadeur, l'Abbé de Choisy lui fut adjoint avec

le titre, jusqu'alors inconnu, de *Coadjuteur d'ambassade.*

Pendant la route il essaya de se distraire de l'oisiveté du navire, en écrivant ce Journal de son voyage, qu'on lit encore tous les jours avec plaisir. Cet Ouvrage néanmoins, si même il mérite ce nom, n'est ni instructif, ni utile, ni intéressant par son objet; l'Auteur n'y parle guère que du temps qu'il fait chaque jour, des vents qui soufflent, des tempêtes ou des calmes qu'il essuie, & de quelques événemens très-peu importans arrivés sur le vaisseau; cependant il plaît, il amuse, il attache même quelquefois; on voyage avec lui, on est présent à tout ce qu'il raconte; & quand la lecture est achevée, on regrette que cette longue route ne l'ait pas été davantage. C'est que l'Auteur a un mérite infaillible pour être lu, le mérite rare de faire conversation avec son Lecteur, d'être pour lui, si on peut parler de la sorte, une compagnie de réserve, toujours prête à lui servir de ressource en quelque situation qu'il se trouve, content ou malheureux, gai ou triste, malade ou en santé.

C'eſt ſur-tout une lecture de convaleſcent, parce qu'elle donne à l'ame, ou plutôt à l'eſprit, le degré de mouvement néceſſaire pour le bercer légérement ſans le fatiguer. Un Roman, une Tragédie touchent, mais agitent; une Hiſtoire afflige ſouvent; un bon Ouvrage de Littérature inſtruit & plaît, mais applique; le Journal de l'Abbé de Choiſy n'occupe jamais & réveille toujours, ſans qu'il en reſte néanmoins aucune impreſſion forte ni durable. Le caractere propre des bons Ecrivains eſt de faire penſer beaucoup, celui de l'Abbé de Choiſy eſt d'en diſtraire, & preſque d'en empêcher; mais on lui ſait gré de cette diſtraction, ſi favorable à la pareſſe naturelle, & à ce plaiſir de végéter doucement, auquel preſque tous les hommes ſe borneroient, s ils ne craignoient de ſentir d'une maniere trop pénible l'inſipidité de leur exiſtence. On peut comparer le Livre dont nous parlons, à ces jeux d'enfant qui faiſoient, dit-on, le divertiſſement du Pere Mallebranche, par cette raiſon bien digne d'un Philoſophe, qu'ils lui offroient un délaſſement néceſſaire, ſans

laiſſer dans ſon ame aucune trace dès qu'ils étoient ceſſés.

Arrivé à Siam, le zélé Voyageur ſut bientôt à quoi s'en tenir ſur le projet de converſion du Roi Indien, qui n'avoit joué cette comédie (dont le Pere Tachard s'étoit fait le *Docteur*) que pour attirer dans ſes Etats une Ambaſſade utile à quelques vues de commerce, que les Jéſuites ſe promettoient bien de rendre utiles pour eux. L'Abbé de Choiſy fit une autre découverte, beaucoup plus mortifiante pour ſon amour-propre. Il vit qu'il n'étoit, ainſi que le Chevalier de Chaumont, qu'un perſonnage de théatre, & que ces Peres avoient tout le ſecret de l'Ambaſſade, ſecret qui étoit bien plus celui de la Société que de la Cour de France; car Louis XIV deſiroit bien plus réellement de voir le Roi de Siam Chrétien, que le Pere Tachard ne ſongeoit à y travailler. Ces fâcheuſes obſervations ne rendirent pas le ſéjour de Siam fort agréable à l'Abbé de Choiſy; il ne ſoupira plus qu'après le moment de ſon départ. Il ne fut néanmoins pleinement inſtruit qu'à ſon arrivée en France, de

tous les tours que le Jéſuite lui avoit joués. *Mais quand je me vis*, diſoit-il, *dans mon bon pays, je fus ſi aiſe que je ne voulus de mal à perſonne.*

Ne pouvant à Siam être Apôtre comme il le deſiroit, & ne ſe ſentant pas le courage d'y être Martyr, il crut au moins ſanctifier le ſéjour qu'il y fit, en l'employant à ſe faire Prêtre, car il ne l'étoit pas encore; il n'avoit même que la tonſure lorſqu'il arriva à Siam; mais il ſe félicite dans ſon Journal d'avoir bien réparé le temps perdu; car il nous apprend qu'il reçut les Quatre Mineurs le 7 Décembre, fut Sous-Diacre le 8, Diacre le 9, & Prêtre le 10. Nous ne rapportons cette circonſtance ſinguliere que pour lui tenir compte des réflexions édifiantes qu'il fait dans le même Journal ſur cette ordination, & de la frayeur religieuſe avec laquelle il en parle. Le nouveau Prêtre étoit ſi pénétré de la ſainteté de ſon état, qu'il n'oſa dire ſa premiere Meſſe qu'au bout d'un mois ſur le vaiſſeau qui le reportoit en France. Ce délai, qui lui avoit ſemblé très-long pour ſa ferveur, auroit pu paroître à un Directeur ſévere, un peu court pour ſa préparation. Il remplit d'ail-

leurs très-assidument sur ce vaisseau les fonctions de son ministere, par les fréquentes prédications qu'il faisoit à l'équipage ; son Journal nous assûre qu'il y réussissoit à merveille, & que ses exhortations produisoient beaucoup de fruit parmi les matelots. Il se consola le mieux qu'il put, par ce petit succès, d'un autre dégoût qu'il avoit encore essuyé avant son départ. Il avoit espéré un moment d'être chargé par le Roi de Siam de quelques complimens pour le Pape, & de porter aux pieds du Pontife des hommages dont le Saint Siége & l'Eglise auroient pu tirer quelque gloire ; mais cette espérance s'évanouit encore ; il y fallut renoncer, & se résoudre à n'apporter de complimens du Roi de Siam qu'au Cardinal de Bouillon. Pour comble de malheur, ces complimens causerent un nouveau chagrin à l'Abbé de Choisy, qui s'en étoit chargé avec empressement, & les avoit même assez vivement sollicités ; il connoissoit ce Cardinal, son ancien bienfaiteur, pour un homme vain & glorieux ; & la reconnoissance du protégé croyoit s'acquitter avec usure en caressant l'amour-propre du Protecteur

par des témoignages d'eſtime venus de ſi haut & de ſi loin. Mais pendant ſon voyage, le Cardinal de Bouillon, ſi bien traité à la Cour de Siam, avoit été exilé de celle de France ; on perſuada à Louis XIV que ſon Ambaſſadeur auroit dû ſavoir ce qui ſe paſſoit à Verſailles pendant qu'il étoit à Siam ; le Monarque trouva très-mauvais que l'Abbé de Choiſy eût ménagé cette petite diſtinction à un Sujet diſgracié par ſon Maître, & s'en expliqua avec aſſez de mécontentement, pour que l'Ambaſſadeur effrayé ſe preſsât de quitter la Cour; il vint ſe jeter à Paris dans le Séminaire des Miſſions Etrangeres, où il nous aſſûre qu'*après une demi-heure d'oraiſon au pied des autels, il eut le bonheur d'oublier ſa diſgrace.*

Néanmoins, quelque bonne contenance qu'il s'efforçât d'oppoſer à l'infortune, il ſentoit trop pour ſon malheur que la faveur étoit le ſeul bien qui pût le rendre heureux, & que la Religion ne faiſoit tout au plus que le conſoler ; il étoit donc toujours ſecrétement tenté de retourner à Verſailles, & ne cherchoit qu'un prétexte pour y reparoître avec décence. Ce fut pour remplir cette

vue qu'il fit dans ſon Séminaire une *Vie de David* & une Traduction des *Pſeaumes*, qu'il avoit deſſein de préſenter à Louis XIV ; il la préſenta en effet, & il eut même la douce ſatiſfaction d'être aſſez bien reçu. Il eſt vrai qu'il avoit pris une très-ſage précaution, celle de ſe faire introduire par le Pere de la Chaiſe, qui jouiſſoit alors du plus grand crédit, & dont la faveur étoit très-recherchée, non-ſeulement par tous les dévots de la Cour, mais par ceux qui, comme l'Abbé de Choiſy, deſiroient au moins de le paroître.

Cette heureuſe démarche le fit ſi pleinement rentrer en grace, que l'Académie Françoiſe, qui n'eût oſé faire un choix peu agréable à ſon Protecteur, l'élut au bout de quelques mois pour un de ſes Membres (1). Son Diſcours de réception fut très-goûté. L'Eloge du Cardinal de Richelieu, qu'il fit dans ce Diſcours, ſuivant l'uſage, eut ſur-tout beaucoup de ſuccès. Ce Cardinal, ſi nous en croyons le P. Bouhours, *n'a jamais été mieux loué*, & le Jé-

(1) Il fut reçu le 25 Août 1687 à la place de M. le Duc de Saint-Aignan.

ſuite nous aſsûre que *du vivant de ce grand Miniſtre*, une telle louange *n'auroit pas été perdue.* Mais le *grand Miniſtre* étoit mort ; le Monarque qui lui avoit ſuccédé ne payoit de louanges que celles qu'il recevoit ; & il fallut que l'Abbé de Choiſy, ſi applaudi par ſes Auditeurs & par le P. Bouhours, ſe contentât de cette fumée pour toute récompenſe.

Le nouvel Académicien ſe rendit très-utile à la Compagnie, en partageant avec aſſiduité & avec ardeur le travail dont elle étoit alors occupée. Il rédigea même par écrit une eſpece de Journal de ce qui ſe paſſoit dans les Aſſemblées, des queſtions grammaticales qu'on y diſcutoit, & des déciſions qui en réſultoient ; l'Académie ne jugea pas à propos de publier dans le temps ce petit Journal, parce qu'il lui parut écrit avec trop peu de gravité. Cependant un grave Académicien, mais apparemment moins grave encore que nos prédéceſſeurs (1), le mit au jour il y a environ

(1) M. l'Abbé d'Olivet, qui a imprimé ce *Journal de l'Abbé de Choiſy* dans un Recueil intitulé, *Opuſcules ſur la Langue Françoiſe.* Paris, 1754.

vingt années, & long-temps après la mort de l'Abbé de Choisy. La lecture de cet écrit, qui semble ne promettre que des discussions arides & ennuyeuses, est beaucoup plus agréable qu'on ne devroit s'y attendre. L'Auteur a tempéré la sécheresse du sujet par la légéreté du style, par l'espece de vie & d'intérêt qu'il donne à son récit, enfin par quelques traits & par quelques anecdotes qui y répandent du mouvement & de la variété. C'est peut-être le seul Ouvrage de Grammaire dont on puisse dire qu'il instruit & qu'il amuse tout à la fois; & ce n'est pas un petit éloge dans un genre d'écrire, où souvent le Lecteur se trouve très-fatigué sans avoir rien appris.

La vie de *David*, que l'Abbé de Choisy avoit présentée à Louis XIV, n'étoit proprement qu'un panégyrique du Roi de France sous le nom du Roi d'Israël. On imagine aisément tous les traits de ressemblance que l'Auteur trouve entre les deux Princes. L'Ecrivain courtisan ne s'en tint pas là; il fit une *Vie de Salomon*, qui lui fournit encore un nouveau parallèle à la louange du Roi, principalement lorsqu'il parle

de la magnificence du Monarque Juif, de la richeſſe de ſes Maiſons Royales, de ſa profonde ſageſſe, & de la majeſté avec laquelle *il donnoit audience aux Ambaſſadeurs des Rois des Indes.*

De l'Hiſtoire de *David* & de *Salomon*, l'Abbé de Choiſy paſſa à celle de Philippe de Valois & du Roi Jean, qui ne reſſembloient guere l'un & l'autre à Salomon ni à David; il écrivit enſuite la Vie de Charles V, dit le Sage, le vrai Salomon de la France, & enfin celle de Charles VI, époque bien remarquable, mais en même temps bien affligeante dans nos Annales, époque qui ne doit qu'aux larmes de nos peres le triſte droit qu'elle a de nous intéreſſer, & à laquelle, comme dit très-bien M. de Voltaire, il faut renvoyer les honnêtes gens qui regrettent toujours les temps paſſés. Nous ne devons pas oublier, pour l'honneur de l'Abbé de Choiſy, un trait de franchiſe & preſque de courage, qui lui échappa pendant qu'il travailloit à la Vie de cet infortuné Monarque. M. le Duc de Bourgogne lui demanda un jour comment il feroit pour dire que Charles VI étoit fou: *Monſeigneur*, répondit-il ſans héſiter,

je dirai qu'il étoit fou. Le petit-fils de Louis XIV, tout élevé qu'il étoit par Fénelon, par Beauvilliers & par l'Abbé Fleury, n'avoit pu ſe perſuader ſans doute que l'Hiſtorien d'un Roi ne doit à ſa mémoire que la vérité, tant les funeſtes impreſſions que les Princes ont le malheur de recevoir dès le berceau, réſiſtent aux leçons des plus vertueux Inſtituteurs. L'Abbé de Choiſy, tout glorieux de ſa réponſe, aimoit à la raconter, comme le plus beau trait de ſa vie. Il la rapprochoit avec complaiſance de celle du cauſtique Mézerai à Louis XIV, qui lui demandoit pourquoi il avoit fait de Louis XI un tyran? *Pourquoi l'étoit-il*, répondit l'Hiſtorien? Si les Souverains ne permettent pas qu'après trois ou quatre ſiecles, & même beaucoup plutôt, l'Hiſtoire diſe qu'un Prince a été imbécille ou méchant, il faut ou renoncer à écrire l'Hiſtoire, ou ſe ſentir aſſez de courage pour ne pas ſacrifier l'Hiſtoire aux Princes.

Quoi qu'il en ſoit, ces différentes Hiſtoires de l'Abbé de Choiſy ſont écrites avec le même agrément, le même naturel, la même facilité de ſtyle qui caractériſe tous ſes Ouvrages. On pré-

tend, il eſt vrai, qu'elles ne ſont pas fort exactes, & rien n'eſt plus aiſé à croire; mais elles ont du mouvement & de la vie; elles ſe font lire, & ſont du moins ſupérieures, par cet avantage, à beaucoup d'autres Hiſtoires, qui très-ennuyeuſes ſans en être plus vraies, n'ont ni le mérite d'amuſer, ni celui d'inſtruire, & qu'on peut appeler les derniers des mauvais Romans; celles de l'Abbé de Choiſy méritent au moins d'être placées parmi les bons.

Nous en dirons autant *de la Vie de Saint-Louis*, que notre Académicien donna quelques années après; cette Vie, quoique compoſée en trois ſemaines, fit preſque tomber celle qu'avoit écrite le pieux M. de la Chaiſe, ſous les yeux des Solitaires de Port-Royal; Ouvrage exact & véridique, mais dont le ſtyle foible & languiſſant fut effacé par la plume élégante & ſuperficielle de l'Abbé de Choiſy, quoique cette plume ne fût ni aſſez grave pour écrire la Vie d'un Saint ſur le Trône, ni aſſez philoſophique pour tracer le portrait d'un Prince, dont le regne offre par-tout le contraſte piquant de la ſimplicité de ſa dévotion avec l'élévation de ſon ame,

de l'éducation que lui donna l'ignorance avec celle qu'il ne dut qu'à ſon génie, & des erreurs qu'il tenoit de ſon ſiecle, avec des lumieres qu'on croiroit du nôtre.

Si l'Abbé de Choiſy n'étoit pas ſavant, il étoit au moins très-éloigné de vouloir le paroître. On en voit la preuve dans le compte naïf qu'il rend à un ami, de ſes converſations, ou plutôt de ſon ſilence avec les Savans Miſſionnaires qu'il avoit trouvés dans ſon Ambaſſade de Siam. » J'ai, dit-il, une place » d'Ecoutant dans leurs Aſſemblées, » & je me ſers ſouvent de votre mé- » thode; une grande modeſtie, point » de démangeaiſon de parler. Quand » la balle me vient bien naturellement, » & que je me ſens inſtruit à fond de » la choſe dont il s'agit, alors je me » laiſſe forcer, & je parle à demi-bas, » modeſte dans le ton de la voix auſſi » bien que dans les paroles. Cela fait » un effet admirable; & ſouvent quand » je ne dis mot, on croit que je ne veux » pas parler; au lieu que la bonne rai- » ſon de mon ſilence eſt une ignorance » profonde, qu'il eſt bon de cacher » aux yeux des autres «. On voit par

ce modeſte aveu, que du moins l'Abbé de Choiſy ne reſſembloit pas à tant d'hommes, qui toujours preſſés de parler de ce qu'ils ignorent, mériteroient la réponſe qu'un Artiſte Grec fit dans ſon attelier aux raiſonnemens ridicules d'un Amateur : *Prenez garde que mes Eleves ne vous entendent.*

La Vie de Saint-Louis fut ſuivie d'une Traduction *de l'Imitation de Jeſus-Chriſt*, que l'Auteur dédia à la *pieuſe* Madame de Maintenon, quoiqu'il eût fait *ſans piété*, comme il l'avoue lui-même, la *Traduction de ce pieux Ouvrage.* La premiere édition eſt remarquable par un verſet du Pſeaume 44, placé au bas d'une Eſtampe, où Madame de Maintenon eſt repréſentée aux pieds du Crucifix, qui ſemble lui adreſſer les paroles de ce verſet : *Audi filia & vide, & inclina aurem tuam, & obliviſcere domum Patris tui, & concupiſcet Rex decorem tuum. Ecoutez, ma fille, voyez & prêtez l'oreille ; oubliez la maiſon de votre pere, & votre beauté touchera le cœur du Roi.* Ce paſſage a été retranché dans la ſeconde édition, à cauſe de la malignité du commentaire qu'on en avoit fait ; il n'étoit pas difficile de le

prévoir ; un Courtiſan moins empreſſé, mais plus fin, ne s'y ſeroit pas trompé, & n'auroit pas commis cette faute. Il paroît que l'Abbé de Choiſy, peu fait par ſa naiſſance pour vivre à la Cour, étoit plus flatté du plaiſir de s'y voir, qu'occupé du ſoin d'en étudier les habitans ; ſa vanité offuſquoit ſes lumieres, qui d'ailleurs peu étendues & peu actives, même pour ſes propres intérêts, n'avoient jamais un preſſant beſoin de s'exercer.

Voué, pour ainſi dire, aux Ouvrages de dévotion, depuis la Vie de Saint-Louis, il donna un volume d'*Hiſtoires édifiantes*, mais qu'il rendit en même temps les plus agréables qu'il lui fut poſſible ; il vouloit, diſoit-il, par cet innocent artifice, engager les femmes de la Cour à préférer cette lecture à celle des Contes de Fées, qui les occupoient tellement alors, que l'*Oiſeau bleu*, ſi on en croit l'Abbé de Choiſy, faiſoit diſparoître les Ouvrages les plus ſolides, & que Bourdaloue cédoit la place à Madame d'Aulnoy.

Les *Hiſtoires édifiantes* de notre Académicien eurent le ſuccès qu'il en avoit attendu, & l'encouragerent à entreprendre

prendre une autre Hiſtoire plus édifiante encore, mais plus longue & plus ſérieuſe, l'Hiſtoire de l'Egliſe, depuis la naiſſance du Chriſtianiſme juſqu'à la fin du regne de Louis XIV. Il exécuta & termina même en onze volumes une entrepriſe ſi laborieuſe, ſur-tout pour un Ecrivain tel que lui. Le plus grand mérite de cet Ouvrage, eſt comme dans tous ceux de l'Abbé de Choiſy, l'agrément & la vivacité de la narration; il n'y faut pas chercher la profondeur des recherches ni l'exactitude des faits; auſſi prétend-on que l'Auteur diſoit en riant, quand il eut fini ſon dernier volume: *J'ai achevé, grace à Dieu, l'Hiſtoire de l'Egliſe; je vais préſentement me mettre à l'étudier.*

Cette production, tout-à-la-fois volumineuſe & légere, fut la derniere qu'il donna au Public; car les *Mémoires pour ſervir à l'Hiſtoire de Louis XIV*, qu'il avoit auſſi écrits dans ſes momens de loiſir, n'ont paru que depuis ſa mort; ces Mémoires, quoique fort négligés pour le ſtyle, ſont peut-être le plus agréable de ſes Ouvrages. Louis XIV, ſes Miniſtres, ſes Courtiſans, y ſont peints d'une maniere d'autant plus piquante,

que l'Auteur ne paroît pas avoir ſongé à les peindre ; vraiſemblablement il ne s'eſt pas douté des réflexions intéreſſantes que font naître les faits qu'il raconte, & du portrait qu'on peut ſe tracer, d'après ces faits, de ce Monarque ſi flatté, mais aſſez digne d'eſtime pour mériter de ne pas l'être, dont l'eſprit naturellement juſte & droit, & le cœur auſſi noble que vertueux, pouvoient quelquefois être ſéduits par les préjugés de la grandeur & de la fauſſe gloire, mais n'avoient pu être étouffés par ces préjugés funeſtes ; qui récompenſoit & employoit le mérite dans ceux même qu'il n'aimoit pas ; qui écoutoit avec plaiſir l'adulation, & voyoit avec mépris les adulateurs. On accuſe cependant l'Abbé de Choiſy, & ce ſeroit dommage ſi l'accuſation étoit fondée, d'avoir été auſſi peu véridique dans ces Mémoires que dans ſes autres Ouvrages hiſtoriques, & de les avoir remplis d'anecdotes fauſſes ou tout au moins haſardées. Le goût du Roman ſemble le pourſuivre lors même qu'il écrit ce qui s'eſt paſſé ſous ſes yeux. Mais ce Roman, ſi c'en eſt un, eſt le meilleur de tous ceux qu'il a faits.

Il mourut le 2 Octobre 1724, à l'âge de quatre-vingts ans révolus ; peu de temps auparavant, il avoit fait encore les fonctions de Directeur à la réception de M. l'Abbé d'Olivet ſon ancien ami, & le Diſcours plein de ſenſibilité qu'il prononça en cette occaſion, fut comparé par ſes Confreres au chant du cygne. Il avoit été plus aimé d'eux pendant ſa vie, qu'il n'en fut regretté après ſa mort ; c'eſt qu'étant Doyen de l'Académie lorſqu'il mourut, il eut malheureuſement pour ſucceſſeur dans le Décanat un homme bien plus fait pour honorer ce titre, l'illuſtre Fontenelle, qui en a joui plus de trente années, & trop peu de temps encore au gré de nos vœux ; digne Neſtor d'une Compagnie Littéraire, rendant les Lettres également reſpectables par ſes Ouvrages & par ſes mœurs ; objet de l'eſtime de la Nation, & connoiſſant le prix de cette eſtime ; jouiſſant enfin de cette conſidération perſonnelle, qui ne s'accorde ni au rang, ni au génie même, mais à la vertu ſeule, & dont on doit être d'autant plus jaloux, qu'on eſt plus expoſé par ſes talens ou par ſes dignités au jugement de ſes Contemporains. Il

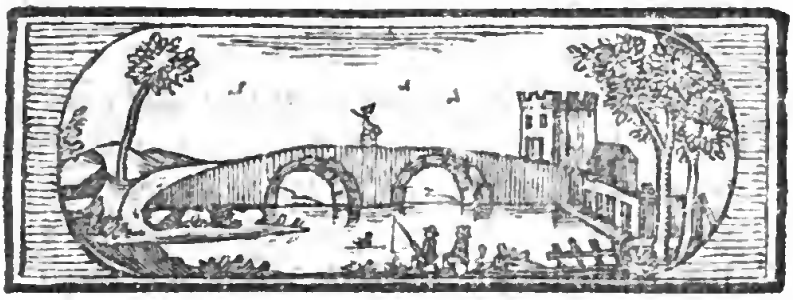
eût été à ſouhaiter pour l'Abbé de Choiſy, qu'il ſe fût montré auſſi digne de cet Eloge ; mais avec des qualités aimables pour la Société, il lui manqua la plus eſſentielle pour lui-même, la ſeule qui donne du prix à toutes les autres, la dignité de ſon état, ſans laquelle les agrémens n'ont qu'un éclat frivole, & ne ſont guere qu'un défaut de plus. Toujours plongé dans les extrêmes, où la décence, comme la vérité, ne ſe trouvent jamais, il joignit à l'amour de l'étude trop de goût pour les bagatelles, à l'eſpece de courage qui mene au bout du monde, les petiteſſes de la coquetterie, & fut dans tous les momens entraîné par le plaiſir & tourmenté par les remords.

Il avoit d'ailleurs le cœur bon, & les mœurs douces, mais de cette douceur qui tient plus à la foibleſſe & à l'amour du repos, qu'à un fond de bienveillance pour ſes ſemblables. *Graces à Dieu*, dit-il dans ſes Mémoires, *je n'ai point d'ennemis ; & ſi je ſavois quelqu'un qui me voulût du mal, j'irois tout-à-l'heure lui faire tant d'honnêtetés, tant d'amitiés, qu'il deviendroit mon ami en dépit de lui.* Avec ce naturel facile, il ne

devoit pas en effet avoir d'ennemis, & n'en eut pas. Il ſe flattoit même d'avoir des amis; mais on n'en a point, ſi on ne ſait l'être; & pour être digne & capable d'aimer, il faut avoir dans le caractere une conſiſtance & une énergie dont l'Abbé de Choiſy ne ſe piquoit pas. La véritable amitié, dit un Philoſophe, eſt un ſentiment profond & durable, qui ne peut ni être gravé dans un cœur de ſable, ni ſe conſerver dans une ame d'argile.

La maniere de vivre de notre Académicien avoit été trop peu ſévere, pour qu'il pût ni deſirer, ni eſpérer les dignités de l'Egliſe. Auſſi ſe conſole-t-il dans ſes *Mémoires* de l'eſpece d'oubli où les Diſtributeurs des graces eccléſiaſtiques ſembloient l'avoir laiſſé. *Dieu ne l'a pas permis*, diſoit-il, *je me ſerois perdu dans les grandes places; & d'ailleurs à la mort j'aurois eu un plus grand compte à rendre; je n'aurai à répondre que de moi.* Peut-être le ſentiment religieux que l'Abbé de Choiſy exprime par ces paroles, étoit-il plus commandé par les circonſtances, qu'inſpiré par un vrai détachement des honneurs & des biens de ce monde: mais ſa réſignation

eſt au moins très-digne d'un Prêtre repentant & modeſte ; heureux d'avoir accepté dans cette louable diſpoſition quelques mortifications paſſageres, en expiation des fautes qu'il s'eſt ſi ſouvent reprochées. Ne ſoyons pas plus ſéveres à ſon égard que la Bonté ſuprême, qui ſans doute aura reçu de lui avec indulgence cette pénible expiation, en lui pardonnant même les regrets involontaires que pouvoit laiſſer dans ſon cœur un ſacrifice ſi douloureux.



ÉLOGE

DE

M. DESTOUCHES(1).

PHILIPPE NERICAULT DESTOUCHES naquit à Tours en 1680, d'une famille honnête & considérée dans cette Ville. Quoique nous ignorions le détail de ses premieres années, nous avons lieu de croire qu'elles furent très-orageuses, mais à la vérité par la faute de ses parens bien plus que par la sienne; c'est un reproche que les parens ne se font guere, quoiqu'ils l'aient plus d'une fois mérité. Ceux du jeune Destouches vouloient qu'il fût homme de robe, & la Nature ne le vouloit pas. Elle lui avoit donné pour les Lettres des talens dont

(1) Lu le 25 Août 1776.

elle prétendoit diſpoſer à ſon gré, & dont ſes parens exigeoient d'autant plus injuſtement le ſacrifice, qu'ils ne devoient pas regarder le génie de leur fils comme un préſent qu'il eût reçu d'eux. Il aima mieux obéir à la Nature qu'à ſes parens ; mais ne voulant, ni braver avec ſcandale l'autorité reſpectable dont ils abuſoient, ni s'y ſoumettre en eſclave, il ſe ſauva en gémiſſant de la maiſon paternelle, qu'il auroit deſiré de ne quitter jamais. C'eſt ainſi que la tyrannie des peres a plus d'une fois produit dans les familles le même déſordre que le deſpotiſme dans les Etats, en forçant les victimes de l'oppreſſion à rompre même les liens chers & ſacrés qui les attachoient au pouvoir légitime. M. Deſtouches, échappé à ſes perſécuteurs, mais déſormais ſans appui & ſans aſyle, ſentit bientôt tout le poids d'une liberté qui ne lui laiſſoit aucune reſſource. Preſſé par le beſoin de vivre, il ſe jeta dans une Troupe de Comédiens de Province. Non-ſeulement nous n'héſitons pas à rapporter ce trait bien pardonnable de ſa jeuneſſe ; mais, ce qui pourra ſurprendre, nous le rapportons pour faire

honneur à ſa mémoire. Les ſentimens élevés qu'il fit paroître dans une ſituation ſi triſte, jettent ſur ſa faute cet intérêt qu'inſpire toujours une ame noble qui lutte contre l'injuſtice & le malheur. Entraîné par le ſort dans une profeſſion qu'il voyoit condamnée ſévérement par des hommes reſpectés, & perſuadé que leur auſtérité inflexible ne lui ſauroit aucun gré d'être à la fois Comédien & vertueux, il eut le courage d'avoir des mœurs, & d'oppoſer au cruel arrêt lancé contre ſon état, la décence exemplaire de ſa vie, quoiqu'il n'eût à eſpérer d'autre récompenſe d'une conduite honnête & ſage que cette conduite même. La vertu n'a jamais plus de droit à nos hommages, que lorſqu'elle ſe montre dans toute ſa pureté ſans oſer même ſe flatter d'obtenir un peu d'eſtime, ſeul avantage dont le vice ne l'ait pas encore tout-à-fait privée.

M. Deſtouches ayant long-temps traîné de ville en ville ſa douleur & ſon infortune, ſe trouvoit enfin à Soleure Directeur d'une Troupe de Comédiens, lorſque M. le Marquis de Puyſieulx, Ambaſſadeur de France en Suiſſe, eut occaſion de le connoître par

une Harangue que le jeune Acteur prononça devant lui à la tête de ſes Camarades. Cette Harangue, pleine d'eſprit & de fineſſe, ne reſſembloit point aux complimens inſipides que les hommes en place ſont condamnés ſi ſouvent à entendre, & qu'ils regardent comme une eſpece de calamité attachée à la dignité de leur rang. M. le Marquis de Puyſieulx, exercé par ſon état d'Ambaſſadeur dans l'art de démêler & d'apprécier les hommes, jugea que celui qui ſavoit parler ſi bien, étoit deſtiné par la Nature à quelque choſe de mieux qu'à repréſenter au fond de la Suiſſe des Comédies Françoiſes. Il deſira de converſer avec M. Deſtouches, & le ſonda ſur différentes matieres; il vit que ce Comédien de campagne étoit un homme inſtruit, éclairé, ſupérieur à ſa Harangue, & ſur-tout à ſa profeſſion: il lui demanda s'il quitteroit ſans peine, pour des occupations plus ſérieuſes & plus ſolides, un métier qu'il paroiſſoit n'avoir embraſſé que malgré lui. M. Deſtouches, comme on le peut croire, n'héſita pas ſur la réponſe. L'Ambaſſadeur ſe l'attacha, & le forma aux négociations & aux affaires. Ce pro-

tecteur généreux fut bientôt payé de ſes ſoins, en voyant les progrès rapides que fit ſon Diſciple dans une ſi excellente école ; & par les bienfaits qu'il lui obtint de la Cour, il jouit du plaiſir ſi doux, de réparer à l'égard d'un homme eſtimable & malheureux les torts de ſa famille & de la fortune.

Dès le temps de ſon ſéjour en Suiſſe, M. Deſtouches commençoit à faire des Vers ; il exerçoit même ſa Muſe ſur des objets, qui pour l'ordinaire tentent peu les jeunes verſificateurs, ſur des objets édifians, & ſoumettoit ces productions chrétiennes & poétiques au jugement du redoutable Deſpréaux. On ne ſera peut-être pas fâché de voir ici une des réponſes que lui faiſoit ſon Oracle, ne fût-ce que par la ſingularité du ton de cette réponſe. » Si j'étois en » parfaite ſanté, Monſieur, je tâ- » cherois, en répondant fort au long » à vos magnifiques complimens, de » vous faire voir que je ſais rendre hy- » perboles pour hyperboles, & qu'on » ne m'écrit pas impunément des let- » tres auſſi ſpirituelles & auſſi polies » que la vôtre. Mais trouvez bon que

» ſans faire aſſaut d'eſprit avec vous,
» je me contente de vous aſſûrer que
» j'ai trouvé dans votre Ouvrage des
» ſentimens de religion d'autant plus
» eſtimables que je les crois ſinceres,
» & que vous me paroiſſez *écrire ce*
» *que vous penſez*. (C'eſt un éloge que
» le zele des dévots ne mérite pas tou-
» jours) Cependant, Monſieur, puiſ-
» que vous ſouhaitez que je vous
» écrive avec cette liberté ſatyrique que
» je me ſuis acquiſe, ſoit à droit, ſoit
» à tort, ſur le Parnaſſe, comment
» ſouffrir qu'un auſſi *galant homme*
» que vous faſſe rimer *terre* avec *co-*
» *lere ?* Comment vous paſſer deux *hia-*
» *tus* tels que vous vous les permettez ?
» Comment !..... Mais je m'apperçois
» qu'au lieu des remerciemens que je
» vous dois, je vais ici vous inonder
» de critiques. Le mieux eſt donc de
» finir, en vous encourageant dans le
» bon deſſein que vous avez de vous
» élever ſur la montagne au double
» ſommet, & d'y cueillir les infail-
» libles lauriers qui vous attendent «.
Les fautes que Deſpréaux relevoit (avec une civilité ſi pénible) dans les Vers qu'il avoit reçus, ſemblent prouver que

le Poëte novice ne donnoit pas encore par ſes premiers eſſais de brillantes eſpérances. Mais le Légiſlateur du Parnaſſe n'en fut que plus habile à deviner, en lui annonçant ſes ſuccès futurs; ſuppoſé néanmoins que cet arbitre ſévere parlât en cette circonſtance comme M. Deſtouches parloit ſur la Religion, c'eſt-à-dire, qu'il *écrivît ce qu'il penſoit*. Il devoit lui être bien difficile d'obſerver toujours une vérité rigoureuſe dans ces jugemens de bienſéance & de contrainte, où il renonçoit un moment à la Satyre, ſon élément naturel & favori, pour ſe condamner, comme il le diſoit lui-même, à la fadeur des Eloges.

Quoi qu'il en ſoit, M. Deſtouches ne tarda pas à vérifier cette prédiction, ironique ou ſincere. Son talent commença à ſe manifeſter en Suiſſe, par une Comédie qui n'eût pas été indigne de naître chez une Nation plus ſenſible aux plaiſirs du Théatre. Il donna le *Curieux Impertinent*, qui fut joué dans tout le pays, & reçu avec tranſport; mais il auroit été médiocrement glorieux de l'enthouſiaſme des Treize Cantons, ſi leur ſuffrage n'eût été con-

firmé par l'accueil très-favorable que la même Comédie obtint bientôt après ſur la Scene Françoiſe.

Néanmoins cette Piece, qui n'avoit reçu que des applaudiſſemens à Soleure & à Schafouze, eut à Paris le ſort toujours aſſûré aux Ouvrages qui réuſſiſſent. Elle eſſuya pluſieurs critiques, & ne parut pas même indigne de quelques Epigrammes. Il en courut une entre-autres, dont l'Auteur eut la bonne-foi d'avouer qu'il ne l'avoit pas faite pour contredire la juſte approbation du Public, mais ſeulement pour ne pas perdre un bon mot, qui méritoit de n'en être un que pour lui. L'Epigramme contre le *Curieux Impertinent* finiſſoit par deux Vers, où l'on diſoit de cette Comédie,

Pour la voir une fois, on n'eſt que curieux,
Mais qui la verra deux, en remplira le titre.

Si tous les faiſeurs de Satyres avoient la même ſincérité que celui-ci, de convenir qu'ils ont plus cherché à s'égayer aux dépens d'un talent avoué par eux-mêmes, qu'à faire une critique utile & juſte, ils n'eſſuyeroient pas le reproche qu'on leur a fait ſi ſouvent, de joindre la mauvaiſe foi à la baſſeſſe, en

déchirant ce qu'ils ſont forcés d'eſtimer. La Littérature a fourni dans tous les temps plus d'un exemple de ces hommes vils, qui condamnés à outrager en pure perte les Ecrivains diſtingués, mentent non-ſeulement à l'équité, qu'ils ne ſe piquent pas de connoître, mais au Public qui les en paye par le mépris, & à leur plaiſir qu'ils devroient au moins ménager, s'ils ne reſpectent ni la vérité, ni leur conſcience.

M. Deſtouches répondit à cette Epigramme comme il devoit y répondre, c'eſt-à-dire par un nouveau ſuccès, celui de la Comédie de l'*Ingrat*. Il étoit d'autant plus digne de traiter ce ſujet, que malgré les anciennes duretés de ſon pere, il n'avoit point oublié qu'il lui devoit le jour & l'éducation; il trouvoit au fond de ſon cœur reconnoiſſant & ſenſible la juſte horreur que l'ingratitude doit inſpirer; & il en donna quelques années après la preuve la plus honorable pour lui, en envoyant à ce pere, chargé d'une nombreuſe famille, 40000 livres, qui étoient le produit de ſon travail & de ſes épargnes; action que l'âge d'or (s'il exiſta jamais ailleurs que dans les Fables) auroit trouvée

toute naturelle, mais qui par malheur eſt devenue louable dans un ſiecle où de pareils traits ſont ſi rares. Le prix qu'on eſt forcé de mettre à certaines vertus, qu'il faut bien appeler de ce nom parce que la corruprion générale les a rendues peu communes, eſt une ſatyre de la nature humaine, d'autant plus fâcheuſe & plus humiliante, qu'on la fait ſans y penſer, & en croyant ne faire qu'un Eloge. Mais ce qui honore le pere encore plus que le fils, c'eſt que le vieillard reconnut alors les larmes aux yeux ſes injuſtices, aveu rare & preſque héroïque pour un pere âgé qui a tort; il convint que M. Deſtouches, en réſiſtant à ſes vues tyranniques & bornées, avoit été plus ſage que lui, & que cette heureuſe réſiſtance étoit la ſource du bonheur & de la paix que les ſuccès & les bienfaits de ſon fils alloient répandre ſur ſes derniers jours. Ce fils, plus heureux encore en ce moment que ſon pere, fut conſolé de toutes les peines de ſa jeuneſſe par la douceur de cet aveu, & par la joie de s'en être rendu digne.

Le Public, en rendant juſtice aux détails de la Comédie de l'*Ingrat*, trouva le rôle principal trop odieux; ce n'étoit

pas le vrai défaut de la Piece, car le *Tartuffe* n'eſt pas moins odieux que l'*Ingrat*, & le tableau que Moliere en a tracé eſt le chef-d'œuvre du Théatre; mais c'eſt que l'hypocriſie, ſi déteſtable par le maſque dont elle ſe couvre, eſt en même temps ridicule par la tranſparence du maſque, & l'eſt ſi bien, que dans ſon pieux reſſentiment contre ceux qui la dévoilent & qui l'immolent, ſon tourment ſecret eſt moins de ſentir qu'on la hait, que de ſentir qu'on la mépriſe; l'Ingrat au contraire, qui ne penſe pas même à être Comédien comme le Tartuffe, repouſſe le rire pour n'exciter que l'indignation, & laiſſe par conſéquent peu de priſe au Poëte comique, qui doit inſpirer pour le vice encore plus de mépris que de haine. M. Deſtouches ſentit la vérité de ce principe, & ne s'en écarta plus dans toutes ſes autres Pieces: l'averſion que les méchans inſpirent, diſoit-il, peut flatter leur déteſtable amour-propre, parce que cette averſion tient à la crainte; le moyen le plus sûr de les décourager, eſt de les humilier par le ridicule. Ce vertueux Ecrivain craignoit ſeulement (& il le craindroit bien plus aujourd'hui) que bientôt

le vice ne fût pas même ſuſceptible d'humiliation, au milieu de tant d'hommes qui le montrent avec audace, ou qui le voient avec indifférence, & dont les uns ont perdu l'habitude d'en rougir, les autres celle d'en être indignés.

A la Comédie de l'*Ingrat* ſuccéda celle de l'*Irréſolu*, qui fut d'abord aſſez froidement accueillie, mais qui corrigée depuis par l'Auteur, écrite d'ailleurs avec ſoin, & ſoutenue par quelques ſituations comiques, ſe montre encore quelquefois au Théatre. Tout le monde en a retenu le dernier Vers, que dit l'*Irréſolu*, après avoir enfin choiſi pour femme une des deux perſonnes entre leſquelles il a balancé dans tout le cours de la Piece.

J'aurois mieux fait, je crois, d'épouſer Célimene.

C'eſt un de ces traits qu'on aime à citer, un de ces traits qui ſeuls valent tout un rôle, & qui tout naturels qu'ils paroiſſent, ſont bien plus rares dans nos Comédies modernes, que des Scenes entieres de jargon ſans talent, & de perſifflage ſans gaieté, applaudies par la multitude qui ne les entend pas, & ſifflées par les gens de goût qui n'ont

que trop le malheur de les entendre.

Le *Médiſant*, qui fut mieux reçu dans ſa nouveauté que l'*Irréſolu*, & par cette raiſon honoré de pluſieurs ſatyres, s'eſt auſſi maintenu juſqu'à préſent ſur la Scene. Il eſt vrai qu'une autre Comédie, dont le ſujet eſt à-peu-près le même, celle du *Méchant*, écrite avec tant de ſupériorité, & l'une de celles dont notre Théatre Comique peut encore ſe faire honneur dans ſa chûte & dans ſa diſette, a rendu le Public plus froid ſur le *Médiſant*, qui depuis cette époque a reparu plus rarement & avec moins d'avantage; mais enfin la plus moderne & la plus heureuſe de ces deux Pieces n'a pas fait totalement oublier l'autre; & ce n'eſt pas pour cette derniere un petit éloge chez une Nation qui ne ſe pique pas toujours dans ſes arrêts d'une juſtice bien rigoureuſe.

M. Deſtouches marchoit au Théatre Comique de ſuccès en ſuccès, lorſqu'il ſe vit obligé de renoncer, du moins pour un temps, à ceux qu'il eſpéroit encore. Le Régent, dont il avoit obtenu l'amitié & l'eſtime, non par des baſſeſſes de Courtiſan, mais par ſa probité & par ſon intelligence dans les

affaires, l'envoya en Angleterre en 1717 avec l'Abbé Dubois, depuis Cardinal & Miniſtre ; il fut ſix ans à Londres, où après la fortune inouie de l'Abbé Dubois, il reſta ſeul chargé des affaires de France. Il s'en étoit ſi bien acquitté, qu'à ſon retour le Régent le combla d'éloges en préſence de toute la Cour, & lui promit, ce furent ſes propres termes, *de lui donner des preuves de ſa ſatisfaction, qui l'étonneroient lui-même ainſi que le Royaume.* Ce Prince, qui avec des mœurs & des principes peu ſéveres, avoit dans l'eſprit autant de juſteſſe que d'élévation, étoit bien éloigné de ſouſcrire à l'apophtegme ſi ſouvent répété par la ſottiſe puiſſante, que le talent des affaires eſt incompatible avec celui d'Homme de Lettres ; il avoit la ſimplicité de croire que l'eſprit étoit bon à tout, & que peut-être il ne falloit pas plus de génie pour réuſſir dans une négociation, où l'on eſt ſouvent aidé par les circonſtances, que pour faire un bon Ouvrage, où le talent ne doit ſes ſuccès qu'à lui ſeul ; il venoit d'être témoin qu'un Poëte Anglois, le célebre Prior, avoit, par les plus ſages moyens, préparé cette paix d'Utrecht ſi

desirée des Peuples, & si long-temps retardée par les manœuvres ou l'ineptie des Politiques; il savoit que François I, depuis qu'il avoit pris la résolution si digne de lui d'employer pour ses Ministres dans les Cours Etrangeres, des hommes savans & éclairés, avoit conduit ses affaires avec beaucoup plus de sagesse que dans les premieres années de son regne, où il choisissoit pour Ambassadeurs les compagnons de ses plaisirs. Enfin M. le Duc d'Orléans, justifié d'avance par les premiers succès de M. Destouches, avoit peut-être pensé, que cet Observateur Philosophe, long-temps occupé à peindre sur la Scene l'espece humaine, & obligé, pour la vérité de ses tableaux, d'étudier assiduement les hommes, en devoit être plus propre à un état où la connoissance des hommes est la qualité la plus indispensable. M. Destouches, plus content encore d'avoir bien servi sa Patrie, que flatté de la bonne opinion du Prince, attendit paisiblement l'effet de ses promesses, sans rien faire pour l'accélérer; mais ses espérances, s'il en avoit eu, s'évanouirent par la mort du Régent, qui arriva peu de temps après.

Il vit disparoître sans regret toutes les apparences d'une fortune qu'il avoit si bien méritée. Il trouva, non pas une consolation, (il n'en avoit aucun besoin) mais un dédommagement bien conforme à son goût, dans la pratique d'une Philosophie dont le sentiment lui étoit naturel, & ne l'avoit jamais abandonné au milieu du tourbillon des affaires & des séductions de la faveur. Il acheta auprès de Melun une petite Terre, où il vécut si tranquille & si heureux, que le Gouvernement l'en ayant voulu tirer pour l'envoyer à Pétersbourg, avec le titre honorable de Ministre de France auprès du Czar Pierre-le-Grand, il ne balança pas à refuser cette place : mais il la refusa en véritable Sage, c'est-à-dire, sans ostentation comme sans effort; il préféra le plaisir de cultiver son jardin à l'honneur d'aller jouer à huit cents lieues un rôle important. Ce n'étoit pas en effet ce qui auroit dû le tenter dans ce vaste Empire; c'étoit le spectacle vraiment rare qu'il offroit alors à des yeux éclairés; la lumiere, qui par-tout ailleurs est montée des Sujets aux Monarques, descendant en Russie du Monarque aux Sujets; ces Sujets, qu'une

longue barbarie avoit avilis au point de s'en faire aimer, s'efforçant de retenir ſur leurs yeux le bandeau que le Souverain leur arrachoit; la ſuperſtition & l'ignorance détruites chez cette Nation par la même force qui les a enracinées chez tant d'autres, par le deſpotiſme le plus abſolu & le plus ſévere; enfin, la naiſſance politique d'un grand Peuple, ignoré durant pluſieurs ſiecles, & deſtiné à ſe venger bientôt, par une exiſtence redoutable, de l'oubli où le reſte de l'Europe l'avoit laiſſé juſqu'alors. M. Deſtouches pouvoit étudier ce Peuple en Philoſophe; il fut plus Philoſophe encore; il aima mieux ſa liberté & ſa retraite.

Cependant l'envie, dont il avoit ſi ſouvent eſſuyé les traits, ne vit pas ſans un profond chagrin l'honneur que le Gouvernement avoit voulu lui faire. Le refus auroit dû la déſarmer; mais la gloire même du refus l'irrita. Elle ſe déchaîna contre M. Deſtouches par une de ces pitoyables ſatyres, ſi répandues autrefois ſous le nom de *Brevets de Calotte*, mépriſées aujourd'hui au point de n'oſer plus même ſe montrer, & regardées avec juſtice comme les plus

miſérables productions de la méchanceté ſans eſprit & ſans goût. On joignoit à M. Deſtouches dans ce Brevet injurieux pluſieurs Ecrivains illuſtres, qu'on déchiroit avec le même ſel & la même fineſſe. Nous n'en citerons qu'un ſeul trait, par lequel on pourra juger de tous les autres; les Eloges Académiques de Fontenelle y étoient appelés, avec autant d'élégance que d'harmonie, *des Panégyriques grotteſques, mi-funebres & mi-burleſques.* Mais ce qu'il n'eſt pas indifférent de remarquer, c'eſt que des Vers ſi déteſtables, qu'on ne pourroit lire aujourd'hui qu'avec dégoût, furent accueillis dans le premier moment avec l'indulgence la plus favorable. Ils attaquoient des Hommes célebres & vivans; c'étoit-là leur paſſeport. L'indulgence fut à la vérité très-paſſagere, & la malignité des Lecteurs, dès que ſa premiere faim, ſi on peut parler de la ſorte, fut ſatisfaite, paya bientôt l'Ouvrage du mépris qui lui étoit deſtiné tôt ou tard. Mais enfin le mérite avoit eſſuyé quelques injures, & c'eſt un petit avis que la charité publique aime à lui voir donner de temps en temps, pour le faire ſouvenir d'être modeſte. Nous avons déjà fait cette

cette réflexion dans l'Eloge de la Motte, à l'occaſion des ſatyres qu'eſſuya la Tragédie d'Inès ; réflexion qu'on ne ſauroit trop répéter aux Gens de Lettres, pour les accoutumer à prendre en patience les petits maux attachés à leur état. Quoi qu'il en ſoit, l'avis n'alla pas juſqu'à M. Deſtouches ; car ce Philoſophe ſolitaire, renfermé dans ſon hermitage champêtre, ignora juſqu'au titre de cette Satyre, dont il eût été d'ailleurs bien conſolé par l'ineptie de la Satyre même. Cette incurie ſi ſage de notre paiſible Académicien, eſt une utile leçon aux hommes eſtimables que pourſuit la baſſe envie ; qu'ils ignorent, comme lui, les traits perdus qu'elle lance contre eux ; ou ſi leur amour-propre inquiet & délicat s'en trouve légérement effleuré, qu'il ſe tranſporte au moment très-prochain, où ces traits tombés à leurs pieds ſeront regardés avec dédain par la multitude même qui d'abord y avoit daigné ſourire. On peut appliquer à ce léger inconvénient de la célébrité, ce que le bon la Fontaine a dit d'un autre malheur :

Quand on l'ignore, ce n'eſt rien,
Quand on le ſait, c'eſt peu de choſe.

Avant sa retraite philosophique, M. Destouches avoit été reçu à l'Académie(1). il en étoit d'autant plus digne, que ses lauriers dramatiques, loin de se flétrir sur sa tête au bout de quelques mois (comme sur tant d'autres) y avoient été affermis par le temps; que le Parterre, alors moins indulgent, ne faisoit pas, comme aujourd'hui, grace à tout; qu'enfin les applaudissemens n'étoient encore ni aux ordres, ni aux frais des Auteurs; & l'Académie, en adoptant M. Destouches, ne fit que joindre son suffrage à celui des Juges vraiment éclairés, qui est à ses yeux la seule pierre de touche de l'estime publique, & qu'elle ne confond pas avec ces réputations de Société, de Journaux & de Province, faites pour languir & pour mourir dans le cercle étroit qui les a vues naître.

Le nouvel Académicien employa le loisir dont il jouissoit dans sa solitude, à fortifier par de nouveaux Ouvrages les droits qu'il avoit acquis aux honneurs littéraires. Le premier fruit de ce loisir fut le *Philosophe marié*, qui eut un succès presque sans exemple. Il en

(1) Il succéda à Campistron le 25 Août 1723.

avoit pris le ſujet dans ſa propre maiſon. Il s'étoit marié en Angleterre avec une perſonne aimable ; mais ce mariage exigeoit alors le ſecret, & le ſecret fut violé. En accommodant ce ſujet au Théatre, M. Deſtouches y ajouta tout ce qui pouvoit le rendre piquant ſur la Scene ; l'amende honorable faite à l'Amour & au Mariage par un Philoſophe, qui après avoir long-temps bravé l'un & l'autre, a ſini par s'enchaîner ſecrétement à leur char ; la crainte qu'il a de rendre publique ſa défaite, toute chere qu'elle eſt à ſon cœur ; les incartades & les bruſqueries d'un Traitant, oncle du Philoſophe, qui n'approuve nullement l'union contractée par ſon neveu, parce qu'elle dérange ſes vues financieres pour l'établir avantageuſement, & pour le rendre riche ſans ſe ſoucier de le rendre heureux ; enfin le rôle, épiſodique à la vérité, mais neuf & original, d'une femme capricieuſe & bizarre, qui néanmoins aime autant qu'une femme capricieuſe peut aimer ; rôle qui jette dans la Piece de l'action & du mouvement, & y produit des Scenes gaies & théatrales. C'étoit encore dans ſa famille que l'Au-

teur avoit trouvé ce caractere. Il le deſſina d'après une belle-ſœur qu'il avoit, & dont l'humeur fantaſque lui fournit les traits les plus plaiſans de ce tableau; mais il eut grand ſoin, comme on l'imagine aiſément, de garder le ſecret à ſon modele. Cette belle-ſœur s'empreſſa d'aſſiſter à la premiere repréſentation de la Piece, ne ſe doutant pas de l'honneur qu'elle avoit d'en être un des principaux Perſonnages; le portrait étoit ſi reſſemblant, qu'elle s'y reconnut avec indignation; elle en fit des reproches ſanglans à ſon beau-frere, qui ſe défendit avec l'embarras d'un coupable; cette femme irritée ſe vengea comme elle put, en exhalant aux yeux de ce perfide beau-frere toute la douleur qu'elle reſſentoit d'avoir eu le malheur de s'allier a un Poëte; elle étouffa pourtant enfin, non la violence, mais l'exploſion de ſa colere, par la crainte qu'on lui inſpira, que le Poëte incorrigible ne trouvât dans cette colere même l'heureuſe matiere d'une nouvelle Scene comique, & ne lui fût ainſi redevable d'un ſecond ſuccès, auſſi fâcheux pour elle que le premier.

Quelques années après, M. Deſ-

touches donna le *Glorieux*, qui reçut, comme le *Philoſophe marié*, les plus grands applaudiſſemens, par le naturel & la variété des caracteres, par le contraſte des ſituations, par le comique noble & de bon goût qui anime toute la Piece, enfin par les ſcenes touchantes que l'Auteur a ſu ménager au milieu de ce comique, & qui loin d'y produire une bigarrure choquante, répandent ſur l'Ouvrage une ſorte de dignité que la gaieté du fond n'affoiblit pas. Ajoutons, à la louange de M. Deſtouches, que le *Glorieux* eſt la premiere Comédie, où le pathétique, qui paroît ſi étranger à ce genre, ait oſé s'introduire avec ſuccès. Moliere, ce légiſlateur du Théatre, ſemble avoir négligé cet avantage dans les Pieces même où il s'offroit à lui, dans le Tartuffe par exemple, où la ſituation déchirante d'une famille honnête, prête à devenir la victime d'un ſcélérat, fourniſſoit à ce grand Peintre les ſcenes les plus pleines d'intérêt & d'éloquence. S'il ſe refuſa des ſcenes ſi dignes de ſon génie, ce fut ſans doute dans la crainte d'affoiblir par un ſentiment doux & tendre le ſentiment profond de haine qu'il vouloit

accumuler & concentrer ſur le principal perſonnage. M. Deſtouches, qui dans le ſujet du *Glorieux* n'avoit point à exciter cette paſſion violente, faite pour étouffer toutes les autres, eut le mérite de ſentir tout le parti qu'il pouvoit tirer de ce ſujet, pour y mêler l'intérêt qui produit les larmes, avec les traits que le ridicule fait naître. Il a ſu en effet allier & fondre ſi heureuſement dans ſa Piece le pathétique & le comique, que le *Glorieux* eſt tout à la fois, & l'époque de ce nouveau genre, & le modele de l'art & de la meſure que demande l'alliage dangereux de deux ſentimens ſi diſparates. Les Auteurs, d'ailleurs très-eſtimables, qui ont ſuivi & même agrandi la route frayée par M. Deſtouches, au lieu de ſubordonner comme lui l'intérêt à la gaieté, ſi eſſentielle à la vraie Comédie, ont ſubordonné au pathétique qui joue dans leurs Pieces le principal rôle, le comique qui n'y joue que le ſecond, & qui ne peut guere le jouer qu'avec déſavantage; car s'il eſt difficile d'amener l'intérêt avec les ris, il l'eſt bien plus encore d'exciter le rire au milieu des larmes. Auſſi cette gaieté précieuſe, que M. Deſtouches avoit ſu

conſerver dans ſes Pieces, & qui dans celles de ſes ſucceſſeurs, n'a, ſi on oſe le dire, qu'un rire d'apprêt & de commande, a diſparu enfin preſqu'entiérement de notre Théatre, pour faire place au Drame purement bourgeois; genre indécis, & pour ainſi dire hermaphrodite, dont l'avantage, il eſt vrai, eſt de nous offrir un intérêt plus proche de nous, mais dont l'écueil, plus redoutable qu'on ne penſe, eſt l'extrême facilité d'y être médiocre, & que par cette raiſon il ne faut ni proſcrire dans les bons Ecrivains, ni encourager dans les autres.

Au mérite peu commun d'avoir ouvert une nouvelle carriere, le *Glorieux* en joint un ſecond. Plus d'un Vers de cette Piece a fait proverbe, ce qui eſt le plus grand honneur que des Vers de Comédie puiſſent obtenir; quelques-uns même de ces Vers méritent, par la nobleſſe la plus touchante, d'être placés parmi les traits ſublimes de la Scene Françoiſe. Telle eſt, par exemple, la réponſe que le pere vertueux & indigent du *Glorieux* fait à ſon fils, qui lui demande en grace de ne ſe point découvrir:

J'entends, la vanité me déclare à genoux
Qu'un pere infortuné n'eſt pas digne de vous.

Cependant la critique, d'autant plus exacte à lever ſon tribut ſur un Auteur, qu'il eſt plus heureux & plus riche, trouva tant ſoit peu outré le caractere principal, celui du *Glorieux*; & ce qui paroît appuyer à un certain point ce reproche, c'eſt que l'homme modeſte, & par conſéquent eſtimable, que l'Auteur a voulu mettre en oppoſition avec ſon *Glorieux*, ſemble toucher au ridicule par l'excès de ſa modeſtie même. Car une regle infaillible pour s'aſſûrer au Théatre de l'effet d'un caractere, c'eſt d'examiner l'effet que doit produire le caractere qu'on y oppoſera pour le mettre en action; parce que les deux perſonnages devant marcher parallélement, quoique placés à une grande diſtance l'un de l'autre, il eſt preſqu'impoſſible que ſi l'un des deux ſort de la vérité, l'autre n'en franchiſſe auſſi les bornes. L'écueil eſt d'autant plus difficile à éviter, que les tableaux deſtinés pour le Théatre devant être vus dans un certain éloignement, doivent être peints avec des traits fermes & prononcés,

où l'Artiſte eſt expoſé ſouvent à prendre l'exagération pour la force. Rien n'eſt ſi rare que d'attraper ſur la ſcene ce point ſi néceſſaire à la perſpective Dramatique, où la perfection de la reſſemblance réſulte d'une juſte combinaiſon entre la vigueur de la touche & la diſtance où le portrait doit être placé. Quoi qu'il en ſoit, y eût-il dans le caractere du *Glorieux* quelques traits exagérés, rachetés d'ailleurs par un grand nombre d'autres de la vérité la plus heureuſe & la plus frappante, ces légeres taches n'autoriſoient pas le Poëte célebre J. B. Rouſſeau, beaucoup plus dur que juſte, à reprocher, comme il fit, à M. Deſtouches, de n'avoir aucune connoiſſance de la Nature, ni des principes du Théatre. Il eſt vrai que plus d'une raiſon devoit rendre bien ſuſpect le jugement de l'impitoyable Ariſtarque. Ce Poëte, fils d'un Artiſan homme de bien, étoit accuſé par ſes implacables ennemis d'avoir, ainſi que le *Glorieux*, méconnu ſon reſpectable pere; cette accuſation étoit ſans doute très-injuſte, nous en ſommes perſuadés pour l'honneur des Lettres & des talens, pour l'honneur même de l'amour-propre du Poëte, dont

la vanité auroit été bien mal entendue s'il n'eût pas ſenti combien l'état obſcur où il étoit né ajoutoit à ſa gloire; mais l'imputation étoit malheureuſement très-répandue ; & le Poëte, chargé de cette flétriſſure par ſes détracteurs, croyoit, ſans aucun fondement, que M. Deſtouches leur faiſoit l'honneur d'en augmenter le nombre, & qu'il avoit tracé d'après lui le rôle principal de ſa Piece. Une autre cauſe aigriſſoit encore davantage l'inexorable & infortuné cenſeur ; c'eſt qu'il avoit compoſé à-peu-près dans le même temps une Comédie intitulée les *Aïeux chimériques*, qui par ſon ſujet reſſembloit aſſez au *Glorieux*, mais qui n'y reſſembla guere par le ſuccès ; malheureuſe production, que les Comédiens refuſerent de jouer, & que les meilleurs amis de l'Auteur eurent bien de la peine à lire.

Au reſte, ſi M. Deſtouches fit la faute d'altérer tant ſoit peu les deux principaux rôles de ſa Piece, il fut bien excuſable. Le plan de cette Comédie, tel qu'il l'avoit d'abord conçu, & même exécuté, étoit fort différent de celui auquel des circonſtances bizarres & imprévues l'obligerent de ſe ſoumettre. Dans ce premier

plan, le *Glorieux* étoit puni de ſon orgueil, en voyant épouſer ſa maîtreſſe au rival qui lui eſt oppoſé, & dont l'Auteur n'avoit fait d'abord qu'un homme ſimple & honnête, ſans aucune teinte de ridicule. Mais l'Acteur qui devoit jouer le *Glorieux* (1), d'autant plus propre à ce perſonnage, qu'il le jouoit juſque dans le monde, crut ſa perſonne avilie par ce dénouement humiliant, & déclara qu'il ne conſentiroit jamais à jouer le rôle d'un homme éconduit & puni. M. Deſtouches fut obligé de ſacrifier la perfection de ſon Ouvrage au caprice de cet Acteur, & au beſoin que la Piece avoit de lui; il la défigura en gémiſſant, pour lui procurer l'avantage d'être jouée comme il le deſiroit. Auſſi le fut-elle, non-ſeulement par ce Comédien, mais par tous les autres, avec une perfection dont on ſe ſouviendra long-temps au Théatre François. On a dit de quelques autres Pieces, que les rôles avoient été faits pour les Acteurs; dans le *Glorieux*, les Acteurs ſembloient avoir été faits pour leurs rôles,

(1) Quinault Dufrêne.

& preſque les avoir faits eux-mêmes. Si l'on en croit les plaintes des Gens de Lettres, plus d'un Comédien les a forcés à mutiler ainſi leurs Ouvrages, & pour l'ordinaire ne les a pas auſſi-bien dédommagés.

Les ſuccès ſi multipliés de M. Deſtouches étoient d'autant plus flatteurs pour lui, qu'ils ne furent ni arrêtés ni affoiblis par ceux d'un rival redoutable, du célebre Dufreſny, qui brilloit à-peu-près dans le même temps ſur la Scene. Tous deux s'y diſtinguoient par des qualités différentes & preſque oppoſées ; Deſtouches, naturel & vrai, ſans jamais être ignoble ou négligé ; Dufreſny, original & neuf, ſans ceſſer d'être vrai & naturel ; l'un s'attachant à des ridicules plus apparens ; l'autre ſaiſiſſant des ridicules plus détournés ; le pinceau de Deſtouches plus égal & plus ſévere ; la touche de Dufreſny plus ſpirituelle & plus libre ; le premier deſſinant avec plus de régularité la figure entiere ; le ſecond donnant plus de traits & de jeu à la phyſionomie ; Deſtouches, plus réfléchi dans ſes plans, plus intelligent dans l'enſemble ; Dufreſny, animant par des ſcènes piquantes ſa marche irrégu-

liere & découſue ; l'Auteur du *Glorieux* ſachant plaire également à la multitude & aux Connoiſſeurs ; ſon rival ne faiſant rire la multitude qu'après que les Connoiſſeurs l'ont avertie ; tous deux enfin occupant au Théatre une place qui leur eſt propre & perſonnelle ; Dufreſni, par un mêlange heureux de verve & de fineſſe, par un genre de gaieté qui n'eſt qu'à lui, & qu'il trouve néanmoins ſans la chercher, par un ſtyle qui réveille toujours ſans qu'on oſe le prendre pour modele, & qu'on ne doit ni blâmer ni imiter ; Deſtouches, par une ſageſſe de compoſition & de pinceau qui n'ôte rien à l'action & à la vie de ſes perſonnages, par un ſentiment d'honnêteté & de vertu qu'il ſait répandre au milieu du comique même, par le talent de lier & d'oppoſer les Scenes entr'elles, enfin par l'art plus grand encore d'exciter à la fois le rire & les larmes, ſans qu'on ſe repente d'avoir ri, ni qu'on s'étonne d'avoir pleuré.

Il ne manquoit à ces deux rivaux, pour mettre le comble à leur gloire, que le genre de mérite, le plus rare à la vérité dans des rivaux, celui d'être

unis, & de ſe rendre l'un à l'autre la même juſtice que leur rendoit la voix publique. Nous voudrions pouvoir leur donner cet éloge, & c'eſt à regret que nous y renonçons. Mais Dufreſny, loin de reconnoître les talens de ſon antagoniſte, lui refuſoit juſqu'à l'*eſprit*; & l'on en ſera moins étonné, quand on ſaura qu'il oſoit même le refuſer à Moliere; c'eſt du moins de quoi l'accuſoit M. Deſtouches, qui de ſon côté, & comme par repréſailles d'injuſtice, refuſoit le *bon ſens* à Dufreſny. Ce n'eſt pas la ſeule fois que le blaſphême de Dufreſny contre Moliere a été proféré, nous ne diſons pas par des ſots, dont les blaſphêmes & les hommages ſont également ſans conſéquence, mais par des hommes de beaucoup d'eſprit, d'autant plus inconcevables dans cette eſpece de délire, qu'ils s'étoient eux-mêmes diſtingués ſur la Scene par des productions très-eſtimables. Nous les plaindrons, ſans fiel & ſans dédain, du tort qu'ils ont fait à leur goût; mais nous ajouterons, que par leurs talens & par leurs Ouvrages ils étoient dignes de mieux ſentir & de mieux juger; & nous ne ſerons pas à

leur égard auſſi étrangement injuſtes que M. Deſtouches & ſon rival le furent l'un à l'égard de l'autre.

Les applaudiſſemens donnés au *Glorieux* furent le terme des triomphes dramatiques de notre Académicien, qui ne pouvoient guere augmenter, & qui dès-là, par le ſort ordinaire aux choſes humaines, devoient preſque néceſſairement s'affoiblir. Il donna depuis quelques autres Pieces, qui ſans eſſuyer de chûte humiliante, furent médiocrement accueillies. Il n'eut garde de diſputer contre le Public, & ne prit point, comme beaucoup d'Auteurs malheureux, la peine très-inutile de prouver bien ou mal à ſes Juges qu'ils avoient eu tort. Il vit baiſſer ſa gloire théatrale avec le même ſang-froid qu'il avoit vu s'évanouir ſes eſpérances de fortune. Enfin, à l'âge de ſoixante ans, il renonça entiérement au Théatre, pour ne plus s'occuper que des ſentimens de religion qui avoient toujours été dans le fond de ſon cœur. Il ne ſe borna pas même à l'hommage qu'il rendoit au Chriſtianiſme par la pureté de ſa foi; il ſe crut encore obligé de le défendre contre les coups qu'il lui voyoit porter

par les Incrédules ; il remplit le Mercure de longues diſſertations, où il repouſſoit courageuſement ces violentes attaques. Le Public vit avec autant d'édification que de ſurpriſe un Ecrivain qui n'avoit fait juſqu'alors que des Comédies, devenir en un moment Théologien & Controverſiſte avec toute la confiance que devoit lui inſpirer la cauſe la plus reſpectable & la perſuaſion la plus intrépide. Il y eut ſeulement quelques hommes de bien, qui applaudiſſant d'ailleurs à M. Deſtouches, & faiſant des vœux pour ſa victoire, s'étonnoient que dans une lutte ſi importante, il eût pris pour champ de bataille un Journal principalement deſtiné à des extraits de Romans & de Comédies, à des Logogryphes & des Enigmes. Il répondoit qu'il avoit livré au *Mercure Galant* (car c'eſt ainſi qu'il l'appeloit) des écrits ſi peu faits pour s'y trouver, parce que ce Journal, par la futilité même de ſon objet, étoit plus lu que les autres, & ſur-tout de ceux qu'il avoit réſolu de convertir, & qu'il ſe flattoit de confondre. Il ſuppoſoit (& nous ſouhaitons qu'il ne ſe ſoit pas trompé) que des têtes occupées de

Comédies, de Romans & d'Enigmes, accueilleroient avec le même empreſſement ſes graves diſſertations, & trouveroient encore, après leurs lectures frivoles, du goût & de l'intérêt pour une lecture ſi ſérieuſe.

Il fit plus encore; il défendit la Religion, non-ſeulement comme Chrétien, mais auſſi comme Poëte, en eſſayant d'humilier ſes Adverſaires par le ridicule; il n'avoit garde de leur épargner cette attaque, dont l'uſage du Théatre lui avoit fait ſentir l'efficacité. Il fit contre les Mécréans une multitude prodigieuſe d'Epigrammes, parmi leſquelles il en chériſſoit ſur-tout ſept à huit cents, qu'il appeloit *Epigrammes choiſies*. Nous conviendrons, ſi l'on veut, qu'un goût ſévere n'avoit pas préſidé à ce triage; mais la ferveur qui le rendoit ſi abondant, doit faire pardonner à ſon goût de n'avoir pas été plus difficile. Le même *Mercure Galant* qui avoit été le théatre de ſes *combats à outrance* contre les Impies, le fut auſſi de ce *jeu d'eſcrime* poétique, uniquement deſtiné à les braver. Il publia dans ce Journal quelques-unes des Epigrammes dont nous parlons; elles donnerent aux ames pieuſes

beaucoup d'envie de connoître les autres, dont jusqu'à présent elles ont été privées. Un célebre Philosophe de nos jours, parlant d'un écrit composé par un Militaire contre les Incrédules, dit que » si la Religion pouvoit se glorifier » de ce que les hommes font pour elle, » peut-être tireroit-elle autant de gloire » des foibles efforts d'un *Homme de* » *guerre* en sa faveur, que des plus » savantes productions d'un Théolo- » gien «. Nous appliquerons cette réflexion aux Ouvrages de M. Destouches sur le même objet, en changeant seulement le mot d'*Homme de guerre* en celui de *Poëte;* deux especes de Missionnaires qui ne sont peut-être pas destinés à faire beaucoup de Prosélytes, mais qui peut-être aussi ne sont que plus louables dans le desir qu'ils montrent d'en faire. Notre Académicien auroit pu dire comme Néresta, lorsqu'il veut convertir Zaïre :

Moins instruit que fidele,
Je ne suis qu'un Soldat, & je n'ai que du zele;

Mais l'Être plein de sagesse & de justice, qui pour faire triompher la vérité n'a pas besoin du foible secours des

hommes, a vu ſans doute avec bonté le zele de cette ame pure & vertueuſe; & nous aimons à nous repréſenter M. Deſtouches, s'avançant avec modeſtie ſous les drapeaux de l'Evangile à la ſuite des Boſſuets, des Abbadies, & des autres redoutables Défenſeurs de la Foi, apportant après eux le denier de la veuve, & recevant comme elle du ſouverain Juge la récompenſe de ſon dévouement & de ſon hommage.

Ce n'étoit pas ſeulement comme des hommes abſurdes & impies qu'il combattoit les ennemis du Chriſtianiſme; il eſſayoit de leur porter des coups plus ſenſibles, en refuſant impitoyablement aux plus célebres d'entre eux, juſqu'aux talens même, dont ils ſe ſont crus, diſoit-il, ſi bien partagés. Il en attaquoit pluſieurs ſans ménagement ſur des Ouvrages purement littéraires, où l'*eſprit*, ſelon lui, faiſoit une guerre continuelle au *bon ſens*. Il eſt vrai que dans cette nuée d'Epigrammes, où il ſe montroit ſi fâché contre l'abus de l'eſprit, il ne s'en permit pas aſſez l'uſage. Mais heureuſement ſes anciennes productions payoient pour ces dernieres, & prouvoient que ſi dans cette occaſion il ne

ſe montra pas aſſez riche, ce n'étoit pas faute de l'être; bien différent de ces malheureux Ecrivains, ridicules par la vanité au ſein même de l'indigence, dont la prétention eſt d'avoir évité l'eſprit dans leurs Ouvrages, parce qu'ils n'ont pu le rencontrer, & de faire paſſer leur profonde miſere pour économie; eſpece de Mendians qui ſe vantent de la modeſtie de leur parure.

Si la foi de notre Académicien étoit ſévere, ſa dévotion n'étoit point farouche; & la Muſe qui lui dictoit ſes Poéſies édifiantes, ſavoit deſcendre des Régions céleſtes pour ſe permettre des écarts innocens. Un pauvre Poëte de Province, qui vouloit ſe faire des Prôneurs illuſtres, & qui n'y pouvoit parvenir en donnant ſous ſon nom ſes malheureux Vers, s'aviſa de prendre celui d'une jeune femme, & d'adreſſer ſous ce maſque des éloges rimés aux plus célebres Ecrivains. M. Deſtouches étoit du nombre. Tous répondirent comme ils le devoient à cette galanterie inattendue. Notre pieux Verſificateur ne ſe montra pas plus indifférent que ſes Confreres, & laiſſa même échapper dans ſa réponſe quelques traits de cet

amour Métaphyſique & Platonique, ſi commode pour réchauffer un Poëte qui ne s'en permet point d'autre. Le Rimeur homme & femme ſe fit bientôt connoître, & éprouva de la part de ceux qui l'avoient tant célébré, le ſort du pauvre animal qui veut imiter le petit chien de la Fable. M. Deſtouches, pris pour dupe comme les autres, ne fit que rire de ſa méprife; il répondit par le ſilence, & les autres par des Satyres.

Ce fut au milieu de ces combats religieux & de ces délaſſemens poétiques que notre Académicien termina ſa carriere, le 4 Juillet 1754, à l'âge de ſoixante-quatorze ans. Quelques années après ſa mort, le feu Roi, pour récompenſer dans ſa famille ſes travaux & ſes vertus, voulut bien accorder à ſes enfans la grace, alors très-diſtinguée, & devenue depuis trop commune, de faire imprimer au Louvre les Œuvres de leur pere. On trouve dans cette édition pluſieurs Comédies, qui n'avoient point paru du vivant de l'Auteur, & dont quelques-unes, comme la *Fauſſe Agnès* & le *Tambour nocturne*, ont été depuis jouées avec ſuccès. Ce ne ſont guere à la vérité que deux farces, mais

pleines de mouvement & de gaieté, & propres au moins à ſatisfaire cette nombreuſe partie des Spectateurs, qui ne va chercher au Théatre qu'un amuſement fait pour la délaſſer, & qui ne ſe pique pas de raffiner beaucoup ſur ſes plaiſirs. Le mérite de ces ſortes de Pieces, quoique très-inférieur à celui d'un Comique noble & délicat, ne laiſſe pas d'avoir ſon prix dans un temps où Thalie a preſque oublié de rire, & ſouvent même ne fait pas pleurer.

Le détail où nous ſommes entrés ſur les Ouvrages de M. Deſtouches, détail que la voix publique nous a dicté, fixe le jugement qu'on doit porter de cet eſtimable Ecrivain. S'il ne doit paroître ſur la Scene qu'à la ſuite de Moliere & de Regnard, plus comiques, plus animés, & plus originaux que lui, il a du moins la gloire d'avoir ſoutenu après eux l'honneur du Théatre Comique, preſque abſolument tombé de nos jours; il mérite même un Eloge particulier, celui d'avoir mis dans ſes Pieces plus de mœurs, de décence & de ſentimens de vertu, que ces deux illuſtres Peintres de nos vices & de nos travers; enfin, il a joint à l'intelligence du

Théatre, à l'art de la conduite, à la connoiſſance des effets, le naturel & la pureté du ſtyle. Auſſi ſes Ouvrages, applaudis d'abord au Parterre, & lus enſuite avec plaiſir dans le ſilence du cabinet, ont trouvé grace devant ces deux Tribunaux également redoutables, l'un parce qu'il eſt tumultueux, l'autre parce qu'il eſt tranquille (1); ſuccès d'autant plus flatteur pour un Ecrivain Dramatique, que le Tribunal tranquille ſemble affecter d'être plus ſévere à proportion que le Tribunal tumultueux a marqué plus d'enthouſiaſme; l'inexorable Lecteur ſe refuſe le plus qu'il peut aux éloges que le Spectateur a voulu lui preſcrire, & ſe ſent toujours bénignement diſpoſé à caſſer en dernier reſſort les Arrêts favorables trop légérement rendus en premiere inſtance.

Les Pieces de M. Deſtouches ont encore un autre titre en leur faveur, le ſuffrage de pluſieurs Littérateurs étrangers; ſuffrage que ne doit pas dédaigner la vanité Françoiſe, ſi elle eſt flattée,

(1) Cette phraſe eſt tirée de la réponſe que M. de Fontenelle, Directeur de l'Académie, fit à M. Deſtouches, le jour de ſa réception.

comme elle le doit, des éloges non ſuſpects qu'ils donnent en même tems à notre Théatre, & de la fortune qu'il a faite chez toutes les Nations de l'Europe. Dans la liſte de nos Auteurs Comiques, ces Etrangers placent Deſtouches immédiatement après celui, qui, de leur aveu comme du nôtre, occupe ſeul le premier rang, l'unique & inimitable Moliere. Ils préferent la vérité ſimple de Deſtouches à la gaieté de Regnard, à l'originalité piquante de Dufreſny, au ſel épigrammatique de le Sage, au dialogue vif & naturel de Dancourt, aux Scenes attendriſſantes du *Préjugé à la Mode* & de *Mélanide*. La raiſon qu'on peut donner de cette préférence, c'eſt que Deſtouches, s'il n'eſt pas au deſſus de ces Ecrivains par les détails, eſt au moins ſupérieur à eux par le genre de ſes Ouvrages, par une peinture des mœurs plus faite pour être ſaiſie & ſentie dans tous les temps & dans tous les lieux, & par-là plus propre à ce but moral qui eſt le véritable objet de la Comédie, quoiqu'il ſoit aſſez rarement celui des Auteurs Comiques. Plus occupé en général des caracteres que de l'intrigue, notre Académicien eſt inférieur ſur ce point

point au ſeul Moliere, qui a ſi heureuſement réuni ces deux genres de mérite; le comique de tous les autres, plus attachant par l'intrigue que par les caracteres, eſt plus aſſorti à des convenances purement nationales, à notre maniere d'être, de voir & de ſentir, à nos ridicules propres, à nos travers particuliers. Le *Glorieux*, le *Médiſant*, l'*Irréſolu*, ſont, ainſi que le *Miſanthrope*, le *Tartuffe* & l'*Avare*, à-peu-près les mêmes de Lisbonne à Paris, & de Paris à Pétersbourg; tous les Peuples y reconnoiſſent les originaux que la Nature leur a mis ſous les yeux; au contraire, les Valets de Regnard, les Gaſcons & les Normands de Dufreſny, les Financiers de le Sage, les Provinciaux, les Payſans, les Bourgeois de Dancourt, ſont plus attachés au ſol qui les a vus naître, & moins faits pour être tranſplantés ailleurs. Plus le Comique eſt reſſerré & concentré dans un certain eſpace, moins il produit de ſenſation au delà, quelqu'effet qu'il puiſſe avoir dans l'enceinte de cet eſpace même. Telle Piece de nos jours, conſtamment applaudie ſur le Théatre de la Capitale, écrite avec la plus rare élégance, pleine d'eſprit, de

fineſſe, de traits heureux, & de Vers qu'on a retenus, eſt peu goûtée & à peine entendue dans nos Provinces, parce que l'Auteur y a peint les mœurs de Paris plus que celles de la Nation, celles du moment plus que celles de l'année, & le jargon du jour plutôt que celui du lendemain. Heureux qui ſait, comme Moliere, joindre à la vérité des caracteres la chaleur de l'action, à la peinture des ſottiſes locales le tableau des mœurs humaines, à la juſteſſe du dialogue la plaiſanterie la plus vive & la plus gaie! Peintre fidele & intéreſſant, non-ſeulement de ſa Nation, mais de toutes les autres, non-ſeulement de ſon ſiecle, mais des ſuivans, il pourra mettre ſur ſes tableaux l'inſcription qu'un Artiſte Grec mettoit ſur les ſiens, *A la Poſtérité*; & il n'aura point à craindre le mot de Fontenelle ſur une mauvaiſe Ode qui avoit ce même titre: *Cela n'ira pas à ſon adreſſe*,

ÉLOGE
D'ESPRIT FLÉCHIER,
ÉVÊQUE DE NISMES (1).

ESPRIT FLÉCHIER naquit à Pernes dans le Comtat d'Avignon, le 10 Juin 1632, de parens obscurs & pauvres, mais dont les aïeux avoient été Nobles, & s'étoient même signalés par leurs services. Car dans le temps de ces abominables guerres de Religion, monument de la démence & de la barbarie de nos Peres, les Protestans du Comtat menaçant de porter dans cette belle Province la désolation & le ravage, le trisaïeul de Fléchier leva à ses dépens une petite armée, & sauva son pays.

(1) Lu à la Séance publique du 19 Janvier 1778.

Mais ſa petite armée le ruina, & ſon pays fit comme beaucoup d'autres; il oublia ce Défenſeur généreux, qui tomba dans l'indigence. Ses deſcendans, pleins comme lui de déſintéreſſement & d'honneur, en recueillirent le même fruit, & devinrent dans leur miſere preſque inconnus à leurs propres Concitoyens. Obligés même, pour ſubſiſter, de faire un petit commerce, ils perdirent, grace à nos préjugés modernes, juſqu'à leur qualité de Gentilshommes, & ne conſerverent que celle de Gens de bien; diſtinction aſſez peu recherchée, & bien moins chere à la dépravation humaine que les hommages ſi ſouvent rendus par la baſſeſſe à la dignité ſans talens & ſans vertus.

Le jeune Fléchier fut élevé par ſon oncle le P. Hercule Audifret, Supérieur général de la *Doctrine Chrétienne*, homme d'eſprit & de mérite, Auteur de quelques Ouvrages de dévotion eſtimés dans leur temps, quoique peu connus de notre ſiecle dédaigneux & difficile. L'éloquence de ce Doctrinaire, alors très-renommée, & ſur-tout très-féconde, étoit toujours prête à ſecourir ceux des Evêques ou des Curés ſes

contemporains, qui regardoient avec raiſon le ſoin de prêcher comme un de leurs devoirs, mais à qui Dieu n'avoit pas donné le talent avec le zele ; ils prioient Hercule Audifret de les gratifier de quelques Sermons, qu'ils débitoient en balbutiant, & que leurs ouailles peu reconnoiſſantes appeloient les *travaux d'Hercule.*

Fléchier, tant que ſon oncle vécut, fut Membre de la Congrégation qui avoit un Chef ſi digne de l'être ; elle étoit libre alors comme celle de l'Oratoire, qui a dû principalement ſes ſuccès à cette liberté précieuſe, le bien le plus néceſſaire au génie, le ſeul que les perſécuteurs de cette Congrégation auroient dû lui envier, & le ſeul dont ils l'aient laiſſée jouir. Les Doctrinaires profiterent pas long-temps du même avantage ; car après la mort d'Hercule Audifret, un autre Général, qui aimoit mieux commander à des eſclaves que de gouverner des hommes libres, voulut aſſervir ſes Confreres par de nouveaux Réglemens, auxquels Fléchier ne jugea pas à propos de ſe ſoumettre. Ainſi la *Doctrine Chrétienne*, par la tyrannie de ſon Chef, perdit ſans retour

un des hommes qui l'auroient le plus illuſtrée ; effet naturel du deſpotiſme qui a tant étouffé de talens dans les Cloîtres, & qui en a banni ou écarté tant d'autres. Mais plus Fléchier deſiroit de ſe ſacrifier à la Religion, plus il vouloit que ſon ſacrifice eût le mérite d'être toujours volontaire, & lui fût à tous les inſtans uniquement preſcrit par ſon cœur, ſans être aſſujetti, ſuivant l'expreſſion de Boſſuet, à d'autre eſprit que celui de l'Egliſe, à d'autres regles que les Canons, & à d'autres vœux ſolemnels que ceux du Baptême & du Sacerdoce.

Devenu libre, mais ſans fortune, & ſans autre reſſource que lui-même, Fléchier accourut à Paris, où les talens cachés dans les Provinces viennent, quand ils l'oſent ou quand ils le peuvent, ſe montrer & s'eſſayer. Il embraſſa d'abord le genre qu'il crut le plus propre à le faire connoître, s'il ne l'étoit pas à l'enrichir. Il fut Poëte, & commença par l'être en vers Latins dans une deſcription qu'il fit du fameux Carouſel donné par Louis XIV ; fête auſſi brillante que de bon goût, qui étonna l'Europe preſqu'encore barbare, & annonça

la magnificence dont la Cour de Verſailles fut ſi long-temps le modele. Cette deſcription fit d'autant plus d'honneur au Poëte, qu'il étoit très-difficile d'exprimer dans la Langue de l'ancienne Rome un genre de divertiſſement & de ſpectacle que l'ancienne Rome n'avoit pas connu, & pour lequel Virgile & Ovide auroient été preſque obligés de créer une Langue nouvelle. Auſſi le ſuccès de l'Ouvrage fut-il très-grand, du moins auprès de cette claſſe de Littérateurs, qui croyent qu'on peut faire de bons vers dans une Langue morte, & que Deſpréaux appeloit les ſinges modernes de la Latinité ancienne. Fléchier fit auſſi quelques vers François, qu'on trouva plus médiocres, peut-être parce qu'on étoit plus en état de les juger; cependant ils furent reçus avec une indulgence qui pouvoit même paſſer pour juſtice, parce qu'alors on n'en liſoit guere de meilleurs; Corneille vieilliſſoit; Deſpréaux ſe montroit à peine, & Racine n'exiſtoit pas encore.

Comme le jeune Poëte, malgré les talens qu'il annonçoit, étoit ſans protecteurs, parce qu'il étoit ſans manége & ſans intrigue, il fut réduit à ſe con-

finer dans une Paroiſſe, où cet homme deſtiné à briller un jour par ſon éloquence, fut chargé de l'obſcur emploi de faire le Catéchiſme aux enfans, & des exhortations familieres à quelques vieilles dévotes qui venoient dormir au lieu de l'entendre. Il ſe dégoûta bientôt de cette fonction, pour en prendre une plus faſtidieuſe encore, celle de Précepteur, très-reſpectable ſans doute par ſon objet, mais trop dégradée parmi nous, grace à la ſottiſe des parens, & ſouvent à la baſſeſſe de ceux qui exercent en mercenaires une profeſſion ſi noble. Fléchier en ſentoit toute la dignité, parce qu'il en connoiſſoit tous les devoirs; mais par cette raiſon même il en ſentoit auſſi tout le poids, qui ne peut paroître léger qu'à l'ignorance préſomptueuſe, indigne & incapable de le porter. Enfin, après avoir eſſayé tant d'états différens, & tant de genres de travaux auxquels il n'étoit pas propre, l'impulſion opiniâtre & irréſiſtible de la Nature le fit entrer dans la véritable carriere qui convenoit à ſon génie. Il ſe livra au miniſtere de la Chaire, & s'y fit une réputation à laquelle il mit le comble par ſes Oraiſons Funebres. Dans

les deux premieres qu'il prononça (1), la matiere étoit seche & stérile ; néanmoins, sans avoir recours aux lieux communs de morale, le refrein éternel & l'écueil ordinaire de ces sortes de Discours, il sut intéresser son auditoire par des vérités utiles & touchantes, élégamment & noblement exprimées. Mais un sujet plus grand, plus digne de l'exercer, étoit réservé à son éloquence. Il fut chargé de l'Oraison Funebre de Turenne, & remplit de la maniere la plus distinguée tout ce que son Héros & ses talens faisoient attendre de lui. Il étoit difficile de louer dignement aux yeux de la Nation cet homme déjà loué d'une maniere si touchante par les gémissemens de la France entiere, par le trouble & l'effroi des peuples qui fuyoient les campagnes dont il n'étoit plus le défenseur, par le désespoir des Soldats qui crioient à leurs Chefs de les mener venger sa mort, par le respect des ennemis qui honoroient en lui le vainqueur humain & généreux, enfin par les regrets même des Courtisans que

(1) L'Oraison Funebre de Madame de Montausier, & celle de Madame d'Aiguillon.

ſa modeſtie forçoit à lui pardonner ſa gloire. Organe de la douleur publique, qui raſſaſiée de pleurs ne s'exprimoit plus que par ſon ſilence, Fléchier ſut encore en tirer quelques accens, & faire couler de nouveau des larmes qu'elle croyoit taries. Ce ſuccès fut d'autant plus flatteur, qu'il effaça celui qu'avoit obtenu Maſcaron Evêque de Tulle en traitant le même ſujet. Ceux qui avoient entendu & applaudi ce dernier Orateur, ne croyoient pas qu'on pût l'égaler, & lui annonçoient déjà la victoire ſur ſon rival. Bien préparés contre l'admiration, ils allerent entendre Fléchier, & ſe virent forcés d'avouer qu'il étoit vainqueur. Madame de Sévigné, qui étoit du nombre de ces convertis, & qui dans ſes Lettres parle avec tranſport de l'Ouvrage de Fléchier, ne ſe doutoit pas que dans ces mêmes Lettres elle faiſoit du Héros de la France une Oraiſon Funebre plus éloquente encore, en peignant le deuil général de la Nation par ces détails ſi vrais de la conſternation publique, par ces traits naïfs, mais pénétrans, qui tirent de leur ſimplicité même le plus touchant intérêt, & qui expriment ſans art & ſans recherche la

profondeur & l'abandon de la déſolation univerſelle.

Dans les Oraiſons Funebres qui ſuivirent celle de ce Grand Homme, Fléchier n'avoit plus de Turenne à célébrer; mais l'eſtime ou la ſévérité publique exigeoit preſqu'autant de lui que s'il avoit eu encore à louer des Turennes. Malgré cette redoutable diſpoſition dans ſes Auditeurs, il eut le bonheur de ſoutenir une renommée qu'il étoit ſi difficile de ne pas voir s'affoiblir. C'eſt que dans tous ces Diſcours, l'Orateur, même en s'élevant au deſſus de ſon ſujet, ne paroît jamais en ſortir; c'eſt qu'il ſait ſe garantir de l'exagération, qui en voulant agrandir les petites choſes, les fait paroître plus petites encore; c'eſt ſur-tout qu'il reſpecte toujours la vérité, ſi fréquemment & ſi ſcandaleuſement outragée dans ce genre d'ouvrages, & qu'on ne voit point chez lui le menſonge, qui aſſiége les Grands pendant leur vie, venir ramper encore autour de leur tombe pour infecter leur cendre d'un vil encens, & pour célébrer leurs vertus devant un auditoire qui n'a connu que leurs vices. Fléchier s'indignoit en homme de bien d'un tel aviliſſement

de l'Art oratoire ; il a exprimé ce ſentiment d'une maniere ſublime dans l'Oraiſon Funebre du Duc de Montauſier ; c'eſt-là qu'on trouve ce trait admirable, qu'auroient envié Démoſthene & Boſſuet : » Oſerois-je employer » le menſonge dans l'éloge d'un homme » qui fut la vérité même ? Ce tombeau » s'ouvriroit, ces oſſemens ſe ranime- » roient pour me dire : Pourquoi viens- » tu mentir pour moi, qui ne mentis » jamais pour perſonne ? « Oſons avouer cependant, avec l'Auteur de l'éloquent *Eſſai ſur les Eloges*, que Fléchier ayant à louer l'Inſtituteur d'un Dauphin, ſemble n'avoir pas aſſez vu toute la dignité & tout l'intérêt de ſon ſujet ; qu'il a peint d'une touche trop foible la noble & dangereuſe fonction d'élever l'Héritier d'un grand Royaume, la difficulté preſque inſurmontable de lui montrer le néant de ſa grandeur dans une Cour faſtueuſe & rampante, de lui inſpirer l'horreur du vice dans le ſéjour de la ſéduction, de le rendre en même temps ſenſible à la gloire & ſourd à la flatterie, de le préſerver également & de la foibleſſe qui encourage le menſonge, & de l'exceſſive défiance qui repouſſe la

vérité, de lui développer enfin toutes les ruſes de la perverſité humaine pour le tromper ou pour le corrompre, & de lui apprendre cependant à aimer ſes ſemblables. Il eſt ſurprenant que Boſſuet, qui avoit concouru avec Montauſier à cette éducation, & qui par la nature de ſon génie étoit ſi propre à tracer cette grande peinture, l'ait abandonnée à un autre pinceau que le ſien. Entroit-il de la politique dans ſon ſilence, & l'éloquent Boſſuet craignoit-il, ou de faire un portrait trop reſſemblant de la Cour qu'il avoit à peindre, ou de reſter par un excès de prudence trop au deſſous de ſon ſujet?

La réputation des Oraiſons Funebres de Fléchier s'eſt conſervée juſqu'à nos jours; on peut ajouter qu'elles en ſont dignes, ſi l'on ſe ſouvient qu'elles ont été prononcées dans un temps, où les véritables loix de l'éloquence étoient encore bien peu connues. Le ſtyle eſt non-ſeulement pur & correct, mais plein de douceur & d'élégance; à la pureté de la diction, l'Orateur joint une harmonie douce & facile, quoique pleine & nombreuſe; harmonie que nos plus illuſtres Ecrivains n'avoient

miſe juſqu'alors que dans leurs Vers; & que perſonne n'avoit encore ſu introduire dans la proſe Françoiſe, à l'exception de Balzac, chez qui même elle eſt trop ſouvent exagérée, emphatique, & preſque auſſi enflée que ſon ſtyle. La Poéſie, à laquelle Fléchier s'étoit donné avant de ſe montrer dans la Chaire, & par laquelle il avoit comme préludé à l'éloquence, l'avoit rendu très-ſenſible au charme qui réſulte de l'heureux arrangement des paroles; on ſent en le liſant qu'il avoit commencé par être Poëte; rien n'eſt en effet plus utile à un Orateur pour ſe former l'oreille, que de faire des Vers bons ou mauvais, comme il eſt utile aux jeunes gens de prendre quelques leçons de danſe pour acquérir une démarche noble & diſtinguée. L'avantage qu'on ne ſauroit refuſer à Fléchier, d'avoir été pour nous le modele de l'harmonie oratoire, doit lui faire pardonner les défauts qu'on peut reprocher d'ailleurs à ſa maniere d'écrire. Il n'eſt preſque point d'Orateur qui n'ait une figure favorite, qu'il emploie par préférence, & dont ſouvent il abuſe; l'antitheſe eſt la figure de Fléchier, & ſouvent ſon écueil; elle ſe montre chez

lui à chaque inſtant, & preſque toujours dans les mots plus encore que dans les idées; cette uniformité continuelle d'oppoſitions, quelquefois frivoles & puériles, eſt bien éloignée du langage de la douleur, qui s'abandonne dans ſes mouvemens, & ne ſonge point à compaſſer ſes expreſſions. Il réſulte de ces contraſtes ſymmétriſés & accumulés une monotonie, qui dans les Diſcours dont nous parlons fatigue enfin le lecteur, & qui finiroit par le glacer, ſi elle n'étoit de temps en temps rompue & réchauffée par quelques traits d'une ſenſibilité touchante, dont la douce chaleur donne à toute la maſſe un léger ſouffle de vie. Cette teinte de pathétique ſe faiſoit ſentir encore davantage, quand Fléchier prononçoit ces Oraiſons Funebres; ſon action un peu triſte, & ſa voix un peu foible & traînante, mettoient l'Auditeur dans la diſpoſition convenable pour s'affliger avec lui; l'ame ſe ſentoit lentement pénétrer par l'expreſſion ſimple du ſentiment, & l'oreille par la molle cadence des périodes. Auſſi étoit-il quelquefois obligé de s'interrompre lui-même dans la Chaire, pour laiſſer un libre cours aux applau-

diſſemens ; non à ces éclats tumultueux dont retentiſſent nos Spectacles profanes, mais à ce murmure univerſel & modeſte, que l'éloquence ſait arracher juſque dans nos Temples à des Auditeurs vivement émus ; eſpece d'exploſion involontaire de l'enthouſiaſme public, que la ſainteté même du lieu ne peut retenir & comprimer. Cet enthouſiaſme, il eſt vrai, a diminué beaucoup, depuis que les Oraiſons Funebres de Fléchier ſont réduites à n'avoir plus que des lecteurs. Mais malgré les défauts qu'on leur reproche, l'Auteur ſemble avoir conſervé dans ce genre difficile la ſeconde place que ſon ſiecle lui avoit donnée. On fera plus ou moins grand l'intervalle entre Boſſuet & lui, ſelon qu'on ſera plus ou moins entraîné par l'éloquence impétueuſe de l'un, ou ſéduit par l'harmonieuſe élégance de l'autre. Mais il paroît au moins décidé que les autres Oracles de la Chaire, les Maſſillons & les Bourdaloue, ſi différens d'eux-mêmes dans leurs Oraiſons Funebres & dans leurs Sermons, ne peuvent être placés dans cet intervalle. Peut-être oſerions-nous ajouter qu'il a été rempli de nos jours, & que l'Académie

jouit de cette gloire dans un de ſes Membres (1), ſi nous ne ſavions qu'il eſt dangereux de comparer & d'apprécier les Auteurs vivans, quand on ne veut choquer ni la modeſtie, ni la vanité de perſonne.

Cette lenteur d'action, qui avoit contribué au ſuccès des Oraiſons Funebres de Fléchier, nuiſit à celui de ſes Sermons, que d'ailleurs ſa compoſition étudiée ne ranimoit pas. Il parut froid & languiſſant, dans un genre qui exige de l'énergie, de la chaleur & de la véhémence, & où il ne ſavoit mettre qu'une harmonie douce, peu faite pour émouvoir ſes Auditeurs, & encore moins pour les convertir. Auſſi, quoiqu'on rendît juſtice au mérite de ces Diſcours, toujours écrits avec pureté, & même avec nobleſſe, les Oraiſons Funebres les ont fait entiérement oublier.

(1) Voyez les Oraiſons Funebres du feu Dauphin, de la feue Reine, & ſur-tout celle du feu Roi, par M. l'Abbé de Boiſmont; dans ces Diſcours l'Auteur a ſu réunir l'éloquence à la fineſſe, & l'élévation à la ſenſibilité. Nous pourrions en rapporter pluſieurs exemples, & nous ne ſerions embarraſſés que du choix.

Il ne fut guere plus heureux dans ſes *Panégyriques des Saints*, & ſembla moins propre à louer les Héros de la Religion que ceux du ſiecle. Peut-être les écueils que préſentoit l'éloge des Grands, aiguiſoient ſon génie par la difficulté même, & offroient à ſon éloquence un objet d'émulation qu'il ne trouvoit pas dans l'éloge des Saints. L'éloignement où ces derniers ſont de nous, & l'habitude où nous ſommes de les entendre louer, nous rendent plus indifférens ſur leurs louanges même, & plus indulgens pour le Panégyriſte; les Oraiſons Funebres au contraire, nous offrant des hommes avec qui nous avons vécu, piquent bien autrement notre curioſité ſur les traits dont l'Orateur peindra ſon Héros, & ſur l'art qu'il emploiera pour en couvrir les taches. Nous le défions ſecrétement de s'élever à la hauteur de ſon ſujet dans l'Eloge des Grands Hommes; d'en remplir le vuide dans l'Eloge des hommes médiocres; enfin d'en arracher les épines dans l'Eloge de ceux qui ont eu de grands vices ou fait de grandes fautes. Mais ce défi même eſt pour le vrai talent le ſeul aiguillon propre à l'exciter;

rien ne l'intéreſſe davantage que l'honneur de lutter contre de grands obſtacles ; il languit dès qu'il n'a plus d'efforts à faire.

Fléchier avoit beaucoup lu les vieux Sermonaires, comme Virgile liſoit Ennius, pour tirer *de ce fumier* quelques *parcelles d'or* qui s'y cachoient. Il cherchoit dans ces reſtes de la barbarie Gothique, les traits d'éloquence naïve & ſauvage qu'on voit y briller quelquefois, comme des éclairs dans une nuit profonde ; & il ſavoit ſe les rendre propres de la maniere la plus heureuſe. C'eſt ainſi qu'il a fait uſage, dans l'Oraiſon Funebre de Turenne, du parallele ſi brillant & ſi pathétique de Judas Machabée avec ſon Héros. Un ancien Prédicateur avoit déjà employé ce parallele, pour honorer les manes de je ne ſais quel Prince ; mais le Sermonaire n'avoit ſu, ni appliquer auſſi-bien ſa comparaiſon, ni la mettre auſſi éloquemment en œuvre. Fléchier prétendoit tirer encore un autre fruit de la lecture de ces Ecrivains ſurannés, qu'il appeloit ſes *Bouffons ;* c'étoit de ſe rendre plus ſenſibles les défauts dont ils abondent, & d'apprendre par-là plus efficа-

cement à les éviter. Mais en voulant ſe familiariſer avec ce poiſon de l'éloquence, dans la vue d'en braver les atteintes, il n'eut pas le même ſuccès que Mithridate pour les poiſons phyſiques; il contracta quelquefois, ſans qu'il s'en apperçût, l'affectation d'eſprit qu'il ne cherchoit dans ces vieux Sermons que par le deſir de s'en préſerver; il embellit à la vérité les défauts des anciens Prédicateurs, mais il les rendit plus dangereux par l'embelliſſement même qu'il y donnoit; & on a dit aſſez finement de lui, qu'il prêchoit avec un vieux goût & un ſtyle moderne.

Cependant, bien loin de reprocher à notre Orateur les écarts légers où l'entraîna quelquefois la lecture de ces mauvais modeles, on doit être ſurpris qu'il n'ait pas été perdu ſans reſſource par les déteſtables leçons d'éloquence qu'il avoit reçues dans ſa jeuneſſe. Il avoit eu pour Maître un miſérable Rhéteur, nommé *Richeſource* (1), qui ſe prétendant un modele dans l'art de

(1) Ce *Richeſource* eſt nommé, avec d'autres mauvais Auteurs, dans quelqu'un des Ouvrages de Deſpréaux, & malgré cette eſpece d'honneur que lui a fait un grand Poëte, ſon nom n'en eſt guere plus connu.

parler & d'écrire, avoit la manie de chercher des Eleves & le malheureux talent d'en trouver, & ſe qualifioit *Modérateur de l'Académie des Philoſophes Orateurs*. Le Diſciple reconnoiſſant, quoique très-mal inſtruit, adreſſa un Madrigal à ſon Maître, mais ne pouſſa pas la reconnoiſſance juſqu'à l'imiter.

Ceux qui aiment à faire des comparaiſons, au riſque de ne pas tracer toujours des portraits fort reſſemblans, ont comparé Fléchier à Racine, & Boſſuet à Corneille. Quelqu'un a dit avec plus de juſteſſe, qu'on ne pouvoit être plus différent que les deux premiers, & moins ſe reſſembler que les deux autres. Fléchier n'a de commun avec Racine qu'une qualité qu'ils partagent avec pluſieurs Ecrivains, l'élégance & la pureté du ſtyle; encore l'élégance n'a-t-elle pas le même caractere dans l'un & dans l'autre; celle du Poëte, toujours facile, paroît naître & couler de ſource; celle de l'Orateur, toujours ſoignée, laiſſe voir, ſi on peut parler ainſi, l'alignement & le compas. Quelle diſtance d'ailleurs de l'un à l'autre pour la vérité, le ſentiment & le goût!

Fléchier vous occupe de lui en vous parlant de ſon Héros ; vous oubliez Racine pour ne voir que ſes Perſonnages: le premier ſonge à toucher ſes Auditeurs, & les touche peu ou foiblement ; le ſecond n'a point d'effort à faire pour toucher les ſiens, parce que lui-même eſt touché vivement avant eux ; & perſonne n'a mieux connu & mieux rempli le précepte ſi ſimple & ſi vrai, *Pour me tirer des pleurs, il faut que vous pleuriez ;* Fléchier enfin, ſouvent ingénieux, rarement ſenſible, modele d'une harmonie ſavante & réguliere, eſt dans l'éloquence ce qu'un excellent Compoſiteur de Sonates eſt dans la Muſique ; Racine, toujours ſenſible, ne penſant jamais à paroître ingénieux, nous enchantant par ſon harmonie, ſans qu'il ſemble l'avoir cherchée, produit par ſes Vers le même effet ſur l'ame & ſur l'oreille, que la mélodie vocale la plus expreſſive & la plus touchante (1).

(1) Les gens de goût jugeront peut-être que nous aurions pu nous diſpenſer de faire ſentir à nos Lecteurs la différence, ſi évidente & ſi palpable, de Fléchier & de Racine. Mais comme ce parallele des deux Ecrivains a été plus d'une fois répété, & que nous l'avons nous-mêmes

S'il y a un peu plus de rapport entre Boſſuet & Corneille, ce rapport eſt bien moindre qu'on ne penſe. L'élévation eſt ſans doute le caractere de l'un & de l'autre ; mais l'élévation de Corneille tient à la fierté républicaine, celle de Boſſuet à l'enthouſiaſme religieux ; Corneille brave la grandeur & la puiſſance, Boſſuet la foule aux pieds pour s'élancer juſqu'à la Divinité même ; le premier, en nous montrant l'homme dans toute ſa dignité, nous agrandit à nos propres yeux ; le ſecond, en nous le faiſant voir dans tout ſon néant, ſemble planer au deſſus de l'eſpece humaine ; le ſublime du Poëte a plus de profondeur, plus de traits & de penſées ; celui de l'Orateur plus de majeſté, plus de véhémence & plus d'images ; les négligences de Corneille viennent de laſſitude & d'épuiſement, celles de Boſſuet d'un excès de chaleur & d'abondance ; dans Corneille enfin, quand l'expreſſion eſt familiere, elle

entendu faire dans notre jeuneſſe par de prétendus Maîtres d'Eloquence, nous avons cru pouvoir nous permettre de prémunir au moins les jeunes gens contre une comparaiſon ſi fauſſe.

eſt preſque toujours ſans nobleſſe; dans Boſſuet, quand l'idée eſt grande, la familiarité même de l'expreſſion ſemble l'agrandir encore.

L'éloquence de Fléchier l'appeloit à l'Académie Françoiſe. Il y fut reçu le même jour que Racine (1); il y parla le premier, & obtint de ſi grands applaudiſſemens, que l'Auteur d'*Andromaque* & de *Britannicus* déſeſpéra de pouvoir atteindre au même ſuccès. Le grand Poëte fut tellement intimidé & déconcerté en préſence de ce Public, qui tant de fois l'avoit couronné au Théatre, qu'il ne fit que balbutier en prononçant ſon Diſcours; on l'entendit à peine, & on le jugea néanmoins comme ſi on l'avoit entendu. Sa chûte, plus marquée encore par le ſuccès de Fléchier, lui parut à lui-même ſi complette & ſi irréparable, que l'amour-propre d'Auteur n'eut pas même en cette occaſion ſa reſſource ordinaire, d'eſpérer à l'impreſſion plus de juſtice; il ſupprima, ſans regret & ſans murmure, cette production

(1) Le 12 Janvier 1673, à la place d'Antoine Godeau, Evêque de Vence. L'Abbé Gallois fut reçu en même temps que Racine & Fléchier.

infortunée;

infortunée ; mais il dut être consolé, s'il en avoit besoin, par l'oubli où tomba bientôt le Discours de Fléchier, comme tous les Ouvrages qui n'ont que le mérite local & passager du moment & de l'à-propos. Cette petite disgrace Académique, arrivée au grand Racine, doit soulager ceux qui pourront en essuyer une semblable ; il est vrai qu'il s'en trouvera peu qui soient aussi sûrs que lui de la faire oublier.

Outre les Ouvrages Oratoires de Fléchier, nous avons de lui un Recueil de Lettres, où le luxe de l'esprit se montre encore plus que dans ses pieces d'éloquence, parce que l'esprit y est encore moins à sa place ; une négligence aimable est le mérite du style épistolaire, & Fléchier ne se permettoit pas plus d'être négligé dans une Lettre que dans une Oraison Funebre. Mais s'il est rarement simple, même en écrivant à ses amis, il est au moins toujours noble avec les Grands, toujours honnête avec ses égaux & ses inférieurs, toujours plein de zele pour l'Eglise & pour l'Etat, en un mot toujours citoyen, toujours homme & toujours

Evêque ; mérite si précieux dans de pareilles Lettres, qu'il les dispense d'en avoir un autre.

Il s'est aussi exercé dans le genre de l'Histoire. Celle de Théodose, quoiqu'elle soit écrite encore d'un ton trop éloigné de la simplicité historique, se fait lire avec intérêt. On l'accuse pourtant d'avoir trop loué son héros, qui sans doute est très-digne d'éloge dans les Fastes de l'Eglise, mais à qui la sévérité de l'Histoire est en droit de faire plus d'un reproche. Cependant, si le motif le plus louable peut excuser un Historien peu fidele, on doit pardonner à Fléchier d'avoir pallié les défauts d'un Empereur qu'il vouloit donner pour modele au Dauphin ; car il avoit écrit cette Histoire pour l'instruction de l'Héritier du Trône. Ceux qui présidoient à l'éducation de ce Prince, Montausier & Bossuet, vouloient avant tout, faire de leur Eleve un Monarque religieux, qui pût au moins craindre Dieu, s'il croyoit n'avoir rien à redouter des hommes. Ils penserent que le moyen le plus efficace d'inspirer au jeune Prince un sentiment si nécessaire aux Rois, étoit de mettre sous ses yeux

l'Hiſtoire d'un Souverain cher à la Religion: ils choiſirent l'Hiſtoire de Théodoſe; & ils en chargerent Fléchier, pour lequel ils avoient l'un & l'autre beaucoup d'eſtime. Montauſier ſurtout, qui l'avoit connu d'aſſez bonne heure, le goûtoit infiniment, & ſe croyoit d'autant plus obligé de lui rendre la juſtice qu'il méritoit, que le jeune Orateur avoit commencé par lui déplaire beaucoup. Le Courtiſan Miſanthrope affichoit, comme l'on ſait, une grande horreur pour l'adulation; Fléchier, dont le caractere étoit auſſi liant & auſſi doux que ſon ſtyle, & qui croyoit Montauſier auſſi bénignement diſpoſé que les autres hommes à écouter ſes propres louanges, avoit commencé par l'en accabler ſans meſure, & n'avoit reçu pour remerciment que cette réponſe bruſque & ſévere: *Voilà mes flatteurs.* Averti par ce reproche, du caractere peu commun de ſon Mécene, il ne ceſſa plus de le contredire, & il obtint bientôt ſon amitié & ſa confiance. Il ſavoit qu'un moyen preſqu'infaillible de ſe concilier la miſanthropie, eſt de lui fournir des occaſions de s'exercer, parce que l'affectation de

ce travers étant un ſecret preſque sûr pour ſe rendre remarquable, c'eſt être agréable au Miſanthrope, que d'entretenir l'humeur réelle ou factice qui peut aider à ſa célébrité. On ne maltraite le genre humain, dit quelque part Fléchier lui-même, que par le déſir d'occuper de ſoi le genre humain; & nous pouvons appliquer ici la belle parole d'Othon mourant: *C'eſt quand on tient à la vie qu'on médit des Dieux ou des hommes.*

Outre l'Hiſtoire de Théodoſe, Fléchier écrivit encore celle du fameux Cardinal Ximenès; mais ſon Ouvrage fut effacé par l'Hiſtoire du même Cardinal, que Marſollier fit paroître à-peu-près dans le même temps; Fléchier n'avoit guere montré dans ſon héros que le Prélat religieux; Marſollier avoit peint le Miniſtre politique; & le Public s'intéreſſa davantage au portrait du Prélat ambitieux & intrigant, qu'à celui du Cordelier dévot ou feignant de l'être. Fléchier auroit fait diſparoître ſon concurrent, en fondant pour ainſi dire enſemble ces deux portraits ſi attachans par leur contraſte, en peignant cet homme célebre, politique &

dévot à la fois, faisant habilement servir à ses vues la croyance des peuples, & maniant avec adresse, pour cimenter son pouvoir, les armes que la Religion rendoit si puissantes entre les mains de ce Ministre. C'est sous ce point de vue, aussi piquant que philosophique, qu'on devroit écrire l'Histoire de ces hommes, qui revêtus des dignités de l'Eglise, ont appelé au secours de leur pouvoir ou de leur crédit le respect qu'inspiroit leur état, & qui ont si bien su profiter de ce respect pour se rendre quelquefois redoutables aux Souverains mêmes. C'est parce qu'on a négligé d'écrire ainsi l'Histoire des Papes, que nous en attendons encore une qui soit digne d'être lue par de bons esprits; les Annales de la Cour de Rome, qui méritoient d'être rédigées par un Tacite, ne l'ont été que par des Protestans acharnés ou par des Catholiques timides; & l'on peut dire de ces Ecrivains ce que le même Tacite a dit des Historiens de son temps: *Neutris cura posteritatis, inter infensos vel obnoxios; les uns & les autres, ulcérés ou vendus, ont compté pour rien la postérité.*

Quoi qu'il en soit, c'est dans cette

Hiſtoire de Ximenès que Fléchier rapporte un trait qui ſeul vaut tout l'Ouvrage. » Ce Cardinal, dit-il, avoit » pour principe, qu'un particulier ca» lomnié doit rarement ſon apologie » aux autres hommes, mais qu'un » Prince injuſtement accuſé la doit » toujours à ſes Sujets «.

Les talens de Fléchier furent récompenſés, comme l'étoient ſous le regne de Louis XIV tous les talens; il fut nommé à l'Evêché de Lavaur: *Je vous ai fait un peu attendre une place que vous méritiez depuis long-temps*, lui dit ce Monarque, qui ſavoit donner un nouveau prix à ſes bienfaits par la maniere dont il les accordoit; *mais je ne voulois pas me priver ſi-tôt du plaiſir de vous entendre.* De l'Evêché de Lavaur il fut transféré à celui de Niſmes. Ce ne fut pas ſans avoir réſiſté long-temps à cette tranſlation; il écrivit au Roi une Lettre preſſante & touchante pour lui faire agréer ſon refus; on voyoit aiſément, au ton de force & de vérité qui régnoit dans cette Lettre, que Fléchier n'étoit pas de ces ambitieux hypocrites, qui en rejettant foiblement l'offre des dignités, ſeroient fâchés qu'on les crût inflexibles,

& voudroient joindre l'honneur du déſintéreſſement aux avantages de la fortune. Louis XIV ne vainquit ſa répugnance, qu'en lui repréſentant qu'il auroit beaucoup plus de bien à faire dans ſa nouvelle Egliſe que dans celle qu'il avoit tant de peine à quitter; qu'on lui offroit, non de plus grandes richeſſes, mais un plus grand travail; & qu'un intérêt ſi puiſſant devoit être pour lui la meſure & la regle de l'ambition. En effet le Dioceſe de Niſmes étoit alors rempli de Calviniſtes, & par conſéquent d'autant plus difficile à gouverner, qu'il falloit joindre au zele de faire des converſions la patience qui ſait les préparer & les attendre. L'Edit de Nantes venoit d'être révoqué; la perſécution violente que les Réformés eſſuyoient agitoit & échauffoit toutes les têtes; il étoit néceſſaire de donner pour Paſteur à ces ames aigries, & exaltées par l'idée du martyre, un Prélat dont les lumieres, l'éloquence & la douceur fuſſent également propres à détruire leurs préjugés & à calmer leurs murmures. Perſonne n'en étoit plus capable que Fléchier; auſſi remplit-il les eſpérances qu'on avoit conçues de ſa ſageſſe & de

ſes talens ; il fit plus de proſélytes par ſa modération, que l'Intendant de la Province par la rigueur qu'il exerçoit contre ces victimes du Fanatiſme religieux ou de la dévotion politique. La ſenſibilité, l'indulgence, la charité qui dirigeoient & qui animoient le vertueux Prélat dans la conduite de ce malheureux Diocèſe, reſpirent encore dans les Mandemens & les Lettres Paſtorales qu'il adreſſoit aux Réformés. C'eſt un pere qui parle avec tendreſſe à ſes enfans égarés, qui les exhorte ſans les aigrir, & qui gémit de voir arrachés à leur patrie des ſujets fideles, que l'oppreſſion forçoit à la quitter ou à la combattre. Sa conduite à leur égard étoit d'autant plus digne d'éloge, qu'entraîné par ſon ſiecle, bien plus que par ſon cœur, à des opinions qu'il eût déſavouées cinquante ans plus tard, il n'adoptoit pas, ou plutôt il ignoroit les ſages principes qu'une philoſophie éclairée par l'humanité & par la religion même a ſi ſolidement établis de nos jours; principes qui au commencement du ſiecle où nous vivons n'avoient pas encore eu le temps de germer & de mûrir, même dans les eſprits droits & les

ames honnêtes. L'Evêque de Niſmes, perſuadé, comme l'étoient alors preſque tous les Catholiques, que l'inſtruction n'étoit pas toujours le ſeul moyen de vaincre l'héréſie, penſoit qu'on pouvoit employer des motifs de crainte pour ramener les Proteſtans au ſein de l'Egliſe. Cependant il ne permettoit d'employer, ou plutôt d'eſſayer de tels moyens, que dans les cas où le ſuccès en étoit aſſûré, où les motifs de crainte devoient ſervir de prétexte à la converſion des proſélytes déjà perſuadés, & où l'autorité pouvoit venir efficacement au ſecours de la grace. Son caractere plein de douceur cédoit, pour ainſi dire, le moins de terrein qu'il étoit poſſible, à ſon zele religieux pour l'extirpation du Calviniſme. Mais conſtamment oppoſé au zele amer & fanatique de la plupart des convertiſſeurs de ſon temps, il étoit perſuadé qu'on ne devoit faire uſage ni de l'autorité, ni même de la crainte contre ceux des Réformés qui ne donnoient aucune eſpérance de changement; & il étoit ſur-tout bien éloigné d'approuver les maux qu'on leur faiſoit ſouffrir. Avec un peu plus de courage, il eût élevé la voix en faveur de ces infor-

tunés, il eût menacé de la colere divine & de l'indignation de la poſtérité ceux qui commandoient & qui exécutoient tant de violences; mais peut-être fut-il retenu par la crainte d'irriter les perſécuteurs, & d'aigrir ces maux qu'il auroit voulu ſoulager. S'il ne fut pas aſſez heureux pour faire ceſſer tant de malheurs, du moins il n'ajouta pas, comme faiſoient alors tant d'autres, le fiel & les injures aux vexations que les Proteſtans eſſuyoient; il ſavoit trop bien, que dans la défenſe de la vérité, les déclamations contre ſes Adverſaires ne prouvent que la foibleſſe du défenſeur, & le ſentiment qu'il a de cette foibleſſe (1). Auſſi les Proteſtans du Languedoc ont-ils encore aujourd'hui en bénédiction la mémoire d'un Evêque qui ſe montroit ſi pénétré du véritable eſprit de l'Egliſe,

(1) On nous permettra de dire ici, que M. l'Archevêque de Lyon, notre Confrere, dans ſon Inſtruction Paſtorale ſur la vérité du Chriſtianiſme, a donné aux Défenſeurs de la Religion le vrai modele de la maniere dont ils doivent en ſoutenir la cauſe. Cet Ouvrage, plein de raiſon & d'éloquence, de force & de ſageſſe, de zele & de charité, a obtenu tous les ſuffrages, & mérité l'Eloge des Incrédules mêmes.

& ſi digne de ramener tous ſes enfans à la douceur & à la paix. Les Fanatiques même reſpectoient dans leurs ravages les lieux qu'habitoit Fléchier, comme les ennemis qui déſoloient alors nos frontieres reſpectoient le ſéjour de Fénelon. Il s'en falloit bien que les Réformés euſſent les mêmes ſentimens pour l'Intendant Baville, qui avec des vertus, des lumieres dans l'adminiſtration, & de l'intégrité dans les fonctions de ſa place, ne s'eſt rendu que trop fameux dans les Annales Proteſtantes, par ſa ſévérité inexorable à l'égard de ceux que l'erreur avoit ſéduits. Mais ce Magiſtrat, d'ailleurs très-eſtimable, attaché à tous les principes du pouvoir abſolu, ſe croyoit obligé, par le devoir de ſa place, d'exécuter avec la rigueur la plus inflexible les Edits émanés du Trône contre les Proteſtans; Edits qu'il prenoit pour la volonté du Roi, & qui n'étoient le plus ſouvent que celle de ſes Miniſtres. L'Intendant & le Prélat, quoiqu'unis entre eux par une amitié réciproque, étoient ſouvent diviſés, par la différence de leurs caracteres, ſur les objets d'adminiſtration qui avoient beſoin de leur influence mutuelle. *M.*

Fléchier, disoit un jour Baville, à l'occasion d'un démêlé qu'ils avoient eu, *m'a fait changer du blanc au noir. Dites*, répondit Fléchier, *du noir au blanc.*

Ce qui affligeoit sur-tout l'Evêque de Nismes, dans les troubles dont il étoit témoin, c'étoit l'avantage funeste que donnoient aux Réformés les Ecclésiastiques de son Diocese par leur ignorance & par leurs mœurs. Il représentoit à ses Curés, qu'en vain l'Arche du Seigneur étoit entre leurs mains, si elles étoient trop foibles pour la soutenir contre les efforts que faisoit l'Hérésie pour la renverser ; & il exhortoit en même temps les Chanoines de sa Cathédrale à fermer la bouche aux ennemis de l'Eglise, par une régularité dont malheureusement ils avoient perdu le goût & l'habitude. Il joignoit à ses discours la preuve la plus frappante de la sincérité de son zele, l'unique preuve même qui mette le zele à l'abri de la médisance, la pureté de ses mœurs & la sainteté de sa vie ; bien différent de ces déclamateurs, si ardens en apparence pour les dogmes de la Religion, mais si relâchés en effet sur ses préceptes ; & qui trouvent plus court & plus fa-

cile de révolter & d'endurcir les mécréans par leurs injures, que de les édifier & de les ramener par leurs exemples.

Il n'étoit pas moins attentif à détruire les ſuperſtitions, qui étoient pour les Proteſtans un autre ſujet de ſcandale, & par conſéquent de triomphe. Il s'oppoſa, malgré une Bulle du Pape, à l'établiſſement d'une Confrairie de Pénitens Blancs, dont il appeloit les proceſſions de *picuſes maſcarades*. Il publia, ſur une prétendue croix miraculeuſe, une Lettre Paſtorale très-éloquente, dans laquelle il s'éleve (ce ſont ſes propres paroles) contre ceux qui mettent leur confiance en du bois & en des prodiges menteurs, & menace de renverſer cette croix, ſi l'on continue de lui rendre un culte aveugle & fanatique. *Si je vois*, diſoit-il, *qu'Iſraël devienne idolâtre, je briſerai le ſerpent d'airain.*

La charité qu'il exerçoit envers la partie de ſon troupeau ſéparée de l'Egliſe, ſe faiſoit encore plus ſentir à celle qui dans le ſein de l'Egliſe même, avoit beſoin de ſon indulgence & de ſes ſecours. Une malheureuſe fille, que des parens barbares avoient contrainte

à ſe faire Religieuſe, mais à qui la Nature donnoit le beſoin d'aimer, avoit eu le malheur de ſe permettre ce ſentiment que lui interdiſoit ſon état, le malheur plus grand d'y ſuccomber, & celui de ne pouvoir cacher à ſa Supérieure les déplorables ſuites de ſa foibleſſe. Fléchier apprit que cette Supérieure l'en avoit punie de la maniere la plus cruelle, en la faiſant enfermer dans un cachot, où couchée ſur un peu de paille, réduite à un peu de pain qu'on lui donnoit à peine, elle attendoit & invoquoit la mort, comme le terme de ſes maux. L'Evêque de Niſmes ſe tranſporta dans le Couvent, & après beaucoup de réſiſtance, ſe fit ouvrir la porte du réduit affreux où cette infortunée ſe conſumoit dans le déſeſpoir. Dès qu'elle apperçut ſon Paſteur, elle lui tendit les bras, comme à un Libérateur que daignoit lui envoyer la miſéricorde divine. Le Prélat, jetant ſur la Supérieure un regard d'horreur & d'indignation, » Je devrois, lui dit-il, ſi » je n'écoutois que la juſtice humaine, » vous faire mettre à la place de cette » malheureuſe victime de votre barba- » rie; mais le Dieu de clémence dont

» je ſuis le Miniſtre, m'ordonne d'u-
» ſer, même envers vous, de l'indul-
» gence que vous n'avez pas eue pour
» elle. Allez, & pour votre unique
» pénitence, liſez tous les jours dans
» l'Evangile le chapitre de la Femme
» adultere «. Il fit auſſi-tôt tirer la Religieuſe de cette horrible demeure, ordonna qu'on eût d'elle les plus grands ſoins, & veilla ſévérement à ce que ſes ordres fuſſent exécutés. Mais ces ordres charitables, qui l'avoient arrachée à ſes bourreaux, ne purent la rendre à la vie; elle mourut après quelques mois de langueur, en béniſſant le nom de ſon vertueux Evêque, & en eſpérant de la bonté ſuprême le pardon que lui avoit refuſé la cruauté monaſtique.

En même temps que l'Evêque de Niſmes faiſoit ceſſer, autant qu'il étoit en lui, les maux cauſés par la méchanceté des hommes, il conſoloit ſes infortunés Diocéſains des afflictions dont la Providence ſe ſervoit pour les éprouver. *Remettez-vous entre les mains de Dieu*, écrivoit-il à une perſonne âgée & infirme, *il n'envoie de ſouffrances à ſes enfans que ce qu'ils en peuvent*

ſupporter. Dans la diſette de 1709, il répandit des charités immenſes ; les Catholiques & les Proteſtans y eurent une part égale, uniquement réglée ſur ce qu'ils ſouffroient, & non ſur ce qu'ils croyoient. Il refuſa d'employer à la conſtruction d'une Egliſe des fonds deſtinés à des aumônes: *Quels Cantiques*, diſoit-il, *valent les bénédictions du pauvre, & quel ſpectacle plus digne des regards de Dieu, que les larmes des indigens eſſuyées par ſes Miniſtres!* Quand on lui parloit de l'excès de ſon zele & de ſes charités, *Sommes-nous Evêques pour rien*, s'écrioit-il! On l'a vu plus d'une fois, avec une ſimplicité digne des premiers ſiecles, aller à pied dans les rues de Niſmes, donnant l'aumône d'une main, & ſa bénédiction de l'autre. Il croyoit devoir répondre, par ces actes publics de bienfaiſance Epiſcopale, aux traits envénimés des Proteſtans contre le faſte qu'ils reprochoient à l'Egliſe Romaine ; mais il ſavoit auſſi cacher cette même bienfaiſance, quand elle tomboit ſur des hommes que leur état forçoit à cacher leur miſere ; il joignoit alors à la promptitude & à l'abondance des ſecours qu'il leur don-

noit, ces attentions délicates qui empêchent l'aumône d'être humiliante, mais que la piété même ſe diſpenſe d'avoir pour les malheureux, quand elle eſt moins portée par ſentiment que par devoir à ſoulager l'infortune, & que la bienfaiſance eſt plutôt à ſes yeux l'obligation d'une ame religieuſe, que le beſoin d'une ame honnête & le plaiſir d'une ame ſenſible.

Avec tant de talens & de vertus, on n'aura pas de peine à croire que Fléchier étoit ſans orgueil (1). Fils d'un pauvre

(1) Nous ne faiſons ici que répéter l'éloge donné publiquement à Fléchier par ceux qui l'avoient particuliérement connu. Cet éloge, néanmoins pourra ſembler contredit par une de ſes Lettres, dans laquelle, traçant lui-même ſon portrait à la priere d'un ami, & faiſant l'aveu de quelques défauts, il ſe donne naïvement des louanges aſſez fortes. Mais on ſent à travers ces louanges, qu'il parle de lui avec ſimplicité, comme il auroit parlé d'un autre, convenant de ce qu'il eſt en effet, & ne voulant ni s'en prévaloir, ni s'en glorifier; véritable modeſtie des hommes à talens. L'opinion qu'il avoit de lui, bien différente de tant de vanités *hypocrites*, ne ſe laiſſa voir que cette ſeule fois dans la confiance de l'amitié, & ſur-tout ne bleſſa jamais perſonne. Auſſi dit-il dans le portrait que nous citons, qu'*il n'envie point la gloire des autres, & ne leur a jamais fait ſouffrir les humiliations que donne l'orgueil.*

Fabriquant en chandelles, & parvenu à l'Epiſcopat, il n'avoit ni la ſottiſe de cacher l'obſcurité de ſa naiſſance, ni la vanité plus raffinée qui auroit pu chercher dans cette obſcurité même un titre de gloire, & meſurer avec une complaiſance ſecrete la diſtance entre le lieu d'où il étoit parti, & celui où il s'étoit élevé. Un jour cependant il ſortit à regret de ſa ſimplicité ordinaire, forcé de répondre à un Prélat Courtiſan, qui n'ayant que ſes aïeux pour mérite, ſe trouvoit déshonoré d'avoir en Fléchier un Confrere que Dieu avoit fait éloquent, charitable & vertueux, mais n'avoit pas fait Gentilhomme; il trouvoit fort étrange qu'on l'eût tiré de la boutique de ſes parens pour le placer ſur le Siége Epiſcopal, & il eut la baſſe ineptie de lui en laiſſer voir ſa ſurpriſe. *Avec cette maniere de penſer*, lui répondit l'Evêque de Niſmes, *je crains que ſi vous étiez né ce que je ſuis, vous n'euſſiez fait des chandelles.* On raconte auſſi que le Maréchal de la Feuillade, ce flatteur intrépide (1) de

(1) On ſait tout ce qu'il fit pour l'érection de la Statue de la Place des Victoires.

Louis XIV, qui ſe dédommageoit de ſes adulations auprès du Maître par ſes airs de hauteur avec ceux qu'il croyoit devoir les ſouffrir, oſa dire à Fléchier, qui n'étoit à ſes yeux qu'un petit Bourgeois de Niſmes : *Avouez que votre pere ſeroit bien étonné de vous voir ce que vous êtes..... Peut-être moins étonné qu'il ne vous ſemble*, répondit le Prélat, *car ce n'eſt pas le fils de mon pere, c'eſt moi qu'on a fait Evêque.* Il faut pardonner ces reponſes à la modeſtie obligée d'impoſer ſilence à l'orgueil. Car la vraie modeſtie eſt comme la vraie bravoure, qui jamais n'outrage perſonne, mais qui ſait repouſſer les outrages, au moins quand celui qui les fait n'eſt pas aſſez vil pour ne mériter que le mépris.

Fléchier, quelque temps avant de mourir, eut un ſonge, qui fut pour lui un preſſentiment de ſa fin prochaine; il ordonna ſur le champ à un Sculpteur de faire le deſſin très-modeſte de ſon tombeau; car il craignoit que la reconnoiſſance ou la vanité ne voulût élever à ſa cendre un monument trop remarquable, & le forcer en quelque maniere après ſa mort, au faſte qu'il avoit tant

mépriſé durant ſa vie. Le Sculpteur fit deux deſſins ; mais les neveux du Prélat empêcherent l'Artiſte de les lui préſenter, cherchant à écarter, s'il étoit poſſible, de l'eſprit de leur oncle, une idée affligeante pour eux, ſi elle ne l'étoit pas pour lui. Fléchier ſe plaignit de ce délai, dont le Sculpteur ne put lui cacher la cauſe. *Mes neveux*, répondit le Prélat, *font peut-être ce qu'ils doivent, mais faites ce que je vous ai demandé.* Il examina les deux deſſins, choiſit celui qu'il devoit préférer, le plus ſimple des deux, & dit à l'Artiſte : *Mettez la main à l'œuvre, car le temps preſſe.* Il mourut en effet peu de temps après, le 16 Février 1710, pleuré des Catholiques, regretté des Proteſtans, & ayant toujours été pour ſes Confreres un digne modele de zele & de charité, de ſimplicité & d'éloquence. Son Oraiſon Funebre, faite par un Orateur très-médiocre, ne fut pas même prononcée. Il eût pourtant été juſte que celui qui avoit ſi bien loué les autres, fût loué lui-même par une voix auſſi éloquente que la ſienne ; & Turenne du fond de ſon tombeau ſembloit crier à tout le Clergé de France de payer ſa dette,

que perſonne alors ne put ou ne voulut acquitter. Le ſeul Fénelon fit en deux mots l'Eloge Funebre de l'Evêque de Niſmes : *Nous avons*, dit-il, *perdu notre Maître.* Ainſi le ſeul de tous les Confreres de Fléchier qui lui fût alors ſupérieur (car Boſſuet n'exiſtoit plus) fut le ſeul dont la modeſtie rendit hommage aux talens de celui qui avoit imité ſes vertus. L'Intendant Baville, peu ſemblable d'ailleurs à l'un & à l'autre, fit pourtant auſſi graver quelques lignes ſur le tombeau de Fléchier; & les Proteſtans même applaudirent à l'épitaphe du Prélat qu'ils regardoient comme leur pere, quoique faite par le Magiſtrat qu'ils appeloient leur perſécuteur,

ÉLOGE DE CRÉBILLON (1).

PROSPER JOLYOT DE CRÉBILLON naquit à Dijon le 13 Février 1674. La capitale de la Bourgogne où il reçut le jour, s'honore d'avoir vu naître un grand nombre d'hommes célebres dans les Lettres, parmi lesquels nous ne citerons que Bossuet, qui dispense de nommer ses autres compatriotes, comme il dispense de nommer les Orateurs ses contemporains.

Le jeune Crébillon fit ses études chez les Jésuites, qui ont été de même les premiers instituteurs de plusieurs Ecrivains distingués: nous ne rappellerons ici que les trois plus illustres, ce même Bossuet qu'ils voulurent acquérir

(1) Lu à la Séance publique du 25 Août 1778.

& qui leur échappa, le grand Corneille qui les aima *toujours*, & M. de Voltaire qui les aima *long-temps*. On ſait trop combien l'éducation, telle qu'elle ſubſiſte malheureuſement parmi nous, eſt peu propre à former de Grands Hommes ; elle le ſeroit bien plus à étouffer le génie dès ſon berceau, ſi la Nature, qui dans les contrées ſauvages donne quelquefois la fécondité à la terre malgré la barbarie des habitans, n'avoit pas auſſi dans les eſprits du premier ordre une énergie ſupérieure aux plus mauvaiſes leçons. On eſt convenu cependant, ſoit par égard, ſoit par indulgence pour l'amour-propre des Maîtres, de leur accorder quelque part dans la gloire que leurs diſciples ont ſu mériter par eux-mêmes, & malgré l'éducation qu'ils ont reçue. En ce cas, la Société des Jéſuites, quelque illuſtrée qu'elle ſoit par les Hommes célebres qui lui ont appartenu, auroit encore plus à ſe glorifier de ſes Eleves que de ſes Membres.

Une anecdote que M. l'Abbé d'Olivet a ſouvent racontée, & qu'il ſavoit d'original, nous apprend que Crébillon annonça dès le Collége les talens qui

qui devoient lui faire un nom, & en même temps l'amour qu'il a montré juſqu'à la fin de ſes jours pour une vie indépendante, & libre de toute eſpece de contrainte. Les Jéſuites ſes Maîtres, qui s'occupoient avec zele (car c'eſt une juſtice qu'il faut leur rendre) de l'éducation de la jeuneſſe confiée ſi long-temps à leurs ſoins, n'oublioient pas dans cette éducation l'avantage de leur Compagnie, toujours préſent à leurs yeux; eſpece de ſentiment patriotique dont nous n'aurons pas la dureté de leur faire un reproche. Dans cette vue, ils s'étudioient à bien connoître leurs Diſciples, pour en tirer tout le parti poſſible, relativement aux différens projets qu'ils pouvoient former ſur eux. Ils avoient pour cet effet dans chaque Collége un regiſtre ſecret, ſur lequel ils écrivoient le nom de chaque Ecolier, avec une note en Latin ſur ſes talens, ſon eſprit & ſon caractere. Fontenelle, par exemple, qui avoit auſſi étudié chez eux dans la ville de Rouen, ſa Patrie, avoit pour note: *Adoleſcens omnibus numeris abſolutus, & inter Diſcipulos princeps. Jeune homme accompli à tous égards, & le modele de*

ſes Condiſciples. La note de Crébillon n'étoit pas tout-à-fait ſi honorable ; elle portoit : *Puer ingenioſus , ſed inſignis nebulo. Enfant plein d'eſprit , mais inſigne vaurien.* Nous n'aurions oſé rapporter une circonſtance ſi futile de l'enfance de Crébillon , ſi ſa conduite dans tout le cours de ſa vie avoit juſtifié l'épithète malhonnête dont on le gratifioit de ſi bonne heure ; une telle épithète , appliquée par un Régent de Collége à un Ecolier plein d'eſprit & de vivacité , ne ſignifioit autre choſe que l'impétuoſité naturelle d'un enfant qui ſe livroit avec ardeur aux plaiſirs innocens de ſon âge, qui affichoit un dégoût bien excuſable pour des études rebutantes & par elles-mêmes & par leur forme , qui montroit dès-lors un caractere ferme & décidé , incapable de s'aſſujettir à des regles minutieuſes , enfin qui ſavoit peut-être déjà démêler dans ſes inſtituteurs ces travers trop fréquens , que la maladreſſe des Maîtres laiſſe appercevoir à leurs Diſciples. En effet (& c'eſt une réflexion que ne font pas aſſez ceux qui ſont chargés d'élever la jeuneſſe) les enfans , lorſqu'ils paſſent dans leurs mains, ſortent immédiatement de celles

de la Nature, & n'ayant point encore la raiſon gâtée, comme dit la Fontaine, par les préjugés de l'éducation ou de la ſociété, ont une ſagacité bien plus pénétrante & plus redoutable qu'on ne croit pour ſentir ce qui eſt injuſte ou ridicule; ils ſavent ſaiſir & apprécier l'un & l'autre, avec une juſteſſe de tact qui a plus d'une fois été le déſeſpoir de leurs pédagogues, & qui leur a fait porter ſur ces enfans des jugemens trop intéreſſés pour être équitables. Tel étoit ſans doute le jeune Crébillon, regardé par les Jéſuites comme un fléau de leur Collége.

Sa famille, ancienne & illuſtrée dans la Magiſtrature du côté paternel & maternel, deſiroit de conſerver cette illuſtration, qui étoit pour elle un héritage précieux & reſpecté. En conſéquence de ces vues, ſon pere, Greffier en chef de la Chambre des Comptes de Dijon, le deſtina à la robe, ſans conſulter ni la volonté de ce fils, ni la Nature qui ſe plaît ſi ſouvent à contrarier les projets des peres, & qui malgré eux a fait les Deſpréaux, les Molieres & tant d'autres. Le jeune homme vouloit ſe conſacrer à la Littérature, ſa vraie & ſa

ſeule vocation ; mais ſes parens étoient trop imbus de la vieille maxime qui proſcrit impitoyablement chez tant de familles le métier d'Homme de Lettres, maxime qu'on peut appeler l'apophtegme éternel & banal de preſque tous les parens; ce n'eſt pas, ſi on les en croit, avoir un état dans la ſociété, & comme ils le diſent, *être quelque choſe*, que de chercher à s'aquitter envers ſa Nation en l'éclairant ou en l'honorant par ſes Ouvrages. Victime de ce grand principe, Crébillon fit ſon Droit à Paris, fut reçu Avocat, dévora tout l'ennui du fatras des Loix, & paſſa enſuite dans l'Etude d'un Procureur pour y apprendre les élémens de la chicane, auxquels on croira facilement qu'il prit encore moins de gout. Il s'y dévoua cependant, ou plutôt il s'y ſoumit, avec toute la docilité qui peut accompagner une répugnance exceſſive. Il ſe dédommageoit de cette faſtidieuſe occupation en allant ſouvent aux Spectacles. Le goût très-vif qu'il prit pour cet amuſement, devint bientôt une paſſion violente, & cette paſſion alla ſi loin, qu'il ne put un jour la contenir en préſence de ſon Procureur même, à

qui juſqu'alors il avoit caché ſoigneuſement tout le plaiſir défendu qu'il goûtoit avec tant d'avidité. Le Procureur, homme d'eſprit, vit dans l'éloquence avec laquelle Crébillon parloit des chefs-d'œuvre de la Scene, le germe d'un talent fait pour briller un jour ſur le Théatre; il oſa conſeiller à ſon Eleve de renoncer à la chicane, au Barreau, à la Magiſtrature même, de ſuivre l'impulſion de ſon génie, & de ſavoir déſobéir à ſes parens pour illuſtrer un jour le nom qu'ils portoient.

A juger du caractere de Crébillon par le genre de ſon eſprit, plein de vigueur & d'une ſorte d'audace, on croiroit que pour ſe livrer à ſon talent, il n'auroit pas eu beſoin d'en être averti, ou du moins qu'il n'avoit beſoin que de l'être, comme Achille fut inſtruit de ſon ſexe dès qu'on lui montra des armes. Mais les exhortations du Procureur l'effrayerent d'abord plus qu'elles ne l'encouragerent. Plein d'admiration & de reſpect pour les Ecrivains immortels qui ont donné tant d'éclat à la Scene Françoiſe, & ne ſe croyant pas même deſtiné à les ſuivre de loin, il regardoit cette ambition

comme une eſpece de ſacrilége. Ainſi cet homme, qui devoit être un de nos premiers Auteurs Tragiques, modeſte & timide comme l'eſt toujours le génie effrayé par les grands modeles, n'oſoit entrer dans le ſentier de la gloire où ils l'invitoient à les ſuivre, tandis qu'une foule de jeunes préſomptueux, que rien n'effraye dans ce ſentier redoutable, parce que rien ne les y appelle, s'y jettent avec une aveugle confiance, & diſparoiſſent bientôt pour jamais. A la fin pourtant, le jeune Crébillon, réveillé tous les jours par des conſeils dont la ſincérité ne lui étoit pas ſuſpecte, mais encore plus excité par une voix intérieure & puiſſante à laquelle il réſiſtoit en vain, haſarda une Piece qu'il lut aux Comédiens. Le ſort de cet Ouvrage lui fit croire d'abord que cette voix importune l'avoit trompé; la Piece eut le malheur d'être rejétée par l'Aréopage qu'il avoit pris pour juge. Il en conçut un chagrin qui rejaillit ſur ſon Procureur même; il le regarda preſque comme un ennemi qui lui avoit conſeillé de ſe déshonorer, jura de ne le plus croire, & de ne plus faire de Vers de ſa vie.

Les Amans & les Poëtes oublient bientôt leurs ſermens. Crébillon ſe calma peu-à-peu, revint où la Nature le vouloit, & fit la Tragédie d'*Idoménée*, qui eut aſſez de ſuccès pour le conſoler de ſon premier malheur. L'action néanmoins en étoit foible, & le ſtyle négligé; une rivalité d'amour entre le pere & le fils, aſſez mal imaginée dans un pareil ſujet, donna beaucoup de priſe à la cenſure; mais quelques beautés de détail firent excuſer & le vice du plan, & les défauts de l'exécution. Le cinquieme Acte fut cependant aſſez mal reçu à la premiere repréſentation de la Piece. Auſſi fécond que docile, le Poëte en fit un meilleur, qui fut compoſé, appris & joué en cinq jours. Une facilité ſi ſinguliere annonçoit & préparoit de plus heureux efforts; auſſi Crébillon, s'élançant de ce premier pas dans la carriere Tragique, montra bientôt au Public étonné le vaſte chemin qu'il avoit fait. Il ſauta, ſi on peut parler ainſi, de la Tragédie d'*Idoménée* à celle d'*Atrée & Thieſte*, qui laiſſa la premiere bien loin derriere elle. Le fond de l'intérêt dans cette derniere Piece n'eſt à la vérité guere plus

grand que dans *Idoménée* ; mais l'action y eſt plus attachante & plus vive ; le ſtyle, ſans être beaucoup plus correct, a bien plus de couleur & de force ; & les beautés y ſont plus fréquentes & plus marquées. Cette Tragédie eſt même reſtée long-temps au Théatre ; mais la cataſtrophe pleine d'horreur qui la termine, ce ſang qu'Atrée veut faire boire à Thieſte, a toujours nui au plein ſuccès de la Piece dans toutes ſes remiſes, comme elle y avoit nui dans ſa nouveauté. On penſera peut-être qu'elle ſeroit plus heureuſe aujourd'hui, depuis qu'on a vu dans *Gabrielle de Vergy* une ſituation plus horrible encore, attirer long-temps la foule. Mais ſans prétendre ni juſtifier, ni combattre ce dernier ſuccès, nous croyons qu'*Atrée* ne peut jamais en eſpérer un ſemblable. Dans la Piece de Crébillon, l'horreur du cinquieme Acte n'eſt abſolument que dégoûtante & ſans intérêt ; elle ſe fait ſentir tout-à-coup, & preſque ſans être préparée, au moment où Atrée préſente à Thieſte le ſang de ſon fils ; & ce moment affreux, que rien ne répare & n'adoucit, révolte avec raiſon le ſpectateur. Dans *Gabrielle*, l'horreur eſt af-

foiblie par l'intérêt qu'on prend aux deux Amans, par le ſpectacle, touchant, quoique terrible, des douleurs & des angoiſſes de Gabrielle, par le prolongement même de ce ſpectacle, qui diminue la violence de l'effet, en laiſſant au ſpectateur le temps de ſentir qu'il n'aſſiſte qu'à une repréſentation: voilà pourquoi, ſi nous oſons ici haſarder notre avis, les femmes, qui ſe rejettent au fond de leurs loges quand elles voyent la coupe ſanglante d'Atrée tomber & ſe répandre ſur le Théatre, regardent au contraire, quoiqu'en frémiſſant, l'urne & l'agonie de Gabrielle; ſemblables à ces enfans qui aiment à entendre les contes dont on les effraye, & reviennent tout effrayés les écouter encore: ſur la Scene un frémiſſement ſubit & inſtantané n'eſt que pénible quand la cauſe en eſt révoltante; mais dans une ſituation terrible d'ailleurs, un frémiſſement qui dure & ſe prolonge, peut faire éprouver une ſorte de plaiſir, & rendre par ce moyen la ſituation moins affreuſe. Quoi qu'il en ſoit, la Tragédie d'Atrée obtint les plus grands éloges, & l'eſtime générale qu'elle mérita mit le comble, non-

ſeulement au bonheur du Poëte, mais à celui du Procureur qui avoit donné Crébillon au Théatre. Quoiqu'il fût attaqué d'une maladie mortelle, il ſe fit porter à la premiere repréſentation d'*Atrée*. Il en ſeroit ſorti avec affliction, s'il eût attendu le jugement des ſpectateurs pour fixer le ſien, car cette repréſentation fut aſſez froidement reçue; le Parterre parut plus conſterné qu'intéreſſé; il vit baiſſer la toile ſans ſiffler ni applaudir, & s'écoula avec ce ſilence fâcheux qui n'annonce pas dans les Auditeurs le deſir de l'être une ſeconde fois. Mais le Procureur jugea mieux que le Public, ou plutôt jugea dès ce premier moment comme le Public devoit juger bientôt après. La Piece finie, il alla ſur le Théatre chercher ſon ami, qui encore très-incertain de ſon ſort, étoit déjà preſque réſigné à ſa chute; il embraſſa Crébillon avec tranſport: *Je meurs content*, lui dit il, *je vous ai fait Poëte, & je laiſſe un homme à la Nation.*

L'horreur dont on avoit accuſé la Tragédie d'*Atrée*, fut adoucie par l'Auteur, non ſans quelque regret, dans *Electre* qui ſuivit d'aſſez près, & dont

le ſuccès fut auſſi grand que mérité. On reprocha pourtant à cette Piece de l'embarras dans l'expoſition, & un double amour qui y jette de la langueur, ſurtout dans les premiers Actes. Mais l'intérêt du ſujet, la chaleur de l'action, des vers heureux & qui ſont reſtés, le caractere d'Electre deſſiné d'un pinceau ferme & noble, enfin la beauté ſupérieure du rôle de Palamede, enleverent tous les ſuffrages, & impoſerent ſilence aux Critiques.

Après le ſuccès d'*Electre*, on auroit cru que la gloire Dramatique de Crébillon étoit à ſon comble. C'étoit déjà une choſe très-rare au Théatre de voir des triomphes ſi rapides, qui ne fuſſent pas au moins interrompus & comme tempérés par des chutes. Ce fut une choſe plus rare encore de voir les ſuccès aller en augmentant, & le Poëte, ſemblable aux Dieux d'Homere, faire trois pas & arriver au terme. Crébillon avoit déjà laiſſé bien loin derriere lui tout l'eſſaim de Poëtes tragiques qui ſe traînoient ſur la Scene depuis Corneille & Racine; il ſe ſurpaſſa lui-même dans *Rhadamiſte*, ſon chef-d'œuvre, & nous pouvons ajouter, un de ceux du

Théatre François. Cette Piece eſt d'un deſſein fier & hardi, d'une touche originale & vigoureuſe. Les caracteres de *Rhadamiſte*, de *Zénobie* & de *Pharaſmane*, ſont tracés avec autant d'énergie que de chaleur; l'action eſt intéreſſante & animée, les ſituations frappantes & théatrales; le ſtyle a d'ailleurs une ſorte de nobleſſe ſauvage, qui ſemble être la qualité propre de cette Tragédie, & la diſtinguer de toutes les autres. Parmi pluſieurs Scenes d'un grand effet, celle où *Zénobie* déclare en préſence de ſon époux ſon amour pour *Arſame*, eſt une des plus belles qui ſoient au Théatre. La ſupériorité des trois derniers Actes & même d'une partie du ſecond, fit pardonner la langueur du premier, & ſur-tout l'obſcurité d'une expoſition auſſi froide, plus compliquée & moins vraiſemblable que celle de *Rodogune*, mais qui produit, ainſi que dans *Rodogune*, des beautés théatrales du premier ordre; tant il eſt vrai, comme le prouvent cent autres exemples, que le ſuccès d'une Tragédie eſt bien plus dans l'effet ſubit & momentané des ſituations, que dans la préparation des incidens, ou même dans leur vraiſemblance, & qu'au

Théatre, comme l'a très-bien dit M. de Voltaire, *il vaut mieux frapper fort que de frapper juſte*. Ce ſujet de Rhadamiſte avoit infiniment plu à Crébillon; le rôle de *Pharaſmane*, implacable ennemi de l'arrogance & de l'ambition Romaine, donnoit lieu à l'Auteur de déployer dans toute ſa force la haine vive & profonde dont il étoit pénétré lui-même pour ces *Tyrans de l'Univers*; car c'étoit le nom, peut-être bien mérité, qu'il donnoit toujours aux Romains, dont les Annales réveillent tant d'idées de gloire, & dont la gloire a tant fait de malheureux. Il regardoit, diſoit-il, comme un des plus grands fléaux qui euſſent déſolé l'humanité, les conquêtes de cette Nation inſolente & cruelle, & les chaînes dont elle avoit accablé tant de peuples. Aſſez peu preſſé de parler ſur tout autre ſujet, il étoit toujours éloquent ſur cette matiere. Il ne pardonnoit pas à l'Auteur de *Mithridate* d'avoir exprimé trop foiblement, ſelon lui, la haine violente que ce Prince portoit aux Romains. Ce défaut de force qu'il reprochoit à Racine, le rendoit injuſte à l'égard de ce grand Poëte, qu'il ſe contentoit d'appeler *le*

plus élégant de nos Ecrivains. Il exprima dans le rôle de *Pharaſmane* l'averſion du Prince & la ſienne propre pour la Nation Romaine, avec toute la vigueur d'une ame fiere & indépendante, que le deſpotiſme & l'oppreſſion révoltoient ; & les connoiſſeurs jugerent que ſi Racine ſavoit peindre l'amour, Crébillon ſavoit peindre la haine.

Néanmoins, ce Rhadamiſte qui venoit d'obtenir du Public une faveur ſi diſtinguée, ne put même obtenir grace du ſévere Deſpréaux qui vivoit encore. Il s'exprima ſur cette Piece avec plus de dureté qu'il n'avoit fait dans ſes Satyres ſur les productions les plus mépriſables à ſes yeux. *J'ai trop vécu*, s'écrioit-il avec la plus violente humeur ; *à quels Viſigots je laiſſe en proie la Scene Françoiſe ! Les Boyers & les Pradons que nous avons tant baffoués, étoient des aigles auprès de ceux-ci.* La comparaiſon étoit auſſi injurieuſe qu'injuſte. Mais le mérite de la verſification, le premier de tous aux yeux de Deſpréaux, étoit, il faut l'avouer, le côté foible de la nouvelle Tragédie. D'ailleurs ce Juge inexorable, encore plein du ſouvenir des hommes de génie avec leſquels il avoit

vécu, des Molieres, des Racines & des Corneilles, ne voyoit qu'avec dédain leurs ſucceſſeurs. La Motte n'étoit à ſes yeux qu'un bel-eſprit ſans talent, Rouſſeau qu'un verſificateur ſans idées, & Crébillon qu'un Poëte barbare; le mérite de Fontenelle étoit perdu pour lui, & l'Auteur de la Henriade n'écrivoit pas encore. Deſpréaux eût fait volontiers à la génération littéraire naiſſante, le même compliment que le vieux & impoli Neſtor fait aux Princes Grecs dans l'Iliade: » Je vous conſeille de » m'écouter, car j'ai fréquenté autre» fois des hommes qui valoient mieux » que vous «. Enfin, ce qui ajoutoit encore à l'inflexible rigueur de ſes Arrêts, le Satyrique étoit alors accablé d'infirmités, & attaqué de la maladie dont il mourut peu de temps après; l'humeur que lui donnoit ſa ſituation rejailliſſoit ſur les Ouvrages qui avoient le malheur de tomber entre ſes mains; on ne devoit pas attendre de Deſpréaux vieux & malade, l'équité que Deſpréaux, jeune & plein de ſanté, n'avoit pas toujours eue pour les Poëtes ſes Confreres; & l'Auteur d'*Electre* n'étoit pas fait pour être mieux traité que l'Auteur

d'*Armide*. Crébillon s'en conſola par l'enthouſiaſme que le Public témoigna pour *Rhadamiſte*, enthouſiaſme ſi conſtant, qu'il ne fut pas même affoibli par la lecture, ſi funeſte à tant de ſuccès éphémeres. On fit deux éditions de ſa Piece en huit jours; elle reçut les plus grands applaudiſſemens à Verſailles, qui pour cette fois fut d'accord avec Paris; les amis de Crébillon le preſſerent de ſe montrer à la Cour pour y jouir de ſon triomphe, & pour y recevoir les graces que ſon peu de fortune lui rendoit néceſſaires. Plein des eſpérances dont on l'avoit enivré, il partit pour Verſailles, & n'y fut regardé de perſonne. Tant de froideur l'étonna, quoique ſans l'affliger; & ce qui prouve bien mieux encore ſon peu de connoiſſance du pays où il ſe trouvoit, c'eſt la ſimplicité qu'il eut d'y demeurer deux ou trois ans avec patience, attendant toujours l'accueil qu'on lui avoit promis, mais à la vérité ne le cherchant pas, & ne faiſant rien pour en hâter le moment. Las enfin d'être oublié, & n'ayant que trop éprouvé la vérité du Vers ſi conſacré par l'expérience,

Qu'un Poëte à la Cour eſt de bien mince aloi,

il quitta, ſans retour comme ſans regret, un ſéjour ſi peu fait pour lui, en prenant déſormais pour ſa deviſe, *ne t'attends qu'à toi ſeul.*

Réduit à l'unique reſſource que lui promettoient ſes talens, il ſe flattoit de pouvoir obtenir encore de nouvelles couronnes, & donner à Rhadamiſte des Succeſſeurs dignes de l'être. Mais il y a pour tous les Ecrivains, & ſur-tout pour les Auteurs Dramatiques, un moment où leur ſuccès eſt au plus haut point que la nature de leur génie leur permet d'atteindre, une eſpece de midi juſqu'où leur gloire s'éleve, & au delà duquel elle ne fait plus que décliner. C'eſt ce qui eſt arrivé à Crébillon comme à tous les autres Poëtes Tragiques, ſi on en excepte l'Auteur de *Phedre* & d'*Athalie*, qui a fini par ſes deux chefs-d'œuvre. *Rhadamiſte* fut ſuivi de *Xercès* & de *Sémiramis*, qui eurent l'un & l'autre très-peu de ſuccès. Outre les défauts particuliers à chacune de ces Tragédies, on reprochoit à Crébillon d'être monotone dans ſes ſujets & dans ſa maniere, & de ne pouvoir

ſortir de cette horreur Tragique qu'on avoit tolérée, ou même applaudie dans ſes premieres Pieces, mais dont on étoit fatigué & rebuté dans les dernieres. Il crut répondre à ces critiques en donnant *Pyrrhus*, dont le ſujet, la marche, le ſtyle & le ton étoient plus aſſortis à la délicateſſe, ou, comme il le prétendoit, à la foibleſſe des Spectateurs. Perſonne ne mouroit dans cette Piece; l'Auteur s'étoit fait cette violence: mais comme il ne ſe trouvoit dans toute ſa force, & pour ainſi dire, à ſon aiſe, que ſur une Scene enſanglantée, il n'avoit travaillé, diſoit-il, qu'avec une ſorte de dégoût à cette *ombre* de Tragédie, qu'il ne put même achever qu'au bout de cinq ans. La Piece reçut néanmoins plus d'accueil, que cet accouchement laborieux & forcé ne ſembloit le permettre. Mais l'accueil fut paſſager, & l'Ouvrage a diſparu de deſſus la Scene, comme un Collatéral éloigné, intrus dans une ſucceſſion qui ne lui appartient pas, eſt obligé de renoncer au partage qu'il prétendoit faire avec les Héritiers légitimes.

Nous ne devons pas oublier de dire que dans l'intervalle entre *Xercès* &

Sémiramis, Crébillon avoit commencé une Tragédie de *Cromwel*, où il donnoit l'eſſor le plus intrépide aux ſentimens de liberté qui étoient gravés ſi profondément dans ſon cœur. Il en lut à ſes amis quelques Scenes, où l'averſion Angloiſe pour le pouvoir abſolu étoit peinte avec tant d'énergie, qu'il reçut une défenſe de continuer ſa Piece. Il étoit bien éloigné de conſacrer l'attentat d'un ſujet, dont le fanatiſme odieux, ſe couvrant de l'égide des Loix, oſa priver du trône & de la vie un Monarque vertueux & digne d'un meilleur ſort; mais l'Auteur avoit fait de Cromwel un ſcélérat plein de grandeur; & l'adminiſtration attentive qui veille parmi nous ſur l'eſprit national, craignit que l'admiration pour le criminel ne diminuât l'horreur du crime, que la peinture d'un peuple libre ne fît des impreſſions trop vives ſur une Nation gouvernée par d'autres Loix, & que la haine pour le deſpotiſme n'affoiblît le reſpect pour l'autorité. On connoît quelques Vers de cette Tragédie, que les amis de l'Auteur lui ont ſouvent entendu dire, & où l'uſurpateur étaloit avec la plus inſolente audace ſes

maximes anti-monarchiques. Ces Vers, quoique placés dans la bouche d'un rebelle, & par conſéquent peu propres à ébranler de fideles Sujets, pénétrés de ce qu'ils doivent au pouvoir légitime, parurent néanmoins trop mal ſonnans pour être entendus ſur le Théatre d'une Nation qui ſe fait tant d'honneur d'aimer ſes Souverains ; & Crébillon ſe ſoumit à cet arrêt avec une docilité d'autant plus louable, que s'il déteſtoit l'autorité arbitraire, il reſpectoit & chériſſoit celle de ſon Roi. Il a tracé lui-même ce double ſentiment dans un exemplaire qu'il avoit du fameux livre qui a pour titre : *Vindiciæ contra tyrannos, réclamation contre les tyrans* (1), Ouvrage dont l'objet eſt de fixer les droits réciproques des Rois & des Peuples. Dans cet exemplaire que nous avons vu, Crébillon a ſouligné avec ſoin les paſſages ſur la haine du deſpotiſme, ſur le droit que la tyrannie donne aux opprimés de la braver & de l'anéantir, & en même temps ſur l'obéiſſance & l'amour que les Peuples doivent à une

(1) L'Auteur de cet Ouvrage eſt *Hubert Languet. Voyez le Dict. de Moreri.*

autorité ſage & modérée, fondée ſur la Juſtice & ſur les Loix. Ainſi, toujours fier & libre, & en même temps toujours François & fidele, Crébillon ſut également ſe garantir & des fureurs de la révolte, & des baſſeſſes de l'eſclavage.

Revenons à ſes travaux Dramatiques. La Tragédie de *Pyrrhus* en fut preſque le terme, ſoit que cette Tragédie, ſi contraire à ſon goût, eût épuiſé ſon génie en le fatiguant, comme ces plantes étrangeres qui tranſportées dans nos climats déſſechent le terrein où l'on s'efforce de les faire naître, ſoit que l'Auteur ſe voyant après tant de ſuccès plus chargé de lauriers que de fortune, fût enfin dégoûté de ce Théatre où il avoit brillé ſi long-temps. Il renonça même preſque entiérement au commerce des hommes, non par humeur ou par miſanthropie, mais par amour pour cette liberté qu'il regardoit comme le ſeul bien qui lui reſtât. Ce caractere indépendant le rendoit incapable de ſe prêter aux inutilités ordinaires de la Société, qu'on y décore du nom de *bienſéances* & de *devoirs*; il lui étoit plus impoſſible encore de ſe plier à ces aſſiduités ſi néceſſaires auprès des

hommes puiſſans, pour s'aſsûrer ce qu'on nomme des *Protecteurs*, Mécenes orgueilleux des talens médiocres qui les recherchent, & ſecrets ennemis des talens diſtingués qui les négligent. Crébillon s'enfonça dans une retraite ignorée, où il ſe réduiſit à une vie ſimple, frugale & preſque dure, entouré d'animaux dont l'attachement le conſoloit de l'injuſtice des hommes, ou plutôt l'en dédommageoit ſans qu'il eût beſoin de s'en conſoler; car il ſembloit même ſentir à peine cette injuſtice, tant il étoit loin de s'en plaindre. Soit apathie, ſoit équité, il ne s'étoit jamais pris qu'à lui ſeul des diſgraces qu'il avoit eſſuyées au Théatre. Après la premiere repréſentation de *Xercès*, qui, comme nous l'avons dit, ne fut pas heureuſe, il avoit demandé aux Comédiens leurs rôles, & les avoit jetés au feu en leur préſence: *Je me ſuis trompé*, leur dit-il, *le Public m'a éclairé.*

Malgré le grand nombre de ſes ſuccès, il n'avoit pu obtenir, dans le temps le plus brillant de ſa gloire, une place à l'Académie Françoiſe; les cabales littéraires les plus oppoſées étoient réu-

nies contre lui, parce que les chefs & les ſuppôts de ces cabales voyoient dans Crébillon un homme qui menaçoit de les faire bientôt oublier tous par l'éclat de ſa renommée. Il faut convenir auſſi qu'il avoit un peu irrité par ſa faute l'amour-propre de ceux qui jouiſſoient alors, à tort ou à droit, de quelque réputation dans les Lettres; il s'étoit permis contre eux une ſatyre ingénieuſe & piquante, qu'il eut pourtant la modération ou la prudence de ne jamais faire imprimer; ſes Détracteurs y étoient déſignés d'une maniere plaiſante, par des noms d'animaux qui les caractériſoient avec une vérité aſſez frappante pour leur déplaire; l'un étoit la Taupe, l'autre le Singe, celui-là le Chameau, celui-ci le Renard. Ce fut la ſeule ſatyre que Crébillon ſe permit dans toute ſa vie; il faut la pardonner au premier mouvement d'un talent opprimé, qui éprouvant l'injuſtice, s'irrite d'abord contre elle, ſe venge un moment, ſe repent bientôt de cette foibleſſe, & n'oppoſe plus à ſes ennemis que le travail, les ſuccès & le ſilence. Crébillon étoit bien éloigné de donner ſur ce point aux Poëtes ſes Confreres un mauvais

exemple, dont par malheur ils n'ont pas beſoin ; il ne s'exprimoit jamais qu'avec le plus profond dédain ſur ces inſectes plus importuns que malfaiſans, dont la Littérature eſt inondée. Un jeune Poëte vint un jour lui faire la lecture d'une Satyre ; il l'écouta tranquillement, & quand la lecture fut achevée : *Jugez*, lui dit-il, *combien ce malheureux genre eſt facile & mépriſable, puiſqu'à votre âge vous y réuſſiſſez.*

Il n'eſt pas inutile de remarquer, comme un trait digne d'être conſervé dans l'hiſtoire des ſottiſes humaines, que les ennemis de Crébillon, ne pouvant articuler aucun fait contre ſa perſonne, alloient chercher dans ſes Pieces des preuves de la perverſité de ſon caractere. Il n'y avoit, ſelon eux, qu'une ame noire qui pût s'attacher de préférence aux ſujets qu'il avoit choiſis. *On m'a chargé*, dit-il dans la Préface d'Atrée, *de toutes les iniquités de ce Perſonnage, & on me regarde encore dans quelques endroits comme un homme avec qui il ne fait pas sûr de vivre.* Ce peu de mots ſuffiſoit pour rendre ſes ennemis ridicules, & le diſpenſoit d'honorer, comme il fit, d'une réponſe

ſérieuſe

ſérieuſe leur abſurde imputation ; ils avoient porté l'ineptie juſqu'à lui reprocher, comme des principes qu'il receloit au fond de ſon cœur, les maximes atroces qu'il avoit miſes dans la bouche de quelques ſcélérats, qu'apparemment on vouloit qu'il fît parler en hommes vertueux pour ſoutenir leur caractere. Le Cenſeur de *Sémiramis*, après s'être bien fait prier pour accorder ſon Approbation, crut faire un grand effort d'indulgence, en la donnant de la maniere ſuivante : *J'ai lu Sémiramis, & j'ai cru que la mort de cette Princeſſe, au défaut des remords, pouvoit faire* tolérer *l'impreſſion de cette Tragédie.* Il eſt vrai que cet Approbateur étoit un des Héros de la Satyre dont nous avons parlé il n'y a qu'un moment ; le ſcrupule vint en cette occaſion prêter ſa foible vengeance à l'amour-propre offenſé. Tels furent les moyens qu'employerent la haine & l'envie pour éloigner Crébillon ; & malheureuſement elles ne réuſſirent que trop bien à le réduire au ſilence qui les mettoit ſi fort à leur aiſe.

On ne devineroit pas aiſément quelle étoit ſa principale occupation dans ſa

ſolitude. Il imaginoit des ſujets de Romans, qu'il compoſoit enſuite de tête & ſans les écrire; car ſa mémoire étoit auſſi prodigieuſe, que ſa pareſſe étoit inſurmontable. Il avoit une grande paſſion pour ce genre d'Ouvrage; & même, preſque indifférent à toute autre lecture, il n'avoit guere lu que nos anciens Romans, ſur-tout ceux de La Calprenede, dont il ne parloit jamais qu'avec admiration, & dont il convenoit d'avoir tiré beaucoup de ſecours pour ſes Tragédies. Un jour qu'il étoit fort occupé d'un de ces Romans, dont la compoſition charmoit ſa retraite, quelqu'un entra bruſquement chez lui: *Ne me troublez point*, lui cria-t-il, *je ſuis dans un moment intéreſſant; je vais faire pendre un Miniſtre fripon, & chaſſer un Miniſtre imbécille.*

Il étoit comme oublié depuis long-temps, & preſque mort pour la Nation, lorſqu'on s'aviſa enfin de penſer qu'il exiſtoit, & de lui rendre juſtice. Il entra à l'Académie (1), & il obtint des graces de la Cour. Mais quelque bien

(1) Il y fut reçu le 27 Septembre 1731, à la place de M. de la Faye.

placées que fuſſent ces récompenſes, il ne faut pas ſe preſſer d'en faire honneur à l'équité de ſes Contemporains. Cette même haine, qui l'avoit fruſtré des diſtinctions littéraires dans le temps où il en étoit le plus digne, auroit alors voulu l'en accabler, ſi elle avoit pu, pour humilier un autre Ecrivain, dont la gloire méritoit depuis long-temps toute l'attention de l'envie. L'Auteur d'*Œdipe*, de *Brutus* & de *Zaïre*, avoit pris un eſſor effrayant pour ceux qui croyant alors tenir le ſceptre de la Littérature, n'étoient pas diſpoſés à le voir entre les mains d'un autre. Ils allérent chercher au fond de ſa retraite le vieux & délaiſſé Crébillon, qui muet & ſolitaire depuis trente années, ne pouvoit plus être redoutable pour eux, mais qu'ils ſe flattoient d'oppoſer, comme une eſpece de fantôme, à l'Ecrivain illuſtre par lequel ils ſe voyoient éclipſés; à-peu-près, ſi nous oſons comparer les petites choſes aux grandes, comme autrefois les Ligueurs allerent tirer un vieux Cardinal de l'obſcurité où il vivoit, pour lui donner le vain titre de Roi en régnant ſous ſon nom, & pour enlever la couronne au digne

Souverain qu'ils forcerent de la conquérir. Les Partiſans de Crébillon le proclamerent de même comme le vrai & ſeul héritier du ſceptre de Corneille & de Racine, & le placerent de leur autorité ſur le trône de ces deux Grands Hommes. Ils firent plus ; ils fixerent à ces trois Auteurs leur partage, & pour ainſi dire leur domaine Dramatique ; & comme le moyen le plus sûr d'accréditer une opinion auprès de la frivolité Françoiſe, eſt d'inventer quelque phraſe que tous les ſots puiſſent répéter en croyant dire quelque choſe, la cabale imagina & fit paſſer cette formule : *Corneille grand, Racine tendre, Crébillon tragique*, comme ſi Corneille & Racine n'avoient été Tragiques ni l'un ni l'autre. Il ne reſtoit plus de place pour un quatrieme, eût-il été *grand, tendre* & *tragique* tout-à-la-fois ; les juſtes admirateurs de M. de Voltaire trouvoient en lui ces trois qualités ; mais ils le diſoient tout bas & à petit bruit ; la faction contraire leur impoſoit ſilence, par le ton qu'elle donnoit alors à toutes les Sociétés ; & tel Ecrivain qui eût oſé, nous ne dirons pas préférer l'Auteur de *Mahomet* à celui

d'*Atrée*, mais ſeulement les placer ſur la même ligne, eût été sûr de ſe voir décrié par cette faction redoutable, & par les échos qu'elle avoit à ſes ordres. Ces Juges éclairés & ſuprêmes, auſſi pleins de confiance que s'ils euſſent été juſtes, ne ſe contenterent pas de faire revivre la gloire de Crébillon, & reverdir ſes anciens lauriers; ils voulurent qu'il y en ajoutât de nouveaux, pour flétrir, ainſi qu'ils l'eſpéroient, ceux de ſon Concurrent; & ils crurent, comme dans l'Enéïde, mettre un nouvel Entelle aux priſes avec un nouveau Darès. Ils preſſerent le Poëte reſſuſcité d'achever ſa Tragédie de *Catilina*, qu'il avoit commencée depuis trente ans, dont il avoit lu des morceaux à quelques amis, & dont on parloit comme d'une merveille Dramatique. Le Public, qui depuis ſi long-temps entendoit louer cette Piece, & ne la voyoit jamais, quoiqu'on la lui promît toujours, s'écrioit quelquefois avec Cicéron: *Juſqu'à quand abuſerez-vous de notre patience, Catilina?* Enfin, l'accueil que Crébillon recevoit de toutes parts, les ſollicitations de Paris & de Verſailles, les prieres de l'Académie, les ordres même du

Roi, tout le détermina à finir & à donner ſa Tragédie ; mais l'événement fit voir qu'il eût mieux fait de continuer à écouter ſa pareſſe, que de céder à ſes amis & à ſes prôneurs. Cette production, peu digne de l'Auteur de *Rhadamiſte*, & qui n'a jamais reparu depuis ſa nouveauté, eut cependant une ſorte de ſuccès momentané, ou plutôt un aſſez grand nombre de repréſentations ſans aucune eſtime ; elle fut redevable de cette indulgence à l'intérêt qu'on avoit ſu inſpirer au Public pour la vieilleſſe de l'Auteur, & ſur-tout à la Ligue nombreuſe & puiſſante, déchaînée contre celui qu'elle vouloit immoler. M. de Voltaire, ſans ſe rabaiſſer à vexer ſon rival par des ſatyres indignes de l'un & de l'autre, prit un moyen auſſi noble qu'efficace, pour mettre les vrais connoiſſeurs à portée de décider la querelle. Il entreprit de traiter la plupart des ſujets où Crébillon avoit échoué, & quelques-uns de ceux même où il avoit été le plus heureux. Il ne craignit point que le Public équitable lui reprochât d'avoir imité Sophocle, qui avec l'applaudiſſement des Athéniens oſa lutter contre le vieux

Eſchyle, & qui vit enſuite Euripide traiter avec ſuccès les mêmes ſujets que lui. Comme la vérité eſt la baſe de nos Eloges, & que notre premier devoir eſt d'être juſtes, pourquoi craindrions-nous d'avouer, dans l'Eloge même de Crébillon, que la nouvelle *Semiramis*, pleinement victorieuſe après les plus rudes attaques, eſt aujourd'hui regardée comme une de nos plus belles Tragédies; qu'*Oreſte*, long-temps déchiré par la Satyre, partage maintenant avec *Electre* les honneurs de la Scene, & lui enleve ceux de la lecture; qu'enfin *Catilina* a diſparu devant *Rome Sauvée*, qu'on croit entendre dans ce bel Ouvrage le même *Cicéron* qui tonnoit pour la Patrie dans la Tribune aux Harangues, & que *Céſar* s'y montre avec cette ſupériorité d'ame & de génie qui devoit bientôt lui ſoumettre les vainqueurs de l'Univers? Pourquoi craindrions-nous même d'être démentis par les Juges reſpectables qui nous écoutent, en fixant, d'après leur propre ſuffrage, le rang que ces deux Auteurs tragiques doivent obtenir, ou plutôt qu'ils ont déjà irrévocablement obtenu? N'eſt-ce pas en effet dans la

carriere Dramatique que les rangs ſont le plus nettement décidés, puiſque le Public, aſſemblé tous les jours au Théatre, y prononce ſes arrêts en corps, à haute voix, ſans équivoque & ſans appel? Celui des deux Ecrivains dont les Pieces ſont le plus ſouvent repréſentées, attirent le plus de Spectateurs, ont le plus de mouvement & d'effet, reçoivent le plus d'applaudiſſemens, & font couler le plus de larmes, celui-là eſt ſans contredit reſté maître du champ de bataille. La mort de l'un & de l'autre a fait taire l'amitié & la haine, & ne laiſſe plus parler que la juſtice; ce n'eſt ni dans des Sociétés, ni dans des Brochures qu'on peut apprendre à juger ces deux athletes, c'eſt dans la Salle du Spectacle que leur place eſt fixée pour jamais; & s'il pouvoit y avoir encore quelque conteſtation ſur ce ſujet, on peut la terminer en deux mots, *venez & voyez*. Sans inſiſter ſur ce parallele, nous aimons mieux, pour la gloire de Crébillon, & pour celle de ſon illuſtre vainqueur, rappeler aux Gens de Lettres un trait de M. de Voltaire, bien digne de leur être propoſé pour exemple. Dans ſon diſcours de réception à

l'Académie, il avoit bien mieux loué Crébillon que n'avoient fait tous ſes partiſans; c'étoit à Céſar qu'il appartenoit de célébrer dignement Pompée. » Le Théatre, avoit-il dit dans ce beau » Diſcours, eſt menacé, je l'avoue, » d'une chute prochaine; mais au moins » je vois parmi vous, Meſſieurs, ce gé- » nie qui m'a ſervi de maître quand » j'ai fait quelques pas dans la carriere; » je le regarde avec une ſatisfaction » mêlée de douleur, comme on voit » ſur les ruines de ſa Patrie un Héros » qui l'a défendue «. Nous ajouterons à ce bel éloge le trait honnête & ſage de Crébillon lui-même, qui demandé par M. de Voltaire pour Cenſeur de la Tragédie d'*Oreſte*, dit en la lui rendant : *J'ai été content du ſuccès de mon Electre, je ſouhaite que le frere vous faſſe autant d'honneur que la ſœur m'en a fait.* Tels étoient les vrais ſentimens réciproques de deux hommes qu'une cabale odieuſe cherchoit à déſunir ; elle n'auroit dû les approcher, pour emprunter ici une belle expreſſion de Boſſuet, qu'afin d'apprendre de l'un d'eux toute l'eſtime que méritoit l'autre. *Heureux les Arts*, a dit un Ancien, *ſi les Artiſtes ſeuls en*

jugeoient ! Celui qui a dit ce mot, oublioit toute l'injuſtice des petits intérêts & des paſſions ſecretes. Ces hommes ſi maladroitement empreſſés à déifier l'Auteur de Rhadamiſte pour écraſer celui de Zaïre, auroient bien fait de ſe rappeler & de s'appliquer les deux vers ſi connus de notre Fabuliſte Philoſophe :

Rien n'eſt ſi dangereux qu'un ignorant ami,
Mieux vaudroit un ſage ennemi ;

Ils auroient dû ſe ſouvenir, qu'il eſt dans le Temple de la Renommée littéraire des places marquées pour tous les talens, & tôt ou tard occupées par ceux qui méritent de les remplir ; que cette Renommée fait une juſtice, tantôt prompte, tantôt tardive, mais toujours infaillible & ſévere, des Protégés & des Protecteurs, des Auteurs & des Juges, des Eloges & des Satyres ; qu'enfin rien n'eſt plus contraire au véritable intérêt des Lettres, que de ſemer la diſcorde entre des hommes faits pour s'aimer, pour ſe ſoutenir, pour s'encourager mutuellement, pour ſe rendre par-là reſpectables à cette *populace* nombreuſe, de tous les états,

ennemie cachée de la gloire des talens, & dont la ſottiſe eſt ſi contente de les voir à ſon niveau, quand ils ont le malheur de ſe dégrader par leurs querelles.

Crébillon étoit ſi peu flatté de l'ardeur indiſcrette de ſes amis, qu'il s'oppoſoit même, autant qu'il le pouvoit, à tous les moyens qu'ils vouloient prendre pour lui aſſûrer des ſuccès. Un d'eux lui demandant des billets pour la premiere repréſentation de Catilina : *Vous ſavez bien*, lui dit-il, *que je ne veux pas qu'il y ait perſonne dans le Parterre qui ſe croie obligé à m'applaudir.....* *Auſſi*, lui répondit ſon ami, *ce n'eſt pas pour vous faire applaudir que je vous demande ces billets ; ſoyez sûr que ceux à qui je les donnerai ſeront les premiers à ſiffler la Piece, ſi elle le mérite. En ce cas-là*, répondit Crébillon, *vous en aurez.*

Nous n'avons dit qu'un mot de ſon entrée dans l'Académie. Son nom eſt trop diſtingué dans notre liſte, pour que nous paſſions légérement ſur cette réception. Elle fut d'ailleurs remarquable par une ſingularité qui n'avoit point encore eu d'exemple ; il fit ſon remercîment en Vers ; & cette nou-

veauté fut d'autant plus goûtée, que le Public étoit depuis long-temps fatigué de l'uniformité de ces Harangues. Cependant, soit timidité, soit paresse, le nouvel Académicien ne porta pas l'innovation aussi loin qu'il l'auroit pu, & que sa réputation, son âge & le vœu unanime de ses Auditeurs l'y autorisoient. Il conserva dans son Discours le fond, déjà si usé, de tous ceux dont nos Assemblées avoient tant de fois retenti, & ne fit que répéter en Vers, plus énergiques qu'élégans, les Complimens d'usage qu'on entendoit depuis si long-temps en prose. On a essayé depuis d'affranchir nos remercîmens Académiques des entraves que nos prédécesseurs y avoient mises, & des bornes étroites où ces Discours étoient circonscrits. M. de Voltaire, dont nous avons tant de fois parlé dans cet Eloge, & si bien fait pour donner en tout l'exemple, a le premier prononcé à sa Réception un Discours utile, un Discours intéressant sur les progrès de la Littérature & du goût; il a osé, avec le succès qu'il devoit en attendre, ce que les Despréaux & les Racines auroient dû oser il y a près d'un siecle;

& la plupart de ſes ſucceſſeurs ſe ſont fait un honneur & un devoir de l'imiter, en traitant des ſujets dont la Philoſophie & les Lettres puſſent tirer quelque avantage. Pour ôter à ces Diſcours le reſte de monotonie qu'on leur reproche, ayons enfin le courage de les délivrer des vieilles formules, à la grande ſatisfaction des Récipiendaires, & plus encore des Auditeurs & des Lecteurs. La juſte reconnoiſſance que nous devons aux anciens bienfaiteurs de cette Compagnie, eſt bien mieux gravée dans nos cœurs qu'elle ne peut être aujourd'hui exprimée dans nos Harangues; elle ne devroit plus être répétée à ce Public difficile & dédaigneux, que doit à la fin rebuter l'expreſſion trop rebattue des ſentimens les plus louables.

Une autre circonſtance du Diſcours de Crébillon, c'eſt qu'au moment où il prononça ce Vers:

Aucun fiel n'a jamais empoiſonné ma plume,

le Public, par des applaudiſſemens réitérés, confirma le témoignage qu'il ſe rendoit à lui-même. Car ce Public, qui voit avec quelque ſatisfaction déchirer les hommes célebres, leur ſait gré

de ne point répondre, parce qu'au plaisir secret qu'il a de les voir outragés sans repousser l'outrage, se joint la justice non moins secrete qu'il leur rend d'être au dessus de la Satyre : aussi, quand la Satyre est oubliée, ce qui ne manque pas d'arriver bientôt, il n'y a plus qu'une voix pour louer leur modération & leur silence ; on leur tient compte à la fois, & d'avoir connu leur force en se montrant insensibles aux injures, & de n'avoir voulu troubler ni le plaisir de ceux qui les disent, ni le plaisir de ceux qui s'en amusent.

Les faveurs de la Cour, dans le temps même où Crébillon en étoit comblé, n'avoient point énervé son ame. Jaloux de justifier ces faveurs par de nouveaux succès, il entreprit une Tragédie du *Triumvirat*, où il crut pouvoir transporter, avec quelques changemens légers, plusieurs morceaux de cette ancienne Tragédie de *Cromwel*, qui lui étoit si chere, & qu'il avoit étouffée malgré lui. Il osa, dans une Assemblée publique, lire à l'Académie quelques-uns de ces morceaux, dont la force, & sur-tout la hardiesse, frapperent vivement tout l'auditoire. L'effet fut si

général & si violent, que l'Auteur reçut ordre, non pas de supprimer cette Piece, comme celle de *Cromwel*, mais d'en adoucir les traits qui pouvoient alarmer la prudente circonspection du Gouvernement. Contrarié dans son travail, mais non rebuté, Crébillon affoiblit & gâta sa Piece par obéissance; mais il eut pourtant le courage de la finir, quoique son âge de plus de quatre-vingts ans lui permît & peut-être lui ordonnât le repos. Un grand intérêt l'excitoit d'ailleurs à terminer cet Ouvrage. Il avoit à cœur de réparer l'honneur de Cicéron, qu'il se reprochoit d'avoir dégradé dans sa Tragédie de *Catilina*, en le faisant trop petit & trop foible. La Piece fut jouée, mais non pas avec le succès de l'*Œdipe à Colone*, que le premier des Tragiques Grecs avoit composé à-peu-près au même âge; & Crébillon ne put pas dire avec Corneille:

Tel Sophocle à cent ans charmoit encore Athenes,
Tel bouillonnoit encor son vieux sang dans ses veines;

le moment de la faveur ou de l'indulgence étoit passé; on ne vit plus dans le *Triumvirat* que la vieillesse de l'Au-

teur ; les ſifflets reſpecterent ſa Tragédie, mais la foule n'y vint pas ; l'Ouvrage diſparut après quelques repréſentations, & l'Auteur ne penſa plus qu'à finir en paix le reſte de ſes jours.

Nous avons déjà dit que la mémoire de Crébillon étoit ſurprenante : elle le fut juſqu'à la fin de ſa vie. Il n'écrivoit jamais ſes Pieces qu'au moment où il falloit les faire repréſenter ; & déjà plus que ſeptuagénaire, il récita par cœur aux Comédiens ſa Tragédie de Catilina. Quand il diſoit quelque Scene à ſes amis, & qu'on faiſoit une critique qui lui paroiſſoit juſte, il réformoit l'endroit critiqué, & il oublioit totalement ſa premiere façon, pour ne ſe ſouvenir que de la derniere. Sa mémoire, aux ordres, pour ainſi dire, de ſon goût, ne conſervoit que ce qu'il croyoit devoir retenir. En général, il étoit bien plus docile aux critiques, que ne l'ont été tant d'Auteurs qui auroient eu ſi grand beſoin de l'être. Ayant récité dans une aſſemblée de Gens de Lettres une Tragédie qu'il venoit de faire, & les Auditeurs l'ayant trouvée mauvaiſe ; *il n'en ſera plus queſtion*, leur dit-il, *vous avez prononcé ſon arrêt* ;

& dès ce moment il oublia tout-à-fait l'Ouvrage.

Quoiqu'il eût dans l'esprit plus de force que de gaieté, il savoit plaisanter quelquefois. Dans le temps où il ne songeoit pas encore à finir son Catilina, dont il n'avoit fait que les deux premiers Actes, il tomba sérieusement malade; ces deux Actes lui furent demandés par son Médecin, qui désespéroit de le guérir, & qui craignoit apparemment pour ses honoraires. L'Auteur mourant lui répondit par ce Vers de *Rhadamiste*:

Ah! doit on hériter de ceux qu'on assassine?

Pendant qu'il achevoit ce Catilina si attendu, il en dit un jour une Scene entiere devant un jeune homme, qui lui en répéta sur le champ plusieurs tirades: *Monsieur*, lui dit Crébillon, *ne seriez-vous point le Chartreux qui a fait mes Pieces?* Il rioit ainsi tout le premier du bruit qu'avoient fait courir quelques mauvais Plaisans, qu'avoient daigné croire quelques imbécilles, & même que des gens d'esprit n'étoient pas fâchés de répéter; car il faut bien laisser le moins qu'on peut les bons Ouvrages à leurs Auteurs: on prétendoit

que les Tragédies de Crébillon avoient pour pere un Chartreux, de ſi noires productions n'ayant pu naître que dans la cellule d'un triſte & morne Solitaire; mais que le Moine étoit mort en travaillant au *Catilina*, & que cette mort fatale avoit entraîné la Piece dans la même tombe.

Dans les premieres années où Crébillon ſe livra au Théatre, il devint amoureux, & ſe maria ſans l'aveu de ſes parens. Son pere étoit déjà très-irrité, comme le Baliveau de la *Métromanie*, de ce que le jeune homme avoit préféré la gloire d'Ecrivain célebre à l'importance de Magiſtrat médiocre. Mais ſon fils lui parut tout-à-fait déshonoré, lorſqu'il le vit entrer dans une famille qui n'étoit ni opulente, ni noble, quoique d'ailleurs honnête & vertueuſe; il déshérita ce fils ingrat & rebelle. Cependant, quelques années après, la réputation brillante dont Crébillon commençoit à jouir, parvint aux oreilles de ce pere, juſqu'alors inexorable; l'amour-propre du vieillard ſe ſentit flatté; il commença à croire que ſon fils avoit pris en effet un parti très-ſage; il le rétablit dans ſes droits, &

la vanité répara les torts de la Nature. Crébillon, après la mort de ſon pere, alla recueillir la ſucceſſion très-modique qu'il lui avoit laiſſée ; mais grace à ſon incurie pour ſes intérêts, les frais de Juſtice dévorerent une partie de cette ſucceſſion, & le *ſyſtême* acheva le reſte. Il trouva des ſecours dans les bienfaits de quelques hommes opulens, dont l'amour-propre eut la prétention de l'enrichir ; mais bientôt ils ſe laſſerent de combler de biens un homme qui ne vouloit être ni leur complaiſant, ni leur protégé ; Crébillon redevint bientôt libre & pauvre ; & quoique dans le temps de ſon opulence paſſagere il eût aimé la dépenſe juſqu'aux ſuperfluités & aux fantaiſies, il n'eut aucune peine à ſe plier au genre de vie qu'exigeoit ſa nouvelle ſituation. Il paſſa ſans effort, comme autrefois Alcibiade, du luxe de la Perſe à l'auſtérité d'un Spartiate ; & (ce qu'Alcibiade ſans doute n'éprouvoit pas) il ſe trouva encore plus heureux dans le ſecond état, qu'il ne l'avoit été dans le premier.

Il avoit laiſſé un fils que la mort vient d'enlever aux Lettres, & qui, comme ſon pere, s'eſt rendu célebre par ſes

Ecrits, mais dans un genre très-opposé. Le pere avoit peint du coloris le plus noir, les crimes & la méchanceté des hommes; le fils, dans des Romans pleins d'esprit, & dictés par une connoissance profonde de tous les replis honteux du cœur humain, a tracé du pinceau le plus délicat & le plus vrai, les raffinemens, les nuances, & jusqu'aux graces de nos vices; cette légéreté séduisante qui rend les François ce qu'on appelle *aimables*, & ce qui ne signifie pas *dignes d'être aimés*; cette activité inquiete qui leur fait éprouver l'ennui jusqu'au sein du plaisir même; cette perversité de principes, déguisée & comme adoucie par le masque des bienséances; enfin, nos mœurs tout-à-la-fois corrompues & frivoles, où l'excès de la dépravation se joint à l'excès du ridicule.

Crébillon mourut le 17 Juin 1762, âgé de quatre-vingt-huit ans, après une maladie à laquelle il résista long-temps par un tempérament très-robuste; car il conserva toute sa force jusqu'à la derniere vieillesse, malgré le peu de soin qu'il avoit eu de la ménager, ou peut-être même à cause des rudes

épreuves qu'il lui avoit fait ſubir. Le Gouvernement, qui lui avoit accordé une protection ſi éclatante, voulut un moment lui faire élever un mauſolée (1); hommage qu'on n'avoit rendu ni à Corneille, ni à Racine, encore moins à Moliere, dont les Manes obtinrent à peine, comme l'on ſait, les honneurs funebres, & n'en furent même redevables qu'au grand Roi qui avoit fait jouer le Tartuffe; auguſte & digne Protecteur du Grand Homme vivant, & du Grand Homme qui n'étoit plus! Le mauſolée de Crébillon ſe réduiſit au projet, la mort du Poëte ayant bientôt

(1) Quelques perſonnes ayant paru douter de ce fait, nous leur répondrons par la Lettre ſuivante, dont nous avons ſous les yeux l'original, & qui fut écrite à M. Crébillon fils après la mort de ſon pere, par le Directeur général des Bâtimens. » Le Roi vient d'accorder, Monſieur, à » la mémoire de feu M. de Crébillon votre pere, » une marque bien ſignalée du cas que Sa Ma» jeſté a fait des rares talens de ce grand homme; » Elle m'a ordonné de faire faire un tombeau » dans l'Egliſe où il a été inhumé, qui tranſ» mette à la Poſtérité la plus reculée l'eſtime » particuliere dont l'honoroit ſon Roi. Je vous » apprends avec plaiſir ce glorieux événement » qui va lui donner une nouvelle vie. «

refroidi la chaleur factice & paſſagere que ſa vieilleſſe avoit vue naître. Si jamais le projet ſe réaliſe, l'Académie verra ce monument avec intérêt, & comme conſacré à la mémoire d'un de ſes plus illuſtres Membres, & comme le précurſeur *indubitable* d'un autre monument, plus précieux encore pour elle, que déjà les Etrangers demandent à la Nation, dont ils ſe préparent à lui donner bientôt l'exemple (1), & dont en ce moment, Meſſieurs, nous ne pouvons offrir à vos regards qu'une foible & douloureuſe image (2).

Oſerons-nous, en finiſſant cet Eloge, haſarder quelques réflexions, telles que nous les permettent nos foibles lumieres, ſur le caractere que Crébillon a donné à ſes Pieces, & ſur le parallele qu'on peut faire de cet Ecrivain avec nos principaux Poëtes Tragiques? Un

(1) L'Impératrice de Ruſſie, qui vient d'acheter la Bibliotheque de M. de Voltaire, ſe propoſe de la placer dans une eſpece de Panthéon uniquement deſtiné à cet objet, & d'y ériger un monument à ce Grand Homme.

(2) Le buſte de M. de Voltaire, donné à l'Académie par l'Auteur de ces Eloges, étoit expoſé aux yeux de l'aſſemblée.

de nos plus célebres Confreres, l'Auteur du beau Poëme des *Saiſons*, dans les notes pleines de goût & de Philoſophie qu'il a jointes à ſon excellent Ouvrage, a remarqué avec grande raiſon, quoi qu'en ait dit le bas-peuple des Critiques, que les deux illuſtres Fondateurs de la Tragédie parmi nous, ſembloient s'être plus attachés à peindre les Hommes que les Nations; que Racine n'en avoit peint qu'une ſeule, les Juifs, & Corneille que deux, les Romains & les Eſpagnols; que M. de Voltaire ſeul avoit peint tous les Peuples, Grecs, Romains, François, Eſpagnols, Américains, Chinois & Arabes. Crébillon n'offre le tableau d'aucune Nation particuliere; il ſemble s'être livré tout entier à tracer celui de l'homme, & à le tracer du côté qui n'eſt pas le plus beau ſans doute, mais qui eſt peut-être au Théatre un des plus frappans. Il a montré la perverſité humaine dans toute ſon atrocité; c'eſt un frere qui aſſaſſine le fils de ſon frere, & qui lui en fait boire le ſang; c'eſt un fils qui égorge ſa mere; c'eſt un pere qui tue ſon fils. L'Auteur a cru remplir par ce moyen un des deux grands objets que les Grecs

regardoient comme le but de la Tragédie, la *terreur;* il a même oſé porter cette terreur juſqu'au ſentiment le plus pénible, bien sûr, & preſque affligé, de reſter encore au deſſous des Tragiques Grecs, dont certains Ouvrages faiſoient, dit-on, avorter les femmes enceintes. Ce but général & unique des Pieces de Crébillon leur donne un ton de couleur ſombre, par lequel elles ſe reſſemblent toutes. Cette reſſemblance qu'on reproche à ſes Ouvrages, on la reproche auſſi, quoique dans un autre genre, à ceux de Racine; mais, ce me ſemble, avec beaucoup moins de juſtice. Car ſi ce Poëte admirable paroît quelquefois ſemblable à lui-même, c'eſt tout au plus dans ſes Perſonnages ſubalternes, dans ceux qui ſont ſur le ſecond plan du tableau, & nullement dans ſes premiers rôles, dans ceux qu'il préſente ſur le devant de la toile. Aricie, Junie, Atalide, peuvent avoir quelques traits communs; mais les caracteres d'Acomat, de Burrhus, d'Agrippine, de Mithridate, de Phédre, de Joad & d'Athalie, ont des traits auſſi différens que ſupérieurement tracés. Quoi qu'il en ſoit, ce défaut réel

ou

ou prétendu de Racine, n'eſt celui ni de Corneille, ni de l'Auteur de Zaïre; aucune des Tragédies de ces deux Grands Hommes n'a cet air de famille qu'il eſt ſi difficile à un Auteur d'éviter dans ſes productions. Au contraire, les Tragédies de Crébillon, déjà ſemblables entre elles par le genre du coloris, le ſont encore par les moyens que l'Auteur emploie pour produire des ſituations théatrales; les *reconnoiſſances* ſur-tout ſont un de ceux dont il fait le plus fréquent uſage; mais rendons-lui du moins la juſtice d'avouer qu'il en a fait l'uſage le plus heureux; la reconnoiſſance d'Atrée, celle d'Electre, & ſur-tout celle de Rhadamiſte, ſont du plus grand effet au Théatre, & en même temps auſſi différentes entre elles que des reconnoiſſances peuvent l'être. La multiplication de ce reſſort dramatique dans les Tragédies de Crébillon, & en même temps la maniere ſupérieure dont il l'a mis en œuvre, & les ſuccès conſtans qu'il en a recueillis, ont preſque abſolument fruſtré d'une ſi grande reſſource les Poëtes ſes ſucceſſeurs, dont la ſtérilité auroit été trop heureuſe d'y avoir recours, par la fa-

cilité que ce moyen leur préſente pour produire quelques effets momentanés. Concluons de ces obſervations, que ſi Crébillon eſt quelquefois noir juſqu'à l'horreur, il n'eſt pas du moins ce que tant d'autres ont été depuis, noir & froid; dernier degré de la médiocrité Dramatique, & la plus triſte preuve qu'un Poëte tragique puiſſe donner de la nullité de talent la plus incurable. On peut comparer les malheureuſes productions de cette eſpece, à ces jours affligeans de l'hiver, où un brouillard épais, joint à une gelée pénétrante, ſemble à la fois engourdir & contriſter tous les êtres vivans. Les Pieces de Crébillon reſſemblent au contraire à ces payſages d'une horreur majeſtueuſe, entremêlés de torrens & de rochers, où la Nature préſentant un front terrible nous occupe de penſées triſtes, mais grandes, dont le voyageur préfere l'impreſſion vive & profonde à l'inſipide ſpectacle d'un payſage orné, mais monotone. Tel eſt l'effet que les Tragédies de Crébillon produiſent, & qui n'eſt point détruit par les défauts reprochés à ſes Pieces, un amour quelquefois languiſſant & bourgeois, une expoſition

ſouvent froide & embrouillée, une marche compliquée & traînante dans les premiers Actes; défauts qui déparent auſſi quelques-unes des belles Pieces de Corneille, & qui pourtant ne l'empêcheront pas d'être immortel. Mais il eſt de plus un autre objet à conſidérer dans les Pieces de Théatre, pour fixer à tous égards le jugement qu'on en doit porter; la Critique, après les avoir jugées à la repréſentation, doit encore en apprécier le ſtyle: car c'eſt par le ſtyle ſeul qu'un Poëte, applaudi au Spectacle, réuſſit encore à la lecture; & c'eſt pour avoir trop négligé cet avantage, que tant d'Ecrivains Dramatiques n'ont eu qu'une exiſtence précaire & fugitive. Racine eſt à cet égard le modele de tous les Auteurs Tragiques, par le charme de ſon coloris & de ſon harmonie; par une correction ſévere, qui ne fait rien perdre à la verſification de ſon aimable facilité; par le mérite de la difficulté toujours vaincue, & dont la trace ne s'apperçoit jamais; par une propriété d'expreſſion, qu'on croiroit réſervée à l'exactitude de la Proſe; enfin par cette élégance continue, qui ne laiſſe voir ni enflure, ni négligence. La place que

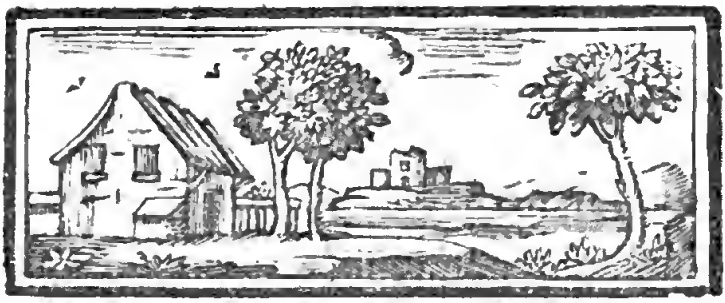
nous donnons ici à cet inimitable Ecrivain, eſt celle que M. de Voltaire même lui a tant de fois aſſignée. Nous ajouterons qu'il la lui diſpute ſouvent, par l'éclat & la richeſſe de ſon pinceau; par une ſenſibilité, qui ſans être celle de Racine, eſt auſſi vraie, & quelquefois plus pénétrante; par cette Philoſophie pleine d'ame & d'intérêt, qu'il a le premier fait paroître ſur la Scene avec tant d'avantage, & qu'il y fait parler avec tant d'éloquence; enfin par une poéſie qui ſemble toujours couler de ſource, & qui n'auroit beſoin que d'être partout également ſoignée, pour obtenir ou partager le prix de la verſification Dramatique. Corneille, ſi admirable par les traits ſublimes de ſes Pieces, par ces Vers de génie qui étonnoient Racine lui-même, ſupérieur peut-être à tout quand il eſt vraiment Corneille, ne l'eſt pas toujours, même dans ſes bons Ouvrages, & l'eſt trop peu dans les autres; il tombe & ſe précipite dès que le Dieu qui l'inſpire ſemble ſe repoſer & l'abandonner. Crébillon n'a guere que des Vers heureux, mais des Vers qu'on retient malgré ſoi, des Vers d'un caractere auſſi fier qu'original, des Vers

enfin qui n'appartiennent qu'à lui, & dont l'âpreté mâle exprime, pour ainſi dire, la phyſionomie de l'Auteur. Si les détails de la verſification ne ſouffrent pas chez lui l'examen rigoureux, ſi la lecture de ſes Pieces eſt *raboteuſe* & pénible, l'énergie de ſes caracteres, & le coloris vigoureux de ſes tableaux, produiront toujours un grand effet au Théatre, où ſon ſiecle ſemble lui avoir donné une place que la poſtérité lui conſervera, & où il ſera toujours nommé parmi nos meilleurs Poëtes Tragiques. Aſſûrons lui donc cette place honorable, en avouant qu'il en eſt encore de plus élevées; & appliquons ici les beaux Vers d'Horace ſur la ſuperiorité d'Homere, qui n'a point fait oublier les autres grands Poëtes;

Non ſi priores Mæonius tenet
Sedes Homerus, Pindaricæ latent,
Ceæque, & Alcæi minaces,
Steſichorique graves Camænæ.

Nous demanderons, en faveur de ceux qui n'entendroient pas ces Vers, la permiſſion aux Gens de Lettres, & ſurtout aux Poëtes, de les traduire en Vers François qui ne les vaudront pas:

Chantre divin d'Achille & d'Ilion,
Toi, dont la place au ſéjour d'Apollon
Sur un Trône éclatant eſt pour jamais fixée;
Pindare eſt à tes pieds aſſis ſur l'Hélicon,
Simonide plus bas regne au ſacré Vallon,
Et du fier Steſicore ou du terrible Alcée,
La Muſe après la tienne eſt encore encenſée.



ÉLOGE

DU PRÉSIDENT

ROSE,

Secrétaire du Cabinet du Roi (1).

QUOIQUE le Préſident Roſe ne ſoit pas au nombre des Académiciens qui ont illuſtré la Compagnie par leurs

(1) Cet Eloge a été lu à la Séance publique du 25 Août 1778. Comme le Préſident Roſe étoit peu connu d'une partie de l'Aſſemblée, l'Auteur fit précéder ſon Eloge par le Diſcours qu'on va lire. » Juſqu'ici, Meſſieurs, votre indulgence » m'a ſoutenu, & vos lumieres m'ont éclairé, » dans la compoſition des Eloges que j'ai ſou- » mis à votre cenſure. Tous ces Eloges ont eu » pour objet des hommes très-connus dans les » Lettres; permettez-moi de mettre un mo- » ment ſous vos yeux celui d'un Académicien,

Ouvrages ou par leur rang, c'eſt néanmoins un de ceux qui ont le plus de droit à ſon ſouvenir. Avant même que d'être reçu dans l'Académie, il lui avoit déjà rendu un ſervice ſignalé. Voici le fait, tel qu'il eſt raconté dans les Mémoires de *Charles Perrault*. Nous ne changeons rien à ce récit, dont nous croyons que la ſimplicité naïve ne déplaira pas à nos Lecteurs. » Le Roi » jouoit à la paume à Verſailles, & » après avoir fini ſa partie, *ſe faiſoit* » *frotter* au milieu de ſes Officiers & » de ſes Courtiſans, lorſque M. Roſe,

» dont il reſte à la vérité peu de ſouvenir, » mais dont la vie renferme quelques anec» dotes qui pourront vous intéreſſer. Le ton » que j'ai cru devoir prendre dans les Eloges » précédens, & que vous avez paru ne pas dé» ſapprouver, ne doit pas être le même, ſi » je ne me trompe, dans le morceau que vous » allez entendre. Mais puis-je me flatter d'avoir » ſaiſi la vraie maniere propre à mon ſujet? C'eſt » Meſſieurs, ſur quoi vous allez prononcer. » Comme cette lecture ſera courte, elle aura » pour moi le double avantage, & de m'obtenir » vos conſeils, & de ne pas vous ennuyer long» temps «.

Si le ton de cet Eloge eſt approuvé du Public, nous nous y conformerons dans ceux du même genre.

» Secrétaire du Cabinet, qui le vit *en*
» *bonne humeur, & diſpoſé à entendre*
» *raillerie*, lui dit ces paroles : *Sire*,
» *on ne peut pas diſconvenir que Votre*
» *Majeſté ne ſoit un très-grand Prince*,
» *très-bon, très-puiſſant & très-ſage*,
» *& que toutes choſes ne ſoient très-*
» *bien réglées dans ſon Royaume. Ce-*
» *pendant j'y vois régner un déſordre*
» *horrible, dont je ne puis m'empêcher*
» *d'avertir Votre Majeſté..... Quel eſt*
» *donc, Roſe*, dit le Roi, *cet horrible*
» *déſordre ? C'eſt, Sire*, reprit M. Roſe,
» *que je vois des Conſeillers, des Préſi-*
» *dens, & autres Gens de longue robe*,
» *dont la véritable Profeſſion n'eſt pas*
» *de haranguer, mais bien de rendre*
» *juſtice au tiers & au quart, venir vous*
» *faire des Harangues ſur vos conquêtes*,
» *tandis qu'on laiſſe muets, en ſi beau*
» *ſujet de parler, ceux qui ſont une*
» *Profeſſion particuliere de l'Eloquence.*
» *Le bon ordre ne voudroit-il pas que*
» *chacun fît ſon métier, & que MM. de*
» *l'Académie Françoiſe, chargés par*
» *leur inſtitution, de cultiver le précieux*
» *don de la parole, vinſſent vous rendre*
» *leurs devoirs en ces jours de cérémonie,*
» *où Votre Majeſté* veut bien écouter

» les applaudiſſemens & les cantiques
» de joie de ſes Peuples? .... *Je trouve,*
» *Roſe*, dit le Roi, *que vous avez rai-*
» *ſon ; il faut faire ceſſer un ſi grand*
» *ſcandale, & qu'à l'avenir l'Académie*
» *Françoiſe vienne me haranguer comme*
» *le Parlement & les autres Compagnies*
» *ſupérieures. Avertiſſez-en l'Académie,*
» *& je donnerai ordre qu'elle ſoit reçue*
» *comme elle le merite.* L'Académicien
» qui étoit alors Directeur, continue
» *Charles Perrault*, alla, ſuivi de toute
» la Compagnie en corps, haranguer
» le Roi à Saint-Germain, à la ſuite
» du Parlement, de la Chambre des
» Comptes & de la Cour des Aides.
» Elle fut reçue comme ces Compagnies.
» Le Grand-Maître des Cérémonies
» alla la prendre dans la ſalle des Am-
» baſſadeurs, où elle s'étoit aſſemblée,
» & la mena juſqu'à la chambre du
» Roi, où le Secrétaire d'Etat de la
» Maiſon du Roi la trouva, & la pré-
» ſenta à Sa Majeſté qui l'attendoit.
» La Harangue plut extrêmement, & le
» Roi *témoigna de la joie* d'avoir appelé
» l'Académie à cette cérémonie. Elle a
» continué depuis à s'acquitter de ce
» devoir dans toutes les occaſions qui
» ſe ſont préſentées «.

Cet honneur de haranguer le Roi comme les Cours Souveraines, eſt d'autant plus précieux à la Compagnie, qu'elle eſt la ſeule Académie qui en jouiſſe. Auſſi l'a-t-elle préféré à toutes les graces que les autres Corps Littéraires ont acceptées. Elle s'eſt contentée d'un ſimple droit de préſence très-modique, & n'eſt jamais plus ſatisfaite que lorſqu'un grand nombre d'Académiciens vient le partager (1). Colbert, qui a inſtitué ce droit, vouloit le rendre beaucoup plus conſidérable; le Préſident Roſe, n'étant pas encore Membre de la Compagnie, & par conſéquent très-excuſable d'ignorer l'eſprit dont elle étoit animée, appuyoit auprès du Roi, par un mouvement de zele, les vues libérales du Miniſtre. L'Académie s'y oppoſa; elle penſa, dit encore *Charles Perrault*, » que cette rétribution, devenue » plus forte, pourroit être regardée » comme une eſpece de bénéfice, que

(1) C'eſt par ce motif que l'Académie a demandé il y a quelques années des [illegible]ce, qu'elle n'avoit pas auparavant, & qu'elle a obtenues. L'abſence d'un grand nombre d'Académiciens pendant les mois de Septembre & d'Octobre, rendoit les Aſſemblées trop peu nombreuſes.

» les Grands de la Cour feroient avoir » à leurs Aumôniers, aux Précepteurs » de leurs enfans, & même à leurs » Valets-de-chambre « ; & l'Académie, comme bien d'autres Républiques plus conſidérables, ſe ſeroit perdue par les richeſſes. *Egalité*, *déſintéreſſement* & *liberté*, ces trois mots ſont écrits dans le cœur de tous les Gens de Lettres qui la compoſent, & de tous ceux qui ſont dignes d'y aſpirer. Ce ſont ces ſentimens ſi nobles que Fontenelle exprimoit dans une Harangue qu'il fit à un Miniſtre des Finances à la tête de la Compagnie: » Vous ne recevrez point, lui dit-il, » de compliment plus déſintéreſſé que » celui de l'Académie Françoiſe; s'il » nous arrive de demander des graces, » nous n'en demandons que de ſi lé- » geres & de ſi anciennes, que nous ne » courons preſque pas le riſque d'un » refus «. Utile avertiſſement pour nous, de n'en jamais deſirer de plus grandes.

Le Préſident Roſe, qui avoit rendu à l'Académie le ſervice important dont nous avons parlé, en reçut de la Compagnie même la récompenſe la plus flatteuſe. Elle le nomma le 12 Décembre

1675, à la place de *Conrart*, qui en étoit, comme lui, un des Bienfaiteurs, puiſque ſa maiſon en avoit été le berceau. Cependant l'Académie, en adoptant le Préſident Roſe, ne fit pas ſeulement une acte de reconnoiſſance: elle fit encore un bon choix; & notre Académicien le prouva par l'éloquence & la dignité avec laquelle il harangua pluſieurs fois le Roi à la tête de la Compagnie. Il étoit bien juſte qu'elle eût ſouvent la ſatisfaction de voir cet honneur déféré par le ſort à celui qui l'avoit obtenu pour elle.

Habitant de la Cour, le Préſident Roſe devoit en connoître l'eſprit & le ſtyle. On l'a pourtant accuſé, à la vérité ſans aucune preuve, d'avoir écrit au nom du Roi, comme Secrétaire du Cabinet, une lettre peu convenable. Elle étoit adreſſée au Duc de la Rochefoucault, que le Roi avoit fait Grand' Maître de ſa Garde-Robe. » *Je me* » *réjouis comme votre ami*, lui diſoit le » Roi, *du préſent que je vous ai fait* » *comme votre Maître* «. Des perſonnes qui avoient approché Loui XIV, & que nous avons connues, nous ont paru perſuadées qu'il avoit lui-même dicté

cette lettre. Il croyoit ſans doute compenſer avec uſure par la qualité d'*Ami*, qu'il vouloit bien prendre avec un Sujet Grand Seigneur, celle de *Maître*, dont il le faiſoit ſouvenir; & les Courtiſans de ce Prince étoient d'ailleurs pénétrés pour lui d'un ſentiment de vénération ſi profonde, que de pareilles expreſſions ne pouvoient les offenſer de ſa part : ils devoient être bien plus flattés de ſe croire les *Amis* de leur Souverain, qu'humiliés de s'entendre rappeler une dépendance dont ils ſe trouvoient honorés; & la vanité étoit en eux plus chatouilleuſe que l'orgueil. Loin que le Préſident Roſe mérite le reproche d'avoir compoſé cette lettre, on aſſûre qu'il perſuada au Roi de ne la pas envoyer; mais il s'y prit, dit-on, avec la plus heureuſe adreſſe. Il n'eut garde de faire ſentir au *Maître*, que ſon *amitié* n'avoit pas eu le tact aſſez délicat, ni la main aſſez légere; il ſut au contraire le flatter habilement & ſans affectation, en lui demandant *par forme de doute*, ſi dans ce compliment, *d'ailleurs plein de bonté*, il n'y avoit pas trop d'eſprit & de fineſſe, & ſi la Majeſté du Trône n'exigeoit pas

un tour plus grave & plus ſimple. Le Roi approuva cet avis, & ſupprima, par un principe de bon goût, la lettre que peut-être il auroit dû ſupprimer par un autre motif.

Ce Courtiſan fin & délié, qui par ſon caractere ſouple & ſon eſprit aimable, plaiſoit beaucoup à Louis XIV, n'uſa jamais de ſa faveur que pour obliger tous ceux qui en avoient beſoin. Il ſavoit ſur-tout, ce qu'on ne ſait guere à la Cour, défendre ſes amis accuſés & abſens; mais il joignoit au courage de les défendre, l'art néceſſaire pour ne ſe point compromettre, & il en donna la preuve dans une occaſion délicate. Voici de quelle maniere M. l'Abbé d'Olivet, dans une lettre à M. le Préſident Bouhier, raconte cette anecdote curieuſe.

» Vittorio Siri, que vous connoiſſez » par ſon *Mercurio* & par ſes *Memorie* » *recondite*, demeuroit ſur la fin de » ſes jours à Chaillot, où il vivoit d'une » penſion conſidérable que le Cardinal » Mazarin lui avoit fait donner. Sa » maiſon étoit le rendez-vous des Po- » litiques, & ſur-tout des Miniſtres » Etrangers, qui ne manquoient guere

» de s'arrêter chez lui au retour de
» Verſailles, les jours qu'ils y alloient
» pour leur audience. Un jour, plu-
» ſieurs de ces Miniſtres s'y trouvant
» aſſemblés, l'un d'eux mit la conver-
» ſation ſur la campagne de Flandre,
» dont il paroiſſoit renvoyer toute la
» gloire à M. de Louvois. Vittorio, qui
» haïſſoit ce Miniſtre, interrompit
» l'éloge; & avec ſon jargon, qui n'étoit
» ni Italien, ni François, *Monſu*, lui
» dit-il, *vous nous faites ici de votre*
» *Monſu Louvet, il piu Grand Homme*
» *qui ſoit dans l'Europe; contentez-vous*
» *de nous le donner per il piu grand*
» *Commis, & ſi vous y ajoutez quelque*
» *choſe, per il piu grand brutal.* Vous
» jugez bien, Monſieur, que dès le
» lendemain M. de Louvois fut inſtruit,
» & ne manqua pas de ſe plaindre au
» Roi. Ce grand Prince, qui eut tou-
» jours pour maxime, que s'attaquer
» à ceux qu'il honoroit de ſa confiance,
» c'étoit lui manquer de reſpect à lui-
» même, répondit qu'il châtieroit l'in-
» ſolence de l'Abbé Siri. Roſe, dont
» le Roi ſe ſervoit pour écrire ſes lettres
» particulieres, étoit en ce moment dans
» le cabinet de Sa Majeſté; il entendit

» ce qui ſe diſoit. Quand le Miniſtre
» ſe fut retiré, il ſupplie le Roi de
» vouloir bien ſuſpendre ſa juſte colere
» juſqu'au ſoir : il va promptement à
» Chaillot ; il ſe met au fait ; il revient
» au coucher du Roi, & lui ayant
» demandé un moment d'audience,
» *Sire*, lui dit-il, *le fait eſt à-peu-près*
» *tel qu'on l'a rendu à Votre Majeſté.*
« *Vous ſavez que mon ami Siri a une*
» *méchante langue, & ſe met en colere*
» *aiſément ; mais il devient fou & furieux*
» *lorſqu'il croit qu'on bleſſe la gloire de*
» *Votre Majeſté. On s'eſt aviſé, en*
» *préſence de tous les Etrangers qui*
» *étoient chez lui, de louer M. de Lou-*
» *vois, comme ſi la campagne n'avoit*
» *roulé que ſur ce Miniſtre. On l'a voulu*
» *faire admirer à tous ces Etrangers,*
» *comme le plus Grand Homme de l'Eu-*
» *rope. Alors la tête a tourné à mon*
» *pauvre ami ; il a dit que M. de Louvois*
» *pouvoit être un grand Commis, & rien*
» *autre choſe ; qu'il étoit aiſé de réuſſir*
» *dans ſon métier, lorſqu'avec tout l'ar-*
» *gent du Royaume, on n'avoit qu'à*
» *exécuter des projets auſſi ſagement*
» *formés, & des ordres auſſi prudemment*
» *donnés que ceux de Votre Majeſté.....*

» Ah ! il eſt ſi âgé, dit le Roi, qu'il » ne faut pas lui faire de la peine «. Notre Courtiſan Philoſophe (ſi ces deux mots peuvent aller enſemble) aimoit à raconter cette hiſtoire, que M. l'Abbé d'Olivet termine en y appliquant l'exclamation de Perrin Dandin dans les *Plaideurs* :

Ce que c'eſt qu'à propos toucher la paſſion !

Nous dirons avec plus de gravité, & ſurtout de juſtice, qu'on doit pardonner ces petites foibleſſes de l'amour-propre à un Prince que la flatterie attaquoit, pour ainſi dire, de toutes parts, & qui eſt bien excuſable de n'avoir pu s'en défendre. Que ceux qui voudroient le juger là-deſſus avec rigueur, ſe mettent un moment à ſa place, & conviennent de bonne foi qu'ils n'auroient pas été moins foibles que lui. Bien convaincus de l'indulgence qu'il mérite ſur ce ſujet, nous nous permettrons d'ajouter à l'anecdote précédente, ce que le Préſident Roſe y ajoutoit en la racontant ; que de tous les éloges qui ne ceſſerent pendant cinquante années de pleuvoir ſur Louis XIV, aucun ne l'avoit flatté davantage que celui qu'il

reçut de Madame Deshoulieres, dans une Ode ſur la priſe de Mons, où célébrant cette conquête & M. de Louvois, elle diſoit en aſſez mauvais Vers:

Utile & glorieux ouvrage
De ce Miniſtre actif, infatigable, ſage,
Que le plus grand des Rois de ſa main a formé,
Que ni difficulté ni péril ne rebute,
Et qui, ſoit qu'il conſeille, ou bien qu'il exécute,
De l'eſprit de Louis eſt toujours animé.

C'étoit en effet, comme l'on ſait, la prétention du Monarque, que d'avoir *formé Louvois*; & le Pr. Roſe, qui avoit vu de près Louis XIV, dans tous les ſens poſſibles de ce mot, avouoit à l'oreille de ſes amis, que le Roi lui avoit toujours paru perſuadé des obligations qu'un ſi célebre Diſciple avoit à ſes lumieres. Il eſt vrai que ce Maître, ſi utile à *Louvois*, ne fut pas auſſi heureux à former *Chamillard*: mais ce qui peut en quelque ſorte excuſer le Prince, c'eſt qu'il s'étoit donné, par ſes propres lumieres, le Miniſtre habile, & qu'il ſe laiſſa donner par d'autres le Miniſtre incapable; il avoit choiſi Louvois, & ne fit que nommer Chamillard. Encore une fois, pardonnons à un Monarque ſi

long-temps heureux, d'avoir eu quelque prévention en ſa faveur. Souvenons-nous que les Souverains ſont hommes, & qu'un Souverain puiſſant, long-temps accablé d'éloges, doit être plus homme qu'un autre.

Aimé du Roi, conſidéré à la Cour, & plein d'amour pour les Lettres, on ne ſera point étonné que le Préſident Roſe ait été en liaiſon intime avec les Ecrivains les plus célebres de ſon temps. Il étoit ſur-tout fort ami de Moliere, avec lequel il eut pourtant une querelle aſſez plaiſante. Dans le *Médecin malgré lui*, Sganarelle, comme tout le monde ſait, chante un couplet à ſa bouteille; le Préſident Roſe ſe trouvant avec Moliere dans une compagnie nombreuſe, l'accuſa, d'un air fort ſérieux, d'avoir été plagiaire en s'appropriant cette Chanſon, & de n'en avoir pas fait honneur à qui elle appartenoit. Moliere ſoutint qu'elle étoit de lui; Roſe repliqua qu'elle étoit traduite d'un Epigramme latine, imitée même de l'Anthologie grecque; Moliere le défia de produire cette Epigramme; Roſe la lui dit ſur le champ, telle qu'il l'avoit

faite (1). La latinité avoit assez le goût antique pour en imposer aux plus fins Connoisseurs en ce genre; Ménage & la Monnoie y eussent été trompés; aussi Moliere resta confondu; & son ami, après avoir joui un moment de son embarras, s'avoua enfin pour l'Auteur de la Chanson.

Notre Académicien portoit quelquefois ce genre de gaieté, dans les objets qui pouvoient l'intéresser le plus, & savoit même l'y porter assez à propos pour en tirer avantage. Il avoit marié sa fille à un grave Magistrat, qui venoit quelquefois lui faire de longues plaintes de l'humeur frivole & dépensiere de sa femme. Ennuyé de ces remontrances

---

(1) Voici le Couplet & la Traduction.

Qu'ils sont doux,	*Quam dulces,*
Bouteille jolie,	*Amphora amæna,*
Qu'ils sont doux	*Quam dulces*
Vos petits glougloux !	*Sunt tuæ voces !*
Mais mon sort seroit bien des jaloux,	*Dum fundis merum in calices,*
Si vous étiez toujours rempli;	*Utinam semper esset plena !*
Ah ! Bouteille ma mie,	*Ah ! cara mia Lagena,*
Pourquoi vous vuidez-vous ?	*Vacua cur jaces ?*

faſtidieuſes, le Préſident Roſe dit un jour à ſon Gendre : *Aſſûrez bien ma fille, que ſi elle vous donne encore ſujet de vous plaindre, elle ſera déshéritée.* Depuis ce moment, le mari ne ſe plaignit plus.

Il mourut le 6 Janvier 1701, âgé de quatre-vingt-dix ans. L'accès que ſa place lui donnoit auprès du Roi, lui étoit ſur-tout agréable par les moyens qu'il lui fourniſſoit d'obliger ſes Confreres, & d'inſpirer pour eux au Monarque de juſtes ſentimens de bienveillance & d'eſtime ; éloge que ſes pareils n'ont pas toujours mérité. On peut lui reprocher cependant d'avoir, par amitié pour Deſpréaux & Racine, retardé l'entrée de Fontenelle à l'Académie Françoiſe. On trouve là-deſſus un paſſage curieux dans une lettre aſſez peu connue, où Racine écrit à Deſpréaux (1) : » Je ſuis comme vous tout *conſolé* de » la réception de Fontenelle. M. Roſe » eſt fâché, dit-il, de voir l'Académie » aller de *mal en pis* «. Cet homme,

(1) Cette lettre eſt écrite du camp devant Mons le 3 Avril 1691. On peut la voir dans le Recueil des lettres de Racine, publiées par ſon fils.

qui devoit faire aller l'Académie de *mal en pis*, occupe aujourd'hui dans notre liſte une place que le Préſident Roſe, quoiqu'eſtimable d'ailleurs, ſeroit très-heureux de partager. On peut dire cependant, à la décharge de notre Académicien, mais non pas de ſon Conſeil, que dévoué, comme il l'étoit, aux opinions des deux Ecrivains illuſtres qui étoient alors les oracles de la littérature, il étoit bien difficile que dans cette occaſion il ne fût pas injuſte ſans le vouloir & ſans le croire. Fontenelle racontoit qu'il avoit eſſuyé, grace au Pr. Roſe & à ſes amis, quatre refus ſucceſſifs, quoiqu'il eût pour Concurrens des hommes peu dignes de lui être préférés. *Je l'ai ſouvent dit*, ajoutoit-il, *à des Candidats qui ſe plaignoient d'avoir été pluſieurs fois éconduits; mais j'ai eu beau me citer pour exemple, je n'ai jamais conſolé perſonne.*

DIALOGUE

DIALOGUE

ENTRE

DESCARTES

ET

CHRISTINE

REINE DE SUEDE,

AUX CHAMPS ÉLYSÉES (1).

CHRISTINE.

AH ! vous voilà, mon cher Descartes ? Que je ſuis ravie de vous revoir après une ſi longue abſence !

(1) Ce Dialogue a été lu à l'Académie Françoiſe le Jeudi 7 Mars 1771, en préſence de S. M. le Roi de Suede. L'Eloge qu'on y trouvera de feu M. de Voltaire, & la Note que nous y avons jointe à l'honneur de ce Grand Homme, nous ont fait penſer que ce Morceau ne paroîtroit pas déplacé à la ſuite des Eloges qu'on vient de lire.

DESCARTES.

Depuis près d'un ſiecle que nous ſommes ici tous deux, il n'a tenu qu'à vous de m'y retrouver beaucoup plutôt. Mais je ne ſuis pas ſurpris que vous m'ayez laiſſé à l'écart. Vous ſavez que ſur la terre même, les Princes & les Philoſophes ne vivent pas beaucoup enſemble ; s'ils ſe recherchent quelquefois, c'eſt par le ſentiment paſſager d'un beſoin réciproque, les Princes pour s'inſtruire, les Philoſophes pour être protégés, les uns & les autres pour être célebres ; car chez les Rois, & même chez les Sages, la vanité ſe tait rarement. Mais quand une fois on eſt arrivé dans le triſte & paiſible ſéjour où nous ſommes, Rois & Philoſophes n'ont plus rien à prétendre, à eſpérer, ni à craindre les uns des autres ; ils ſe tiennent donc chacun de leur côté ; cela eſt dans l'ordre.

CHRISTINE.

Quelque froideur que vous me faſſiez paroître, & quelque indifférence que vous me reprochiez à votre égard, j'ai toujours conſervé pour vous des ſen-

timens de reconnoiſſance & d'eſtime; & ces ſentimens viennent d'être réveillés par des nouvelles que j'ai à vous apprendre, & qui pourront vous intéreſſer.

DESCARTES.

Des nouvelles qui m'intéreſſeront! Cela ſera difficile. Depuis que je ſuis ici, j'ai ſouvent entendu les morts converſer entre eux; ils débitoient ce qui s'eſt paſſé ſur la terre depuis que je l'ai quittée; j'ai tant appris de ſottiſes que je ſuis dégoûté de nouvelles. D'ailleurs comment voulez-vous que je me ſoucie de ce qui ſe paſſe là haut depuis que je n'y ſuis plus? J'y prenois bien peu de part quand j'y étois. C'étoit pourtant une grande époque, celle de la fameuſe guerre de trente ans, & des célebres négociations qui l'ont ſuivie; on faiſoit alors les plus grandes & les plus belles actions; on s'égorgeoit & on ſe trompoit d'un bout de l'Europe à l'autre; c'étoit, à ce qu'on dit, le temps des grands Princes, des grands Généraux & des grands Miniſtres; je ne prenois part ni à leurs illuſtres maſſacres, ni à leurs

auguſtes ſecrets, & je méditois paiſible-ment dans ma ſolitude.

CHRISTINE.

Vous n'en faiſiez pas mieux ; un Sage comme vous auroit pu être beaucoup plus utile au monde. Au lieu d'être enfermé dans votre *poêle* au fond de la Nord-Hollande, occupé de Géométrie, de Phyſique, & quelquefois, ſoit dit entre nous, d'une Métaphyſique aſſez creuſe, vous auriez bien mieux fait d'aller dans les Armées & dans les Cours, & d'y perſuader aux hommes d'y vivre en paix.

DESCARTES.

J'y aurois vraiment été bien reçu! Perſuader aux hommes de ne pas s'égorger, ſur-tout quand ils ne ſavent pas pourquoi ils s'égorgent! Quand on eſt réduit à prouver des choſes ſi claires, c'eſt perdre ſa peine que de l'entreprendre. Je me ſouviens de ce qui arriva, pendant la guerre de Veſpaſien & de Vitellius, à un certain Philoſophe dont parle Tacite ; il s'avança entre les deux armées, qui étoient en préſence,

& voulut, par une belle déclamation contre la guerre, leur perſuader de mettre bas les armes, & de s'en aller chacune de leur côté. Le Philoſophe fut baffoué & roué de coups, & on ſe battit mieux que jamais.

CHRISTINE.

On aſſûre que vous ſeriez aujourd'hui plus content de l'eſpece humaine. Tous les morts qui viennent ici depuis quelque temps, & les Philoſophes même qui nous arrivent, conviennent que les eſprits s'éclairent, & que la raiſon fait des progrès.

DESCARTES.

Si elle en fait, c'eſt, je crois, bien inſenſiblement. Il eſt inconcevable avec quelle lenteur les Nations en corps cheminent vers le bien & vers le vrai. Jettez les yeux ſur l'Hiſtoire du Monde, depuis la deſtruction de l'Empire Romain juſqu'à la renaiſſance des Lettres en Europe; vous ſerez effrayée du degré d'abrutiſſement où le genre humain a langui pendant douze ſiecles.

CHRISTINE.

Les Peuples cheminent lentement, il eſt vrai ; mais enfin ils cheminent, & ils arrivent tôt ou tard. La raiſon peut ſe comparer à une montre ; on ne voit point marcher l'aiguille, elle marche cependant, & ce n'eſt qu'au bout de quelque temps qu'on s'apperçoit du chemin qu'elle a fait ; elle s'arrête à la vérité quelquefois, mais il y a toujours au dedans de la montre un reſſort qu'il ſuffit de mettre en action pour donner du mouvement à l'aiguille.

DESCARTES.

A la bonne heure ; tout ce que je ſais, c'eſt que de mon temps l'aiguille n'alloit guere ; le reſſort même, s'il y en avoit un, étoit ſi relâché que je l'ai cru détruit pour jamais, tant j'ai eſſuyé de contradictions & de traverſes pour avoir voulu enſeigner aux hommes quelques vérités de pure ſpéculation, & qui ne pouvoient troubler la paix des Etats.

CHRISTINE.

Ce temps de dégoût & de diſgrace eſt paſſé pour vous ; on vous rend enfin

juſtice ; on vous rend même les honneurs qui vous ſont dûs.

DESCARTES.

On m'a tourmenté pendant que je pouvois y être ſenſible ; on me rend des honneurs quand ils ne peuvent plus me toucher ; la perſécution a été pour ma perſonne, & les hommages ſont pour mes Manes. Il faut avouer que tout cela eſt arrangé le mieux du monde pour ma plus grande ſatisfaction.

CHRISTINE.

Heureuſement pour l'honneur du genre humain, on ne traite pas toujours avec la même injuſtice les hommes dont les talens illuſtrent leur Patrie. Je viens d'apprendre qu'en France même, & dans le moment où je vous parle, une Société conſidérable de Gens de Lettres éleve une Statue au plus célebre Ecrivain de la Nation (1) ; on ajoute, que des perſonnes reſpectables par leur rang & par leurs lumieres, tant en France que dans les Pays Etrangers,

(1) Voyez la note à la fin de ce Dialogue.

ſont à cette louable entrepriſe l'honneur d'y concourir.

DESCARTES.

Cela eſt vrai ; mais ſavez-vous ce que j'apprends de mon côté ? On dit qu'il ſe trouve en même temps des hommes qui voudroient bien décrier cet acte de patriotiſme, par une raiſon qu'ils n'oſent à la vérité dire tout haut ; c'eſt que l'homme de génie qui eſt l'objet de ce monument, aura la ſatisfaction de le voir & d'en jouir. Ces diſpenſateurs équitables de la gloire demandent pourquoi on n'érige pas plutôt des Statues à Corneille, à Racine & à Moliere ; & ils le demandent, parce que Corneille, Racine & Moliere ſont morts ; ils n'auroient eu garde de faire la queſtion du vivant de ces Grands Hommes, dont le premier eſt mort pauvre, le ſecond dans la diſgrace, & le troiſieme preſque ſans ſépulture.

CHRISTINE.

On pourroit, ce me ſemble, repréſenter l'Envie, égorgeant d'une main un Génie vivant, & de l'autre offrant de l'encens à un Génie qui n'eſt plus. Mais

laiſſons-là ces hommes ſi zélés pour honorer le mérite, à condition qu'il n'en ſaura rien ; & ne parlons que de ce qui vous concerne. Si l'on a eu le tort de vous avoir oublié long-temps, il ſemble qu'on veuille aujourd'hui réparer cet oubli d'une maniere éclatante. Savez-vous qu'on vous éleve actuellement un Mauſolée ?

DESCARTES.

Un Mauſolée, à moi ! La France me fait beaucoup d'honneur : mais il me ſemble que ſi elle m'en jugeoit digne, elle auroit pu ne pas attendre cent vingt ans après ma mort.

CHRISTINE.

Vous faites vous-même bien de l'honneur à la France, mon cher Philoſophe, en croyant que c'eſt elle qui penſe à vous élever un monument. Elle y ſongera bientôt ſans doute, & il s'en offre une belle occaſion; car on reconſtruit actuellement avec la plus grande magnificence l'Egliſe où vos cendres ont été apportées (1), &

(1) Sainte Génevieve.

il me ſemble qu'un monument à l'honneur de Deſcartes décoreroit bien autant cette Egliſe, que de belles orgues ou une belle ſonnerie (1). Mais en attendant, on vous érige un Mauſolée à Stockolm, dans le pays où vous avez été mourir (2). C'eſt à un jeune Prince, qui regne aujourd'hui ſur la Suede, que vous avez cette obligation. Je n'ai point eu, comme vous ſavez, l'ambition de me donner un héritier; mais que j'aurois été empreſſée d'en avoir, ſi j'avois pu eſpérer que le Ciel m'accordât un tel Prince pour fils! Je m'intéreſſe vivement à lui par tout ce que j'entends

(1) M. le Comte d'Angiviller, Directeur général des Bâtimens, a tâché d'acquitter la dette de la France, par la Statue en pied qu'il a fait faire à Deſcartes, & qu'on a vue en 1777 au Sallon du Louvre. Mais on cherchera toujours à Sainte Génevieve le Mauſolée de ce Philoſophe, comme on cherchera à Saint Etienne-du-Mont ceux de Racine & de Paſcal, à Saint Roch celui de Pierre Corneille, à Saint-Euſtache celui de la Fontaine, & dans vingt autres Egliſes celui de tant d'autres hommes chers aux Lettres & à la Patrie.

(2) Ce Mauſolée a été en effet érigé dans l'Egliſe de S. Olof à Stockolm, par ordre du Roi de Suede.

dire de ſes lumieres, de ſes connoiſſances, de ſa modeſtie, ou plutôt, & ce qui vaut bien mieux encore, de ſa ſimplicité; car la modeſtie eſt quelquefois hypocrite, & la ſimplicité ne l'eſt jamais.

DESCARTES.

Je ne puis pas dire que je voudrois voir ici ce Prince pour le remercier. J'eſpere même, pour le bonheur de la Suede, qu'il ne viendra nous trouver de long-temps. Mais je voudrois du moins que ma Nation m'acquittât un peu envers lui. Je ſais qu'elle eſt légere & frivole; mais au fond elle eſt ſenſible & honnête : & ſi elle n'a rien fait pour moi, ce ſera m'en dédommager en quelque ſorte, que de ſe montrer reconnoiſſante des honneurs que les Etrangers me rendent. Je n'ai ni la vanité d'être ébloui de ces honneurs, ni l'orgueil de les dédaigner; une ombre a le bonheur ou le malheur de voir les choſes comme elles ſont. Mais quand je n'aurois rendu d'autre ſervice aux Philoſophes, que d'ouvrir la carriere d'où ils tirent les matériaux du grand édifice de la raiſon, j'aurois, ce me ſemble,

quelque droit au ſouvenir de la poſtérité.

CHRISTINE.

Quant à moi, je partage bien vivement les obligations que vous & la France avez en ce moment à la Suede : car le Mauſolée qu'on vous y éleve eſt une dette que j'avois un peu contractée envers vous.

DESCARTES.

Il eſt vrai, ſoit dit ſans vous en faire de reproche, qu'après avoir aſſez bien traité ma perſonne, vous avez un peu négligé ma cendre. J'étois mort dans votre Palais, d'une fluxion de poitrine que j'avois gagnée à me lever pendant trois mois, en hiver, à cinq heures du matin, pour aller vous donner des leçons. On dit que vous me regrettâtes quelques jours; que vous parlâtes même de me faire conſtruire un tombeau magnifique ; mais que bientôt vous n'y penſâtes plus. La plupart des Princes ſont comme les enfans; ils careſſent vivement, & oublient vîte.

CHRISTINE.

J'aurois certainement fait quelque

choſe pour votre mémoire, ſi je n'euſſe pas abdiqué la Couronne bientôt après.

DESCARTES.

Et pourquoi l'avez-vous abdiquée? Il me ſemble que vous auriez beaucoup mieux fait de reſter ſur le Trône de Suede, d'y travailler au bonheur de vos Peuples, d'y protéger les Sciences & la Philoſophie, que d'aller traîner une vie inutile au milieu de ces Italiens qui vous traitoient aſſez mal. Avouez que l'envie de paroître ſinguliere, & pour tout dire, un peu de vanité, vous a portée à cette abdication; vous auriez penſé autrement, ſi vous euſſiez été plus pénétrée du ſentiment & de l'amour de la véritable gloire, qui eſt ſi différent de la vanité.

CHRISTINE.

Je ne voudrois pas répondre que la vanité ne fût entrée dans mon projet; car elle ſe gliſſe par-tout, & elle eſt faite pour tout gâter. Mais j'avois pour abdiquer un motif plus puiſſant, & qui paroîtra peu ſurprenant à un Philoſophe, les dégoûts & l'ennui du Trône. J'avoue cependant que j'aurois dû ſupporter ces

dégoûts & cet ennui, par la ſatisfaction ſi douce de remplir les devoirs conſolans que le Trône impoſe. Heureuſement ce Trône va être occupé par un Prince qui réparera tous mes torts, qui ſentira comme moi le poids de la Couronne, mais qui ſaura la porter.

DESCARTES.

Vous aviez, ce me ſemble, un intérêt particulier de ne pas priver les Gens de Lettres de l'aſyle & de l'appui qu'ils trouvoient auprès de votre Trône ; car aſſûrément ils n'ont pas été ingrats à votre égard.

CHRISTINE.

Il eſt vrai, & je ne puis me le diſſimuler, que ſi la poſtérité a conſervé pour moi quelque eſtime, je la dois au peu que j'ai fait pour les Lettres. On s'en ſouvient beaucoup plus, que de quelques autres actions, qui pourroient cependant tenir une place dans mon Hiſtoire ; par exemple, de l'influence que j'ai eue dans le Traité de Weſtphalie. Vous pouvez vous rappeler en effet qu'à l'occaſion de ce fameux Traité vous fîtes des Vers en mon honneur.

DESCARTES.

Oui, je me ſouviens que je fis d'aſſez mauvais Vers, & dont même on a pris la peine fort inutile de ſe moquer depuis ma mort, comme ſi ma philoſophie y avoit mis quelque prétention, & comme ſi tous les rimeurs de mon temps, qui ſe croyoient Poëtes, avoient fait de meilleurs Vers que moi, à l'exception de Corneille. Quoi qu'il en ſoit, mes Vers ſont oubliés, comme l'obligation qu'on vous a d'avoir contribué au grand Traité qui pacifia l'Europe, & qui aſſûra l'Etat de l'Empire.

CHRISTINE.

J'avoue qu'on ne m'en ſait aucun gré, & à parler franchement on n'eſt pas injuſte. Ce Traité étoit plus l'ouvrage de mes Miniſtres que le mien. Il n'en eſt pas de même de la protection que j'ai eu le bonheur d'accorder aux Lettres & à la Philoſophie; c'eſt une gloire que je ne partage avec perſonne; & la reconnoiſſance que tant d'Ecrivains célebres m'en ont témoignée, m'a fait pardonner plus d'un écart que je me reproche.

DESCARTES.

Vous n'êtes pas la seule qui ayez éprouvé l'effet de leur reconnoissance; ils ont aussi presque fait oublier les proscriptions d'Auguste, & les fautes de François Premier. Tôt ou tard les hommes qui pensent & qui écrivent gouvernent l'opinion; & l'opinion, comme vous savez, gouverne le monde.

CHRISTINE.

Ne dites pas cela trop haut : car on reprocheroit aux Gens de Lettres, à ces hommes *qui pensent & qui écrivent*, de n'être bons qu'à gâter les Princes.

DESCARTES.

Le reproche seroit fort injuste. Les Princes qu'on a loués d'avoir aimé les Lettres, Auguste & François Premier entre autres, sont devenus meilleurs & plus sages, du moment où ils ont commencé à les aimer. Cela seul prouveroit, s'il étoit nécessaire, combien les Princes ont intérêt d'être éclairés, & pour leurs Peuples & pour eux-mêmes.

CHRISTINE.

Mais croyez-vous qu'il en ſoit des Sujets comme des Souverains ; que les Nations aient toujours beſoin d'être inſtruites, & qu'il ne ſoit pas utile de tenir le Peuple dans l'ignorance, & même de le tromper quelquefois ?

DESCARTES.

C'eſt une grande queſtion (1), & qui demanderoit une diſcuſſion auſſi longue qu'inutile pour nous ; car qu'importe-t-il aux morts de ſavoir s'il eſt bon de tromper les vivans ? Pour moi je ne ſais s'il peut y avoir des erreurs utiles ; mais s'il y en avoit, je crois qu'elles tiendroient la place de vérités plus utiles

(1) L'Académie des Sciences de Pruſſe, par ordre du grand Roi ſon Protecteur, vient de propoſer pour ſujet d'un de ſes Prix : *S'il peut être utile de tromper le Peuple ?* Sujet bien digne d'exercer les Philoſophes, ſous les yeux & ſous les auſpices d'un Prince qui connoît également & le prix des lumieres, & l'influence de l'opinion ſur le bonheur des hommes. Peut-être faut-il, pour bien traiter cette queſtion, diſtinguer entre les erreurs *paſſageres* du peuple, & les erreurs *permanentes*. Il ſe peut que les premieres ayent été quelquefois utiles ; mais les ſecondes peuvent-elles jamais l'être ?

encore. Il eſt vrai cependant, que pour combattre utilement & sûrement l'erreur & l'ignorance, il faut rarement les heurter de front. Un Philoſophe, apparemment mécontent de ſes contemporains, diſoit l'autre jour ici, que s'il revenoit ſur la terre, & qu'il eût la main pleine de vérités, il ne l'ouvriroit pas pour les en laiſſer ſortir. Mon confrere, lui dis-je, vous avez tort & raiſon; il ne faut ni tenir la main fermée, ni l'ouvrir tout à la fois; il faut ouvrir les doigts l'un après l'autre; la vérité s'en échappe peu-à-peu, ſans faire courir aucun riſque à ceux qui la tiennent, & qui la laiſſent échapper.

NOTE

Sur la Statue de M. de Voltaire, dont il eſt parlé dans le Dialogue précédent.

En 1770, une Société très-conſidérable de Gens de Lettres forma le projet d'élever une Statue à l'Auteur de la Henriade & de tant d'autres Ouvrages immortels; hommage que ce Grand Homme méritoit de recevoir de ſon vivant.

Cette Statue lui fut en effet érigée avec cette inſcription: *A M. de Voltaire, par les Gens de Lettres ſes Compatriotes & ſes Contemporains* (a).

(a) On peut la voir chez M. d'Hornoy, Conſeiller au Parlement, neveu de M. de Voltaire. C'eſt l'ouvrage du célebre Pigalle. La tête eſt pleine d'enthouſiaſme, & l'attitude de nobleſſe, de mouvement & d'expreſſion. Il ſeroit à ſouhaiter que l'Artiſte, trop attaché à l'idée de repréſenter un vieillard, n'eût pas fait du corps une eſpece de ſquelette, que les connoiſſeurs regardent à la vérité comme un chef-d'œuvre de ſculpture, mais qui paroît peu agréable au commun des ſpectateurs.

Ceux qui avoient formé le projet de ce monument, desirerent que le Roi de Prusse, si respecté de tous ceux qui cultivent les Lettres, si digne appréciateur des rares talens de cet illustre Ecrivain, si célebre enfin lui-même par son génie, par ses victoires & par ses Ouvrages, voulût bien permettre que son auguste nom fût à la tête des Souscripteurs.

Un Homme de Lettres, qui a reçu de ce Grand Prince les marques de bonté les plus signalées, eut l'honneur de lui écrire à ce sujet, & voici la réponse qu'il en reçut. Que ne peut-elle être gravée au bas de la Statue de M. de Voltaire! Elle seroit encore plus honorable pour lui que la Statue même.

A Sans-Souci, le 28 *Juillet* 1770.

» Le plus beau monument de Vol-
» taire, est celui qu'il s'est érigé lui-
» même, ses Ouvrages; ils subsisteront
» plus long-temps que la Basilique de
» Saint-Pierre, le Louvre, & tous ces
» bâtimens que la vanité consacre à
» l'éternité. On ne parlera plus Fran-
» çois, que Voltaire sera encore traduit
» dans la Langue qui lui aura succédé.

» Cependant, rempli du plaiſir que
» m'ont fait ſes productions ſi variées,
» & chacune ſi parfaite en ſon genre,
» je ne pourrois, ſans ingratitude, me
» refuſer à la propoſition que vous me
» faites, de contribuer au monument
» que lui érige la reconnoiſſance pu-
» blique. Vous n'avez qu'à m'informer
» de ce qu'on exige de ma part, je ne
» refuſerai rien pour cette ſtatue (*a*),
» plus glorieuſe pour ceux qui l'élevent
» que pour Voltaire même. On dira
» que dans ce dix-huitieme ſiecle, où
» tant de Gens de Lettres ſe déchiroient
» par envie, il s'en eſt trouvé d'aſſez
» nobles, d'aſſez généreux, pour rendre
» juſtice à un homme doué de génie &
» de talens ſupérieurs à tous les ſiecles;
» que nous avons mérité de poſſéder
» Voltaire; & la Poſtérité la plus reculée
» nous enviera encore cet avantage.
» Diſtinguer les Hommes célebres,
» rendre juſtice au mérite, c'eſt encou-

(*a*) Celui à qui la lettre étoit adreſſée répondit à cette offre du Roi : » Votre Majeſté deſire de » ſavoir ce que nous demandons pour ce mo- » nument. Un écu, Sire, & votre nom «. Ce Prince a donné une ſomme conſidérable.

» rager les talens & les vertus ; c'eſt
» la ſeule récompenſe des belles ames ;
» elle eſt bien due à tous ceux qui cul-
» tivent ſupérieurement les Lettres ;
» elles adouciſſent les mœurs les plus
» féroces, elles répandent leur charme
» ſur tout le cours de la vie, elles rendent
» notre exiſtence ſupportable, & la
» mort moins affreuſe. Continuez donc,
» Meſſieurs, de protéger & de célé-
» brer ceux qui s'y appliquent, & qui
» ont le bonheur en France d'y réuſſir.
» Ce ſera ce que vous pourrez faire de
» plus glorieux pour votre Nation « (*a*).

L'Académie Françoiſe, ayant entendu la lecture de cette lettre, arrêta d'une voix unanime, qu'elle ſeroit inſérée dans ſes Regiſtres, comme un monument également honorable pour M. de Voltaire & pour la Littérature Françoiſe.

---

(1) On ne ſe permet pas de tranſcrire ici ce que la lettre contenoit de trop flatteur pour celui à qui elle étoit adreſſée. On ſe contentera de rapporter la réponſe qu'il y fit. » Quant à moi,
» Sire, à qui Votre Majeſté a la bonté de parler
» auſſi de Statue, je n'ai pas l'impertinente va-
» nité de croire mériter jamais un pareil monu-
» ment ; je ne veux qu'une pierre ſur ma tombe,
» avec ces mots : *le Grand Frédéric l'honora de*
» *ſes bontés & de ſes bienfaits* «.

Toute l'Europe eſt aujourd'hui inſtruite de l'hommage que cette Compagnie vient de rendre au rare Génie qu'elle a perdu, en propoſant ſon Eloge, avec un Prix double, pour le ſujet du prochain Concours de Poéſie.

La mort de M. de Voltaire a été honorée des plus ſenſibles regrets par le même Prince qui lui a marqué tant d'eſtime pendant ſa vie. » Quelle perte » irréparable pour les Lettres, a écrit » ce Monarque (*a*), & que de ſiecles » s'écouleront peut-être, ſans produire » un tel génie!.... S'il fût retourné à » Ferney, peut-être ſeroit-il encore..... » Il vivra à jamais, il eſt vrai, par ſon » génie & par ſes Ouvrages; mais » j'aurois deſiré qu'il eût pu être encore » long-temps le témoin de ſa gloire!... » Il a du moins joui de la conſolation » de recevoir avant ſa mort les hom- » mages de ſes Compatriotes.... L'Aca- » démie de Berlin (*b*) & moi, nous » nous propoſons de payer au Grand » Homme qui vient de mourir, le juſte » tribut qui eſt dû à ſes cendres.....

(*a*) Lettre du 15 Juin 1778.
(*b*) Lettre du 24 Juillet 1778.

» Les Germains mettront tous leurs » ſoins à rendre à ce beau Génie la juſ- » tice que la France lui devoit à tant » de titres ; ils ne ſeront contens d'eux- » mêmes, que lorſqu'ils auront peint » avec énergie à l'Europe entiere, & à » la France en particulier, la perte » irréparable qu'elle vient de faire «.

Ces regrets ſont accompagnés des traits les plus honorables pour les Lettres. » Il n'y a plus, comme autrefois, » dit ce Prince, d'Amateurs des Beaux- » Arts & des Sciences. Si ces Arts ſe » perdent, comme je le prévois, à quoi » l'attribuer qu'au peu de cas qu'on en » fait ! Pour moi, je les aimerai juſ- » qu'à mon dernier ſoupir ; je ne » trouve de conſolation pour ſupporter » le fardeau de la vie, qu'avec les » Muſes ; & je vous aſſûre, que ſi » j'avois été maître de mon deſtin, ni » l'orgueil du Trône, ni le commande- » ment des armées, ni le frivole goût » des diſſipations ne l'auroient emporté » ſur elles «.

O vous ! qui que vous ſoyez, Détracteurs ou Contempteurs des Lettres, vous, qui prenez tant de plaiſir à les voir en butte à la calomnie & aux outrages,

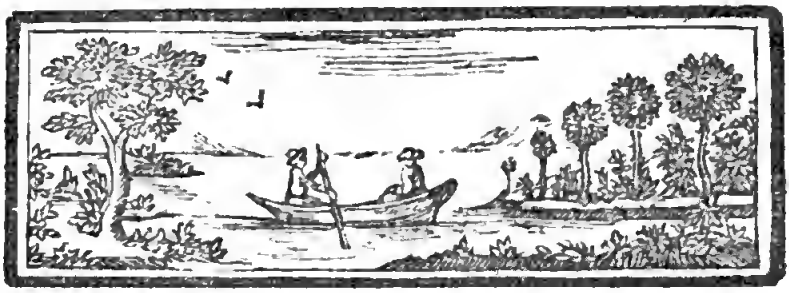
outrages, liſez ces mots tracés par un Grand Roi, & rougiſſez. Et vous, Ecrivains honnêtes, qui êtes l'objet des outrages & de la calomnie, liſez auſſi ces mots, & conſolez-vous.

N'oublions pas de dire (car cette circonſtance eſt trop honorable à un Prince dont le génie ſuffit à tout) qu'il écrivoit cet Eloge des Lettres le 14 Septembre dernier, dans un moment où occupé des plus grands objets, il méditoit & préparoit cette marche ſavante qu'il exécuta le jour même, & que les Connoiſſeurs regardent comme le chef-d'œuvre de l'Art Militaire. L'Europe, dont ce Monarque a tant de fois attiré les regards, & qui maintenant a les yeux fixés ſur lui avec plus d'intérêt que jamais, ne croyoit pas qu'après trente-huit ans d'un ſi beau regne, il pût encore ajouter à ſa gloire; & l'Europe s'eſt trompée.

AVIS

SUR LES DEUX DISCOURS SUIVANS.

*Ces deux Discours, faits sous les yeux de l'Académie, & prononcés en son nom, contiennent des avis utiles donnés par cette Compagnie à ceux qui concourent pour les Prix qu'elle propose. C'est pour cela qu'on a cru pouvoir les imprimer ici, sur-tout dans un moment, où le sujet proposé pour le Prix de Poésie, l'*Eloge de M. de Voltaire, *intéresse si vivement les Lettres, & fait desirer à l'Académie plus que jamais d'avoir à couronner en cette circonstance un Ouvrage qui réponde à la beauté du sujet, à l'attente de la Nation, & à celle des Etrangers.*



DISCOURS

Lu à l'Académie Françoiſe le 25 Août 1771, avant la diſtribution des Prix d'Eloquence & de Poéſie.

MESSIEURS,

L'ACADÉMIE croit devoir vous rendre compte des vues qui la dirigent, & dans les ſujets de Prix qu'elle propoſe, & dans le jugement de ces Prix. Ce ſeroit à l'un de ſes trois Officiers à s'acquitter de ce devoir pour elle, s'il leur eût été poſſible d'aſſiſter à l'examen des Ouvrages qui ont concouru. Mais des raiſons, par malheur trop légitimes, ne l'ont pas permis ; la place qui enchaîne le premier à la Cour (*a*), la maladie grave qui nous a alarmés pour le ſecond (*b*), & le voyage du

(*a*) M. l'Evêque de Senlis, alors Directeur.
(*b*) M. de Foncemagne, alors Chancelier.

troiſieme (*a*) pour aller chercher la ſanté dans ſa patrie. Ils ne pourroient donc vous parler ici que de leurs regrets, auxquels j'ajouterai les miens, d'être chargé de les remplacer. C'eſt aux fonctions du Secrétariat, que j'ai remplies, (ou pour mieux dire exercées) pendant le Concours, que je dois aujourd'hui, Meſſieurs, l'honneur de parler au nom de l'Académie. N'attendez pourtant pas de moi cette formule uſée, ſouvent plus hypocrite que modeſte, que la Compagnie pouvoit faire un meilleur choix; mais ne croyez pas non plus que ce ſoit la vanité qui m'interdiſe cet aveu. L'Académie deſirant de vous faire un expoſé ſimple & naïf, d'après lequel vous puiſſiez la juger, n'a ſans doute voulu qu'un Interprete fidele, & non un Interprete éloquent; l'auſtere vérité, à laquelle un Géometre eſt aſſervi par état, me rendoit peut-être plus propre qu'aucun de mes Confreres à remplir les intentions de la Compagnie. Telle a ſans doute été le motif de ſon choix; & heureuſement ou

(*a*) M. Duclos, alors Secrétaire.

malheureuſement pour moi, j'ai tout ce qu'il faut pour y répondre.

Depuis pluſieurs années, Meſſieurs, l'Académie a cru devoir renoncer, au moins pour un temps, aux ſujets de morale qu'elle propoſoit pour le Prix d'Eloquence; ils avoient l'inconvénient d'offrir trop de matiere à une Rhétorique triviale, & à d'inſipides déclamations. Le parti que nous avons pris, & dont les autres Sociétés Littéraires ont ſuivi l'exemple, de propoſer au Concours les Eloges des Hommes illuſtres qui ont honoré la Patrie, a paru obtenir votre approbation, & même être pour vous un objet intéreſſant; vous nous l'avez prouvé par un empreſſement plus marqué pour aſſiſter au jugement de ces Prix. Plus d'une fois l'Académie, en voyant votre affluence, a dû ſe dire à elle-même ce que diſoit Cicéron au Préteur Fannius, qui préſidoit au jugement d'une cauſe célebre: *Quanta multitudo hominum ad hoc judicium, vides; quæ ſit omnium expectatio, ut ſevera judicia fiant, intelligis* (*a*).

(*a*) *Vous voyez quelle foule s'empreſſe d'aſſiſter au jugement de cette cauſe; vous voyez*

(Je demande pardon aux Dames de parler latin devant elles, & dans l'Académie Françoiſe ; mais Cicéron auroit trop à perdre en parlant François par ma bouche.) Une autre preuve du prix que vous attachez, Meſſieurs, aux couronnes remportées dans ce nouveau genre de Concours, c'eſt qu'elles ſont devenues ce qu'elles étoient rarement autrefois, un titre pour devenir Juge après avoir été Athlete. Nous avons la ſatisfaction, & nous ne craignons point de dire que vous la partagez, de voir aſſis parmi nous l'Ecrivain éloquent qui s'eſt diſtingué avec tant d'éclat dans cette carriere (*a*).

L'Académie a tâché, Meſſieurs, je dirois preſque affecté, de prendre les ſujets de ſes Eloges dans tous les états & dans tous les talens, depuis le Guerrier juſqu'au Philoſophe, depuis le Monarque juſqu'au ſimple Homme de Lettres. Elle a cru remplir en cela les vœux de la Nation. Elle a plus fait encore, & toujours d'après les vues

---

avec quelle confiance elle attend de vous un arrêt juſte & ſévere. Cic. Pro Roſc. Amerino.

(*a*) M. Thomas.

dont vous lui avez paru animés. Parmi les Citoyens reſpectables que nous avons expoſés à la vénération publique, il en eſt pluſieurs, qui n'ont pas trouvé dans leurs Contemporains toute la juſtice qu'ils avoient droit d'en attendre : nous nous ſommes crus obligés d'acquitter envers ces Hommes illuſtres la derte de leur ſiecle, & de conſoler, ou peut-être même d'appaiſer leurs Manes, en accumulant ſur leur tombeau les honneurs qu'auroient mérités leurs perſonnes. C'eſt par cette raiſon que nous avons propoſé pour ſujet, tantôt un ſimple Chef d'Eſcadre (*a*), qui avoit mieux mérité & moins obtenu de la Patrie qu'une foule de Généraux, dédommagés par les faveurs de la Cour de leurs malheurs à la guerre ; tantôt le Reſtaurateur de la Philoſophie (*b*), preſque ignoré parmi nous de ſon vivant, & perſécuté, juſques dans les marais de la Hollande, par des Controverſiſtes abſurdes & barbares ; enfin, ce Moliere, que Deſpréaux, ſi intéreſſé à ne pas laiſſer un uſurpateur dans

(*a*) Dugué-Trouin.
(*b*) Deſcartes.

votre ſilence même, plus éloquent en cette occaſion que tous nos Diſcours ! Puiſſent au moins les héritiers de ſon nom & de ſes vertus (*a*), préſens à cette Aſſemblée, recueillir l'expreſſion touchante de vos ſentimens pour ſa mémoire !

Victime de la perſécution pendant ſa vie, n'ayant trouvé, oſerons-nous le dire, que chez nos ennemis, les hommages que la Cour & la Nation lui devoient, la mort & le temps qui font taire enfin la calomnie & la haine, ont rendu à Fénelon ſa place ; ſon nom eſt devenu ſi cher à la France, que nous avons craint de nous voir enlever par une autre Académie l'honneur de célébrer un ſi reſpectable Confrere ; nous nous ſommes hâtés de propoſer aux talens & à l'émulation de nos Orateurs une matiere ſi digne de les exercer.

On va, Meſſieurs, vous faire la lecture du Diſcours qui a remporté le prix d'une voix unanime. Il a paru le mériter par la maniere intéreſſante dont l'Auteur a vu ſon ſujet, par la vérité avec laquelle il a caractériſé la perſonne

(*a*) M M. de Fénelon étoient à la Séance.

& les Ouvrages de Fénelon, & ſur-tout par un ſtyle tout-à-la-fois élégant & noble, & par une ſageſſe de goût, d'autant plus digne d'être couronnée, qu'elle devient de jour en jour plus rare, & que l'Académie ſe croit plus obligée à la maintenir. L'Auteur eſt M. de la Harpe, qui a déjà remporté deux prix d'Eloquence & un Prix de Poéſie, & dont pluſieurs autres Ouvrages ont été honorés des ſuffrages du Public. Le Diſcours qui a pour deviſe, *Antiquâ homo virtute ac fide*, a obtenu l'accéſſit, & on vous en lira quelques morceaux. L'Auteur, M. l'Abbé Maury, annonce des talens qui méritent d'être encouragés. Il penſe avec fineſſe, quelquefois avec profondeur, & ordinairement avec juſteſſe; l'étude des bons modeles, les réflexions, & l'uſage d'écrire, acheveront de donner à ſon ſtyle la facilité, la rondeur & la préciſion qu'on peut encore y deſirer (*a*). Un troiſieme Diſcours,

(*a*) M. l'Abbé Maury a rempli les eſpérances qu'on avoit conçues de ſes talens. Son *Panégyrique de Saint Louis*, prononcé en 1772 devant l'Académie Françoiſe, celui de Saint Auguſtin, prononcé devant l'Aſſemblée du Clergé, ſes *Réflexions ſur les Sermons de Boſſuet*, enfin ſon

qui a pour deviſe ce mot ſi connu de Fénelon : *J'aime mieux ma famille que moi-même*, &c. a paru mériter que l'Académie en fît une mention honorable. Ce Diſcours renferme quelques morceaux d'une beauté mâle & vraie ; mais il eſt ſi ſinguliérement inégal, qu'on le croiroit de deux mains différentes. L'Auteur ſemble d'ailleurs avoir oublié quelquefois, qu'il eſt des matieres délicates auxquelles on ne doit toucher qu'avec beaucoup de circonſpection & de ſageſſe. C'eſt un point que l'Académie ne ſauroit trop recommander à ceux qui concourent aux Prix, ſur-tout dans un moment critique pour les Lettres, où le talent a tant d'ennemis ſecrets qui l'attendent, pour ainſi dire, au paſſage des défilés, & qui, comme on l'a déjà dit dans une autre circonſtance, ſe piquent ſur-tout d'entendre fineſſe, mais non pas d'entendre raiſon.

Permettez-moi, Meſſieurs, de revenir encore un moment à Fénelon ;

Diſcours ſur l'Eloquence de la Chaire, Ouvrage plein d'une ſaine Littérature, l'ont mis au nombre de nos bons Ecrivains.

vous me pardonnerez aiſément d'avoir peine à le quitter. Quelque admiration que doive inſpirer ſon illuſtre antagoniſte le grand Boſſuet, & quoiqu'il ſe ſoit aſſûré l'immortalité par des Ecrits vraiment ſublimes, il reſtera peut-être à nos derniers neveux encore plus d'Ouvrages de l'intéreſſant Archevêque de Cambrai, que de l'éloquent Evêque de Meaux; non par l'effet d'une ſupériorité de talens, ſur laquelle nous n'avons garde de prononcer entre ces deux Grands Hommes, mais par cette raiſon ſeule, digne d'être méditée par des Philoſophes, que Fénelon, préférant, comme il le diſoit lui-même, le *genre humain* à tout, écrivit plus de choſes utiles à tous les ſiecles & à tous les lieux; tandis que Boſſuet, plus Théologien, & par-là plus concentré dans un ſeul objet, fut obligé, ſoit par les circonſtances, ſoit par ſon ardeur naturelle, de ſe dévouer preſque entiérement à des querelles de controverſe. Or vous ſavez, Meſſieurs, que ces malheureuſes querelles, attachées à la deſtinée des Sectes qui les ont fait naître, ſont englouties tôt ou tard avec elles dans ce fleuve de l'oubli, où ſe perdent enfin

les unes & les autres. Grande leçon pour tous les Ecrivains (dont la Nature avare a fait rarement des Boſſuets) de ſonger moins à étonner la génération préſente , qu'à intéreſſer les générations à venir!

Ne pourroit-on pas ajouter , ſi l'on oſoit comparer enſemble deux Poëtes & deux Evêques, que Fénelon fut à quelques égards par rapport à Boſſuet, ce que Quinault fut par rapport à Deſpréaux ? Le redoutable Théologien , & le ſévere Satyrique, ſeroient peut-être étonnés de voir notre ſiecle placer avec eux ſur la même ligne le Philoſophe ſenſible , & le charmant Poëte Lyrique , qu'ils ont écraſés de leur vivant. Mais l'équitable poſtérité , devant laquelle les petits intérêts diſparoiſſent , juge avec le même ſang-froid & les talens & les paſſions des hommes ; elle honore le génie de l'Ecrivain, & plaint l'homme d'avoir été injuſte. Elle ſe plaît même à rapprocher en quelque ſorte les talens les plus diſparates, & les génies les plus oppoſés ; & ſi elle pouvoit former quelque jour une galerie de tableaux & une bibliotheque , j'imagine que l'on verroit dans la premiere

Fénelon ſervir de pendant à Boſſuet, Quinault à Deſpréaux, Bourdaloue à Paſcal; & dans la ſeconde le *Télemaque* à côté de l'*Hiſtoire Univerſelle*, l'*Art Poétique* entre *Atis* & *Armide*, & les *Lettres Provinciales* pour dernier tome aux Sermons du Jéſuite. Mais je crains, Meſſieurs, & je m'en apperçois un peu tard, d'abuſer trop long-temps du privilége de parler au nom de l'Académie; j'oublie inſenſiblement que ce n'eſt pas aujourd'hui ſon jour, mais celui des combattans qu'elle doit couronner, & dont je me reproche de retarder le triomphe.

Avant la lecture du Prix de Poéſie.

Il me reſte, Meſſieurs, à vous parler du Prix de Poéſie, & du jugement que l'Académie a porté. Elle a propoſé durant près de cent ans, pour ſujet de ce Prix, l'Eloge d'un Monarque, dont le nom réveille des idées de grandeur, qui a, nous oſons le dire, aſſûré ſa gloire en protégeant les Lettres, & qui ſur-tout, par les graces diſtinguées dont il a honoré cette Compagnie, méritoit qu'elle s'occupât long-temps du ſoin de célébrer ſa mémoire. Mais après

avoir pleinement ſatisfait à un ſentiment ſi juſte, elle a enfin reconnu, que le plus digne éloge d'un grand Roi, ſon véritable éloge à perpétuité, eſt l'Hiſtoire de ſa vie; & perſuadée d'ailleurs que les Poëtes ſont une Nation indépendante, qui ne vit que de ſa liberté (au riſque d'en abuſer quelquefois), elle a laiſſé au choix des Auteurs le ſujet, le genre du Poëme, & la meſure des Vers. Il eſt vrai qu'elle a vu de temps en temps cette liberté dégénérer en négligence; elle l'a entre autres éprouvé cette année; elle en fait l'aveu avec regret; une ſeule piece, que vous allez entendre, a réuni ſes ſuffrages. L'Auteur eſt le même M. de la Harpe, qui vient de recevoir pour la troiſieme fois le prix d'Eloquence, & qui déjà couronné dans une autre occaſion comme Poëte, a la gloire preſque ſans exemple, de remporter aujourd'hui les deux couronnes à la fois. Il avoit pour la Poéſie près de quatre-vingt concurrens; & à cette occaſion l'Académie croit devoir un éclairciſſement au Public. Les Auteurs peuvent être aſſûrés, quoiqu'on vienne d'imprimer le contraire (1), que

(1) Un des Concurrens a imprimé que ſa Piece n'avoit point été lue, parce qu'au bout

toutes les Pieces envoyées au concours avant le terme preſcrit, ſont lues avec l'impartialité la plus exacte, ſoit en entier, ſoit au moins fort au delà de ce qui eſt néceſſaire pour s'aſſûrer de l'impoſſibilité de les couronner. Mais on ne doit pas s'attendre, qu'après quinze ou vingt Séances, les Juges ſe rappellent en détail une foule d'Ouvrages différens, la plupart condamnés ſans retour dès la premiere lecture, & qui en ſe précipitant par une chute rapide les uns ſur les autres, s'entraînent mutuellement dans l'oubli. L'Académie promet aux Concurrens la juſtice, mais non pas cet effort de mémoire.

Au reſte, quoique la Piece de M. de la Harpe ait unanimement obtenu l'avantage ſur celles de ſes Concurrens, l'Académie reconnoît avec plaiſir qu'il y a, dans pluſieurs de ces Pieces, de la facilité & des Vers heureux. Mais elle auroit deſiré moins de monotonie dans les unes, moins d'incorrection dans les autres; ici plus de juſteſſe & de propriété dans l'expreſſion, là des idées moins incohérentes ou moins communes; par-tout plus d'images &

d'un mois quelques Académiciens ne s'en ſouvenoient plus.

d'harmonie ; en général, une exécution moins foible, & plus au niveau des ſujets intéreſſans ou piquans que pluſieurs Auteurs ont choiſis ; enfin, dans toutes les Pieces, une marche moins traînante, plus ſoutenue & plus décidée. C'eſt-là ſur-tout, Meſſieurs, & nous l'obſervons depuis long-temps, le défaut preſque général des Ouvrages de Poéſie qu'on nous préſente pour le concours. Souvent le début eſt heureux, quelquefois brillant ; mais l'Auteur s'égare & s'épuiſe bientôt, faute d'avoir devant les yeux deux mots qu'il ne devroit jamais perdre de vue, *D'où viens-je, & où vais-je ?* Aucun genre de Poéſie n'eſt affranchi de cette regle. L'Ode même (l'Académie en atteſte nos Maîtres & nos modeles en ce genre), l'Ode, malgré la fierté qui la caractériſe, eſt d'autant plus aſtreinte à une marche ferme & prononcée, que cette marche doit être plus rapide & plus impétueuſe ; car que diroit-on de quelqu'un, qui courroit à perte d'haleine pour n'arriver nulle part ? Un Poëte eſt ſemblable à un homme qui marche ſur une corde tendue ; cette comparaiſon ne doit bleſſer perſonne, elle

eſt d'Horace ; elle ſemble n'exprimer que le mérite de la difficulté vaincue ; mais peut-être exprime-t-elle encore l'obligation de ne s'écarter ni à droite ni à gauche, ſous peine d'une chute malheureuſe. Le Verſificateur novice, qui chancele à tout moment ſur ſa corde, lâche ou tendue, dira que le Proſateur parle bien à ſon aiſe ; mais le Proſateur lui répondra par ce Vers ſi connu :

Il ſe tue à rimer ; que n'écrit-il en proſe ?

On ſe plaint que la Poéſie eſt décréditée parmi nous, & on en accuſe à tort & à travers ce ſiecle philoſophe, ainſi nommé en éloge par les uns, & en dénigrement par les autres. Il ſemble cependant qu'on n'a jamais rendu plus de juſtice à ces Grands Hommes du dernier ſiecle, de qui notre Poéſie a reçu preſque en même temps la naiſſance & la perfection. Accuſera-t-on le Public d'être injuſte envers ceux des Poëtes vivans, qui marchent ſur les traces de ces Grands Maîtres ? Cependant, parmi ceux qui m'écoutent, il en eſt pluſieurs qui ont été honorés, Meſſieurs, de vos ſuffrages les plus diſtingués, & que ces

ſuffrages, toujours faits pour dicter le nôtre, nous ont donnés pour confreres, ou nous déſignent pour le devenir. Il en eſt même, qui aux avantages du rang & de la naiſſance ont ſu joindre ce talent aimable, & qui en ont ſouvent fait jouir cette Aſſemblée. Mais n'aurois-je pas, Meſſieurs, à eſſuyer vos reproches, ſi je gardois le ſilence ſur celui que tous nos Poëtes, & ceux même qui ne le ſont pas, nommeront avec moi par acclamation; qui a ſu réunir en lui ſeul le Taſſe & l'Arioſte, Virgile & Catulle; que nous allons tous les jours admirer au Théatre; qui fait parler avec une égale vérité, le ſentiment, l'imagination, la gaîté, & par-tout la Philoſophie; dont les Vers toujours faciles, quelque caractere qu'ils prennent, ſemblent, ſi je puis m'exprimer de la ſorte, plutôt des Vers *nés* que des Vers *faits*, &, ce qui eſt le plus grand éloge d'un Poëte, ſont à tout moment dans notre bouche; cet homme enfin, dont il ne nous manque ici que la préſence, pour vous voir, Meſſieurs, payer de vos applaudiſſemens redoublés le plaiſir qu'il vous a donné tant de fois, & confondre

ceux qui vous accuſent de ne pas rendre aux Poëtes vraiment dignes de ce nom tout l'hommage qu'ils méritent, Je dirai plus, Meſſieurs; notre ſiecle, tout philoſophe qu'il eſt, ou plutôt parce qu'il eſt philoſophe, rend peut-être aux Grands Poëtes qui nous ont précédés un hommage encore plus éclairé que n'a fait leur ſiecle même; il ſemble ſurtout, que le mérite de Racine, de ce modele de la verſification Françoiſe, n'a jamais été ni ſi vivement ſenti, ni ſi finement apprécié. Le progrès des lumieres, & par conſéquent du goût, fait que l'art en tout genre eſt mieux connu; & plus l'art ſera connu, plus les talens diſtingués y gagneront d'eſtime. Mais auſſi plus on traitera avec ſévérité les Poëtes médiocres. Laiſſons-les s'en conſoler en criant qu'on en veut à la Poéſie, lorſqu'on la plaint au contraire d'être dégradée & livrée au *profane*. Il ſeroit très-injuſte de donner ce nom à ceux des Concurrens, dont les efforts, moins heureux dans cette circonſtance, annoncent des talens pour qui la gloire n'eſt que différée; ils reliront leurs Ouvrages dans le ſilence de l'amour-propre; ils reconnoîtront que l'Acadé-

mie a été juſte ; ils mériteront qu'elle le ſoit de nouveau à leur égard, mais avec plus de ſatisfaction pour eux & pour elle ; & pleins de cette louable confiance qu'inſpire le ſentiment de ſes forces, ls imiteront un grand Prince de nos jours, qui après avoir perdu une bataille, écrivoit, *nous ferons mieux une autre fois*, & a tenu parole. A l'égard de ceux qui paroiſſent deſtinés à combattre toujours & à ne vaincre jamais, l'Académie s'attend à leurs plaintes, ſans eſpoir de les faire ceſſer. Cette claſſe de verſificateurs eſt pour elle une pepiniere aſſûrée d ennemis, que le concours au Prix de Poéſie lui entretient conſtamment, & qu'elle voit tranquillement ſe perpétuer. Elle ne leur enviera point la triſte conſolation à laquelle pluſieurs ont recours, celle de faire louer leurs Ouvrages dans quelque magaſin périodique d'Eloges & de ſatyres également eſtimables. Ils ne devroient pourtant pas ignorer, que la voix publique, plus forte que tous les bourdonnemens de la médiocrité ou de l'envie, fait apprécier & les Ouvrages, & les Prôneurs, & les Zoïles ; que tel Auteur, plus célébré dans vingt Jour-

naux que celui de la Henriade, appelle en vain la Renommée, tandis que tel autre, en butte à un retour reglé d'injures, y répond par des ſuccès réitérés; en un mot, que tout Ecrivain ſe fait à lui-même ſa place, ſans qu'il ſoit au pouvoir de tout autre que de lui ſeul de le faire monter ou deſcendre.

Note ſur l'endroit de ce Diſcours où il eſt parlé de Moliere, page 534.

L'Académie vient de rendre (en 1778) un nouvel hommage à ce Grand Homme, en plaçant ſon Buſte dans la Salle où ſont les Portraits des Académiciens. Elle a voulu, par cette eſpece d'adoption poſtume de Moliere, ſe dédommager, quoique foiblement, du malheur qu'elle a eu (ſans en être coùpable) de n'avoir pu le poſſéder durant ſa vie. Ce buſte, qui eſt un chef-d'œuvre de M. Houdon, ainſi que celui de M. de Voltaire, a été donné à l'Académie par l'Auteur de cet Ouvrage. Entre pluſieurs Inſcriptions, propoſées par différens Académiciens, la Compagnie a choiſi celle-ci,

J. B. POCQUELIN DE MOLIERE.

Rien ne manque à ſa gloire, il manquoit à la nôtre.

DISCOURS

Lu à l'Académie le 25 Août 1772, à l'ouverture de la Séance (1).

MESSIEURS,

LES Prix que l'Académie propoſe tous les ans, ſont un des objets qui l'intéreſſent le plus. Ils excitent l'émulation des jeunes Littérateurs; ils ont commencé la réputation de pluſieurs d'entre eux, & leur ont fait ſentir les premiers aiguillons de la gloire, de cet appât ſi néceſſaire au génie, & trop ſouvent ſon unique récompenſe. Ils ont même ouvert aux plus diſtingués des Vainqueurs, les portes de l'Académie, & ont été pour eux, ſi je puis parler ainſi, une eſpece d'*ovation*, qui les a menés aux honneurs du triomphe.

(1) L'Auteur étoit alors Secrétaire de l'Académie.

Enfin, Meſſieurs, ce qui eſt plus touchant encore pour cette Compagnie, les Prix qu'elle diſtribue ont ſervi plus d'une fois à conſoler & à ranimer les talens, opprimés par l'intrigue, & déchirés par la ſatyre. Les Couronnes Académiques, accumulées ſur la tête d'un Ecrivain digne de les porter, ſont la plus noble réponſe qu'il puiſſe oppoſer à ſes mépriſables ennemis, & feroient rougir l'envie, ſi l'envie étoit digne de rougir.

L'Académie éprouve donc le regret le plus ſenſible, lorſqu'elle ſe voit privée de la ſatisfaction de diſtribuer ces Couronnes ſi précieuſes pour elle. Amie de tous les Gens de Lettres, qui ont tant d'intérêt d'être unis, elle voudroit n'en contriſter aucun, quoiqu'elle ne puiſſe éviter, malheureuſement pour elle, d'en mortifier tous les ans un grand nombre, ſoit qu'elle donne, ſoit qu'elle remette le Prix; elle voudroit au moins ne pas affliger ceux des Concurrens, dont les Pieces lui annoncent des talens vraiment faits pour l'intéreſſer. Mais ce n'eſt pas ſeulement aux Gens de Lettres ſes Concitoyens, qu'elle doit compte de ſes jugemens; elle en doit répondre à ce Public

Public qui a les yeux ſur elle, qui peut-être ne ſeroit pas fâché d'avoir des leçons à lui donner, & qui l'avertit de temps en temps d'être auſſi difficile que lui. On a plus d'une fois reproché à l'Académie d'être trop indulgente, rarement d'être trop ſévere. Mais ſévere ou indulgente, ſuivant que les circonſtances lui ont paru l'exiger, ſes vues ont toujours été droites, & ſes intentions pures. Elle penſe qu'un Corps Littéraire, qui propoſe des récompenſes à l'émulation des Gens de Lettres, doit avoir des alternatives d'indulgence & de ſévérité, néceſſaires pour donner aux vrais talens toute l'énergie dont ils ſont capables. L'indulgence prévient en eux le dégoût, & la ſévérité prévient le ſommeil.

C'eſt d'après ces motifs que l'Académie s'eſt crue obligée de ſuſpendre le Prix de Poéſie qu'elle devoit diſtribuer cette année, & de le remettre à l'année prochaine. Le Concours de l'année derniere, quoique très-nombreux, étoit aſſez foible ; elle avoit eu ſoin d'en avertir les Concurrens ; elle les avoit exhortés à de nouveaux efforts, & leur avoit même indiqué en général

les défauts les plus eſſentiels qu'elle avoit remarqués dans les meilleures Pieces (*a*). Cet avis n'a pas produit tout l'effet qu'elle devoit naturellement en attendre. Le Concours de cette année, auſſi nombreux que celui de l'année derniere, a paru plus foible encore. Deux Pieces ſeules, parmi le grand nombre, ont ſurnagé dans le naufrage général. La premiere, dont l'objet eſt également intéreſſant pour un Poëte & pour un Philoſophe, & qui a pour deviſe : *Quomodò obſcuratum eſt aurum?* a paru ſupérieure à toutes les autres, par la régularité de ſa marche, par la ſageſſe avec laquelle elle eſt écrite, & par quelques beaux morceaux qu'elle renferme; mais l'Académie, dont je ne ſuis ici que l'Interprete, auroit deſiré que l'Auteur eût mis dans ſon Ouvrage plus de mouvement & de coloris, & ſe fût élevé davantage à la dignité & à l'intérêt de ſon ſujet. La ſeconde, qui a pour deviſe : *Et mihi dulces ignoſcent, ſi quid peccavero ſtultus, amici*, a paru mériter qu'on en fît mention, parce qu'elle contient des traits

(*a*) Voyez le Diſcours précédent.

de ſenſibilité & quelques Vers heureux, quoiqu'elle ait d'ailleurs peu de plan & de méthode, & qu'elle ſoit dans ſa plus grande partie languiſſante & négligée.

La Compagnie a jugé, par la lecture de ces deux Pieces, & ſur-tout de la premiere, que les Auteurs étoient capables de faire beaucoup mieux, pour leur gloire & pour ſa propre ſatisfaction. Ce proverbe, tantôt vrai, tantôt faux, comme beaucoup d'autres, que *le mieux eſt l'ennemi du bien*, eſt l'axiome favori de la pareſſe. Il eſt pour le bien un ennemi beaucoup plus à craindre, ſur-tout chez les Ecrivains qui paroiſſent offrir à la Littérature les plus grandes eſpérances; c'eſt la facilité dangereuſe de faire ſans peine mieux que les autres, en reſtant inférieurs à eux-mêmes. La ſuſpenſion du Prix, pour des Ecrivains de ce mérite, eſt de la part de l'Académie la marque & le ſceau de l'eſtime qu'ils lui ont inſpirée. Elle aime mieux leur différer de quelques mois les lauriers qui les attendent, & leur offrir des lauriers durables, que de leur en donner, qui à peine mis ſur leur tête, ſeroient expoſés à ſe flétrir. Pour

les amener au degré de perfection dont elle voit en eux le germe & l'annonce, elle leur rappellera ces Vers de Deſpréaux, qu'on ne ſauroit trop répéter à tous ceux qui ont le talent & peut-être le malheur d'écrire :

» Faites choix d'un Cenſeur ſolide & ſalutaire,
» Que la raiſon conduiſe & le ſavoir éclaire,
» Et dont le crayon sûr d'abord aille chercher
» L'endroit que l'on ſent foible, & qu'on veut ſe cacher.

Ces quatre Vers, dont les deux derniers ſur-tout ſont peut-être les meilleurs de cet *Art Poétique* qui en renferme un ſi grand nombre d'excellens, devroient être écrits dans le cabinet de tous les Gens de Lettres, comme le beau Vers de Racine ſur les Flatteurs devroit l'être dans le cabinet de tous les Princes :

Hélas ! ils ont des Rois égaré le plus ſage.

Il eſt facile à l'Académie de faire trouver à ceux des Concurrens qu'elle diſtingue le plus, ce précieux Cenſeur dont parle Deſpréaux; elle n'aura beſoin pour cela que de les oppoſer à eux-mêmes, de les renvoyer, pour ſe juger,

aux morceaux vraiment estimables de leurs Ouvrages, qu'ils sauront bien reconnoître, & d'y joindre cet avis aussi utile que flatteur :

Pour bien faire, l'*Auteur* n'a qu'à se ressembler.

Dirigée par ces vues, la Compagnie avertit ceux qui prétendent aux Prix, qu'ayant jusqu'ici plus incliné à l'indulgence qu'à la sévérité, elle se sent plus disposée désormais à la sévérité qu'à l'indulgence ; parce que l'Art d'écrire, soit en Vers, soit en Prose, est mieux connu, quoique peut-être il ne soit pas mieux pratiqué ; parce qu'il y a parmi les jeunes Auteurs plus d'un talent qui s'annonce avec avantage, & qui pour aller au grand, a plus besoin de la vérité que de la flatterie ; parce que l'Académie voudroit, s'il étoit possible, par le mérite des Ouvrages couronnés, dédommager un peu la Littérature des rapsodies qui l'inondent & qui l'avilissent ; enfin, parce que la sévérité des Juges peut écarter du Concours ceux qui ne sont pas faits pour la soutenir, & qu'elle sera en même temps, pour les Écrivains distingués, la source d'un triomphe plus éclatant & plus durable.

En leur reſtituant une couronne, dont le délai eſt plus honorable qu'affligeant pour eux, nous leur appliquerons avec plaiſir les deux Vers qu'adreſſoit à Racine ce même Deſpréaux, qu'on ne ſauroit trop citer en matiere de goût :

« Et ta plume peut-être aux Cenſeurs de Pyrrhus
« Dut les plus nobles traits dont tu peignis Burrhus.

Mes Confreres deſirent que je n'oublie pas quelques autres avis, néceſſaires à ceux qui concourent. Pluſieurs font recommander leurs productions à l'*attention* des Juges, déguiſant ſous ce terme honnête la *faveur* qu'ils n'oſent ſolliciter. Ils devroient ſavoir que ces recommandations ſont pour le moins fort inutiles, & que la Compagnie apporte une égale *attention* à tous les Ouvrages qu'on lui préſente, protégés ou non protégés, recommandés à ſon examen, ou abandonnés à leur mérite.

Il en eſt d'autres, qui n'ayant pas obtenu le Prix, voudroient que l'Académie leur apprît en détail ce qu'elle a penſé de leur Ouvrage : on leur a déjà répondu qu'elle promet de faire juſtice à ce qu'on lui envoie, mais non pas de s'en ſouvenir quand le jugement n'a

pas été favorable. D'ailleurs, la plupart des Pieces qu'elle eſt forcée de rejeter, ne lui laiſſent, à ſon grand regret, aucune eſpérance de pouvoir un jour dédommager les Auteurs; l'examen détaillé qu'ils deſirent ne ſeroit donc ni profitable pour eux, ni conſolant pour elle. A l'égard de ceux qui peuvent ſe promettre plus de ſuccès, elle les invite à lire & à méditer les bons Ouvrages, ſoit en Vers, ſoit en Proſe: c'eſt là qu'ils apprendront à juger les leurs.

FIN.

Fautes à corriger.

Page xxxiv de la Préface, l. 10, *croyoient*, liſez, *croyent.*
Page xxxvj de la Préface, lig. 1 *mêmes*, liſez *même.*
Page 12, ligne 21 & 22, *un Eloge*, liſez *un Eloge du Monarque.*
Page 123, ligne 14, *ſes*, liſez *les.*
Page 153, ligne 22, après *ſorte*, ôtez la virgule.
Page 161, lig. 16, après *s'impoſer*, mettez une virgule.
Page 201, ligne 1, *diſons*, liſez, *dirons. Ibid*, ligne 18, après le mot *Académicien*, ôtez la virgule.
Page 290, ligne 8, *s'apperçut*, liſez, *l'apperçut.*
Page 321, l. 25, *à ſes deſirs*, liſez, *à des deſirs.*
Page 347, ligne 14, *objets*, liſez, *ſujets.*
Page 389, ligne 20, *profiterent*, liſez, *ne profiterent.*
Page 548, lig. 3, après *méritent*, mettez un point interrogant.
Ibid, lig. 22, *au profane*, liſez, *aux profanes.*

TABLE
DES ÉLOGES
Contenus dans ce Volume.

PRÉFACE. page j
AVERTISSEMENT *sur les Eloges.* j
ÉLOGE *de Maſſillon.* 1
ÉLOGE *de Deſpréaux.* 37
ÉLOGE *de l'Abbé de Saint-Pierre.* 95
ÉLOGE *de Boſſuet.* 133
ÉLOGE *de M. l'Abbé de Dangeau.* 175
ÉLOGE *de M. de Sacy.* 209
ÉLOGE *de la Motte.* 235
ÉLOGE *de Fénelon.* 285
ÉLOGE *de l'Abbé de Choiſy.* 309
ÉLOGE *de M. Deſtouches.* 343
ÉLOGE *de Fléchier.* 387
ÉLOGE *de Crébillon.* 431
ÉLOGE *du Préſident Roſe.* 487

TABLE.

DIALOGUE *de la Reine Chriſtine & de Deſcartes.* 505
NOTE *ſur ce Dialogue.* 523
DISCOURS *ſur les Prix en* 1771. 529
DISCOURS *ſur les Prix en* 1772. 549

Fin de la Table.

APPROBATION.

J'ai lu par ordre de Monſeigneur le Garde des Sceaux un manuſcrit intitulé: *Eloges lus aux Séances publiques de l'Académie Françoiſe, par M. d'Alembert*; & je n'y ai rien trouvé qui m'ait paru devoir en empêcher l'impreſſion. A Paris le 30 Octobre 1778.

Suard.

PRIVILEGE DU ROI.

Louis, par la grace de Dieu, Roi de France & de Navarre : A nos amés & féaux Conſeillers, les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand-Conſeil, Prévôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils, & autres nos Juſticiers qu'il appartiendra : Salut. Notre amé le Sieur Panckouke, Libraire à Paris, Nous a fait expoſer qu'il déſireroit faire imprimer & donner au Public un Ouvrage intitulé, *Eloges lus aux Séances Publiques de l'Académie Françoiſe, par M. d'Alembert*, s'il Nous plaiſoit lui accorder nos Lettres de Privilége pour ce néceſſaires. A ces causes, voulant favorablement traiter l'Expoſant, Nous lui avons permis & permettons par ces Préſentes, de faire imprimer ledit Ouvrage autant de fois que bon lui ſemblera, & de le vendre, faire vendre & débiter par-tout notre Royaume, pendant le temps de dix années conſécutives, à compter de la date des préſentes, &

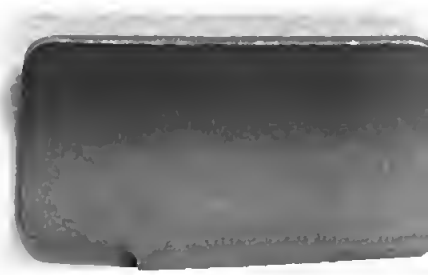
encore pendant la vie dudit Sieur d'ALEMBERT, ſi celui-ci ſurvit à l'expiration du préſent Privilége, conformément à l'art IV de l'Arrêt du Conſeil du 30 Août 1777, portant Réglement ſur la durée des Priviléges de la Librairie. FAISONS défenſes à tous Imprimeurs, Libraires & autres perſonnes de quelque qualité & condition qu'elles ſoient, d'en introduire d'impreſſion étrangère dans aucun lieu de notre obéiſſance; comme auſſi d'imprimer ou faire imprimer, vendre, faire vendre, débiter ni contrefaire ledit Ouvrage, ſous quelque prétexte que ce puiſſe être, ſans la permiſſion expreſſe & par écrit dudit Expoſant, ſes hoirs ou ayans-cauſe, à peine de ſaiſie & confiſcation des Exemplaires contrefaits, de ſix mille livres d'amende, qui ne pourra être modérée pour la premiere fois, de pareille amende & de déchéance d'état en cas de récidive, & de tous dépens, dommages & intérêts, conformément à l'Arrêt du Conſeil du 30 Août 1777, concernant les contrefaçons: A la charge que ces Préſentes ſeront enrégiſtrées tout au long ſur le Regiſtre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, dans trois mois de la date d'icelles; que l'impreſſion dudit Ouvrage ſera faite dans notre Royaume & non ailleurs, en beau papier & beaux caractères, conformément aux Réglemens de la Librairie, à peine de déchéance du préſent Privilége; qu'avant de l'expoſer en vente, le Manuſcrit qui aura ſervi de copie à l'impreſſion dudit Ouvrage, ſera remis dans le même état où l'Approbation y aura été donnée, ès mains de notre très-cher & féal Chevalier, Garde des Sceaux de France, le ſieur HUE DE MIROMESNIL; qu'il en ſera enſuite remis deux Exemplaires dans notre Bibliotheque publi-

que, un dans celle de notre Château du Louvre, un dans celle de notre très-cher & féal Chevalier, Chancelier de France, le sieur DE MAUPEOU; & un dans celle dudit sieur HUE DE MIROMESNIL. Le tout à peine de nullité des Présentes: du contenu desquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir ledit Exposant, & ses ayans cause, pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons que la copie des Présentes, qui sera imprimée tout au long, au commencement ou à la fin dudit Ouvrage, soit tenue pour duement signifiée, & qu'aux copies collationnées par l'un de nos amés & féaux Conseillers-Secrétaires, foi soit ajoutée comme à l'original. Commandons au premier notre Huissier ou Sergent sur ce requis, de faire, pour l'exécution d'icelles, tous actes requis & nécessaires, sans demander autre permission, & nonobstant clameur de Haro, Charte Normande, & Lettres à ce contraires: Car tel est notre plaisir. DONNÉ à Versailles, le seizieme jour du mois de Décembre, l'an de grace mil sept cent soixante-dix-huit, & de notre Regne le cinquieme. *Par le Roi en son Conseil.*

LE BEGUE.

Registré sur le Registre XXI de la Chambre Royale & Syndicale des Libraires & Imprimeurs de Paris, N°. 1576, fol. 51, conformément aux dispositions énoncées dans le présent Privilége, & à la charge de remettre à ladite Chambre les huit exemplaires prescrits par l'article CVIII du Réglement de 1723. A Paris, ce 19 Décembre 1778. A. M. LOTTIN *l'aîné, Syndic.*

2

53

005800332